

John Dunlop



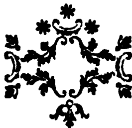
ANALYSE
DE
BAYLE.

TOME VIII.

ANALYSE
RAISONNÉE
DE
BAYLE,
OU

ABRÉGÉ MÉTHODIQUE de ſes Ouvrages, particuliérement de ſon DICTIONNAIRE HISTORIQUE ET CRITIQUE, *dont les Remarques ont été fondues dans le Texte, pour former un corps inſtructif & agréable de lectures ſuivies.*

TOME VIII.



A LONDRES.

M. DCC. LXXIII.

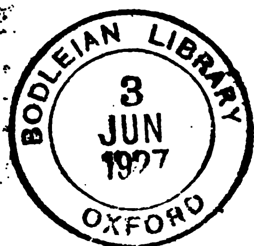




TABLE ET SOMMAIRES DES ARTICLES

Contenus dans ce Volume.



SECTION MELANGES PHILOSOPHIQUES ET POLITIQUES.

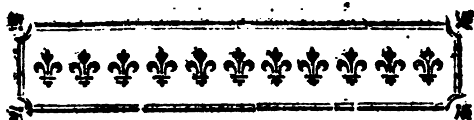
SENTIMENTS DES ANCIENS ET DES MODERNES SUR L'AME DES BÊTES.

DU MARIAGE.

PARALLELE
de l'Athéisme & de l'Idolâtrie.

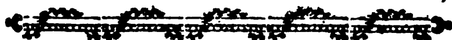
Fin de la Table.

ANALYSE



ANALYSE DE BAYLE.

SECTION
Mêlanges Philosophiques & Politiques.



SENTIMENTS DES ANCIENS ET DES MODERNES SUR L'AME DES BÊTES.

§. I.

Pereira, Médecin Espagnol, est le premier qui ait soutenu que les bêtes sont de pures machines. L'on ne trouve aucun vestige du dogme des Automates, chez les Anciens. Descartes a tellement développé & éclairci ce systême, qu'il en passe pour l'inventeur.

GOMEZ PEREIRA vivoit au seizieme siecle. Il affectoit de combattre

les opinions les plus généralement reçues, & de soutenir des paradoxes. Le plus étrange qu'il soutint fut celui des Automates, enseignant que les bêtes étoient de pures machines. Qui auroit jamais deviné que l'Espagne, où la liberté des opinions est moins soufferte que celle du corps ne l'est en Turquie, produiroit un philosophe assez téméraire pour soutenir que les animaux ne sentent pas ? Ce Gomez Pereira fut vivement attaqué par un Théologien de Salamanque, nommé Michel de Palacios : notre Médecin lui répondit fort vivement, sans démordre de ce qu'il avoit avancé, *que les bêtes sont des machines*. Mais il ne fit point de secte. Son sentiment tomba aussi-tôt dans l'oubli, de sorte qu'il y a beaucoup d'apparence que Descartes, qui lisoit peu, n'en avoit jamais oui parler. On veut néanmoins qu'il ait puisé, dans le livre (*a*) de cet Espagnol, l'opinion qu'il a eu touchant les bêtes. Quelques-uns même ont avancé que ce sentiment étoit antérieur au temps de saint Augustin ; qu'on doutoit de l'ame des bêtes du temps des Césars ; que les Stoïciens ne parloient d'autre chose, jusqu'à soutenir dans leurs Ecoles, que

(*a*) Il est intitulé, *Antoniana Margarita*, & fut *publié en 1554*, à Medina del campo.

dans les bêtes & dans les hommes il y avoit une nature absolument différente; que le cynique Diogene disoit qu'à cause de l'épaisseur & de la trop grande abondance de leurs humeurs, les bêtes ne pouvoient avoir de connoissance ni de sentiment. Mais tout cela est hasardé & avancé sans preuves.

Vossius ne connoissoit point d'Auteur qui, avant Pereira, eût soutenu que les animaux ne sentent point. Il observe qu'il y a des Philosophes qui n'ont reconnu nulle distinction entre la pensée & le sentiment. Il falloit conclurre delà, ou que les bêtes raisonnoient, ou qu'elles ne sentoient point. La derniere partie de l'alternative, ajoute-t-il, n'a plu à personne que je sache, dans l'antiquité; mais elle a été soutenue, dans le XVI siecle, par Gomesius Pereira. Considérez bien deux choses; l'une, que Pereira n'expliquoit pas, par les principes de la méchanique, les mouvements des animaux, mais par les qualités occultes de l'antipathie; l'autre, qu'il rejettoit l'ame sensitive, parce qu'il ne croyoit pas qu'une chose matérielle, divisible & mortelle, fut capable de sentir: d'où il concluoit que, si les bêtes avoient une ame douée de

ſentiment, elle n'étoit pas corporelle. Quand on lui repréſentoit les actions des bêtes, celles d'un chien par exemple, il répondoit qu'il n'étoit pas néceſſaire qu'elles procédaſſent d'une faculté ſenſitive, puiſqu'autrement les Péripatéticiens auroient tort de ne point expliquer, par une ame raiſonnable, tant d'actions que fait un chien, ſemblables à celles de l'homme. Il avoit l'adreſſe de ſe prévaloir des endroits foibles de la cauſe de ſes adverſaires. C'eſt ce qui ſauve preſque toujours ceux qui s'engagent à ſoutenir des abſurdités.

C'eſt en vain que l'on voudroit faire remonter le dogme des Automates juſques aux Stoïciens & aux Cyniques : ce n'eſt qu'une conjecture tirée de loin, d'une maniere entortillée & peu ſatisfaiſante, comme on va le voir dans le paſſage qui ſuit.

» Il eſt certain, dit-on, que Dio-
» gene a dû ne point croire d'ame dans
» les bêtes, par les principes de ſa phy-
» ſique, & par la fin de ſa morale.
» Selon lui, il y a des êtres & des demi-
» êtres. C'eſt par leur propre eſſence
» que les premiers ſont ce qu'ils ſont,
» & c'eſt par participation ou par imi-
» tation, comme on parle chez les
» *Cyniques*, que les ſeconds peuvent

» passer avec les premiers. Ces seconds
» sont de deux sortes. Les uns imitent
» l'esprit & affectent les mouvements
» circulaires, & les autres imitent l'ame,
» & se meuvent en ligne droite. Au mot
» de mouvement circulaire, vous devi-
» nez bien vîte qu'il faut que ce soit
» les orbes des cieux. C'est cela même ;
» mais sur-tout c'est le cercle Lactée,
» auquel les Cyniques, aussi bien que
» d'autres Philosophes, assignoient l'ori-
» gine des passions. Mais, de la maniere
» que les anciens décrivoient la descente
» des ames au travers de ces cercles, il
» est impossible que les bêtes ayent pu
» avoir de véritables passions. Car, en
» passant par la sphere de Jupiter, une
» ame se revêtoit d'ambition, comme
» de nonchalance dans celle de Saturne,
» de fierté dans celle de Mars, de l'envie
» de gagner dans celle de Mercure,
» &c. - - - - De sorte que, comme on
» ne remarque point semblables passions
» dans les bêtes, du moins de la ma-
» niere qu'elles se remarquent dans les
» hommes, il falloit qu'elles n'eussent
» point d'ame, séjour ordinaire des paf-
» sions approchantes & contrefaites,
» & par quelque hasard d'imitation.
» C'est pour cela que les Cyniques ran-

» geoient les bêtes parmi les corps qui
» se meuvent en ligne droite, c'est-à-
» dire, parmi les corps pesants qui ten-
» dent vers la terre. Effectivement la
» nature des bêtes est toujours la même,
» & toujours dans sa détermination
» ordinaire. Il n'y a ni différence ni
» variété dans leurs occupations. Elles
» sont toutes condamnées à la même
» regle, & leur capacité ne s'étend
» guere plus loin qu'à se loger & à se
» nourrir. C'est pourquoi on a dit d'elles,
» qu'elles n'avoient que des basses,
» pesantes & déprimées inclinations,
» & que la nature les avoit faites exprès
» pour pencher vers la terre. Voilà,
» me direz-vous, des pensées Plato-
» niques, & qui ne reviennent guere
» à ce que l'on s'imagine du Cynisme.
» Je n'y saurois que faire. C'est le
» Cynique Saluste qui le dit; & puis
» Diogene n'étoit pas si éloigné du
» Platonisme qu'on se le figure ordi-
» nairement. Un certain Tiberianus
» nous apprend, dans son Socrate,
» que Diogene s'étoit saisi de tout le
» patrimoine philosophique de Platon.
» Mais ce que je vous dis de Diogene
» paroîtra encore plus dans la fin de sa
» morale. Selon lui, pour vivre comme

» il falloit en ce monde, il falloit être
» insensible ; & bien que cela paroisse
» étrange & même impossible, il faut
» pourtant que ce Philosophe soit par-
» venu à cet état de philosophie, car
» l'antiquité est trop formelle là-dessus,
» pour y avoir été trompée. Je ne sai
» s'il se servit pour cela des leçons de
» Chiron, desquelles parle Maxime de
» Tyr. Je ne sai pas non plus si ce fut
» sur les regles d'Antisthene, qui est
» l'Auteur de l'Apathie : mais *comme il*
» *étoit un Ange de Jupiter*, *envoyé*
» *aux hommes pour leur apprendre ce*
» *que c'est du bien & du mal*, à ce que
» prétend Epitecte, je croirois bien
» qu'il ne s'en rapporta qu'à soi-même,
» & qu'il n'écouta que son cœur.
» Comme il avoit coutume de dire
» qu'*il falloit opposer la raison aux*
» *passions*, *le courage à la fortune*, *&*
» *la nature aux coutumes*, il entra
» enfin dans les desseins de la nature,
» & s'imagina que, pour être un véri-
» table enfant de cette bonne mere,
» il falloit ressembler aux bêtes, qui
» en sont une image si naïve & si fi-
» delle dans les lieux de leur naissance.
» Diogene donna donc dans cette opi-
» nion, & s'y maintint par la pauvreté,

» par le jeûne, & par les asceriques, » qu'il a eu l'honneur d'inventer. On » dit qu'Alexandre le Grand, à la veille » de conquérir les Indes, & sûr déja » de ses destinées, eut le courage de » souhaiter être Diogene, tant la sécu- » rité lui parut digne d'envie ! Tant » l'état des Cyniques lui sembla surpas- » ser la nature ! A dire vrai, c'est un » état assez étrange que cette insensibi- » lité, & il a toujours coûté bien cher » à quiconque y est arrivé ; mais c'est » un état bien commode pour les mal- » heurs de cette vie «.

On m'avouera, sans qu'il soit besoin d'entrer dans une plus longue discussion, qu'une conjecture aussi foiblement appuyée que celle-là, ne passera jamais pour une décision.

C'est envain aussi que l'on s'efforce de trouver dans Aristote les semences de la doctrine de M. Descartes. Le Pere Pardies a tâché de les y trouver. *Il ne sera pas peut-être inutile*, dit-il, *d'examiner un peu quelques endroits d'Aristote, pour voir si, dans un si grand philosophe, on ne trouveroit point quelque chose qui pût autoriser une opinion qui paroît maintenant si nouvelle & si extraordinaire.* Après cela il cite ceci.

tiré au chap. IX. du livre *de Spiritu*.
„ Que la chaleur soit un effet de la
„ nature, cela ne peut pas souffrir
„ grande difficulté ; mais il est difficile
„ de comprendre comment la nature
„ des corps sait employer si à propos
„ la chaleur, & s'en servir comme
„ d'un instrument, pour donner à
„ chaque chose qu'elle doit naturel-
„ lement avoir, & imprimer sur cha-
„ cune son caractere, avec autant de
„ justesse que si ces corps avoient de
„ la connoissance & de la raison ; &
„ certainement il n'est pas possible que
„ toutes ces choses se fassent ainsi sans
„ connoissance, & sans la conduite du
„ raisonnement : mais d'ailleurs on ne
„ voit pas comment on peut attribuer,
„ à des natures matérielles, la faculté
„ de connoître. D'attribuer tout cet
„ artifice à la force du feu, des esprits
„ ou des corps les plus subtils, c'est
„ ce qui ne se peut nullement ; mais
„ de dire aussi qu'au dedans de ces corps
„ il se trouve quelque principe qui ait
„ cette faculté de connoître, c'est ce
„ qui passe toute admiration. Et nous
„ avons le même sujet d'étonnement
„ à l'égard de l'ame même des animaux,
„ puisqu'elle est de même nature que

„ les esprits & le feu “. *On voit, par ce passage*, c'est le Pere Pardies qui parle, *qu'Aristote avoit très-bien connu la difficulté qu'il y a d'attribuer aux corps & aux bêtes des connoissances. Mais ce qu'il n'a fait que proposer ici par voie d'admiration, il semble qu'il l'ait assuré nettement en un autre endroit, où en parlant des animaux il dit ces paroles expresses :* de tous les animaux il n'y a que l'homme seul qui ait la faculté de penser ; & quoique les autres animaux soient pourvus de mémoires, & capables de discipline, il n'y a pourtant que l'homme qui puisse se ressouvenir. *Par ces paroles qu'Aristote a répétées mot à mot dans un autre endroit, il semble qu'il ait accordé aux bêtes la connoissance, puisqu'il les reconnoît pourvues de mémoire ; & que s'il les prive de connoissance, ce n'est que de cette sorte de connoissance, qui se fait avec une réflexion particuliere dans les délibérations, & dans la recherche que nous faisons pour nous ressouvenir. Mais il est certain qu'Aristote a distingué autrement la mémoire & la réminiscence ; car, selon lui, la mémoire ne consiste que dans une image*, & une représentation imprimée sur la substance de

l'endroit du corps où eſt le ſens commun, à peu près de même que les figures ſont repréſentées ſur de la cire par l'impreſſion des cachets; *de ſorte qu'avoir la mémoire de quelques choſes*, c'eſt avoir les figures des choſes ainſi repréſentées, *au lieu que la reminiſcence emporte outre cela une certaine perception de l'eſprit, qui fait qu'en* ſe reſſouvenant, on ſait cela même qu'on ſe reſſouvient, *qui eſt commun à toutes ſortes de penſées, puiſqu'il eſt impoſſible de penſer ſans ſavoir que l'on penſe. Ainſi Ariſtote diſant que les bêtes ne ſe reſſouviennent nullement, & qu'il n'y a que l'homme qui ait la faculté de ſe reſſouvenir, il ne faut point trouver étrange s'il a dit auſſi que l'homme ſeul, entre tous les animaux, étoit capable de penſer : ce philoſophe a donc cru que les bêtes n'avoient point de véritables penſées. Il ne reſte après cela, ſinon qu'Ariſtote ait reconnu que les bêtes étoient des Automates, & qu'elles ne ſe mouvoient que par machine & par des efforts préparés. Et c'eſt auſſi ce qu'il a dit bien clairement; car voici comme il parle, expliquant comment ſe fait le mouvement des animaux.* Comme ces machines qu'on appelle automate, *dit-il*, dès lors qu'on les remue tant

soit peu, d'une certaine maniere, font incontinent leurs mouvements par la force des ressorts débandés...... aussi les animaux se meuvent de même, ayant des os & des nerfs comme autant d'instruments disposés par l'industrie de la nature qui font en eux ce que font dans les machines les pieces de bois & de fer avec leurs ressorts. *Il dit la même chose ailleurs.* Il peut se faire, dit-il, que dans les animaux une chose en meuve une autre, & que leurs corps soient comme ces merveilleux automates; car, en effet, ils sont composés de membres qui ont cette faculté, même lorsqu'ils sont en repos, *de pouvoir faire certains mouvements aussi-tôt qu'on les y détermine. Et comme dans ces machines* il n'est nullement besoin que quelqu'un y touche actuellement, quand elles font leurs mouvements, pourvu qu'on les ait auparavant touchées: *aussi on en peut dire autant des animaux.*

Ces passages font beaucoup d'honneur à Aristote. Ils témoignent, 1, qu'il a connu la méchanique que la nature a pratiquée dans les corps des animaux, & qu'elle y exerce journellement; 2, qu'il a connu la difficulté inconcevable de la pensée de la matiere; mais enfin

il n'a jamais avancé, ni comme une chose constante, ni comme une supposition, que les bêtes ne sentent pas ; il ne les a point dépouillées de la pensée, en prenant ce mot comme le prennent les Cartésiens, mais en le prenant dans un sens particulier, pour ce que l'on nomme méditation. Il n'y a nulle apparence qu'il ait défini la mémoire comme le Pere Pardies l'assure ; car cette définition ne met point de différence entre l'imagination & la mémoire. Et en tout cas, les bêtes ne seront jamais des machines, pendant qu'elles se pourront former l'image d'un objet absent : c'est ce qu'emporte la mémoire, selon l'explication même du Pere Pardies. Enfin ce Jésuite n'a eu aucun droit de se pourvoir contre la critique qui a été faite du Traducteur d'Aristote. Βουλεύεσθαι est une espece de pensée, & non pas en général la pensée, de sorte qu'encore que l'homme fût seul capable du Βουλεύεσθαι, comme le veut Aristote, il ne s'ensuivroit pas qu'il fût le seul qui pensât.

L'on n'est pas mieux fondé, quand on nous renvoie au IV Livre des Tusculanes de Cicéron, & au témoignage de Porphyre, de Proclus, &c. : Il n'y a

nulle conformité entre le dogme des automates, & ce que disent ces anciens Auteurs. Un savant Prélat, qui a écrit contre Descartes, l'accuse de n'avancer aucune doctrine que l'on ne voie dans les Auteurs qui l'ont précédé. On voit là quatre autorités, celle de Cicéron, celle de Plutarque, celle de Porphyre & celle de Proclus. Examinons-les un peu l'une après l'autre, & laissons Pereira, qui fait la clôture des paroles du savant Prélat; laissons-le, dis-je, puisque nous en avons assez parlé dans les remarques qui précédent celle-ci.

I. Le passage de Cicéron n'est point une bonne preuve, il ne contient autre chose que la distinction que les Stoïciens mettoient en avant, en prétendant que les passions & la raison étoient deux choses contraires, & qu'ainsi elles ne pouvoient avoir qu'un même sujet; elles ne pouvoient donc convenir qu'aux animaux raisonnables; elles ne convenoient donc point aux bêtes. C'est ainsi que Cicéron représente une partie des subtilités Stoïciennes, sur la doctrine des passions. Ce qu'il dit ne signifie, en nulle maniere, que les Stoïciens ôtassent aux animaux les sentiments que nous appellons amour, haine, colere, &c.

Ils reconnoissoient que les animaux sont quelque chose de semblable à ce que sont les hommes qui se mettent en colere, qui s'abandonnent au plaisir, ou à la peur, ou à quelque autre passion; mais ils prétendoient que cet état-là n'étoit point réllement, ou amour, ou haine, ou colere, ou en général une passion dans les animaux; car pour être tel, disoient-ils, il auroit fallu que les bêtes y fussent tombées par le mépris de la raison: or elles sont irraisonnables, & par conséquent la raison n'est point leur regle; elles ne font rien qui tende, ou à s'écarter de cette regle, ou à s'y conformer; puis donc que les passions naissent dans l'homme parce qu'il s'écarte de la raison qui est sa regle, & puisque leur nature consiste à être contraires à la raison qu'il doit suivre, il faut conclure que ce qui se passe dans les bêtes, qui ressemble aux passions, n'est pas néanmoins une passion. C'est à quoi aboutissent les subtilités des Stoïciens. C'étoit proprement une dispute de mots, &, pour le moins, est-il fort certain qu'ils ne nioient pas que ce que les autres philosophes nommoient colere, ou amour, ou crainte dans les animaux, ne fût un *sentiment actif. Ils ne nioient* pas qu'un

chien ne connût son maître, & qu'une brebis ne connût un loup comme une chose dont il falloit s'éloigner. Je ne m'arrêterai pas au recueil des preuves qui pourroient mettre ce fait-là dans la derniere évidence, il suffit de dire que ceux qui ont le plus affecté de réfuter ce qu'il y avoit de paradoxe dans le systême des Stoïciens, ne leur ont jamais reproché qu'ils réduisissent les bêtes à la condition des automates. Les auroit-on épargnés sur un tel dogme ?

II. Le passage de Plutarque, on verra ci-dessous, qu'il est obscur & composé de parties discordantes. Je dis ici de plus que l'on y voit manifestement une extrême opposition entre la doctrine de Diogene & celle de M. Descartes. Celle-là établissoit que les bêtes sont composées de corps & d'ame, & que si leur ame ne sent pas & ne raisonne pas actuellement, c'est à cause que l'épaisseur des organes, & l'abondance des humeurs, la réduisent à la condition des fous. M. Descartes ne reconnoît dans les bêtes aucun principe sensitif; il ne les compose que de matiere; il les fait un corps sans ame. Notez que, si la doctrine de ce Diogene avoit quelque probabilité, ce ne seroit que touchant

les bœufs & les pourceaux ; mais elle paroît ridicule quand on l'applique aux hirondelles, aux mouches, aux abeilles & aux fourmis, dont les organes sont incomparablement plus minces & moins humides que ceux de l'homme.

III. Le passage de Porphyre nous arrêtera un peu plus. Le savant Prélat assure que ce philosophe a réfuté ce que Diogene disoit des bêtes, qu'elles n'avoient ni intelligence, ni sentiment: mais il est certain que Porphyre ne réfute qui que ce soit qui eût dit qu'elles étoient insensibles. Son silence à cet égard-là est une preuve formelle que jamais personne n'avoit débité encore ce paradoxe ; car, comme rien n'est plus contraire au but que Porphyre se proposoit dans tout cet ouvrage, il n'eût eu garde d'oublier la réfutation de cette hypothese ; il travailloit à prouver qu'il ne faut point se nourrir de la chair des animaux ; il trouvoit plusieurs inconvénients dans cet usage, & nommément l'introduction à la barbarie ; il ramassoit toutes sortes de réponses aux objections de ses adversaires : or quelle objection y avoit-il aussi forte que de dire que les bêtes ne sentent point ? N'est-il pas sûr que cela posé l'on ne seroit pas

plus cruel en tuant un bœuf, qu'en arrachant des naveaux ? Voici une autre considération qui me persuade que Porphyre n'avoit point oui parler du paradoxe que l'on prétend qu'il a réfuté : Il pose, comme un principe avoué de tout le monde, que les bêtes ont du sentiment, & il en tire cette conséquence : *elles sont donc raisonnables* ; & il trouve, dans cette conséquence, les arguments les plus spécieux qu'il puisse alléguer en faveur de son entreprise. Il se propose cette objection, *puisque la nature animale renferme des sujets raisonnables, il faut aussi qu'elle en renferme d'irraisonnables* ; & il répond comme Plutarque, ou plutôt il copie presque mot à mot trois ou quatre pages de Plutarque sans le nommer. Ce qu'il lui dérobe contient nommément ce que l'on a vu ci-dessus. Ce sont deux passages qui témoignent démonstrativement qu'en ce temps-là tous les philosophes s'accordoient à dire qu'il n'y a point d'animal sensitif. Amyot a si mal traduit le premier, qu'il est impossible d'y rien comprendre ; il a mieux réussi dans le second. Je rapporte ses paroles, & je dirai ci-dessous pourquoi je les mets ici. » Et quant à ceux qui parlent

» de cela ſi lourdement & ſi imperti-
» nemment, que de dire que les ani-
» maux ne ſe réjouiſſent ni ne ſe cour-
» roucent, ni ne craignent point, que
» l'arondelle ne fait point de proviſion,
» & que l'abeille n'a point de mé-
» moire, mais qu'il ſemble ſeulement
» que l'arondelle uſe de prévoyance,
» que le lion ſemble ſe courroucer, &
» la biche trembler de peur, je ne ſai
» pas ce qu'ils reſpondroyent à ceux
» qui leur mettroyent en avant, qu'ils
» faudroit donc auſſi dire qu'ils ne
» voyent & qu'ils n'oyent point, &
» qu'ils n'ont point de voix, mais ſeu-
» lement qu'il ſemble qu'ils voyent &
» qu'ils oyent, & qu'ils ont voix, &
» brief qu'ils ne vivent pas, mais qu'il
» ſemble qu'ils vivent; car dire l'un ne
» ſeroit pas plus, contre toute mani-
» feſte évidence, que l'autre «. J'ai copié ce paſſage, afin de fortifier la conſéquence que j'en ai tirée, qui eſt que le dogme des automates étoit conſidéré alors, non pas comme un dogme que les Stoïques ne pourroient pas réfuter, ſi quelqu'un ſe mettoit en tête de ſe ſervir de cette objection pour les battre de leurs propres armes. Plutarque, me dira-t-on, & Porphyre, ſe ſervent

du mot λέγουσι, qui est le participe du temps présent. Il y avoit donc des personnes qui faisoient actuellement cette objection aux Stoïciens. Je réponds que le traducteur François de Plutarque, comme l'on vient de le voir, s'accorde en cela avec Xylander, approuvé par le docte Hastenius, que le mot *legousi* se doit prendre au temps futur conditionnel. La Grammaire le souffre, & l'histoire le demande en cet endroit-ci; car ces deux grands défenseurs de la raison des animaux, Plutarque & Porphyre, auroient sans doute disputé contre le dogme des automates, s'ils eussent su qu'il avoit ou qu'il avoit eu des partisans. Or, ils n'en disent quoi que ce soit.

IV. Quant à Proclus, il est bien vrai qu'il assure que, selon Platon, l'ame raisonnable est proprement ame, & que les autres ames ne sont que des images ou des simulacres d'ame; mais il dit en même temps qu'elles participent à la connoissance & à la vie, & que les animaux raisonnables ne sont pas les seuls qui participent à l'entendement; que tous les autres animaux, doués d'imagination & de mémoire, & de sentiment, y participent aussi; n'est-ce

pas enseigner fort clairement que l'ame des bêtes est sensitive, & telle en un mot que les Sectateurs d'Aristote nous la dépeignent ? J'observerai que, dans la doctrine Platonique, il y avoit entre l'ame & l'entendement, une différence qui ne ressemble pas mal à la différence que les Péripatéticiens mettent entre l'espece & le genre. Les Platoniciens disoient que quatre choses antérieures les unes aux autres, savoir, l'essence, la vie, l'entendement & l'ame avoient précédé les corps ; que la vie participoit à l'essence ; que l'entendement participoit à la vie & à l'essence, & que l'ame participoit à l'entendement, à la vie & à l'essence, & avoit outre cela la raison, comme sa nature particuliere : c'est ce qu'on appelleroit dans l'école, la différence spécifique de l'ame. Ainsi, l'ame pouvoit concourir, en quatre manieres, à l'arrangement de tous les êtres postérieurs. Elle étendoit jusqu'aux corps ses influences, en tant qu'elle existoit ; elle les étendoit jusqu'aux plantes, en tant qu'elle vivoit, & jusqu'aux bêtes, en tant qu'elle participoit à l'entendement ; & jusqu'aux premieres natures, susceptibles de la raison, avec les autres attributs, en tant qu'elle étoit raisonnable.

Pour ce qui eſt de l'entendement, qui avoit précédé l'ame, & qui étoit la plénitude de la vie & même de l'être, *il* influoit en trois manieres dans l'économie de l'univers. Il allumoit, par ſa vertu ſpécifique, tout ce qui eſt doué de *la* faculté de connoître; & il concouroit à communiquer la vie à un plus grand nombre de choſes, & l'eſſence à tout ce que l'Etre avoit formé. Les bêtes étoient compriſes dans la claſſe des créatures qui recevoient l'irradiation de ſa vertu. Cela eſt manifeſte par les paroles dont Proclus ſe ſert en parlant de ce que fait l'ame, en tant qu'elle participe à l'entendement. Rien ne ſeroit plus facile que d'entaſſer des autorités qui prouveroient clairement, que, lorſque Platon dit que l'ame des bêtes eſt un ſimulacre d'ame, il n'a point prétendu leur ôter ce ſentiment. J'ai donné ailleurs l'analyſe de quelques endroits de la XXV Diſſertation d'un Philoſophe Platonicien, qui marque très-clairement ce qui diſtingue l'ame des bêtes d'avec l'ame humaine: mais il ſe contente d'ôter la raiſon aux bêtes, & leur laiſſe le ſentiment.

§. II.

L'ame des bêtes crue raisonnable par presque tous les anciens Philosophes. Anaxagore, Pythagore, Platon, Porphyre, Aristote, Gallien, Séneque, Diogene, Straton & Enesidéme, Parménide, Empédocle, Démocrite, Philon, Lactance, Arnobe, Maimonides, &c.

Presque tous les anciens Philosophes ont enseigné que cette ame étoit raisonnable : il falloit donc qu'ils crussent qu'elle ne différoit de celle de l'homme, que selon le plus & le moins. Anaxagore établissoit cette différence là, en ce que l'homme peut expliquer ses raisonnements, & que les bêtes ne peuvent pas expliquer les leurs. Pythagore & Platon ne s'éloignent pas de cette pensée, puisqu'ils disoient que l'ame des bêtes raisonnables effectivement n'agit pas néanmoins selon la raison, à cause que la parole lui manque, & que ses organes ne sont pas bien proportionnés. Il seroit à souhaiter que Plutarque, qui savoit donner aux matieres une si noble étendue quand il vouloit, n'eût pas été

si laconique en cette rencontre; mais quelque serré que soit son langage, il ne sauroit nous mettre en suspens à l'égard du dogme de Pythagore : on connoît assez clairement que, selon ce Philosophe, l'ame des bêtes ne differe point substantiellement de l'ame de l'homme; car il enseignoit la transmigration des ames; c'est-à-dire qu'elles passoient indifféremment du corps d'un homme dans celui d'un animal, & du corps d'un animal dans celui d'un homme. Il n'y a guere de dogmes qui aient eu plus de sectateurs que celui-là. Je ne pense pas qu'il y ait des Philosophes qui aient parlé plus avantageusement de l'ame des bêtes que Porphyre. Il leur a donné, non-seulement la raison, mais aussi la faculté de faire entendre leurs raisonnements; il a cru que leur langage a été intelligible à quelques personnes, & que l'homme ne les surpasse qu'en ce qu'il possède un raisonnement plus raffiné. Il prouve cela par des raisons & par des autorités : il cite Empedocle, Platon & Aristote. Quelques savants ne conviennent pas qu'Aristote soit cité bien à propos : ils prétendent qu'il n'accorde aux bêtes qu'une image ou qu'une copie de raison; ils

ils se moquent de ce prétendu langage intelligible à Tirésias, & à Melampus, &, sur quoi ils remarquent qu'un Rabbin a suivi l'erreur de Porphyre, & qu'il a cru que Salomon entendoit le même langage. Peut-être ne leur seroit-il pas bien facile de faire voir, que leur Aristote ait établi une différence substantielle entre l'ame des brutes & celle de l'homme : car de dire qu'il n'a point cru que les bêtes se conduisent par raison, ne seroit pas une bonne preuve; puisqu'il est certain que les enfants & les frénétiques ont une ame de la même espece que les personnes les plus raisonnables, & qu'il paroît plus de raison dans la plupart des animaux, que dans les enfants d'un an, & que dans les frénétiques. On pourroit donc croire qu'Aristote ne reconnoissoit qu'une différence du plus au moins entre l'ame de la bête & celle de l'homme, c'est-à-dire que la différence des organes faisoit, selon lui, que l'ame de l'homme raisonnoit subtilement & facilement, & que celle de la bête ne raisonnoit que d'une façon confuse : on confirmoit cela par la prétention de ceux qui disent qu'il n'a point cru l'immortalité de l'ame.

Il faut prendre garde à une chofe ; c'eft qu'on ne trouve pas que les anciens, lorfqu'ils ont quitté ou le ftyle poëtique ou le ftyle d'orateur, ayent reconnu une véritable différence entre l'ame humaine & la matiere. Je ne parle pas de la matiere craffe, pefante, palpable ; mais de celle que les chymiftes nomment efprit, & qui eft auffi effentiellement corps & matiere, que la boüe & la chair le peuvent être. Selon cela, on ne devoit point penfer que l'ame des bêtes & celle de l'homme différaffent autrement que du plus au moins, & felon divers dégrés de fubtilité, & par conféquent on a dû croire que la feule difpofition des organes eft caufe que la raifon ne fe développe pas dans les animaux comme dans l'homme. Galien fans doute a été dans ce fentiment : car il n'a point cru que notre ame fût incorporelle ; il ne la diftinguoit point de la chaleur naturelle, & de l'harmonie du tempérament ; je fais bien que plufieurs ont dit que l'ame de l'homme defcendoit du ciel : mais cela ne prouve pas qu'ils l'ayent cru immatérielle. Outre que les Stoïciens ont enfeigné que toutes les ames, fans exception, découloient de la même fource,

pouvoient-ils donc croire que l'ame des bêtes fût destituée du sentiment ? Je ne pense pas qu'ils l'ayent cru, & si Séneque l'a dit quelque part, il s'est réfuté lui-même visiblement dans plusieurs autres endroits. Lisez sa derniere lettre, vous y trouverez qu'il ne refuse aux animaux que la raison, la sagesse, le vrai bien, la félicité ; mais non pas le sentiment. Séneque pose un principe qui vous fera voir en quel sens il dit ailleurs, que les animaux ne se mettent point en colere, & qu'ils ne sont pas capables de conférer un bienfait. Il suppose qu'une nature qui n'est pas susceptible de deux contraires, ne l'est ni de l'un ni de l'autre : d'où il conclut que les bêtes n'étant pas capables d'agir selon l'ordre & selon les regles de la raison, & ne pouvant pas avoir la vertu, ne font rien qu'on puisse nommer déréglé, déraisonnable, action vicieuse. Voilà pourquoi il ne nomme point colere la violence ou la fureur des lions ; car selon les Stoïciens les passions étoient un vice, & par conséquent elles ne pouvoient tomber que dans un seul sujet qui possede la vertu & la raison, & qui est capable de parvenir à la perfection du sage. Dans une autre lettre il établit fortement que

les bêtes sentent ; il n'eût pas pu s'exprimer plus clairement, s'il eût été de l'opinion de nos ſcholaſtiques. Il va même plus loin qu'eux ; car il ſoutient qu'elles ſentent leur ſentiment. En cela il ne fait que ſuivre les principes de ſa ſecte. C'eſt le propre des animaux à ce que diſoient les Stoïciens, de ſouhaiter leur converſation, & de ſavoir que la nature les recommande à eux-mêmes.

Quant aux Cyniques, le paſſage de Plutarque que Mr. de Rondel rapporte, contient nettement qu'au dire de Diogene les bêtes ne ſentoient pas. Je voudrois voir un peu plus au long la doctrine de ce philoſophe, car ce que Plutarque nous en dit eſt fort obſcur : le commencement & la concluſion y détruiſent le milieu. Elles participent à l'intelligence ; voilà le commencement. Elles ſont affectées à-peu-près comme les fous ; voilà la fin. Les fous & les maniaques ne ſentent-ils pas ? Si on les eût comparées aux malades de léthargie, ou d'apoplexie, il y eût eu quelque liaiſon dans les diſcours. Quel que puiſſe être le dogme de Diogene ſur ce point là, il eſt ſûr que l'antiquité fournit beaucoup plus de gens qui le combat-

tent, que de gens qui s'en approchent. Plutarque a fait un traité exprès pour montrer que les animaux raisonnent. L'ouvrage où il examine si les animaux terrestres ont plus d'industrie que les animaux aquatiques, tend au même but. J'en tirerai une observation qui me paroît importante. L'auteur voulant réfuter ceux qui disent que comme il y a des animaux raisonnables, il faut aussi qu'il y en ait d'irraisonnables, soutient que par la même raison on pourroit dire qu'il doit y avoir des animaux qui ne sentent pas, comme il y en a qui sentent. Notez qu'il suppose que jamais personne n'avoit avancé cette derniere division de l'animal; il la donne comme l'exemple d'un dogme que l'on ne seroit jamais reçu à produire. Son argument est ce que l'on appelle réduction à l'absurde. Peu après il réfute les Stoïques, par une remarque de la même force: les bêtes, disoient-ils, n'ont point de passions; leurs desirs ne sont point desirs, mais quasi-desirs, &c. que répondriez-vous donc, leur dit-il, si quelques-uns s'avisoient de dogmatiser qu'elles ne voyent & qu'elles n'entendent pas; mais que leur vue est quasi-vue. Cela montre que Plutarque étoit

persuadé que jamais aucun philosophe n'avoit rejetté l'ame sensitive des bêtes. Il falloit donc qu'il entendît l'opinion de Diogene autrement que nous n'entendons le sentiment de Pereira.

Nous pouvons compter Straton & Enesidême parmi ceux qui ont soutenu que l'ame des bêtes est raisonnable ; car ils enseignoient que le sentiment ne peut subsister sans l'intelligence, & ils n'avoient garde de refuser le sentiment aux bêtes.

On prétend que Parménide, Empédocle, Démocrite & Anaxagore enseignoient que toutes les bêtes sont douées d'intelligence. Je laisse là l'opinion qui a été si commune dans l'antiquité, que les corps vivants contenoient une ame qui étoit une portion de l'ame du monde. Je conviens que la suite naturelle de ce dogme est de dire que l'ame des bêtes est de la même nature que celle de l'homme : mais celà ne prouve pas que les bêtes soient raisonnables actuellement : car on pourroit soutenir que les portions de l'ame du monde qui sont unies à certains corps perdent la force de raisonner ; & puisque les partisans de l'ame du monde, n'enseignoient pas que l'ame des plantes fût raisonnable,

il falloit qu'ils crussent que leur doctrine n'étoit point un engagement à soutenir que les bêtes raisonnassent. Ne parlons donc point de cette opinion quoique Virgile l'ait alléguée comme le moyen le plus capable d'expliquer tout ce qu'il venoit de dire des qualités des Abeilles. Il vaut mieux parler de Philon, qui fit un Livre où il soutenoit que les bêtes sont raisonnables. J'ai parlé ailleurs du sentiment de Galien.

Quoique Lactance déclare en quelques endroits que Dieu n'a point accordé aux bêtes la faculté raisonnable, il ne laisse pas de soutenir dans le Traité *de ira Dei*, qu'excepté la religion il n'y a rien en quoi les bêtes n'imitent les hommes, & ne participent aux avantages de l'espece humaine. La différence n'est que du plus au moins. Il ne faut pas croire pour cela qu'il ait prétendu que l'ame des bêtes est spirituelle & immortelle; car en ce temps-là on ne voyoit pas clairement la liaison qui se trouve entre la pensée & la spiritualité.

Arnobe n'enseigne-t-il pas clairement que l'ame humaine est mortelle de sa nature, qu'elle périra totalement dans les enfers pas l'activité des tourments,

& qu'elle ne durera toujours dans le Paradis que par une pure grace de Dieu? Ne soutient-il pas qu'une nature immortelle & non composée est incapable de sentir de la douleur? Il en sentoit, il ne croyoit donc pas que son ame fût un être spirituel, immatériel, immortel. Il réfute les Platoniciens sur ce qu'ils disoient que l'ame de l'homme est une origine céleste, qu'elle est immortelle & incorporelle; il les réfute, dis-je, entre autres raisons par celle-ci, c'est qu'il n'y a presque point de différence entre notre ame & celle des bêtes. Il examine les prééminences de l'homme sur les animaux, & il prétend faire voir que c'est peu de chose; il assûre nommément que les hommes ne surpassent pas les bêtes en raison. Nous pouvons donc mettre Arnobe entre ceux qui ont enseigné que l'ame des bêtes est raisonnable. C'est de lui sans doute que Lactance avoit appris à n'établir d'autre différence entre elles & l'homme, que celle du culte de Dieu. Il s'est trouvé des Philosophes qui ont envié à l'homme ce privilege; car ils ont dit que les animaux avoient une religion. Xenocrate le Carthaginois ne nioit pas que Dieu ne leur fût connu: Démocrite a dû croire la même chose,

s'il a raisonné conséquemment : c'est du moins la prétention de Clément d'Alexandrie. Pline met la religion entre les vertus morales des Eléphants. Pourroit-on croire que les disciples de Platon ôtassent aux bêtes le raisonnement, eux qui trouvoient si probable qu'elles étoient immortelles à l'égard de l'ame, comme l'observe Paganinus Gaudentius ? Je ne dis rien de Salomon qui semble dire formellement que l'ame de l'homme & celle des bêtes sont d'une même nature : car il ne faut point prendre ses paroles au pied de la lettre, il faut leur donner un meilleur sens : mais il nous sera fort permis de croire que plusieurs Rabbins ont donné aux bêtes l'ame raisonnable.

La fameux Maimonides a cru sans doute qu'elles raisonnent ; car il leur attribue une espece de franc-arbitre. Mr. Arnauld a raison de lui objecter qu'il s'ensuit de là qu'elles peuvent être punies, ou récompensées après la mort. Si je rapporte un peu au long ce qui précede cette réflexion de Mr. Arnauld, c'est à cause de certains faits qui nous apprennent l'opinion de quelques Juifs sur les animaux. Ce grand Rabbin *explique cinq opinions touchant la provi-*

dence; qui sont toutes, à ce qu'il croit, aussi anciennes que les Prophetes. La quatrieme de ces opinions étendoit à tout la providence de Dieu, & ne nioit pas le libre arbitre de l'homme. Maimonides objecte plusieurs inconvénients aux Sectateurs de cette opinion : *Ils disoient que c'étoit un ouvrage de la sagesse de Dieu, de ce qu'il y avoit des hommes qui sans avoir péché naissoient avec beaucoup de défauts, & qu'il étoit meilleur d'être ainsi, que de n'être point.* Nous ne comprenons pas, dit ce Docteur Juif, *quelle bonté il peut y avoir en cela.* » Quand on leur demandoit quelle » justice y avoit dans la mort des bêtes, » quel péché elles avoient commis, & » pourquoi Dieu vouloit, puisque sa » providence s'étendoit à tout, qu'un » rat innocent fût déchiré par un chat ; » ils répondoient, que Dieu l'avoit » ainsi ordonné, mais qu'il récompen» seroit ce rat dans le siecle à venir. » Cela étoit fort ridicule de vouloir » qu'il y eût un paradis pour les bêtes. » Mais ce Rabbin donne lui-même un » peu de lieu à cette rêverie, quand il » attribue une volonté aux animaux » irraisonnables, aussi-bien qu'aux hom» mes. Car s'ils avoient une volonté,

» on auroit peine à dire pourquoi ils
» ne seroient pas capables de bien &
» de mal, de punition & de récom-
» pense.

Les Sociniens ne vont pas si loin que Maimonides; ils ne donnent point aux bêtes une volonté proprement dite, ni un franc-arbitre proprement dit; ils ne les font pas susceptibles de la vertu & du vice, ni des peines & des récompenses proprement parlant: ils disent néanmoins que la raison, la liberté & la vertu se trouvent en elles imparfaitement & analogiquement, & qu'elles se rendent dignes de peine & de récompense, en quelque façon. Je ne sai si Guilleaume de Paris, l'un des grands génies de son siecle, a pû se défendre d'aller un peu au delà de ce sentiment; car on veut qu'il ait enseigné que l'ame des bêtes est spirituelle, & l'on ne demeure pas d'accord qu'il ait jamais rétracté ce dogme.

Le Philosophe Celse a eu des sentiments outrés sur l'intelligence des bêtes & la dignité de leur nature. Car voulant combattre ce que disent les Chrétiens, que toutes choses ont été faites pour l'homme, il s'efforce de montrer que les bêtes ne sont pas moins excel-

lentes que l'homme, & que même elles le surpassent. Il leur attribue une forme de gouvernement, l'observation de la justice & celle de la charité. Il prétend que les fourmis entrent en conversation les unes avec les autres. » *Lorsqu'elles* » *se rencontrent*, dit-il, *elles s'entre-* » *tiennent ensemble ; ce qui fait qu'elles* » *ne s'égarent point dans leur chemin.* » *Elles ont donc la raison dans tous ses* » *degrès ; elles ont naturellement les* » *idées de certaines vérités universelles*, » *elles ont l'usage de la voix, elles ont* » *la connoissance des choses fortuites ;* » *& elles le savent exprimer* ». Il assûre qu'il y a des bêtes » qui savent les se- » crets de la magie : de sorte que les » hommes ne s'en sauroient prévaloir, » comme d'un avantage qu'ils aient sur » les bêtes. Voici de quelle maniere il » en parle. *Si l'homme fait vanité de* » *savoir les secrets de la magie, les ser-* » *pents & les aigles en savent encore* » *plus que lui. Car ils ont plusieurs pré-* » *servatifs contre les poisons & contre* » *les maladies : & ils connoissent la ver-* » *tu de certaines pierres, pour la gué-* » *rison de leurs petits ; desquelles les* » *hommes font tant d'estime, que quand* » *ils en trouvent, ils s'imaginent avoir*

» *trouvé un thrésor*........ Après cela, » voulant montrer, bien au long, que » les hommes sous ombre qu'ils con- » noissent la Divinité, ne doivent point » prétendre l'emporter, par-là, sur tous » les Etres mortels, puisqu'il y a des » animaux sans raison, qui en ont une » idée dure & distincte, pendant que les » plus subtils, soit d'entre les Grecs, » soit d'entre les Barbares, ont par- » tout tant de disputes à son occasion: » il ajoûte: *si l'on prétend élever l'hom-* » *me au-dessus des autres animaux,* » *parce qu'il est capable de connoître la* » *Divinité, & d'en recevoir l'idée &* » *l'impression; qu'on sache qu'il y en a* » *plusieurs, parmi eux, qui se peuvent* » *attribuer le même avantage: & non* » *sans fondement. Car qu'y a-t-il de* » *plus divin que de prévoir & de prédire* » *l'avenir? Or les autres animaux, &* » *les oiseaux sur-tout, sont, en cela,* » *les maîtres des hommes; & l'art de* » *nos dévins ne consiste qu'à entendre ce* » *que les animaux leur enseignent. Les* » *oiseaux donc, & les autres animaux* » *propres à la dévination auxquels Dieu* » *découvre l'avenir, nous le montrent* » *par des signes & par des symboles; ce* » *qui est une preuve, qu'ils ont naturel-*

sance des Animaux, où tout ce qui a été dit pour & contre le raisonnement des Bêtes est examiné. J'observe en passant qu'Isaac Vossius estime qu'à l'égard du langage, la condition des animaux est beaucoup meilleure que la nôtre, vû qu'ils se communiquent plus promptement, & peut-être plus heureusement leurs pensées que nous ne faisons. Un Allemand le critique là-dessus. Cet Allemand, auteur d'une continuation de l'Histoire des Animaux, s'est déguisé sous le nom de Johannes Cyprianus. C'est à la page 20 de cette continuation qu'il combat la supposition de Vossius.

Saumaise doit être compté entre les modernes qui ont cru que les animaux étoient doués de raison. Il a écrit que les exemples qui peuvent prouver cela rempliroient un Livre. Osiander a désapprouvé ce sentiment. Voyez ses notes sur l'ouvrage de Grotius *de jure belli & pacis*, dans le chapitre où il rejette la définition du droit naturel adopté par Justinien au I. Livre des Instituts. Cette définition établit que les hommes & les bêtes participent au droit naturel. La plupart de ceux qui la suivent se fondent sur l'hypothese,

qu'elles ne ſont point privées de l'uſage de la raiſon : mais la plupart de ceux qui rejettent cette idée du droit naturel, ſe fondent ſur l'hypotheſe contraire. Oſiandre eſt de ceux-là, & il trouve bon que Grotius n'ait pas approuvé la définition de Juſtinien, en quoi, dit-il, Laurent Valla, François Conan, Dominicus Sotus, & bien d'autres lui avoient ſervi de guide. Nous verrons ci-deſſous une doctrine de Grotius qu'il a condamnée, touchant le principe de ce qui paroît raiſonnable dans quelques actions des bêtes. Jean-Antoine Capella, Médecin Napolitain, publia en 1641, un Livre intitulé *Opuſcule paradoxal où l'on prouve que les brutes ont l'uſage de la raiſon*, je n'ai point lu ce Livre-là, & ainſi je ne ſaurois dire quel eſt le tour que l'Auteur a pris. Je connois mieux la doctrine de Mr. Willis. Il prétend que l'ame des bêtes eſt compoſée d'organes, & qu'elle eſt de la figure & de la grandeur du corps qu'elle informe ; mais qu'elle n'eſt pas ſi épaiſſe & que ſes parties ſont ſi déliées qu'on ne les peut voir, & qu'elles ſe diſſiperoient aiſément ſi le corps de l'animal ne les tenoit en état. Il donne à cette ame une eſpece de raiſonnement dont il

fait même l'analyse. Il veut qu'il y ait dans l'homme une ame toute pareille à celle-là, & de plus une ame spirituelle, & il prétend expliquer par ces deux ames le combat que nous sentons en nous-mêmes, & que les autres philosophes expliquent par la faculté supérieure & la faculté inférieure d'une simple & unique substance spirituelle qu'ils nomment l'ame raisonnable : ne lui en déplaise, cette méthode d'expliquer le combat de la raison & de l'ame sensitive n'est point capable de contenter ; car chacun éprouve en soi-même que le principe qui souhaite les plaisirs charnels, est le même en nombre que le principe qui s'oppose à ce desir, & qui le surmonte quelquefois, & qui en est surmonté le plus souvent. Nous ne remarquerions pas cette unité de principe, si nous avions deux sortes d'ames réellement distinctes l'une de l'autre. S'il répondoit que l'une produit dans l'autre ses sentiments & ses passions, je répliquerois qu'il y auroit donc dans chaque comme deux substances qui voudroient la même chose. Or jamais personne ne s'est apperçu de ces deux principes distincts. Outre que si une ame corporelle pouvoit communiquer un

desir charnel à l'ame spirituelle de l'homme, le corps le seroit aussi, & par conséquent on multiplie les êtres sans nécessité, en donnant à l'homme un corps, une ame sensitive, & une ame raisonnable. Mais laissons-là les disputes, rapportons un autre fait. Mr. Willis observe que le Chevalier Digbi a été du sentiment de Pereira, & de Descartes, à l'égard de l'ame des bêtes. Peu après on explique la différence qu'il y a entre Descartes & le Chevalier Digbi, & l'on montre que ce dernier n'ôte aux bêtes ni le sentiment ni la mémoire. Il n'est donc pas vrai qu'il suive & Pereira & Descartes, pourquoi le disoit-on donc ? Concluons que le Chevalier Digbi ne doit point être placé dans le Catalogue de ceux qui prennent les bêtes pour des automates. Mr. Locke s'est déclaré contre ceux qui ne donnent point aux bêtes le raisonnement. Vous allez voir en quoi consiste, selon lui, la différence entre les hommes & les bêtes. » La faculté de former des idées » générales est ce qui met une parfaite » distinction entre l'homme & les bru- » tes, excellente qualité qu'elles ne » sauroient acquérir en aucune maniere » par le secours de leurs facultés. Car

» il est évident que nous n'observons
» dans les bêtes aucunes preuves qui
» nous puissent faire connoître qu'elles
» se servent de signes généraux pour
» désigner des idées universelles ; &
» puisqu'elles n'ont point l'usage des
» mots ni d'aucuns autres signes géné-
» raux, nous avons raison de penser
» qu'elles n'ont point la faculté de faire
» des abstractions ou de former des idées
» générales... Nous pouvons donc sup-
» poser, à mon avis, que c'est en cela
» que les bêtes different de l'homme.
» C'est-là, dis-je, la propre différence,
» à l'égard de laquelle ces deux sortes
» de créatures sont entierement distin-
» ctes, & qui met enfin une si vaste
» distance entre elles. Car si les bêtes
» ont quelques idées, & ne sont pas
» de pures machines, comme quelques-
» uns les prétendent, nous ne saurions
» nier qu'elles n'ayent de la raison dans
» un certain degré. Et pour moi, il me
» paroît aussi évident qu'elles raison-
» nent, qu'il me paroît qu'elles ont du
» sentiment ; mais c'est seulement sur
» des idées particulieres qu'elles rai-
» sonnent, selon que leurs sens les
» leur présentent. Les plus parfaites
» d'entre elles sont renfermées dans

» ces étroites bornes, n'ayant point, » à ce que je crois, la faculté de les » étendre par aucune sorte d'abstraction. »

L'Auteur des *nouveaux Essais de morale*, niant d'un côté que les bêtes aient une ame capable de raisonnement, avoue de l'autre que leurs actions sont dirigées par une » raison extérieure, & » que cette raison & cette sagesse, qui » les conduit, est une sagesse & une » raison plus excellente & plus sûre « que celle de l'homme... la raison, » continue-t-il, qui opere dans les » bêtes, n'est pas en elles,... C'est, » comme dit S. Thomas après tous les » anciens Peres, la souveraine & éter» nelle raison de l'ouvrier suprême, » qui conserve ses ouvrages, & qui les » conduit aux fins pour lesquelles il les » a créés, par des ressorts secrets qu'il » a mis en eux, qui sont diversement » déterminés selon les rencontres, pour » faire mille sortes de mouvements di» vers, selon leurs différents besoins. » Joignez à cela ces paroles de Mr. Bernard : » Les Philosophes les plus déter» minés à croire, que les bêtes ne sont » que de pures machines, doivent » avouer de bonne foi, qu'elles sont

» diverses actions, dont il leur est im-
» possible d'expliquer le méchanisme.
» Il seroit beaucoup plus court de se
» contenter de dire en général, que
» Dieu qui vouloit, que leur machine
» subsistât pendant quelque temps, a
» par sa sagesse infinie disposé leurs
» parties convenablement à cette in-
» tention. Il me semble d'avoir lu quel-
» que part cette thése, Dieu est l'ame
» des brutes : l'expression est un peu
» dure : mais elle peut recevoir un fort
» bon sens ». Grotius a débité que certains actes, où les bêtes abandonnent en faveur d'autrui leurs intérêts, procédent d'une intelligence externe. Gaspar Ziegler dans sa note sur ce passage se plaint que Grotius n'ait pas expliqué plus clairement sa pensée touchant la nature de ce principe extérieur : si c'est la Providence divine, continue-t-il, Grotius s'expose aux traits piquants du Docteur Huarte, qui a montré qu'un Philosophe ne doit point expliquer les phénomenes par l'opération immédiate de Dieu. Il cite deux Ecrivains qui ont rapporté à l'instinct de la nature toute l'adresse des animaux ; & il approuve leur opinion. Osiandre s'est fort étendu à réfuter Grotius ; & il a dit

entre autres choses, que ce principe extérieur devoit être ou Dieu, ou un Ange, ou la forme universelle d'Averroes, & qu'aucune de ces trois suppositions ne doit être admise. A propos d'Averroes, je dois dire ici qu'il admettoit un principe extérieur de l'intelligence humaine commun à tous les entendemens particuliers, & qui influoit aussi sur les bêtes & sur les pierres; mais puisqu'il reconnoissoit que cette influence demeuroit infructueuse à l'égard des bêtes & des créatures insensibles, parce qu'elle tomboit sur une matiere mal disposée, on ne peut pas inférer qu'il donna aux bêtes plus de perfection que les scholastiques ne leur en donnent. Mr. de Vigneul Marville raconte qu'il y eut un philosophe qui pour expliquer dans les conférences de Mr. Rohault comment les bêtes, n'étant que des Automates, *agissent néanmoins comme si elles avoient une ame*, recourut à l'hypothese du Comte de Gabalis, & par voie d'extension la fit servir à son but, c'est-à-dire, qu'il supposa que certains esprits élémentaires s'appliquent *à faire jouer, selon les régles des méchaniques, toutes les machines des animaux.* Le discours qu'il fit est tourné d'une maniere

très-ingénieuse, & mérita que Mr. Pequet dît à l'Auteur, que » si cet agréa-
» ble systême n'étoit pas vrai, au moins il étoit *ben trovato.* » Je ne doute point qu'il ne puisse plaire à quelques personnes : mais s'il s'agissoit ici de disputer, on montreroit aisément qu'il est incapable de donner raison des phénomenes, & qu'à certains égards il est plus embarrassé que celui de M. Descartes. Ce qui incommode le plus les Cartésiens, n'est pas de dire, que les bêtes se meuvent promptement en mille & mille façons, c'est de dire qu'elles donnent plusieurs marques d'amitié, ou de haine, ou de joie, ou de jalousie, ou de crainte ou de douleur &c. Le systême de ces esprits élémentaires ne sert de rien pour l'explication de cela, puisqu'on prétend qu'ils ne s'appliquent à faire jouer les ressorts des bêtes que pour se donner un amusement agréable. Ils ne seroient donc pas assez fous pour s'assujettir au sentiment de la faim, ou au sentiment du froid ou à la douleur que causent les coups de bâtons, &c. Il faudroit donc qu'aucune de ces passions ne se trouve dans les bêtes, & voilà tout l'embarras revenu ; ou bien il faudroit dire que ces esprits sont condamnés à diriger les au-

tomates

tomates des animaux, afin d'expier leurs péchés en souffrant toutes les passions que les Péripatéticiens donnent aux bêtes, ce qui est contre la supposition du Philosophe Gabaliste. Je laisse plusieurs autres difficultés aussi grandes que celles-là, qu'on peut opposer à ce systême prétendu *ben trovato*.

On peut voir dans les nouvelles de la République des lettres, que Mr. Vallade, Auteur d'un Discours philosophique sur la création & l'arrangement du monde, a expliqué par le méchanisme les actions les plus surprenantes des animaux. Les mêmes nouvelles nous font savoir qu'on a critiqué Mr. de la Bruyere d'avoir soûtenu *que les bêtes ne sont que de la matiere.* Vous trouverez dans le bel ouvrage de Dom François Lami, sur la connoissance de soi-même, un éclaircissement, » où l'on fait voir qu'on n'a nulle rai- » son solide d'attribuer ni la connois- » sance ni l'immortalité à l'ame des bê- » tes : au lieu qu'on ne peut raisonna- » blement se dispenser de donner l'une » & l'autre à l'ame de l'homme. « Cet éclaircissement mérite bien d'être là, & sur-tout parce qu'on y trouve la solution de la plus embarrassante difficulté

du ſyſtême des automates ; car l'Auteur montre que chacun ſe peut convaincre par de trés-fortes raiſons, que les autres hommes ne ſont pas de ſimples machines, & c'eſt néanmoins ce qu'on tâche d'inférer de ce que les bêtes ſeroient composées d'organes ſi bien arrangés qu'elles pourroient faire ſans connoiſſance tout ce que nous leur voyons faire. Si Dieu pouvoit fabriquer une ſemblable machine, replique-t-on, il pourroit auſſi en composer d'autres qui feroient toutes les actions de l'homme, & par conſéquent nous ne pourrions être aſſurés que de notre propre penſée, & nous devrions douter que les autres hommes penſaſſent. Le Pere Gisbert Profeſſeur Royal dans l'Univerſité de Toulouſe, eſt un de ceux qui ont publié des Livres contre le ſentiment des Cartéſiens ſur l'ame des bêtes. Notez qu'on a ſoutenu ce ſentiment dans un Cours de Philoſophie dicté à Paris au college des quatre nations, & puis imprimé en la même ville l'an 1695 ſous le titre d'Inſtitution philoſophique pour l'intelligence des ouvrages des philoſophes anciens & modernes. Il contient quatre volumes in-12. On voit dans le troiſieme, depuis la page 271 jusqu'à la page 292,

ce qui concerne l'ame ſenſitive. Je ne doute point que Bayle, Docteur en Médecine & Profeſſeur aux Arts libéraux à Toulouſe, n'ait embraſſé ſur ce point-là le ſyſtême Cartéſien, dans la phyſique qu'il a publiée depuis peu en trois Volumes in-4°.

§. IV.

Sentiment particulier de Sennert ſur l'ame des Bêtes qu'il diſoit immatérielle.

Daniel Sennert, célebre Médecin de Wittemberg, vers le commencement du ſiecle dernier, qui s'acquit autant de réputation par ſes ouvrages que par ſa pratique, ſe fit beaucoup d'ennemis par la liberté qu'il oſa prendre de contredire les anciens; mais rien ne fut plus mal reçu que le ſentiment qu'il avança ſur l'origine des ames. On en tiroit des conſéquences fatales qu'il déſavouoit à la vérité, mais qu'on ne laiſſa pas néanmoins de lui imputer.

On l'accuſa de blaſphême & d'impiété ſous prétexte qu'il enſeignoit que l'ame des bêtes étoit immatérielle. Il rejette l'opinion de ceux qui ſoutien-

nent qu'elle n'eſt pas d'une nature plus noble que les élémens, & il veut que de ſa nature elle ſoit auſſi immortelle que l'ame de l'homme : de ſorte que ſi celle-ci ne périt pas avec le corps comme l'autre, c'eſt par une grace particuliere du Créateur. Il ne pouvoit pas nier qu'il n'attribuât aux ames des bêtes une nature incorporelle ; car il avouoit qu'elles ne ſont pas produites de la matiere, & il ſe moquoit de l'induction des ſcholaſtiques : mais il s'abſtenoit de dire qu'elles fuſſent immortelles. Freitag, qui écrivit contre lui avec beaucoup de fureur ne manqua pas de lui objecter qu'il enſeignoit des impiétés, & qu'il blaſphêmoit : de là vint que pour ſe juſtifier on fit voir le jour à un ouvrage qui a pour titre, *De origine & natura animarum in brutis ſententiæ clariſſ. Theologorum in aliquot Germaniæ Academiis, quibus ſimul Daniel Sennertus à crimine blaſphemiæ & hereſios à Joh. Freitagio ipſi intentato abſolvitur.* Freitag ſonnant le tocſin s'adreſſa à toutes les Académies de la Chrétienté, & à tous les amateurs de l'Orthodoxie, & les anima puiſſamment à ne point ſouffrir ces pernicieuſes innovations. Il demanda aux Théologiens s'ils ſouffriroient l'o-

pinion impie qui attribue l'immortalité à l'ame des bêtes qui ramenoit la métempsicose, &c. Il suppose que la plupart des Professeurs de Wittemberg voudroient étouffer ces monstres; mais que le crédit de leur collegue les empêche de se remuer. Sennert se plaignit qu'on lui imputât des conséquences qu'il n'enseignoit point. Il ne seroit pas impossible que Sennert, quoiqu'habile homme, ne se soit pas apperçu, que les conséquences qu'on lui attribua couloient naturellement de son principe; mais il est encore plus vraisemblable qu'il s'en appercevoit bien, & qu'il n'osoit en faire semblant, *propter metum Judæorum*. Il aima donc mieux par la rejection de ces conséquences s'exposer à l'accusation de mal raisonner, & de brouiller un systême, que d'encourir toutes les suites qu'auroit pu avoir le dogme de l'immortalité des bêtes. Quoi qu'il en soit, tout philosophe, qui se pique de raisonner conséquemment, aimera toujours mieux dire qu'il ne connoît point ce que c'est que l'ame des bêtes, que de soutenir d'un côté qu'elle est produite de rien, indépendamment de la matiere, & de soutenir de l'autre qu'elle n'est pas un être créé, & qu'elle retourne dans le néant dès que

l'animal cesse de vivre. Voilà les embarras de Sennert : son Apologiste déclare positivement que l'ame des bêtes est faite de rien, & que-cependant elle n'est point faite par création. Il cite Dannhawer qui a montré par l'exemple des especes intellectuelles, que tout ce qui est fait de rien n'est pas un être créé. Il cite Thummius qui a montré la même chose, par l'exemple des habitudes de l'ame. C'est ainsi que les Péripatéticiens éludent tout par des argumens *ad hominem.* Freitag ne cesse de reprocher à Daniel Sennert l'immortalité de l'ame des bêtes : il se laisse aller à l'enthousiasme poëtique, pour exhorter les animaux à pousser des cris de joie & de triomphe ; il prétend que l'on renouvelle les rêveries de Paracelse, qui enseignoit que toutes les ames revenoient au monde de temps en temps. Sperlingen répond en deux mots, que ce n'est pas sa doctrine ni celle de Sennert : il avoue donc tacitement qu'ils ne savent guere tirer d'un principe les conséquences qui en naissent, & qu'ils attribuent à Dieu une conduite fort étrange ; c'est d'ordonner la création d'une multitude presqu'infinie de substances incorporelles, qu'il doit abolir &

anéantir peu de temps après. La chaleur produit tous les ans une infinité de petites bêtes, qui ne vivent que jusqu'au premier froid. Quel désordre que tant d'ames spirituelles soient anéanties, parce qu'il arrive quelque changement dans les organes des animaux ! Notez que les philosophes de l'Ecole ont employé contre les Cartésiens la même ruse, dont Dannhawer & Thummius se servirent. Ils ont fait voir par des exemples qu'il y a des choses produites de rien, qui ne sont pas proprement créées. Les accidents de la matiere leur ont fourni ces exemples, mais les Cartésiens leur ont répondu que des accidents ne sont pas des êtres distincts du sujet qu'ils modifient : ainsi les raisons qui prouvent que les formes substantielles seroient des êtres créés, sont à couvert de la retorsion. Les Cartésiens réduisent au seul mouvement local tous les changements de la matiere, & ils prétendent que ce mouvement n'est autre chose que le corps même, en tant qu'il reçoit l'existence avec de nouvelles relations. Il faut donc qu'ils reconnoissent que la matiere entant que mue est créée, & qu'il n'y a que Dieu qui puisse produire le mouvement, car il n'y a que Dieu qui puisse

créer. Cela iroit bien, si les scholastiques ne recouroient à d'autres exemples; mais ils demandent si les actes libres de l'ame de l'homme sont distincts de l'ame. S'ils en sont distincts, voilà des êtres produits de rien, qui néanmoins ne sont pas créés : rien n'empêche donc qu'on ne puisse dire que les formes substantielles ne sont pas créées. S'ils n'en sont pas distincts, l'ame de l'homme entant qu'elle veut le crime est créée : ce n'est donc point elle qui forme cet acte de volonté; car puisqu'il n'est pas distinct de la substance de l'ame, & qu'elle ne sauroit se donner à elle-même son existence, il s'ensuit manifestement qu'elle ne se peut donner aucune pensée. Elle n'est donc pas plus responsable de ce qu'elle veut le crime *hic & nunc*, que de ce qu'elle existe *hic & nunc*. Les Cartésiens ne savent de quel côté se tourner, pour se défendre de cette objection : leur embarras remet sur pied le dogme des formes substantielles, & toutes les chimeres de l'Ecole, parce qu'il se trouve que les arguments qui les avoient renversées prouvent trop. Voilà le sort de la dispute; elle renaît de ses cendres; le parti qui étoit prêt à rendre les armes trouve enfin quelque rétorsion

qui lui redonne des forces, & le terrein qu'il avoit perdu : il le chicane comme auparavant.

Sennert n'osa pas dire comme font d'autres, que l'ame des bêtes subsiste après la mort du sujet qu'elle avoit rendu vivant. Jean Schot Erigene a soutenu, non-seulement qu'elle n'est pas matérielle, mais aussi qu'elle continue de vivre après la mort de la bête. Jean Lippius Professeur en Théologie à Strasbourg a enseigné la même chose. Henri More Théologien de Cambridge avoue qu'elle subsiste hors du corps, & il trouve assez probable qu'en cet état elle continue de vivre, mais il n'ose l'affirmer : il allégue seulement les raisons du pour & du contre. J'ai vérifié ce qu'un Professeur de Leipsic lui attribue. Ce Professeur dit une chose assez curieuse, c'est qu'un certain personnage avoit enseigné depuis peu d'années, que si l'homme n'eût point péché, les bêtes eussent toujours vécu, & qu'elles ressusciteront avec les hommes pour être transportées au ciel : c'est le sentiment des Turcs. Il observe que Taurellus a enseigné que l'ame des bêtes est spirituelle, & que néanmoins elle meurt

avec le corps. Taurellus donna peut-être dans la disparate, pour ne se commettre pas : il aima mieux faire tort à sa raison qu'à sa fortune. Peut-être aussi que lui & Sennert, par principe de religion, se persuaderent que Dieu détruisoit l'ame des bêtes, afin qu'il n'y eût que l'ame de l'homme qui subsistât éternellement. C'étoit peut-être l'opinion du plus habile Rabbin qui ait fleuri au XVII siécle ; car voulant prouver que l'ame des bêtes ne subsiste point après cette vie, comme fait l'ame de l'homme, il ne se sert point de raisons qui soient empruntées de la condition intérieure, ou de l'essence de ces ames. La plaisante raison que celle-ci : nous songeons souvent, dit-il, que nous voyons des personnes décédées ; mais jamais l'on ne voit en songe aucun animal après sa mort, quoiqu'on l'ait nourri chez soi familierement. Spizelius a raison de rejetter cette Logique, il devoit aussi rejetter le fait. Une infinité de gens peuvent démentir le Rabbin ; ils font mille songes où leurs chiens & leurs chevaux morts se trouvent mêlés. Notez que les prétendus blasphêmes, dont Sennert fut accusé par un Médecin & Professeur en

Philosophie de Groningue, ne parurent pas une mauvaise doctrine aux Théologiens d'Allemagne.

Ne finissons pas sans faire une Réflexion. Sennert avoit beau dire que l'ame des bêtes ne subsistoit point, comme fait l'ame de l'homme, après cette vie, il ne laissoit pas d'établir un dogme selon lequel il est sûr que l'ame des bêtes est de même espece que celle de l'homme. La différence de leur sort quant à la durée ne coule pas de la différence de leurs perfections, mais du bon plaisir du souverain maître, qui est une cause tout-à-fait externe. Les médailles & la monnoie, que les souverains font faire, sont l'image de la conduite que ce médecin attribue à Dieu. On fait frapper les médailles pour durer éternellement, on fait faire de la monnoie pour durer jusqu'à nouvel ordre : car au bout d'un certain temps on la décrie, elle est au billon, on la convertit en d'autres especes. Cependant les médailles & la monnoie sont faites de métal. Selon Sennert, l'ame de l'homme répond aux médailles, & celle des bêtes à la monnoie. Cette opinion est dangereuse ; elle nous réduit à ne savoir que par la Révélation l'immortalité de nos ames. Le

Jésuite Honoré Fabri, qui traite Sennert de haut en bas, & qui l'accuse de se fonder sur des objections & sur des réponses frivoles, soutient qu'il y a quelque impiété dans cette opinion. Mais quelque mépris qu'il fasse de la Philosophie de ce médecin, il trouve invincibles les difficultés contre l'opinion commune des Scholastiques, à l'égard de l'ame des bêtes. Il abandonne ces gens-là, & toutes les hypotheses que Sennert a combattues, & il se réduit à dire que cette ame n'est point produite de nouveau, qu'elle n'est pas un être absolu, qu'elle n'est qu'une *résultance* d'une certaine mixtion des quatre éléments. Cette pensée est absurde & nous conduiroit à dire la même chose de l'ame humaine.

§. V.

Sentiment de Leibnitz. Harmonie préétablie. Nouveaux développements.

Leibnitz approuve le sentiment de quelques modernes, que les animaux sont organisés dans la semence; & il croit d'ailleurs que la matiere toute seule ne peut pas constituer de véritable

unité, & qu'ainsi tout animal est uni à une forme qui est un être simple, indivisible, véritablement unique. Outre cela il suppose que cette forme ne quitte jamais son sujet, d'où il résulte qu'à proprement parler il n'y a ni mort ni génération dans la nature. Il excepte de tout ceci l'ame de l'homme ; il la met à part, &c. Cette hypothese nous délivre d'une partie de l'embarras. Il n'est plus question de répondre aux objections accablantes que l'on fait aux scholastiques. L'ame des bêtes, leur dit-on, est une substance distincte du corps ; il faut donc qu'elle soit produite par création, & détruite par *annihilation* ; il faudroit donc que la chaleur eût la force de créer des ames, & de les anéantir, & que peut-on dire de plus absurde ? Les réponses des Péripatéticiens à cette objection, ne méritent pas d'être rapportées, ni de sortir de l'obscurité des classes où on les débite à de jeunes Ecoliers ; elles ne sont propres qu'à nous convaincre que l'objection est invincible à leur égard. Ils ne se tirent pas mieux du précipice où on les jette, quand on les engage à trouver du sens & quelque ombre de raison, dans la production continuelle d'un nombre presque infini

de ſubſtances, qui ſont détruites totalement peu de jours après, quoiqu'elles ſoient beaucoup plus nobles, & beaucoup plus excellentes que la matiere, qui ne perd jamais ſon exiſtence. L'hypotheſe de Mr. Leibnitz pare tous ces coups, car elle nous porte à croire, 1°, que Dieu au commencement du monde a créé les formes de tous les corps & par conſéquent toutes les ames des bêtes : 2°., que ces ames ſubſiſtent toujours depuis ce temps-là, unies inſéparablement au premier corps organiſé dans lequel Dieu les a logées. Cela nous épargne la métempſycoſe, qui ſans cela ſeroit un aſyle où il faudroit ſe ſauver néceſſairement. Afin qu'on voie ſi j'ai bien compris ſa penſée, je mets ici une partie de ſon diſcours. » C'eſt ici où les » *transformations* de Mrs. Swammer» dam, Malphigi, & Leeuwenhoek, » qui ſont des plus excellents obſerva» teurs de notre temps, ſont venues à » mon ſecours, & m'ont fait admettre » plus aiſément que l'animal, & toute » autre ſubſtance organiſée, ne com» mence point lorſque nous le croyons, » & que ſa génération apparente n'eſt » qu'un développement, & une eſpece » d'augmentation. Auſſi ai-je remarqué

» que l'auteur de la recherche de la vé-
» rité, Mr. Regis, Mr. Hartſocher &
» d'autres habiles hommes n'ont pas
» été fort éloignés de ce ſentiment. Mais
» il reſtoit encore la grande queſtion,
» de ce que les ames ou les formes de-
» viennent par la mort de l'animal, ou
» par la deſtruction de l'individu de la
» ſubſtance organiſée. Et c'eſt ce qui
» embarraſſe le plus ; d'autant qu'il
» paroît peu raiſonnable que les ames
» reſtent inutilement dans un chaos de
» matiere confuſe. Cela m'a fait juger
» enfin qu'il n'y avoit qu'un ſeul parti
» raiſonnable à prendre ; & c'eſt celui
» de la conſervation non-ſeulement de
» l'ame, mais encore de l'animal mê-
» me, & de ſa machine organique ;
» quoique la deſtruction des parties
» groſſieres l'ait réduit à une petiteſſe
» qui n'échappe pas moins à nos ſens
» que celle où il étoit auparavant que
» de naître. Auſſi n'y a-t-il perſonne
» qui puiſſe bien marquer le véritable
» temps de la mort, laquelle peut paſſer
» long-temps pour une ſimple ſuſpen-
» ſion des actions notables, & dans le
» fond n'eſt jamais autre choſe dans les
» ſimples animaux : témoin les reſſuſ-
» citations des mouches noyées & puis

» ensévelies sous de la craye pulvérisée,
» & plusieurs exemples semblables,
» qui font assez connoître qu'il y au-
» roit bien d'autres ressuscitations & de
» bien plus loin, si les hommes étoient
» en état de remettre la machine....
» Il est donc naturel que l'animal ayant
» toujours été vivant & organisé,
» (comme des personnes de grande pé-
» nétration commencent à le recon-
» noître) il le demeure aussi toujours.
» Et puisqu'ainsi il n'y a point de pre-
» miere naissance ni de génération en-
» tiérement nouvelle de l'animal, il
» s'ensuit qu'il n'y en aura point d'ex-
» tinction finale, ni de mort entiere
» prise à la rigueur métaphysique, &
» que par conséquent au lieu de la
» transmigration des ames, il n'y a
» qu'une transformation d'un même
» animal, selon que les organes sont
» pliés différemment, & plus ou moins
» développés.

Je dirai par occasion qu'il y a des gens qui croyent que le sujet primitif auquel notre ame est unie, sort avec elle de notre corps quand nous mourons. M. Poiret ne s'éloigne pas de ce sentiment, & il croit même que Moyse apparut le jour de la transfiguration, avec

le vrai corps qui accompagna son ame au sortir de cette vie ; c'est-à-dire, selon lui, lorsque cette ame bienheureuse ne fit que quitter l'écorce, ou l'enveloppe qui couvroit le corps subtil auquel elle étoit unie. Il donne au cadavre le nom d'écorce ou de rouille, par rapport au vrai sujet qui est uni avec l'ame. Il a publié quelques objections qui lui furent envoyées de Sedan. On lui objecta entr'autres choses, que l'exemple de Moyse ne prouve rien, parce-qu'afin que ce grand prophête fût vu des Apôtres, il auroit fallu ajouter beaucoup de matiere à celle qui seroit sortie de son cadavre avec son ame. Or s'il eût fallu lui donner plus de la moitié d'un corps étranger, il n'y a nul inconvénient à dire que toute la matiere qui fut vue en lui ce jour-là étoit étrangere. Mr. Poiret répondit que la matiere subtile, qui sort du corps avec l'ame, est à la vérité trop déliée pour frapper nos sens grossiers ; mais que quand Dieu nous assiste extraordinairement, nous pouvons la voir. On l'avertit qu'il y a des Scholastiques qui admettent une quintessence, pour être le lien de l'ame humaine avec les organes formés des quatre éléments, & pour être son véhicule quand

la mort la fait déloger. Ils disent aussi que ce véhicule est le sujet des peines que les réprouvés endurent avant la résurrection. Mr. Poiret répondit qu'il n'avoit que faire de ce que les Scholastiques avoient pu dire.

Il y a dans l'hypothese de M. Leibnitz certaines choses qui font de la peine, quoiqu'elles marquent l'étendue & la force de son génie. Il veut par exemple, que l'ame d'un Chien agisse indépendamment des corps; » que tout » lui naisse de son propre fonds, par » une parfaite *Spontanéité* à l'égard » d'elle-même, & pourtant avec une » parfaite *conformité* aux choses de de» hors.... Que ses perceptions internes » lui arrivent par sa propre constitu» tion originale, c'est-à-dire représen» tative (capable d'exprimer les êtres » hors d'elle par raport à ses organes) » qui lui a été donnée dès sa création, » & qui fait son caractère individuel ». D'où il résulte qu'elle sentiroit la faim & la soif à telle & telle heure, quand même il n'y auroit aucun corps dans l'univers, quand même il n'existeroit rien que Dieu & elle. Il a expliqué sa pensée par l'exemple de deux pendules qui s'accorderoient parfaitement: c'est-

à-dire qu'il suppose que selon les loix particulieres qui font agir l'ame, elle doit sentir la faim à une telle heure; & que selon les loix particulieres qui reglent le mouvement de la matiere, ce corps qui est uni à cette ame doit être modifié à la même heure, comme il est modifié quand l'ame a faim. J'attendrai à préférer ce systême à celui des causes occasionnelles, que son habile Auteur l'ait perfectionné : je ne saurois comprendre l'enchaînement d'actions internes & spontanées, qui feroit que l'ame d'un chien sentiroit de la douleur immédiatement après avoir senti de la joie, quand même elle seroit seule dans l'Univers. Je comprends pourquoi un chien passe immédiatement du plaisir à la douleur, lorsqu'étant bien affamé & mangeant du pain on lui donne subitement un coup de bâton; mais que son ame soit construite de telle sorte, qu'au moment qu'il est frappé il sentiroit de la douleur quand même on ne le frapperoit pas, quand même il continueroit de manger du pain sans trouble ni empêchement, c'est ce que je ne saurois comprendre. Je trouve aussi fort incompatible la *Spondanéité* de cette ame avec les sentiments de douleur, & en général avec

toutes les perceptions qui lui déplaisent, d'ailleurs la raison pourquoi cet habile homme ne goute point le systême Cartésien, me paroit être une fausse supposition; car on ne peut pas dire que le systéme des causes occasionnelles fasse intervenir l'action de Dieu par miracle, *Deum ex machina*, dans la dépendance réciproque du corps & de l'ame: car comme Dieu n'y intervient que suivant les loix générales, il n'agit point là extraordinairement. La vertu interne & active communiquée aux formes des corps, selon Mr. Leibnitz, connoît-elle la suite d'actions qu'elle doit produire? Nullement; car nous savons par expérience, que nous ignorons, si dans une heure nous aurons telles ou telles perceptions: il faudroit donc que les formes fussent dirigées par quelque principe externe dans la production de leurs actes. Cela ne feroit-il pas le *Deus ex machina*, tout de même que dans le systême des causes occasionnelles? Enfin, comme il suppose avec beaucoup de raison, que toutes les ames sont simples & indivisibles, on ne sauroit comprendre qu'elles puissent être comparées à une pendule; c'est-à-dire que par leur constitution originale elles puis-

ſent diverſifier leurs opérations, en ſe ſervant de l'activité ſpontanée qu'elles recevroient de leur Créateur. On conçoit clairement qu'un être ſimple agira toujours uniformement, ſi aucune cauſe étrangere ne le détourne. S'il étoit composé de pluſieurs pieces comme une machine, il agiroit diverſement; parce que l'activité particuliere de chaque piece pourroit changer à tout moment le cours de celle des autres; mais dans une ſubſtance unique, où trouverez-vous la cauſe du changement d'opération ?

J'ai lieu de me féliciter de ces petites difficultés que j'ai propoſées contre le ſyſtême de ce grand philoſophe, puiſqu'elles ont donné lieu à des Réponſes qui m'ont mieux développé ce ſujet-là, & qui m'en ont fait connoître plus diſtinctement le merveilleux. Je conſidére préſentement ce nouveau ſyſtême comme une conquête d'importance qui recule les bornes de la Philoſophie. Nous n'avions que deux hypotheſes, celle de l'Ecole & celle des Cartéſiens : l'une étoit une *voie d'influence* du corps ſur l'ame, & de l'ame ſur le corps, l'autre étoit une *voie d'aſſiſtance*, ou de cauſalité occaſionelle. Mais voici une nouvelle acquiſition, c'eſt celle qu'on peut

appeller avec le Pere Lami *voie d'harmonie préétablie*. Nous en ſommès redevables à M. Leibnitz, & il ne ſe peut rien imaginer qui donne une ſi haute idée de l'intelligence & de la puiſſance de l'Auteur de toutes choſes. Cela joint à l'avantage d'éloigner toute notion de conduite miraculeuſe, m'engageroit à préferer ce nouveau ſyſtême à celui des Cartéſiens, ſi je pouvois concevoir quelque poſſibilité dans la voie d'*harmonie préétablie*. Je ſouhaite qu'on prenne garde qu'en avouant que cette voie éloigne toute notion de conduite miraculeuſe, je ne me rétracte point de ce que j'ai dit autrefois, que le ſyſtême des cauſes occaſionnelles ne fait point intervenir l'action de Dieu par miracle. Je ſuis perſuadé autant que jamais, qu'afin qu'une action ſoit miraculeuſe il faut que Dieu la produiſe comme une exception aux loix générales, & que toutes les choſes, dont il eſt immédiatement l'auteur ſelon ces loix-là, ſont diſtinctes d'un miracle proprement dit: mais comme je veux retrancher de cette diſpute le plus de points que je pourrai, je conſens qu'on diſe que le moyen le plus ſûr d'écarter toutes les idées de miracle, eſt de ſuppoſer que les ſubſtances créées

ſont activement les cauſes immédiates des effets de la nature. Je ſupprime donc ce que je pourrois répliquer à cette partie de la Réponſe de M. Leibnitz. Je m'abſtiens auſſi de toutes les objections qui ne ſont pas plus contraires à ſon ſentiment qu'à celui de quelques autres Philoſophes. Je n'alléguerai donc pas les difficultés qui combattent la ſuppoſition, que la créature puiſſe recevoir de Dieu la force de ſe mouvoir. Elles ſont grandes, & preſque invincibles ; mais le ſyſtême de Mr. Leibnitz n'y eſt pas plus expoſé que celui des Péripatéticiens, & je ne ſais même ſi les Cartéſiens oſeroient dire que Dieu ne peut point communiquer à notre ame la force d'agir. S'ils le diſent, comment pourront-ils avouer qu'Adam pécha ? & s'ils ne l'oſent point dire, ils énervent les raiſons par leſquelles ils veulent prouver que la matiere n'eſt ſuſceptible d'aucune ſorte d'activité. Je ne crois pas non plus qu'il ſoit moins facile à Mr. Leibnitz qu'aux Cartéſiens, ou aux autres philoſophes, de ſe garantir de l'objection du méchaniſme fatal, le renverſement de la liberté humaine. Laiſſons donc cela, parlons ſeulement de ce qui eſt propre au ſyſtême de *l'l harmonie préétablie.*

I. Ma premiere Remarque ſera, qu'il éleve au deſſus de tout ce que l'on peut concevoir la puiſſance & l'intelligence de l'art divin. Figurez-vous un vaiſſeau qui, ſans avoir aucun ſentiment ni aucune connoiſſance, & ſans être dirigé par aucun être ou créé ou incréé, ait la vertu de ſe mouvoir de lui-même ſi à propos qu'il ait toujours le vent favorable, qu'il évite les courants & les écueils, qu'il jette l'ancre où il le faut, qu'il ſe retire dans un havre précisément lorſque cela eſt néceſſaire; ſuppoſé qu'un tel vaiſſeau vogue de cette façon pluſieurs années de ſuite, toujours tourné & ſitué comme il le faut être eu égard aux changements de l'air & aux différentes ſituations des mers & des terres, vous conviendrez que l'infinité de Dieu n'eſt pas trop grande pour communiquer à un vaiſſeau une telle faculté, & vous direz même que la nature de ce vaiſſeau n'eſt pas capable de recevoir de Dieu cette vertu-là. Cependant ce que Mr. Leibnitz ſuppoſe de la machine du corps humain eſt plus admirable, & plus ſurprenant que tout ceci. Appliquons à la perſonne de Céſar ſon ſyſtême de l'union de l'ame & du corps.

II.

II. Il faut dire selon ce systême, que le corps de Jules César exerça de telle sorte sa vertu motrice, que depuis sa naissance jusques à sa mort il suivit un progrès continuel de changements, qui répondoit dans la derniere exactitude aux changements perpétuels d'une certaine ame qu'il ne connoissoit pas, & qui ne faisoit aucune impression sur lui. Il faut dire que la regle, selon-laquelle cette faculté du corps de César devoit produire ses actes, étoit telle qu'il seroit allé au Sénat un tel jour, à une telle heure, qu'il y auroit prononcé telles & telles paroles, &c. quand même il auroit plû à Dieu d'anéantir l'ame de César le lendemain qu'elle fut créée. Il faut dire que cette vertu motrice se changeoit & se modifioit ponctuellement selon la volubilité des pensées de cet esprit ambitieux, & qu'elle se donnoit précisément un tel état plutôt que tout autre, parce que l'ame de César passoit d'une telle pensée à une telle autre. Une force aveugle se peut-elle modifier si à propos en conséquence d'une impression communiquée trente ou quarante ans auparavant, & qui n'a jamais été renouvellée depuis, & qui est abandonnée à elle-même, sans qu'elle ait jamais con-

noiſſance de ſa leçon ? Cela n'eſt-il pas beaucoup plus incompréhenſible que la navigation dont j'ai parlé dans le paragraphe précédent ?

III. Ce qui augmente la difficulté, eſt qu'une machine humaine contient un nombre preſque infini d'organes, & qu'elle eſt continuellement expoſée au choc des corps qui l'environnent, & qui par une diverſité innombrable d'ébranlement excitent en elles mille ſortes de modifications. Le moyen de comprendre qu'il n'arrive jamais du dérangement dans cette *harmonie préétablie*, & qu'elle aille toujours ſon train pendant la plus longue vie des hommes, nonobſtant les variétés infinies de l'action réciproque de tant d'organes les uns ſur les autres, environnés de toute part d'une infinité de corpuſcules, tantôt froids, tantôt chauds, tantôt ſecs, tantôt humides, toujours actifs, toujours picotant les nerfs, ou de cette maniere-ci, ou de celle-là ? Je veux que la multiplicité des organes, & la multiplicité des agents externes ſoient un inſtrument néceſſaire de la variété preſqu'infinie des changements du corps humain : mais cette variété pourra-t-elle avoir la juſteſſe dont on a beſoin

ne troublera-t-elle jamais la corref-
lance de ces changements & de ceux
'ame ? C'eſt ce qui paroît du tout
ſſible.

V. On a beau faire bouclier de la
ance de Dieu pour ſoutenir que
êtes ne ſont que des automates ;
beau repréſenter que Dieu a pu
des machines ſi artiſtement tra-
ées que la voix d'un homme, la
ere réfléchie d'un objet, &c. les
ent précifément où il faut afin
lles ſe remuent de telle ou de telle
iere : tout le monde, hormis une
e des Cartéſiens, rejette cette ſup-
ion ; & il n'y a point de Cartéſien
la voulût recevoir, ſi on la vouloit
dre juſques à l'homme, c'eſt-à-dire
n vouloit ſoutenir que Dieu a pu
des corps qui feroient machinale-
t tout ce que nous voyons faire aux
s hommes. En niant cela on ne
nd pas donner des bornes à la puiſ-
e & à la ſcience de Dieu ; on veut
ment ſignifier que la nature des
es ne ſouffre point que les facultés
muniquées à la créature n'aient pas
ſſairement certaines limitations. Il
de toute néceſſité que l'action des
tures ſoit proportionnée à leur état

effentiel, & qu'elle s'exécute felon le caractere qui convient à chaque machine, car felon l'axiome des philofophes tout ce qui eft reçu fe proportionne à la capacité du fujet. On peut donc rejetter comme impoffible l'hypothefe de Mr. Leibnitz, puifqu'elle enferme de plus grandes difficultés que celles des automates: elle met une harmonie continuelle entre deux fubftances qui n'agiffent point l'une fur l'autre. Mais fi les Valets étoient des machines, & qu'ils fiffent ponctuellement ceci ou cela toutes les fois que leur maître l'ordonneroit, ce ne feroit pas fans qu'il y eût une action réelle du maître fur eux : il prononceroit des paroles, il feroit des fignes, qui ébranleroient réellement les organes des Valets.

V. Confidérons à cette heure l'ame de Céfar: nous trouverons encore plus d'impoffibilité. Cette ame étoit dans le monde fans être expofée à l'influence d'aucun efprit. La force qu'elle avoit reçue de Dieu étoit l'unique principe des actions particulieres qu'elle produifoit à chaque moment; & fi ces actions étoient différentes les unes des autres, cela ne procédoit point de ce que les unes étoient produites par le concours

de quelques ressorts, qui ne contribuoient pas à la production des autres, car l'ame de l'homme est simple, indivisible, immatérielle: M. Leibnitz en convient; & s'il n'en convenoit pas, mais si au contraire il supposoit avec le commun des philosophes, & avec quelques-uns des plus excellents métaphysiciens de notre siecle, qu'un composé de plusieurs parties matérielles arrangées d'une certaine façon est capable de penser, je regarderois dès-là son hypothese comme absolument impossible, & il se présenteroit bien d'autres moyens de la réfuter, dont je n'ai que faire ici, puisqu'il reconnoît l'immatérialité de notre ame, & qu'il bâtit là-dessus. Revenons à l'ame de Jules César, & appellons-la un automate immatériel, & comparons-la avec un atome d'Epicure, j'entens un atome entouré de vuide de toutes parts, & qui ne rencontreroit jamais aucun autre atome. La comparaison est très-juste; car d'un côté cet atome a une vertu naturelle de se mouvoir, & il l'exécute sans être aidé de quoi que ce soit, & sans être retardé, ou traversé par par aucune chose; & de l'autre côté l'ame de César est un esprit qui a reçu une faculté de se donner des pen-

sées, & qui l'exécute sans l'influence d'aucun autre esprit, ni d'aucun corps. Rien ne l'assiste, rien ne la traverse. Si vous consultez les notions communes, & les idées de l'ordre, vous trouverez que cet atome ne doit jamais s'arrêter, & que s'étant mû dans le moment précédent, il doit se mouvoir dans ce moment-ci, & dans tous ceux qui suivront, & que la maniere de son mouvement doit être toujours la même. C'est la suite d'un axiome approuvé par Mr. Leibnitz : » de ce qu'une chose demeure » toujours dans l'état où elle est une « fois, si rien ne survient qui l'oblige » de changer, nous concluons dit-il, » non-seulement qu'un corps qui est » en repos, sera toujours en repos, » mais aussi qu'un corps qui est en mou» vement, gardera toujours ce mouve» ment ou ce changement ; c'est-à-dire » la même vitesse & la même direction, » si rien ne survient qui l'empêche ». Tout le monde connoît clairement, que cet atome, soit qu'il se meuve par une vertu innée, comme Democrite & Epicure l'assuroient, soit qu'il se meuve par une vertu reçue du Créateur, avancera toujours uniformément & également dans la même ligne, sans qu'il lui arrive

quelquefois de se détourner à droite ou à gauche, ou de reculer. On se mocqua d'Epicure lorsqu'il inventa le mouvement de déclinaison; il le supposa gratuitement pour tâcher de se tirer du labyrinthe de la fatale nécessité de toutes choses, & il ne pouvoit donner aucune raison de cette nouvelle partie de son hypothese. Elle choquoit lés notions les plus évidentes de notre esprit; car on conçoit clairement qu'afin qu'un atome qui aura décrit une ligne droite pendant deux jours, se détournera de son chemin au commencement du troisieme jour, il faut ou qu'il rencontre quelque obstacle, ou qu'il lui prenne quelque envie de s'écarter de sa route; ou qu'il renferme quelque ressort qui commence de jouer en ce moment-là. La premiere de ces raisons n'a point de lieu dans l'espace vuide. La seconde est impossible, puisqu'un atome n'a point la vertu de penser. La troisieme est pareillement impossible dans un corpuscule absolument un. Faisons quelque usage de tout ceci.

VI. L'ame de César est un être à qui l'unité convient au sens de rigueur. La faculté de se donner des pensées est une propriété de sa nature : elle l'a reçue

de Dieu quant à la possession, & quant à l'exécution. Si la premiere pensée qu'elle se donne est un sentiment de plaisir, on ne voit pas pourquoi la seconde ne sera pas aussi un sentiment de plaisir; car lorsque la cause totale d'un effet demeure la même, l'effet ne peut pas changer. Or cette ame au second moment de son existence ne reçoit pas une nouvelle faculté de penser, elle ne fait que retenir la faculté qu'elle avoit au premier moment, & elle est aussi indépendante du concours de toute autre cause au second moment qu'au premier, elle doit donc reproduire au second moment la même pensée qu'elle venoit de produire. Si vous m'objectez qu'elle doit être dans un état de changement, & qu'elle n'y seroit point dans le cas que j'ai supposé, je vous répons que son changement sera semblable au changement de l'atome; car un atome qui se meut continuellement sur la même ligne acquiert dans chaque moment une nouvelle situation, mais qui est semblable à la situation précédente. Afin donc qu'une ame persiste dans son état de changement, il suffit qu'elle se donne une nouvelle pensée semblable à la précédente. Ne la tenons pas si à l'é

troit, accordons-lui la métamorphose des pensées ; mais pour le moins faudra-t-il que le passage d'une pensée à une autre renferme quelque raison d'affinité. Si je suppose que dans un certain instant l'ame de César voit un arbre qui a des fleurs & des feuilles, je puis concevoir que tout aussi-tôt elle souhaite d'en voir un qui n'ait que des feuilles, & puis un qui n'ait que des fleurs, & qu'ainsi elle se fera successivement plusieurs images qui naîtront les unes des autres ; mais on ne sauroit se représenter comme possibles les changements bisarres du blanc au noir, & du oui au non, ni ces sauts tumultueux de la terre au Ciel, qui sont ordinaires à la pensée de l'homme. On ne sauroit comprendre que Dieu ait pû mettre dans l'ame de Jules César le principe que je m'en vais dire. Il lui arriva sans doute plus d'une fois d'être piqué d'une épingle pendant qu'il tétoit. Il fallut donc, suivant l'hypothese que l'on examine ici, que son ame se modifiât elle-même d'un sentiment de douleur immédiatement après les perceptions agréables de la douceur du lait qu'elle avoit eue deux ou trois minutes de suite. Par quel ressort fut-elle déterminée à interrompre

ses plaisirs, & à se donner tout d'un coup un sentiment de douleurs, sans que rien l'eût avertie de se préparer au changement ni qu'il se fût rien passé de nouveau dans sa substance? si vous parcourez la vie de ce premier Empereur Romain, vous trouverez à chaque pas la matiere d'une objection encore plus forte que celle-ci.

VII. On comprendroit quelque chose là dedans, si l'on supposoit que l'ame de l'homme n'est pas un esprit; mais plutôt une légion d'esprits dont chacun a ses fonctions, qui commencent & finissent précisement comme le demandent les changements qui se font au corps humain. En conséquence de cela il faudroit dire, que quelque chose d'analogue à un grand attirail de roues & de ressorts, ou de matieres qui se fermentent, disposé selon les vicissitudes de notre machine, réveille ou endort pour un tel & pour un tel temps l'action de chacun de ces esprits; mais alors l'ame de l'homme ne seroit plus une substance, ce seroit un *ens per aggregationem*, un amas & un monceau de substances tout comme les êtres matériels. Nous cherchons ici un être unique qui forme tantôt la joie, tantôt la

douleur, &c. nous ne cherchon pas plusieurs êtres dont l'un produise l'espérance, l'autre le désespoir, &c.

Les observations que l'on vient de lire ne sont que le dévéloppement de celles que Mr. Leibnitz m'a fait l'honneur d'examiner. Je vais faire quelques Réflexions sur les Réponses.

» VIII. Il dit que » la loi du chan-
» gement de la substance de l'animal
» le porte de la joie à la douleur,
» dans le moment qu'il se fait une so-
» lution de continu dans son corps,
» parce que la loi de la substance in-
» divisible de cet animal, est de repré-
» senter ce qui se fait dans son corps
» de la maniere que nous l'expérimen-
» tons, & même de représenter en quel-
» que façon, & par rapport à ce corps,
» tout ce qui se fait dans le monde. »
Ces paroles sont une très-bonne explication des fondements de ce systême : elles en sont pour ainsi dire le dénouement & la clé : mais en même-temps elles sont le point de vue des objections de ceux qui trouvent impossible cette nouvelle hypothese. La loi dont on nous parle suppose un décret de Dieu, & montre en quoi ce systême convient avec celui des causes occasionnelles. Ces

deux ſyſtêmes ſe réuniſſent en ce point-ci, qu'il y a des loix ſelon leſquelles l'ame de l'homme doit « repréſenter ce » qui ſe fait dans le corps de l'homme » de la maniere que nous l'expérimen- » tons. » Ils ſe déſuniſſent dans la maniere de l'exécution de ces loix. Les Cartéſiens prétendent que Dieu en eſt l'exécuteur : Mr. Leibnitz veut que l'ame les exécute elle-même. C'eſt ce qui me paroît impoſſible, l'ame n'ayant pas les inſtruments qu'il faudroit qu'elle eût pour une ſemblable exécution. Or quelque infinie que ſoit la ſcience & la puiſſance de Dieu, il ne ſauroit faire par une machine deſtituée d'une certaine piece, ce qui demande le concours de cette piece. Il faudroit qu'il ſuppléât ce défaut ; & en ce cas-là ce ſeroit lui, & non la machine, qui produiroit cet effet. Montrons que l'ame n'a point les inſtruments néceſſaires pour l'exécution de la loi divine dont on nous parle, & ſervons-nous de comparaiſon.

Figurons-nous à plaiſir un animal créé de Dieu, & deſtiné à chanter inceſſamment. Il chantera toujours, cela eſt indubitable : mais ſi Dieu lui deſtine une certaine tablature, il faut de toute néceſſité, ou qu'il la lui mette devant

les yeux, ou qu'il la lui imprime dans la mémoire, ou qu'il lui donne un arrangement de muſcles qui faſſe ſelon les loix de la méchanique, qu'un tel ton ſuive toujours celui-là précisément ſelon l'ordre de la tablature. On ne conçoit pas que ſans cela cet animal ſoit jamais capable de ſe conformer à toute la ſuite de notes que Dieu a marquées. Appliquons à l'ame de l'homme un pareil plan. Mr. Leibnitz veut qu'elle ait reçu non-ſeulement la faculté de ſe donner inceſſamment des penſées; mais auſſi la faculté de ſuivre toujours un certain ordre de penſées qui correſpond aux changements continuels de la machine du corps. Cet ordre de penſées eſt comme la tablature preſcrite à l'animal muſicien dont nous parlions ci-deſſus. Ne faudroit-il pas que l'ame pour changer à chaque moment ſes perceptions, ou ces modifications, ſelon cette tablature de penſées, connût la ſuite des notes, & y ſongeât actuellement? Or l'expérience nous montre qu'elle n'en fait rien. Ne faudroit-il pas pour le moins qu'au défaut de cette ſcience, il y eût en elle une ſuite d'inſtruments particuliers qui fuſſent chacun une cauſe néceſſaire d'une telle penſée? Ne faudroit-il

pas les situer de telle façon que précisément l'un opérât après l'autre, selon la correspondance *préétablie* entre les changements de la machine du corps, & les pensées de l'ame? Or il est bien certain qu'une substance immatérielle, simple & indivisible, ne peut point être composée de cette multitude innombrable d'instruments particuliers placés l'un devant l'autre selon l'ordre de la tablature en question. Il n'est donc pas possible que l'ame humaine exécute cette loi.

Mr. Leibnitz suppose qu'elle ne connoît pas distinctement ses perceptions à venir, » mais qu'elle les sent confusé-
» ment, & qu'il y a en chaque subs-
» tance des traces de tout ce qui lui est
» arrivé, & de tout ce qui lui arrivera:
» mais cette multitude infinie de per-
» ceptions nous empêche de les distin-
» guer.... L'état présent de chaque sub-
» tance est une suite naturelle de son
» état précédent... L'ame, toute simple
» qu'elle est, a toujours un sentiment
» composé de plusieurs perceptions à la
» fois; ce qui opere autant pour notre
» but, que si elle étoit composée de
» pieces, comme une machine. Car
» chaque perception précédente a de

» l'influence sur les suivantes, confor-
» mément à une loi d'ordre qui est dans
» les perceptions comme dans les mou-
» vements...... Les perceptions qui se
» trouvent ensemble dans une même
» ame en même-temps, enveloppant
» une multitude véritablement infinie
» de petits sentiments indistinguables,
» que la suite doit développer, il ne
» faut point s'étonner de la variété in-
» finie de ce qui en doit résulter avec
» le temps. Tout cela n'est qu'une con-
» séquence représentative de l'ame,
» qui doit exprimer ce qui se passe &
» même ce qui se passera dans son
» corps, & en quelque façon dans tous
» les autres, par la connexion ou cor-
» respondance de toutes les parties du
» monde. » Je n'ai pas beaucoup de
choses à repliquer à cela : je dis seule-
ment que cette supposition, quand elle
sera bien développée, est le vrai moyen
de résoudre toutes les difficultés. Mr.
Leibnitz par la pénétration de son grand
génie a très-bien compris toute l'éten-
due & toute la force de l'objection, &
où doit être la source du remede du
principal inconvénient. Je suis persuadé
qu'il applanira tout ce qui pourroit être
de plus scandaleux dans son systême,

& qu'il nous apprendra d'excellentes choses sur la nature des esprits. Personne ne peut voyager plus utilement ni plus sûrement que lui dans le monde intelligible. J'espere que ses beaux éclaircissements feront disparoître toutes les impossibilités qui se montrent jusq'ici à mon imagination, & qu'il résondra solidement mes difficultés, & même celles de Dom François Lami; & c'est dans cette espérance que j'ai pu dire, sans compliment, que son systême doit être considéré comme une conquête d'importance.

Il ne se fera pas une affaire de ce qu'au lieu que dans la supposition des Cartésiens il n'y a qu'une seule loi générale pour l'union de tous les esprits aux corps, il veut que Dieu donne à chaque esprit une loi particuliere, d'où il semble résulter que la constitution primitive de chaque esprit est différente de tout autre spécifiquement. Les Thomistes ne disent-ils pas que dans la nature Angélique il y a autant d'especes que d'individus?

te.

a ne demande point de preuve à
des Cartésiens : il n'y a person-
ne connoisse qu'il est difficile
quer, comment de pures machi-
uvent faire ce que font les ani-
Prouvons donc seulement que le
tétisme se trouve dans un embar-
rême, quand il faut donner rai-
leur conduite. Tout Péripatétis-
ui entend dire que les bêtes ne
e des automates, objecte d'abord
chien battu, pour s'être jetté sur
t de viande, n'y touche plus
il voit son maître le menaçant
ton. Mais pour faire voir que ce
nene ne sauroit être expliqué par

coups qu'on lui a donnés, & pourquoi il les a reçus : il faut qu'il connoiſſe que s'il ſe ruoit ſur le plat de viande qui frappe les ſens, il feroit la même action pour laquelle on l'a battu ; & qu'il conclue que pour éviter de nouveaux coups de bâton, il doit s'abſtenir de cette viande. N'eſt-ce pas un véritable raiſonnement ? Pouvez-vous expliquer ce fait par la ſimple ſuppoſition d'une ame qui ſent, mais ſans réflechir ſur ces actes, mais ſans réminiſcence, mais ſans tirer nulle concluſion ? Examinez bien les exemples que l'on compile, & que l'on objecte aux Cartéſiens, vous trouverez qu'ils prouvent que les bêtes comparent la fin avec les moyens ; & qu'elles préférent en quelques rencontres l'honnête à l'utile, en un mot qu'elles ſe conduiſent par les regles de l'équité, & de la reconnoiſſance. Rorarius dit qu'il y a eu des chevaux qui ont refuſé de couvrir leur mere, ou qui l'ayant fait ſans le ſavoir, trompés par les artifices d'un valet, ſe ſont jettés dans un précipice, après avoir eu connoiſſance de ce qui s'étoit paſſé. Ce qu'il dit, & ce que d'autres rapportent, de l'ardeur avec laquelle quelques chiens

ont travaillé à procurer un bon ſecours à leur maître, à venger ſa mort, &c. ſont des choſes abſolument inexplicables ſelon l'hypotheſe des Ariſtotéliciens. Ainſi toute leur diſpute contre les Diſciples de Mr. Deſcartes eſt une peine perdue; on n'a beſoin que de l'adreſſe dont Pereira ſe ſervit; vous reconnoiſſez, diſoit-il à ſes Adverſaires, que les animaux font pluſieurs choſes qui reſſemblent à ce que fait l'ame raiſonnable, & que néanmoins leur ame n'eſt point raiſonnable. Pourquoi donc me défendez-vous de ſoutenir qu'ils font pluſieurs choſes qui reſſemblent à ce que fait l'ame ſenſitive, ſans que leur ame ſoit ſenſitive? Je ne m'étonne pas que Mr. Deſcartes ni ſes Sectateurs ne ſe ſoient pas prévalus de l'endroit du code de Juſtinien, où il eſt dit que les bêtes ſont incapables de faire une injure, vu qu'elles ne ſentent point. Il eſt manifeſte que le mot *ſenſus* dans cette loi ſe doit prendre pour deſſein & intelligence.

§. VII.

Combien le sentiment de Descartes est favorable à la foi.

Ce qui porte les Cartésiens à dire que les bêtes sont des automates, & que selon eux toute matiere est incapable de penser. Ils ne se contentent pas de dire qu'il n'y a que les substances spirituelles qui puissent faire des réflexions, & enchaîner une longue suite de raisonnements, ils soutiennent que toute pensée, soit qu'on la nomme réflexion, méditation, progrès du principe à la conséquence; soit qu'on la nomme sensation, imagination, instinct, est d'une telle nature, que la matiere la plus subtile & la plus parfaite en est incapable, & qu'elle ne peut se trouver que dans les substances incorporelles. Par ce principe il n'y a point d'homme qui ne se puisse convaincre de l'immortalité de son ame: chacun sait qu'il pense & par conséquent s'il raisonne à la Cartésienne, il ne peut douter qu'entant qu'il pense il ne soit distinct du corps : d'où il s'ensuit qu'à cet égard il est immortel; car la mortalité des créatures ne con-

qu'en ce qu'elles font composées
ufieurs parties de matiere, qui se
ent les unes des autres. Voilà un
l avantage pour la religion; mais
a presque impossible de le garder
es raisons philosophiques, si l'on ac-
: que les bêtes ont une ame maté-
: qui périt avec le corps; une ame,
e, dont les sensations sont la cause
ctions qu'on leur voit faire. Voyez
narque (iv.) Les utilités théologi-
du dogme de Mr. Descartes tou-
: les bêtes automates ne se bornent
cela: elles se répandent sur plu-
principes importants que l'on ne
it soutenir avec quelque force, dès
n admet dans les bêtes l'ame sensi-
Si saint Augustin a soutenu ces
ipes, quoiqu'il reconnût cette es-
l'ame dans les bêtes; & s'il ne s'est
al trouvé de la liaison de ces deux
;, il a été plus heureux que sage.
principes qu'il a soigneusement

volume de la Philosophie Chrétienne (b). L'Auteur, qui me fournit ces paroles, suppose que *ce saint Docteur* sachant *trop bien distinguer l'ame du corps, pour penser qu'il y avoit des ames corporelles*, admettoit une ame spirituelle dans les bêtes (c). Or voici l'échantillon qu'il nous donne des principes que saint Augustin soutenoit, & qui sont incompatibles avec cette ame des bêtes. *Quelques-uns de ces principes de St. Augustin sont, que ce qui n'a jamais péché ne peut point souffrir de mal; or selon lui-même la douleur est le plus grand des maux, & les bêtes en souffrent. Que le plus noble ne peut avoir pour la fin le moins noble; or selon lui l'ame des bêtes est spirituelle & plus noble que les corps, & néanmoins elles n'ont point d'autre fin que les corps. Que ce qui est spirituel est immortel, & l'ame des bêtes*

(b) Mallebranche, Eclaircissements sur le VI. Livre de la recherche de la Vérité, *pag. m.* 380, 381.

(c) *Il est certain, quoi qu'en dise le* P. Mallebranche, que St. Augustin *a cru que l'ame des bêtes étoit sensitive & corporelle.* Vita brutorum, *dit-il, dans le IV. Chap. de la connoissance de la véritable vie*, est spiritus vitalis constans de aëre & sanguine animalis, sed sensibilis memoriam habens, intellectu carens, cum carne moriens, in aëra evanescens. *Voyez aussi le Chap. XXIII.* de spiritu & animâ.

quoique spirituelle est sujette à la mort. Il y a bien d'autres semblables principes dans les ouvrages de St. Augustin, dont on peut conclure que les bêtes n'ont point d'ame spirituelle telle qu'il l'admet en elle (*a*). Je ne suis pas trop persuadé que St. Augustin ait cru que l'ame des bêtes est une substance incorporelle; mais quoi qu'il en soit, le second principe qu'on nous donne ici en exemple, est incompatible avec l'opinion de ce grand Docteur; car ce qui connoît est plus noble que ce qui ne connoît pas: or pour le moins St. Augustin attribuoit du sentiment à l'ame des bêtes, il la croioit donc beaucoup plus noble que le corps; il soutenoit donc d'un côté que le plus noble ne peut avoir pour sa fin le moins noble: & de l'autre, que l'ame des bêtes plus noble que leur corps, n'avoit d'autre fin que leur corps. Cela, direz-vous, importe peu à la Religion. Vous vous trompez, répondra-t-on; car toutes les preuves du péché originel empruntées des maladies & de la mort, à quoi les petits enfants sont assujettis, tombent par terre dès que vous supposerez que les bêtes sentent;

(*a*) Mallebranche, Eclaircissements, &c. *pag. 381. à la marge.*

elles ſont ſujettes & à la douleur & à la mort ; elles n'ont pourtant jamais péché. Ainſi vous raiſonnez mal quand vous dites, *les petits enfants endurent du mal, & meurent : ils ſont donc criminels ;* car vous ſuppoſez un faux principe, & démenti par la condition des bêtes, ſavoir *que ce qui n'a jamais péché ne peut point ſouffrir de mal.* C'eſt néanmoins un principe de la derniere évidence : il coule néceſſairement des idées que nous avons de la juſtice & de la bonté de Dieu ; il eſt conforme à l'ordre immuable, à cet ordre dont nous concevons clairement que Dieu ne s'écarte pas. L'ame des bêtes confond cet ordre, & renverſe ces idées ſi diſtinctes: il faut donc demeurer d'accord que les automates de Mr. Deſcartes favoriſent extrêmement les principes ſelon leſquels nous jugeons de l'être infini, & par leſquels nous ſoutenons l'orthodoxie. Liſez ce qui ſuit.

» On intéreſſa d'abord la religion » dans cette cauſe (*a*), par l'eſpérance » que les Anti-Cartéſiens conçurent de » ruiner par-là les machines de Mr. » Deſcartes ; mais on ne ſauroit aſſez

(*a*) *C'eſt-à-dire dans la diſpute contre Deſcartes touchant l'ame des bêtes.*

» dire

» dire le bien qui en eſt venu aux ſec-
» tateurs de ce philoſophe. Car ils
» croyent avoir montré qu'en donnant
» aux bêtes une ame capable de con-
» noiſſance, on ruine toutes les preuves
» naturelles de l'immortalité de notre
» ame. Ils ont fait voir que leur ſenti-
» ment n'avoit point de plus opiniâtres
» ennemis que les impies & que les
» Epicuriens, & qu'on ne ſauroit faire
» plus de dépit à ces méchants philoſo-
» phes qu'en les déſarmant de toutes les
» fauſſes raiſons, qu'ils empruntent de
» l'ame des bêtes, pour conclure qu'il
» n'y a entre elles & nous, que la dif-
» férence du plus au moins. C'eſt une
» choſe aſſurée, qu'il n'y a point de
» gens qui affectent plus que les impies
» d'approcher les bêtes de la perfection
» de l'homme. Voilà comment la ſecte
» de Mr. Deſcartes a mis la religion
» dans ſes intérêts. Mais elle ne s'eſt
» pas contentée de cette raiſon. Elle
» s'eſt élevée juſqu'à la nature de Dieu
» pour y chercher des arguments in-
» vincibles contre la connoiſſance des
» bêtes, & on peut dire qu'elle y en
» a trouvé d'aſſez bons. L'Auteur de la
» recherche de la verité en a répandu
» le plan dans quelques endroits de ſes

» ouvrages. Le Pere Poisson de l'Ora-
» toire a traité à fond de celui qui est
» fondé sur le principe de St. Augustin.
» *Que Dieu étant juste, la misère est*
» *une preuve nécessaire du péché*, d'où
» il s'ensuit que les bêtes n'ayant point
» péché, ne sont pas sujettes à la mi-
» sere; or elles y seroient sujettes, si
» elles avoient du sentiment, donc
» elles n'ont point de sentiment (*a*). «
Vous trouverez à la suite de ces paroles l'extrait d'un Livre (*b*) où l'on montre que si les bêtes ont une ame connoissante, *il s'ensuit* 1°. *que Dieu ne s'aime point lui-même*; 2°. *qu'il n'est point constant*; 3°., *qu'il est cruel & injuste* (*c*). Il ne s'aimeroit point lui-même; car il eût créé *des ames capables de connoissance & d'amour, sans les obliger à l'aimer & à le connoître* : il les eût créées pour être dans l'état du péché; & par conséquent il les auroit dispensé de la loi de l'ordre, qui est pourtant la loi souveraine & indispensable. L'état du péché est de s'arrêter aux

(*a*) Nouvelles de la République des Lettres, *Mars* 1684, *pag.* 26. 27.

(*b*) *Intitulé*, La Bête transformée en machine. *L'Auteur s'appelle* Darmansou.

(*c*) Nouv. de la République des Lettres, *Mars* 1684, *pag.* 28.

créatures comme à sa derniere fin : c'est ce que font les ames des bêtes selon l'opinion commune. Selon la même opinion les ames retournent dans le néant dès que les bêtes cessent de vivre ; où est donc la constance de Dieu ? Il crée les ames, & il les anéantit bientôt. Il n'en use pas de même à l'égard de la matiere, il ne la détruit jamais ; il conserve donc les substances moins parfaites, & détruit les plus parfaites. Cela est-il d'un agent sage ? L'ame des bêtes n'a point péché, & cependant elle est sujette à la douleur & à la misere ; elle est soumise à tous les desirs déréglés de la créature qui a péché. De quelle maniere traitons-nous les bêtes ? nous les faisons s'entre-déchirer pour notre plaisir ; nous les égorgeons pour nous nourrir ; nous fouillons dans leurs entrailles pendant leur vie afin de satisfaire notre curiosité, & nous faisons tout cela en conséquence de l'empire que Dieu nous donne sur les bêtes. Quel désordre que la créature innocente soit assujettie à tous les caprices de la créature criminelle ! Il n'y a point de Casuiste qui croye qu'on péche en faisant combattre des taureaux contre des dogues, &c. & en se servant de mille ruses & de mille

violences à la chasse & à la pêche, pour détruire les animaux, ou en se divertissant à tuer des mouches comme faisoit Domitien. N'y a-t-il pas de la cruauté & de l'injustice à soumettre l'ame innocente à tant de malheurs? On se délivre de toutes ces difficultés par le dogme de Mr. Descartes. Je m'en vais donner la liste de quelques ouvrages qui ont été publiés en faveur de ce sentiment.

Une préface de Mr. Schuyl : elle est à la tête de sa Traduction Latine de l'homme de Mr. Descartes. Un Traité d'Antoine le Grand (*a*), *De Carentia sensus & cognitionis in brutis*. Une Lettre de Mr. de Cordemoi *à un savant Religieux de la compagnie de Jesus*, imprimée l'an 1668 (*b*). Le Traité de l'ame des bêtes qui fut imprimé à Lyon l'an 1676, & dont un Prêtre d'Ambrun nommé Dilly est l'auteur. Les Entretiens sur la Philosophie par Mr. Ro-

(*a*) *Voyez touchant cet auteur le Livre* de Scriptis Adespotis *de* Deckherus, *pag* 321. 387. Edit. 1686. *Dans l'une des Lettres* de Mr. Arnauld au Pere Mallebranche, *il y a qu'Antoine le Grand est un Religieux de St. François.*

(*b*) *Cette Lettre parut anonyme* : *mais j'apprends de Mr.* Baillet, vie de Descartes, Tom. II, *pag.* 544, *que Mr.* de Cordemoi en est l'Auteur.

t. Les notes du Pere Poiſſon ſur la
hode de Mr. Deſcartes. Le *Brutum*
ſianum d'Arnoldus Geulinex. C'eſt
ouvrage poſthume qui fut publié
1688, par Mr. Langenbert, bon
ſien, mais non pas ſur ce qui con-
: l'ame des bêtes (*a*), quoiqu'il
is en forme géométrique les raiſons
rouvent que les bêtes ne ſentent
t. Pluſieurs ſectateurs de Mr. Deſ-
s en ſont logés-là ; ils l'abandon-
quant au dogme des Automates.
Craanen Profeſſeur en Philoſophie,
is en Médecine à Leide, a été un
l zélateur de ce Philoſophe, juſ-
à ſouffrir pour lui, & ce qui eſt
-être plus admirable, juſques à ne
oir pas l'abandonner à l'égard du
e de la glande pinéale ; mais il ſe
loit de ceux qui diſent que les bê-
e ſentent pas. Mr. Regis l'un des
célebres Cartéſiens qui ſoient au-
l'hui n'eſt pas allé ſi avant ; il s'eſt

égard (*a*). On pourroit mettre le livre du Pere Pardies sur la connoissance des bêtes parmi ceux qui ont été faits pour l'opinion de Mr. Descartes ; car on y trouve les raisons des Cartésiens proposées très-fortement, & réfutées très-foiblement. Je crois néanmoins qu'il ne se négligea point dans la IIme. Partie de son ouvrage, & qu'il y fit tout ce qu'il put pour soutenir l'ancienne opinion ; mais ayant fait aussi tout ce qu'il pouvoit pour représenter fidélement le beau côté de la nouvelle, il a donné lieu à quelques-uns de soupçonner qu'il n'avoit pas eu un véritable dessein de combattre Mr. Descartes. Rapportons le jugement d'un de ses confreres : *Il n'y a rien de plus séduisant que les expositions que fait le Pere Pardies dans son livre intitulé*, de la connoissance des Bêtes, *où mettant le Cartésianisme dans toute sa force sur ce point, il va presque jusqu'à convaincre ses lecteurs que non-seulement il n'est point besoin d'ame pour marcher, pour boire, pour manger, pour se plaindre ; mais encore pour parler, & pour parler aussi long-*

(*a*) Pierre Sylvain Regis, systême de Philosophie, *liv. VII*, *Part. II*, *pag.* 126 *du V. Tome Edit. de Lion*, 1691 *in*-12.

temps que le fait un prédicateur dans un Sermon d'une heure, ou un avocat dans un long plaidoyer. Ce livre a fait passer son auteur parmi les Péripatéticiens pour un Prévaricateur, qui étoit Cartésien dans l'ame, quelque application qu'il ait apportée à réfuter le Cartésianisme dans la seconde partie de son livre, & à deffendre l'ancienne philosophie sur le chapitre de l'ame des bêtes (a).

(a) Suite du voyage du monde de Descartes, pag. 9 & 10. *Edition d'Amsterdam* 1696.

§. VIII.

Objections contre les machines de Descartes. Inconséquences de l'hypothese du Jésuite Daniel.

On a fait beaucoup de cas, & avec beaucoup de raison, d'un livre qui a pour titre le Voyage du monde de Descartes (*a*). On y trouve de très-grandes difficultés proposées agréablement & vivement aux Cartésiens, & fort-bien poussées. Celles qui concernent l'ame machinale des bêtes sont, ce me semble,

(a) Le Pere Daniel, Jésuite, est l'auteur de cet ouvrage.

les meilleures qui se pussent proposer. L'auteur avoue de bonne foi le peu d'adresse qu'eurent d'abord les Péripatéticiens, contre ce grand paradoxe de Mr. Descartes, & l'avantage que les sectateurs de celui-ci en tirerent. Il se sert habilement des conséquences fâcheuses qu'on peut inférer de ce paradoxe; car il montre que les arguments des Cartésiens nous conduisent à juger que les autres hommes sont des machines. C'est peut-être l'endroit le plus foible de la place, & cela confirme une pensée très-judicieuse que l'on peut avoir de la nature des connoissances humaines, il semble que Dieu qui en est le distributeur agisse en pere commun de toutes les sectes, c'est-à-dire qu'il ne veuille point souffrir qu'une secte puisse pleinement triompher des autres, & les abymer sans ressource. Une secte terrassée, mise en déroute, n'en pouvant plus, trouve toujours les moyens de se relever, dès qu'elle abandonne le parti de la défensive, pour agir offensivement par diversion, & par rétorsion. Le combat des sectes est toujours ce que fut pendant quelque temps celui des Troyens & des Grecs, la nuit que Troye fut prise (*b*) : tour

(*b*) *Nec soli pœnas dant sanguine Teucri* :

à tour elles se vainquent l'une l'autre, selon qu'elles changent les parades en rispostes. Le Cartésien n'a pas plutôt renversé, ruiné, anéanti l'opinion des Scholastiques sur l'ame des bêtes, qu'il éprouve qu'on peut le battre par ses propres armes, & lui montrer qu'il prouve trop; & que s'il raisonne conséquemment il renoncera à des opinions, qu'il ne pourroit abandonner sans s'exposer au ridicule, & sans admettre des absurdités qui sautent aux yeux; car où est l'homme qui oseroit dire qu'il n'y a que lui qui pense, & que tous les autres sont des machines? Ne le regarderoit-on pas comme un personnage plus extravagant, que ceux qu'on enferme dans les petites maisons, ou que l'on séquestre de toute société humaine? Cette conséquence du Dogme Cartésien est un fâcheux rabat-joie: elle est semblable aux pieds du pan, c'est une laideur qui mortifie la vanité que le brillant du plumage avoit inspiré. Quoi qu'il en soit, il faut convenir que tout l'avantage du

Quondam etiam victis redit in præcordia virtus;
Victoresque cadunt Danai.

Virgil. Æneid. lib. II. verf. 366.

Pere Daniel contre l'opinion de Mr. Descartes consiste dans les objections qu'il a proposées, & nullement dans les réponses qu'il a faites aux objections des Cartésiens. Il ne nie pas qu'ils n'embarrassent étrangement par leurs questions ; mais il soutient qu'à leur tour ils sont questionnés d'une maniere qui n'est pas moins embarrassante, & que l'on peut faire *de bonnes represailles*. Vous chercheriez inutilement dans son écrit la solution des difficultés physiques, morales, & théologiques que l'on propose aux Péripatéticiens sur l'ame des bêtes; il se contente de vous répondre, que s'il y a là des choses qu'on ne comprend pas, il y en a aussi de semblables dans l'hypothese de Mr. Descartes. La définition de l'ame de la bête, *une substance capable de sensation*, c'est-à-dire, de voir, d'entendre, &c. est aussi claire que la définition Cartésienne de l'esprit, *une substance qui pense & qui raisonne*. Ce sont les paroles du P. Daniel : il les prouve ensuite aussi bien qu'on puisse. Un peu auparavant il avoit dit que l'ame des bêtes n'est ni matiere ni esprit, mais *un être mitoyen entre les deux*, qui n'est pas *capable de raisonnement ni de pensée, mais seulement de perception*

& de sensation. S'il ne dit rien de meilleur il s'en faut prendre, non pas à ses lumieres, mais à la nature du sujet.

Il me permettra de dire que son hypothese est insoutenable, & qu'elle ne peut résoudre aucune difficulté. Ces deux termes, *matiere*, *esprit*, semblent d'abord opposés d'une maniere à souffrir quelque milieu : mais quand on y regarde de près, on comprend qu'on peut les réduire à l'opposition contradictoire. Pour cela il suffit de demander si la substance qui n'est ni corps ni esprit, est étendue ou non-étendue. Si elle est étendue, on a grand tort de la distinguer de la matiére : si elle n'est pas étendue, je demande en vertu de quoi on la distingue de l'esprit ; car elle convient avec l'esprit dans la notion de substance non étendue, & nous ne saurions comprendre que cette notion soit divisible en deux especes ; vû que l'attribut spécifique qu'on voudroit donner à l'une, ne nous paroîtra jamais incompatible avec l'autre. Si Dieu peut joinpre la pensée avec un être non étendu, il la pourra joindre aussi avec un autre être non étendu, n'y ayant rien que l'étendue qui nous paroisse rendre la

matiere incapable de penſée. Pour le moins nous concevons clairement qu'une ſubſtance non étendue qui peut ſentir, eſt capable de raiſonner; & par conſéquent ſi l'ame des bêtes eſt une ſubſtance non étendue capable de ſenſation, elle eſt capable de raiſonnement: elle eſt donc de la même eſpece que l'ame de l'homme; elle n'eſt donc pas une ſubſtance mitoyenne entre le corps & l'eſprit. Voici une demande du P. Daniel. *Les Cartéſiens nieront-ils la poſſibilité de cette eſpece d'être, capable uniquement de ſenſation? Et où eſt ce reſpect que leur maître a tâché de leur inſpirer pour la toute-puiſſance d'un Dieu, qui peut faire, ſelon lui, qu'un triangle n'ait pas trois angles, & que deux & deux ne faſſent pas quatre; & qui cependant n'auroit pû faire un être qui n'eût que des ſenſations?* Cette queſtion embarraſſeroit un homme qui auroit fait vœu de ne s'écarter jamais de ce que Deſcartes a dit: mais on ne voit pas de Cartéſiens qui s'impoſent cet eſclavage, & l'on eſt bien ſûr que Mr. Deſcartes n'auroit oſé aſſurer ſérieuſement, que Dieu peut faire deux pieds de cire ſuſceptibles de trois ou quatre figures, & incapables de toutes les autres, qu'il ait cru

là-dessus ceci ou cela, ses disciples ne croiront jamais manquer au respect qui est dû à Dieu, s'ils disent qu'un *être capable uniquement de sensation*, n'est pas plus possible qu'un morceau de cire, capable uniquement de la figure quarrée. Pour ce qui concerne *un être qui n'eût que des sensations*, ils le croiront très-possible, tout de même qu'il seroit possible qu'un certain morceau de matiere fût toujours rond, si Dieu vouloit y empêcher éternellement la transposition des particules. N'en déplaise au P. Daniel, il ne s'est pas apperçu qu'on donne le change quand on dit d'abord, *un être capable uniquement de sensation*, & puis *un être qui n'eût que des sensations*. La possibilité du premier est inconcevable: celle du second est manifeste. Mais comme un morceau de cire, où Dieu empêcheroit incessamment la transposition des particules, seroit de la même espece qu'un morceau de cire, où le changement des extrêmités produiroit incessamment une nouvelle figure, disons aussi qu'une substance que Dieu borneroit toujours aux sensations, seroit de la même espece qu'une substance qui s'éleveroit jusques au raisonnement.

Il me reſte à faire voir l'inutilité de l'hypotheſe de ce Jéſuite. I. On a beſoin d'un ſyſtême qui établiſſe la moralité de l'ame des bêtes : or c'eſt ce qu'on ne trouve point dans un être mitoyen entre le corps & l'eſprit, car un tel être n'eſt point étendu : il eſt donc indiviſible, il ne peut périr que par *annihilation* ; les maladies, le feu, le fer, ne ſauroient l'atteindre ; il eſt donc à cet égard de même nature, & de même condition que les eſprits, que l'ame de l'homme. II. Nous avons beſoin d'un ſyſtême qui établiſſe une différence ſpécifique entre l'ame de l'homme, & l'ame des bêtes : or c'eſt ce que nous ne trouverons point par cet être mitoyen ; car ſi l'ame des bêtes n'étant ni corps ni eſprit, a néanmoins des ſenſations, l'ame de l'homme pourra fort bien raiſonner, encor qu'elle ne ſoit ni corps ni eſprit, mais un être mitoyen entre les deux. Le paſſage de la privation du ſentiment à la perception d'un arbre, & au diſcernement de cet arbre, eſt une action plus difficile que le paſſage de la ſenſation au raiſonnement. III. Nous avons beſoin d'un ſyſtême qui donne raiſon de l'induſtrie ſurprenante des abeilles, des chiens, des ſinges, des élé-

phants ; & vous nous venez donner une ame de bêtes qui n'a que des sensations, qui ne pense point, qui ne raisonne point. Songez-y bien, vous comprendrez qu'une telle ame ne suffit point à l'explication des phénomenes. Le Pere Daniel l'avoue dans un autre endroit de son ouvrage, où il paroît ne donner aux Péripatéticiens que l'avantage de la possession : car après avoir touché les difficultés du Cartésianisme par rapport aux bêtes, il ajoute : » Les Péripatéti-» ticiens ont aussi leurs difficultés à ré-» soudre, on n'en peut pas douter ; » mais fussent-elles encore plus gran-» des de beaucoup qu'elles ne sont, » tandis que les Cartésiens n'auront » rien de meilleur ni de plus intelligi-» ble à nous dire, il faut s'en tenir là » & raisonner sur ce point particulier, » comme fit sur toute la philosophie » un grand Ministre d'Etat il y a vingt-» cinq ans. On lui conselloit de ne » point faire apprendre à son fils aîné » l'ancienne philosophie, parce que, » lui disoit-on, il n'y a dans cette » philosophie que des niaiseries & des » folies. On m'a dit aussi, répondit-il, » qu'il y a bien des fadaises & des chi-» meres dans la nouvelle ; ainsi, con-

» tinua-t-il, folie ancienne, folie nou-
» velle; je crois qu'ayant à choisir il
» faut préferer l'ancienne à la nouvelle».
C'est ainsi peut-être, que Nihusius raisonnoit.

§. IX.

Inconséquences du sentiment des Scholastiques qui donnent aux Bêtes une ame purement sensitive, & spécifiquement différente de celle des hommes.

Rien n'est plus divertissant que de voir avec quelle autorité les Scholastiques s'ingerent de donner des bornes à la connoissance des bêtes. Ils veulent qu'elles ne connoissent que les objets singuliers & matériels, & qu'elles n'aiment que l'utile & l'agréable; qu'elles ne puissent réflechir sur leurs sentiments & sur leurs desirs, ni conclure une chose d'une autre. On diroit qu'ils ont fouillé plus heureusement dans les facultés & dans les actes de l'ame des bêtes, que les plus experts Anatomistes dans les entrailles des Chiens. Leur témérité est si grande, que quand même le hazard auroit voulu qu'ils trouvassent la vérité, ils seroient indignes de louanges, & même d'excuse. Mais donnons quartier là-

dessus; accordons-leur tout ce qu'ils supposent; qu'en esperent-ils? s'imaginent-ils que par ce moyen ils obtiendront d'une personne qui sait raisonner, qu'on doit convenir que l'ame de l'homme n'est pas de la même espece que celle des bêtes? Cette prétention est chimérique. Il est évident à quiconque sait juger des choses, que toute substance qui a quelque sentiment, sait qu'elle sent; & il ne seroit pas plus absurde de soutenir que l'ame de l'homme connoît actuellement un objet sans connoître qu'elle le connoît, qu'il est absurde de dire que l'ame d'un chien voit un oiseau, sans voir qu'elle le voit. Cela montre que tous les actes des facultés sensitives sont de leur nature & par leur essence réflexifs sur eux-mêmes. Le Pere Maignan, qui malgré toutes ses lumieres a croupi dans les erreurs & dans la crasse de l'école à l'égard de l'ame des bêtes, avoue pourtant que pour sentir une chose, il faut connoître le sentiment que l'on en a, *Id quod vocamus sentire*, dit-il, *non est sine cognitione ejus rei quæ dicitur sensibilis: cum autem nihil externum sit per se sensibile; sed tantum per suam actionem; adeoque actio ejus sit primario sensibilis:*

& cùm insuper nos non dicamur alicujus agentis actionem sentire, si ea dum in nobis sit, omnino lateat nos; consequenter id quod vocamus sentire, non est sine cognitione actionis, quæ fit in nobis sentientibus; imo quia sentire nihil aliud ex parte sentientis dicit, præter eam cognitionem; consequens est ipsum sentire, quatenus se tenet ex parte sentientis, consistere in eo quod est agnoscere se pati, quod coincidit cum eo quod est agnoscere actionem in se receptam, seu passionem suam (*a*). Il faut donc dire que la mémoire des bêtes est un acte qui les fait ressouvenir du passé, & qui leur apprend qu'elles s'en souviennent. Comment donc ose-t-on dire qu'elles n'ont pas le pouvoir de réfléchir sur leurs pensées, ni de tirer une conséquence? Mais encore un coup ne disputons point sur cela; permettons à ces Philosophes de bâtir très-mal leurs suppositions: servons-nous uniquement de ce qu'ils enseignent. Ils disent que l'ame des bêtes apperçoit tous les objets des cinq sens

(*a*) Emanuel Maignan, *Philosophia naturæ*, *cap. XXV*, *numer.* 2, *pag. m.* 527. Voyez aussi Casimire de Toulouse, *Atomi Peripatetica*, *Tom. IV*, *pag.* 70; où il rapporte en abrégé la définition du Pere Maignan, & celle-ci de Casserius, *sensus est objecti in organo formaliter suscepti dignatio*, & les approuve.

externes ; qu'elle juge qu'entre ces objets il y en a qui lui conviennent, & abhorre les autres : & que pour jouir de l'objet qu'elle souhaite elle transporte ses organes au lieu où il est, & qu'afin de fuir l'objet qu'elle abhorre, elle éloigne ses organes du lieu où il est. Je conclus de tout cela que si elle ne produit point d'autres actes aussi nobles que ceux de notre ame, ce n'est point sa faute, ou qu'elle soit d'une nature moins parfaite que l'ame de l'homme ; c'est seulement que les organes qu'elle anime ne ressemblent point aux nôtres. Je demande à ces Messieurs s'ils trouveroient bon qu'on dît que l'ame d'un homme est d'une autre espece à l'âge de trente-cinq ans, qu'à l'âge d'un mois ; ou que l'ame d'un phrénétique, d'un hébété, d'un vieillard qui tombe en enfance, n'est pas substantiellement aussi parfaite que l'ame d'un habile homme. Ils rejetteroient sans doute cette pensée comme une erreur très-grossiere, & ils feroient bien ; car il est sûr que la même ame, qui dans les enfants ne fait que sentir, médite & raisonne d'une maniere solide dans un homme fait ; & que la même ame, qui fait admirer sa raison & son esprit dans un grand homme, ne

feroit que radoter dans un vieillard, qu'extravaguer dans un fou, que ſentir dans un enfant. On ſeroit dans une erreur craſſe, ſi l'on prétendoit que l'ame de l'homme n'eſt ſuſceptible que des penſées qui nous ſont connues. Il y a une infinité de ſenſations, & de paſſions, & d'idées dont cette ame eſt très-capable, quoiqu'elle n'en ſoit jamais affectée pendant cette vie : ſi on l'uniſſoit à des organes différents des nôtres, elle penſeroit autrement qu'elle ne fait aujourd'hui ; & ſes modifications pourroient être beaucoup plus nobles que celles que nous éprouvons. S'il y avoit des ſubſtances qui dans des corps organiſés euſſent une ſuite de ſenſations, & d'autres penſées beaucoup plus ſublimes que les nôtres, pourroit-on dire qu'elles ſont d'une nature plus parfaite que notre ame ? Non ſans doute ; car ſi notre ame étoit tranſportée dans ces corps-là, elle y auroit cette même ſuite de ſenſations, & d'autres penſées beaucoup plus ſublimes que les nôtres. Il eſt aiſé d'appliquer ceci à l'ame des bêtes. On nous avoue qu'elle ſent les corps, qu'elle les diſcerne, qu'elle en ſouhaite quelques-uns, qu'elle en abhorre quelques autres. C'eſt aſſez ; elle eſt donc

une ſubſtance qui penſe, elle eſt donc capable de la penſée en général : elle peut donc recevoir toutes ſortes de penſées, elle peut donc raiſonner, elle peut connoître le bien honnête, les Univerſaux, les Axiomes de Métaphyſique, les regles de la morale, &c; car comme de ce que la cire peut recevoir la figure d'un cachet, il s'enſuit manifeſtement qu'elle eſt ſuſceptible de la figure de tout cachet; il faut dire auſſi que dès qu'une ame eſt capable d'une penſée, elle eſt capable de toute penſée. Il ſeroit abſurde de faire ce raiſonnement, *ce morceau de cire n'a reçu l'empreinte que de trois ou quatre cachets, donc il ne peut pas recevoir l'empreinte de mille cachets. Ce morceau d'étain n'a jamais été une aſſiete, donc il ne peut jamais être une aſſiete, & il eſt d'une autre nature que cette aſſiete d'étain que je vois là.* On ne raiſonne pas mieux quand on aſſûre, *l'ame du chien n'a jamais eu que des ſenſations, &c. donc elle n'eſt pas capable des idées de morale ni des notions de métaphyſique.* D'où vient qu'un morceau de cire porte l'image du Prince, & qu'un autre ne la porte pas? C'eſt à cauſe du cachet qui a été appliqué ſur l'un, & non pas

ſur l'autre. Ce morceau d'étain qui ne fut jamais une aſſiete, le ſera dès que vous le jetterez dans le moule d'une aſſiete. Jettez de même cette ame de bête dans le moule des idées univerſelles, & des notions des Arts & des Sciences, je veux dire uniſſez-la à un corps humain bien choiſi, ce ſera l'ame d'un habile homme, & non plus celle d'une bête.

On voit donc que les Philoſophes de l'école ſont hors d'état de prouver que l'ame de l'homme, & l'ame des bêtes ſoient de différente nature. Qu'ils diſent & qu'ils répetent mille & mille fois, celle de l'homme raiſonne, & connoît les univerſaux & le bien honnête; celle des animaux ne connoît rien de tout cela: nous leur répondrons, ces différences ne ſont que des accidents, & ne ſont point une marque de diſtinction ſpécifique entre des ſujets. Ariſtote & Cicéron à l'âge d un an n'avoit point eu de penſées plus ſublimes que celles d'un chien, & s'ils euſſent vécu dans l'enfance 30 ou 40 ans, les penſées de leur ame n'euſſent été que des ſenſations, & de petites paſſions de jeu & de gourmandiſe; c'eſt donc par accident qu'ils ont ſurpaſſé les bêtes, c'eſt à cauſe que les or-

ganes dont leurs pensées dépendoient ont acquis telles & telles modifications, à quoi les organes des bêtes ne parviennent pas. L'ame d'un chien dans les organes d'Aristote, ou de Ciceron, n'eût pas manqué d'acquérir toutes les lumieres de ces deux grands hommes.

Cette conséquence-ci est très-fausse, une telle ame ne raisonne pas, & ne connoît pas les universaux, donc elle est d'une nature différente de l'ame d'un grand Philosophe ; car si cette conséquence étoit bonne, il faudroit dire que l'ame des petits enfants n'est pas de la même espece que celle des hommes faits. A quoi songez-vous donc, Philosophes Péripatéticiens, lorsque vous osez prétendre que si l'ame des bêtes ne raisonne pas, elle est substantiellement moins parfaite que les ames qui raisonnent ? Il faudroit premiérement que vous prouvassiez que le défaut de raisonnement dans les bêtes procede d'une imperfection réelle & intérieure de leur ame, & non pas des dispositions organiques dont elle dépend. Car il est clair qu'un sujet qui est capable des pensées que vous donnez à l'ame des animaux, est capable de raisonnement, & de toute autre pensée : d'où il résulte que s'il ne rai-

ſonne pas actuellement, c'eſt à cauſe de certains obſtacles accidentels & externes, je veux dire à cauſe que le Créateur de toutes choſes a fixé chaque ame à une certaine ſuite de penſées, en la faiſant dépendre des mouvements de certains corps. C'eſt ce qui fait auſſi que les enfants à la mammelle, les fous & les phrénétiques ne raiſonnent pas.

On ne peut ſonger ſans erreur aux ſuites de cette doctrine, l'ame de l'homme & l'ame des bêtes ne different point ſubſtantiellement, elles ſont de même eſpece, l'une acquiert plus de lumieres que l'autre, mais ce ne ſont que des avantages accidentels, & dépendants d'une inſtitution arbitraire. Cette doctrine coule néceſſairement & inévitablement de ce qui s'enſeigne dans les Ecoles ſur la connoiſſance des bêtes. Il s'en ſuit de là que ſi leurs ames ſont matérielles & mortelles, les ames des hommes le ſont auſſi, & que ſi l'ame de l'homme eſt une ſubſtance ſpirituelle & immortelle, l'ame des bêtes l'eſt auſſi. Conſéquences horribles de quelque côté que l'on ſe tourne, car ſi pour éviter l'immortalité de l'ame des bêtes, on ſuppoſe que l'ame de l'homme meurt avec le corps, on renverſe la doctrine d'une autre vie,

& l'on sappe les fondements de la religion. Si pour conserver à notre ame le privilege de l'immortalité, on l'étend sur celle des bêtes, dans quels abymes se trouvera-t-on ? que ferons-nous de tant d'ames immortelles ? y aura-t-il aussi pour elles un paradis & un enfer ? passeront-elles d'un corps à un autre ? seront-elles anéanties à mesure que les bêtes meurent ? Dieu créera-t-il incessamment une infinité d'esprits, pour les replonger sitôt après dans le néant ? Combien y a-t-il d'insectes qui ne vivent que peu de jours ? Ne nous imaginons pas qu'il suffise de créer des ames pour les bêtes que nous connoissons. Celles que nous ne connoissons pas sont encore en plus grand nombre. Le microscope nous en fait découvrir par milliers dans une goute de liqueur. On en découvriroit bien d'autres, si l'on avoit des microscopes plus parfaits. Et qu'on ne dise pas que les insectes sont des machines, car on expliqueroit plutôt par cette hypothese les actions des chiens, que les actions des fourmis & des abeilles. Il y a peut-être plus d'esprit & plus de raison dans les animaux invisibles, que dans les plus gros. Nous allons voir les vains efforts que fait l'Ecole pour établir une diffé-

rence ſpécifique entre l'ame de la bête & celle de l'homme.

Les Scholaſtiques diſent que l'ame des bêtes eſt une forme matérielle, mais que l'ame de l'homme eſt un eſprit que Dieu crée immédiatement. Mais comment prouvent-ils cela ? Je ſuppoſe qu'ils ne raiſonnent que ſur les principes de la lumiere naturelle, ſans recourir à l'Ecriture ni aux dogmes de la religion, & je leur demande une bonne preuve que l'ame des bêtes ſoit corporelle, & que la nôtre ne le ſoit pas. Ils m'allegueront la beauté & l'etendue des connoiſſances humaines, & la petiteſſe, la groſſiéreté, & l'obſcurité des connoiſſances animales ; ils concluront qu'un principe corporel ſera capable de produire les connoiſſances des bêtes, mais non pas les réflexions, les raiſonnements, les idées univerſelles, les idées de l'honnête, qui ſe trouvent dans l'ame de l'homme ; & par conſéquent que cette ame doit être d'un ordre ſupérieur à la matiere, elle doit être un eſprit. Ne leur diſons plus qu'ils aſſurent témérairement que l'ame des bêtes ne raiſonne pas & qu'elle n'a point d'idée du bien honnête : renonçons à cette objection, diſons ſeulement qu'il eſt mille fois plus difficile de voir

un arbre, que de connoître l'acte par lequel nous le voyons ; de sorte que si un principe matériel est capable de connoître une infinité de choses qui se passent au dehors, il sera beaucoup plus capable de connoître ses pensées, de les comparer ensemble, & de les multiplier : ainsi les réflexions & les conclusions, & les abstractions de l'homme ne demandent pas un principe plus noble que la matiere. Un fort habile péripatéticien en tombe d'accord : laissons-le parler : son aveu sera plus persuasif que mes objections. » Si une fois vous admettez que tout ce qui se passe de plus » admirable dans les bêtes, peut se faire » par le moyen d'une ame matérielle ; » ne viendrez-vous pas bientôt à faire » le pas, & à dire, que tout ce qui se » passe en l'homme, peut se faire aussi » par le moyen d'une ame matérielle ?... » Si vous mettez une fois que les bêtes » sans aucune ame spirituelle sont capables de penser, d'agir pour une fin, » de prévoir le futur, de se ressouvenir » du passé, de profiter de l'expérience » par la réflexion particuliere qu'elles y » font ; pourquoi ne direz-vous pas que » les hommes sont capables d'exercer » leurs fonctions sans aucune ame spiri-

» tuelle ? Après tout, les opération:
» hommes ne ſont point autres que
» les-là que vous attribuez aux bê
» s'il y a de la différence, ce n'eſt
» du plus ou du moins, & ainſi tou
» que vous pourrez dire, ce ſera
» l'ame de l'homme eſt plus par
» que celle des bêtes, parce qu'il ſe
» ſouvient mieux qu'elles, qu'il p
» avec plus de réflexion, & qu'il
» voit avec plus d'aſſurance : mais
» fin vous ne pourrez pas dire que
» ame ſoit toujours matérielle. V
» direz peut-être que dans l'homn
» ſe trouve des opérations qui ne
» roient convenir aux bêtes, ni pr
» der d'autre principe que d'une
» ſpirituelle : & ces opérations ſon
» connoiſſances univerſelles ; le rai
» nement par lequel nous tirons
» connoiſſance de l'autre ; les idées
» nous avons de l'infini & des ch
» ſpirituelles, qui ne tombent point
» les ſens : mais ceux qui nient qu'
» ait une connoiſſance dans les bê
» ne nient pas pour cela que ces p
» ſées & ces raiſonnements ne ſoien
» nous, puiſque nous les expérim
» tons nous-mêmes : ainſi ils ont t
» jours le même droit que vous,

» prouver l'exiſtence de l'ame raiſonna-
» ble. Mais d'ailleurs ils ajoutent que
» toutes ces opérations, que vous trou-
» vez ſi extraordinaires, ne différent
» que le plus ou le moins des opérations
» que vous attribuez aux bêtes: & cer-
» tainement il ſemble qu'agir pour une
» fin, profiter de l'expérience, prévoir,
» (ce qui ſelon vous convient aux bê-
» tes,(ne doit pas moins procéder d'un
» principe ſpirituel, que ce qui ſe trou-
» ve dans les hommes. Car enfin qu'eſt-
» ce qu'une connoiſſance univerſelle, ſi-
» non une connoiſſance qui convient à
» pluſieurs choſes ſemblables, comme le
» portrait d'un homme conviendroit à
» tous les viſages qui lui reſſembleroient?
» Qu'eſt-ce qu'un raiſonnement, ſinon
» une connoiſſance produite par une
» autre connoiſſance, comme nous
» voyons qu'un mouvement eſt pro-
» duit ſouvent par un autre mouve-
» ment? Certes ſi l'on met une fois que
» la penſée, l'intenſion & la reflexion,
» peuvent provenir d'un corps animé
» par une forme matérielle, il ſera bien
» difficile de prouver que le raiſonne-
» ment & les idées de l'homme ne ſau-
» roient provenir que d'un corps animé

» aussi par une forme matérielle (*a*). »

Je prie tous mes lecteurs de prendre garde à la malheureuse situation où se trouvent les Scholastiques, par rapport au dogme de l'ame sensitive. Ils alleguent contre Descartes les actions les plus surprenantes des animaux, ils le choisissent exprès pour le confondre plus à coup sûr ; mais après cela ils éprouvent qu'ils se sont avancés, & qu'ils ont fourni des armes à leur adversaire, pour ruiner la différence spécifique qu'ils souhaitent d'établir entre notre ame & celle des animaux. Ils voudroient bien que l'on oubliât tous ces exemples de ruse, de précaution, de docilité, de connoissance de l'avenir, qu'ils ont étalés avec tant de pompe, afin de montrer que les bêtes ne sont pas des automates : ils voudroient que l'on songeât qu'aux actions grossieres d'un bœuf qui ne fait que paître ; mais il n'est plus temps d'exiger cela : on emploie ces mêmes exemples à les confondre, & à leur prouver que si une ame matérielle est capable de toutes ces choses, elle pourra faire tout ce que l'ame de l'homme produit ; il

(*a*) Pardies, de la connoissance des bêtes, num. 49, pag. 100 & suiv.

faudra seulement donner à l'ame des bêtes plus de degrés de rafinement ; ne faut-il pas qu'on suppose que l'ame d'un chien ou d'un singe est moins grossiere que l'ame d'un bœuf ? En un mot, s'il n'y a qu'une ame spirituelle qui puisse produire les actions d'un gros lourdaut de paysan, je vous soutiendrai qu'il n'y a qu'une ame spirituelle qui puisse produire les actions d'un singe : & si vous dites qu'un principe corporel pourra être cause de tout ce que font les stupides, & que pourvu que l'on subtilise la matiere, & qu'on la dégage de ce qui s'appelle terrestréités, phlegmes, &c. elle sera cause de tout ce que font les habiles gens.

Il se trouve des Auteurs qui insinuent que puisque l'ame de l'homme est douée de franc arbitre, & que celle des bêtes est destituée de liberté, il faut qu'il y ait entre elles une différence spécifique, que l'une soit un esprit, & que l'autre soit corporelle. Le Jésuite Théophile Raynaud publia en 1630 un petit livre qu'il intitula *Calvinismus Bestiarum Religio* (*a*). Son principal but

(*a*) Voyez Mr. Baillet, Vie de Descartes, Tome I, pag. 224.

étoit de prouver que la doctrine des minicains réduit l'homme à la cc tion des bêtes, en le dépouillan libre arbitre (*a*). *Præcipuè eo c. pronuntiavit Catholicus, censen esse, calvinismum esse religionem b rum, quod juxtà placita Calvinia homo prædicatur in ordinem bestia & hominis gradu ac dignitate exc Ad quod solidè probandum, duæ positiones visæ illi sunt stabiliendæ. est, hominem in ratione hominis, c titui per libertatem. Altera est, lib tem everti per Calvinismum,* (*b*) Il pose que le caractere de l'homme dis le caractere qui le distingue d bête, est la liberté d'indifférence; pour ce qui est de la liberté qu consiste que dans l'exemption de c trainte, ou dans la spontanéïté, au scholastique ne peut nier qu'elle n trouve dans les animaux. Faisons qu'il est très-faux qu'une ame de du libre arbitre soit d'une autre es

L'ame des enfants & celle des fous est destituée du libre arbitre, & cependant elles sont de la même espece que l'ame la plus amplement pourvue de liberté. Joignez à cela que les partisans de la liberté d'indifférence conviennent qu'elle cessera après cette vie, & néanmoins ils reconnoissent que l'ame de l'homme est sur la terre la même substance que dans le ciel ou dans les enfers. Il est donc visible que la liberté d'indifférence n'est point un attribut essentiel de la créature, mais une concession ou une faveur accidentelle dont le créateur la gratifie : & par conséquent les ames qui n'obtiennent pas cette concession, ne sont pas pour cela d'une autre espece que celles qui la reçoivent. C'est donc très-mal raisonner que de se servir de cet argument : l'ame des bêtes est destituée du franc arbitre, & l'ame de l'homme n'en est point destituée, donc l'ame des bêtes est matérielle, & l'ame de l'homme est spirituelle. Passons plus avant, & disons que ceux qui admettent l'ame sensitive, n'ont aucune bonne raison d'ôter aux bêtes la liberté. Ne disent-ils pas qu'elles font cent choses avec un plaisir extrême, & qu'elles s'y

portent en conséquence du juge
qu'elles ont fait de l'utilité des o
jugement qui a excité en elles l'en
l'unir à ces objets ? Si la liberté n
fiste que dans l'exemption de cont
& dans une spontanéité qui soit
dée du discernement des objets,
il pas absurde de nier que les ani
soient libres ? un chien affamé n'
pas la force de s'abstenir d'un mc
de viande, lorsqu'il craint d'être
s'il ne s'en abstient ? n'est-ce pas
la force d'agir & de n'agir pas ? S
stinence vient sans doute de ce
compare sa faim avec des coups de l
& qu'il les juge plus insurportabl
ne l'est sa faim. Prenez garde à tc
actes humains que l'on attribue à
berté d'indifférence, vous trou
que jamais l'homme ne les suspen
ne choisit l'un des deux contraires
parce qu'ayant comparé le pour
contre, il a trouvé ou plus de
de suspension que d'action, ou

» bien facile de prouver, que dès lors » qu'une substance est capable de pen» ser, elle est aussi capable de raisonner, » qu'elle est pourvue d'une liberté & » d'un libre-arbitre, & en un mot, qu'elle » est en état d'agir comme les hommes. » Les anciens Philosophes, &c. & mê» me les Peres de l'Eglise, ont prouvé » que nous avions un libre-arbitre par » cet argument général, que tout ce » qui est capable de connoître, peut » connoître le bien & le mal, c'est-à» dire, ce qui lui est bon ou ce qui lui » est mauvais; que par conséquent, » en considérant ces deux objets, il » peut les comparer ensemble, il peut » déliberer, il peut se déterminer pour » en choisir l'un à l'exclusion de l'au» tre, en quoi consiste l'usage de notre » liberté. Et cela est si vrai que la dé» finition que nous retenons encore » aujourd'hui de la liberté en général, » est celle-ci, *Facultas agendi cum ra-* » *tione*, la faculté d'agir avec connois» sance de cause, ce *cum ratione* si» gnifie cela (*a*). »

(*a*) Pardies de la connoissance des animaux, num. 52 pag. 104, 105. Notez qu'il cite pag. 113, l'exemple d'un chien qui avoit appris à chanter.

L'une des plus fortes preuves, que l'on apporte de la liberté de l'homme est tirée de la punition des malfaiteurs. Toutes les sociétés sont convenues de les châtier exemplairement, & d'étendre même en certains cas sur leurs cadavres une longue peine à la vue de tout le monde ; on les prive de la sépulture, & on les fait servir de spectacle sur les roues & sur les gibets. Si l'homme n'agissoit pas librement, si une nécessité fatale & inévitable le déterminoit à une certaine suite de pensées, le vol & le meurtre ne devroient pas être châtiés, & l'on ne pourroit espérer aucun fruit de la punition des coupables ; car ceux qui verroient sur une roue le cadavre d'un malfaiteur, ne seroient pas moins soumis qu'auparavant à cette force majeure qui les fait agir sans leur laisser aucun usage de liberté. Cette preuve du libre arbitre n'est pas aussi forte qu'elle le paroît ; car encore que les machines ne sentent point, ils ne laissent pas de leur donner cent coups de marteau, quand elles sont détraquées, s'ils ju-

sa partie avec son maître. Il cite, Vide Horatium oratione peculiari de ratione brutor. Il falloit citer Rorarius, quod animalia bruta utantur ratione melius homine, Lib. I, pag. 2.

ent qu'en applatissant une roue, ou
ne autre piece de fer, ils les remettront
ı train ordinaire. Ils feroient donc fus-
ger un coupeur de bourse, quand mê-
e ils sauroient qu'il n'a point de li-
rté, pourvu que l'expérience leur eût
pris qu'en faisant fouetter les gens,
ı les empêche de continuer certaines
tions. Mais en tous cas si cette preuve
ı libre arbitre a quelque force, elle sert
anifestement à faire voir que les bêtes
: sont pas destituées de liberté (a). On
s châtie tous les jours & on les corrige
r-là de leurs défauts.

Ochin au commencement de ses La-
rinthes examine toutes les raisons qui
us persuadent que nous agissons libre-
ent; & il dit entr'autres choses contre
lle qui est tirée de la punition des mal-
iteurs, que si les juges étoient assurés
'en faisant pendre un cheval qui auroit
é un homme, & en le laissant pendu

a) Notez bien cette question que Franzius se
pose, Hist. animal. sacra, Parte I, Cap. II,
. m. 16. Quæri autem posset an non ponenda sit
onalis anima in brutis.... Cùm Genes. 9. V. 5.
us ipse vindicare velit sanguinem hominis in
tis, si quando effuderunt sanguinem humanum.
:ite aussi Exode XII, Vers. 28, & Lévitique
, vers. 15, 16, où Dieu ordonne des peines
tre les bêtes.

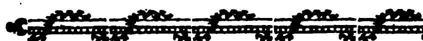
long-temps sur les grands chemins, on empêcheroit les autres chevaux de faire du mal, ils se serviroient de ce supplice toutes les fois qu'un cheval auroit estropié ou tué quelqu'un, par ses ruades ou par ses morsures (*a*). Apparemment il ne savoit pas qu'on se sert de ces spectacles en quelque pays, pour contenir dans leur devoir les bêtes féroces. Rorarius en a été témoin oculaire: il a vu deux loups pendus au gibet dans le pays de Juliers; & il observe que cela fait plus d'impression sur les autres loups, que la marque d'un fer chaud, & la perte des oreilles,&c.,n'en fait sur un voleur,il dit aussi qu'en Afrique l'on attache en croix quelques lions pour épouvanter les autres & que l'on s'en trouve bien. *Solent in Africa crucifigere leones, si qui deprehendantur urbes obsidere, quod in senecta faciunt : quoniam ad persequendas feras vires non suppetunt; cujus pænæ metu, licet urgeat fames, desinunt: & nos ab Agrippina Colonia Duram versus equitantes, in illa vasta sylva, vidi-*

(*a*) Je n'ai pas présentement sous ma main ce livre d'Ochin, je cite de mémoire ce qu'il dit, & peut-être que je ne rapporte pas précisément la version de ses paroles; mais je suis sûr que je rapporte sa pensée.

mus duos caligatos lupos, non secus quàm duos latrones furcæ suspensos: quo similis pœnæ formidine à maleficio reliqui deterreantur. At inter homines quotidie reperiuntur, quibus ob admissa furta tergus virgis cæsum, abscissæ auriculæ, signatæ genæ, truncata altera manus, erutus oculus, nec adhuc à furtis se continere possunt, donec laqueus vitæ finis extiterit (*a*).

(*a*) Rorarius, quod animalia bruta utantur ratione melius homine. Lib. II, pag. 109.





DU MARIAGE.

§. I.

Pourquoi les femmes desirent plus demment le Mariage que les Hc mes.

L'INCLINATION que la nature d ne aux deux sexes pour s'unir ens ble, trouve plus de moyens de se c tenter dans les hommes que dans les i mes. Car une femme qui a de l'honn n'a que le seul mariage pour ressour mais les hommes, comme chacun s ont donné des bornes plus étendues qu'ils appellent leur honneur. La lanterie ne les déshonore point.

Les femmes ont besoin d'un mari

les épousoient, *Où je serai Caïus, vous serez Caïa*; mais les femmes ne disoient point à leurs maris, *Où je serai Caïa, vous serez Caïus.*

Il s'est répandu dans les esprits un préjugé fort général, fort ancien & fort enraciné, qu'une fille qui ne se marie point tombe dans une espece de déshonneur. » Sept femmes, dit un Prophete, » prendront un homme seul, & lui di- » ront: Nous pourvoirons à notre nour- » riture & à nos habits, seulement que » ton nom soit réclamé sur nous, ôte » notre opprobre (a)". Par où il paroît que l'on a regardé de tout temps le célibat comme une espece de flétrissure pour les femmes; car en voici sept qui demandent comme une grace une septieme portion de mari, & qui offrent de se nourrir & de s'habiller à leurs dépens, trop heureuses si seulement on veut les avouer pour sa femme & les délivrer par-là de l'ignominie.

On ne juge pas des hommes de la même maniere. Ils peuvent vieillir impunément sans se marier. Le titre de vieux garçon ne passe pas pour honteux; ceux qui le portent s'en font quelquefois honneur, ou en raillent tous les premiers;

(a) Isaïe, Chap. IV. vers. 1.

au lieu que le titre de vieille fille ef
incommode, & pas la raillerie, fi
donne à celles à qui il eft dû le plı
tement. C'eft une grande injure c
dire à une femme qu'elle eft vieill
Ducheffe d'Etampes, maîtreffe de
çois I. offenfa tellement la Sén
de Normandie, maîtreffe du Dau
pour avoir dit qu'elle étoit née le
jour que la Sénéchale avoit été m
qu'il fut impoffible d'appaifer cett
me irritée; mais c'eft bien pis qua
donne le même éloge à une fille.

Une autre raifon qui regarde l
formées, c'eft qu'elles n'ont pas l
me reffource que l'on trouve da
Communion Romaine. Une fill
tholique qui craint de ne po
pas fe marier, peut fe faire honne
fa difgrace, en fe faifant Religieufe
cloître la met à l'abri de la railleri
la délivre de la préfence importu
ceux qui pourroient lui caufer du

gens & à la portée de leurs sottes plaisanteries. On fait tout ce que l'on peut pour se soustraire à cet état d'ignominie. A-t-on tort ?

§. II.

Pourquoi le sexe aime tant le Mariage. Combien la Providence de Dieu est admirable en cela. Force & utilité de l'instinct.

Il y a des gens fiers & décisifs qui se moquent de l'inclination des femmes pour le mariage, & qui condamnent comme une foiblesse déraisonnable le chagrin qu'elles conçoivent, lorsqu'elles passent toute leur vie sans se marier. Ils ont tort d'en demeurer-là : ils devroient s'élever à une cause supérieure & ils verroient que ce qui est un désordre à l'égard de notre petite raison, est un trait d'une sagesse admirable à l'égard de la raison universelle qui gouverne toutes choses. Car il y auroit longtemps que le genre humain seroit péri, si les femmes n'avoient pas l'esprit tourné comme elles l'ont, à l'égard du mariage ; & il est certain que si elles n'avoient consulté que la raison, elles

auroient toutes renoncé à la qualité de mere, rebutées par les incommodités de la grossesse, par les douleurs de l'enfantement, & par les soins qu'il faut prendre des petites créatures qu'elles produisent ; la religion n'auroit pas eu plus de force que la raison. En vain leur eût-on prêché que Dieu veut qu'elles se marient, afin que le monde se conserve: tous ces sermons auroient éte inutiles, & si une force plus puissante que la Religion & la raison ne s'en fût mélée, on eût vu bientôt cesser les générations.

Quelle est donc cette force ? Je la fais consister 1. en ce que les loix de l'union de l'ame & du corps font naître un plaisir excessif dans l'ame, à la présence des mouvements corporels d'où dépend la génération ; 2. en ce que l'esprit est tout plein de préjugés qui le poussent de ce côté-là. Ces deux principes emportent la balance sur tout ce que la raison & le bon sens pourroient inspirer aux femmes pour les dégoûter du mariage. Le premier est une certaine machine corporelle tellement montée qu'elle pousse l'esprit qui lui est uni, à souhaiter ardemment l'union des deux sexes, par l'attrait des plaisirs qui lui

ſont attachés. Le ſecond eſt un certain concours de jugements qui excitent certaines paſſions leſquelles pouſſent l'eſprit à ſouhaiter la même choſe. Par ces jugements l'ame trouve qu'un certain état de vie lui ſera honteux ; qu'elle en concevra mille chagrins ; qu'un état de vie oppoſé lui ſera honorable & très-agréable. Ces jugements ſont naître dans l'ame une telle crainte de l'un de ces deux états, & un tel deſir de l'autre, que tout ce que la raiſon peut alléguer au contraire eſt rejetté comme une fable. Ainſi on ne compte que pour bagatelle les incommodités du mariage. Or comme les deux ſexes n'ont pas eu également à craindre ces ſortes d'incommodités, il n'a pas été néceſſaire de les pouſſer également au mariage. L'un des deux principes a ſuffi pour notre ſexe ; mais les deux ont été néceſſaires pour déterminer l'autre ; & voilà pourquoi il falloit que les femmes fuſſent remplies de tant de prejugés touchant le mariage, dont les hommes ſont exempts.

Cette Apologie eſt très-recevable ; car puiſque ces préjugés ſont néceſſaires pour lever les obſtacles qui arrêteroient le cours des générations, ſans leſquels les deſſeins de Dieu ſeroient fruſtrés,

il eſt évident qu'ils ſont préférables aux conſeils d'une raiſon épurée, qui fortifieroit ces obſtacles. Diſons donc que ces préjugés ſont un inſtinct, ou une impreſſion de la raiſon univerſelle qui gouverne toutes choſes, & que les lumieres de notre bon ſens qui combattent ces préjugés, ne ſont qu'une impreſſion particuliere de notre raiſon. Diſons que ces préjugés ſe rapportent au bien général de l'univers, au lieu que les lumieres de notre bon ſens ne ſe rapportent qu'à notre bien perſonnel. Or comme il eſt plus glorieux d'être conduit par la raiſon univerſelle qui rapporte toutes choſes au bien général de l'univers, que par une raiſon particuliere, il s'enſuit qu'on ne doit pas tant blâmer le ſexe, ni lui faire honte des préjugés où il eſt en faveur du mariage.

Un des plus grands caracteres de la ſageſſe de Dieu par rapport à l'union de l'ame avec la matiere, conſiſte en ce qu'ayant voulu intéreſſer l'ame à la conſervation de la machine du corps, il s'eſt plutôt ſervi du ſentiment que de la raiſon. Il auroit pu intéreſſer l'ame à la conſervation du corps, en lui ordonnant de l'éloigner des objets nuiſibles & de l'approcher des objets utiles. Il au-

ı aussi lui apprendre à discerner les nuisibles d'avec les utiles, par la rtion qu'ils auroient avec les differ parties de notre corps; mais com- ɜût été une affaire qui eût deman- long examen, & une raison fort juée, Dieu n'a point pris ce che- à. Il en a pris un plus court qui te à faire sentir à l'ame du plaisir la douleur, selon que les objets qui nt sur notre machine sont utiles uisibles. C'est l'intéresser puissam- à la conservation de notre corps, même temps lui apprendre à dis- r promptement la nature des ob- sans étude, sans examen, sans rai- On ne peut rien concevoir de plus

eu a fait à peu près la même chose intéresser l'homme à la conserva- du genre humain. La voie du rai- ment n'y eût pas été fort propre; ı est la femme qui voudroit s'ex- aux douleurs de l'enfantement par seule considération, qu'il est rai- ıble de ne pas laisser périr un être beau que l'homme. Il a donc fallu rir à la voie du sentiment, c'est- e nous intéresser à la conservation otre espece, par la jouissance d'un

grand plaisir attaché à la production des enfants, & par plusieurs autres passions accessoires, comme vous diriez la honte de vieillir fille, la vanité d'être féconde, le chagrin de ne l'être pas, l'envie de dominer dans une maison, *&c.* D'où il paroît qu'il est quelquefois nécessaire au bien général de l'univers, de suivre plutôt les préjugés, les erreurs populaires, & les instincts de la nature que les idées distinctes de la raison.

En général, il est vrai de dire que le monde ne se conserve dans l'état où nous le voyons, qu'à cause que les hommes sont remplis de mille faux préjugés, & de mille passions déraisonnables; & si la philosophie venoit à bout de faire agir tous les hommes, selon les idées claires & distinctes de la raison, on peut être assuré que le genre humain périroit bientôt. Les erreurs, les passions, les préjugés, & cent autres défauts semblables sont comme un mal nécessaire au monde. Les hommes ne vaudroient rien pour cette terre si on les en avoit guéris, & la plupart des choses qui nous occupent seroient inutiles. Ne nous étonnons plus que la Philosophie & la Religion fassent si peu de progrès parmi les hommes. Elles n'en sauroient faire

eaucoup, que ce ne fût autant de pris
ur l'empire de l'instinct. Il y a là-dedans
es profondeurs impénétrables; car qui
ourroit entrevoir, sans quelque sorte
'épouvante, que les erreurs, que les
assions déréglées, que les préjugés dé-
aisonnables sont si nécessaires au mon-
e, pour y contribuer à cette diversité
rodigieuse d'événements qui font admi-
er la Providence? Qui pourroit, dis-
e, s'appercevoir sans étonnement que
ela est si nécessaire au monde,
ue qui réduiroit les hommes à n'a-
ir que selon les idées claires & dis-
inctes de la raison, ruineroit la société
ivile? si l'on réduisoit l'homme à cet
tat, il n'y auroit plus de desir de gloire;
t n'y ayant plus de gloire, n'est-il pas
rai que le genre humain seroit de gla-
e? Je dis qu'il n'y auroit plus de desir
e gloire; car la droite raison nous
iontre qu'il ne faut pas faire dépen-
re notre félicité du jugement des au-
es hommes, & par conséquent qu'il
e faut pas travailler pour faire parler
e nous.

L'envie d'être loué après sa mort est
n instinct de morale que Dieu, par
sagesse infinie, a imprimé dans l'es-
it de l'homme pour entretenir la so-

ciété. Ce qu'il y a de certain, c
cette envie a été cause des plus
événements, & cela doit nous
mer dans la pensée que le mon
soin de plusieurs instincts qui ét
minés selon les idées de notr
sont ridicules & absurdes. Y a-
de plus opposé à la raison qu
tourmenter dans cette vie afi
loué après sa mort, puisque ni l
sophie, ni l'expérience, ni la
rien que ce soit ne nous montr
louanges qu'on nous donnera ap
mort nous apporteront quelq

§. III.

Réflexion Théologique d'un
contre la génération.

J'ai dit que si la machine d
& les erreurs populaires ne port
femmes au mariage, la raison
ligion n'auroient pas assez de
leur esprit pour les y résoudre.
je me souviens d'un paradoxe
en bonne compagnie par une de
ginations spacieuses & contagie
l'Auteur de *la Recherche de l*
nous parle. C'étoit un médecin
femme & enfants, non pas poi
chés, à ce qu'il disoit, mais plu

le repos & pour le plaisir de sa vie. Il soutenoit néanmoins que quand Saint Paul a dit : *Je voudrois que tous les hommes fussent comme moi*, il avoit entendu à toute rigueur que tous les hommes renonçassent au mariage pour ne songer qu'aux choses célestes. Nous lui objectâmes tous presque en même temps, qu'il attribuoit à St. Paul un vœu qui tendoit à la ruine du genre humain. » Voilà bien de quoi se recrier, » *nous répondit-il*; est-ce si grand'chose » que le genre-humain, pour mériter » que St. Paul ne souhaite pas sa ruine ? » Je ne regarde point cette affaire, » *poursuivit-il*, du même sens que le » Maréchal de Gassion la regardoit, » lorsqu'il disoit qu'il n'estimoit pas » assez la vie pour en vouloir faire part » ou présent à qui que ce fût au mon- » de, je la regarde du côté de la Reli- » gion. N'est-ce pas une chose étrange, » *continua-t-il* en s'échauffant, que les » gens de bien même soient si peu sen- » sibles à la gloire du vrai Dieu ? ils » croiroient avoir fait un crime s'ils » avoient souhaité la ruine du monde, » & au contraire c'est en faire un que » de ne la pas souhaiter. Quoi de plus » monstrueux que de voir durer depuis

» si long-temps la propagation du pé-
» ché ? C'est contre toutes les loix de
» la nature ; car les monstres n'engen-
» drent point, voilà l'homme pécheur
» qui est le plus monstrueux de tous
» les êtres, qui ne laisse pas de se mul-
» tiplier & de couvrir toute la terre.
» Puisque nous ne pouvons pas arrêter
» cette suite funeste de générations
» monstrueuses qui deshonorent Dieu
» & la nature, du moins devrions-nous
» souhaiter avec St. Paul que tous les
» hommes lui ressemblassent & l'on
» verroit cesser dans une cinquantaine
» d'années l'engeance du péché dont
» la multiplication ne fait qu'accroître
» le nombre des Créatures rebelles à
» leur souverain. Ne souhaitons-nous
» pas tous les jours, en récitant la
» priere dominicale, *que le regne de*
» *Dieu vienne?* Ne dit-on pas dans l'a-
» pocalypse, *venez Seigneur Jesus,*
» *venez* ? si l'on veut que ces souhaits
» s'accomplissent, il faut souhaiter que
» le monde prenne fin, & qu'il vienne
» de nouveaux cieux & une nouvelle
» terre. La corruption est trop invété-
» rée dans la postérité d'Adam pour
» espérer qu'elle s'amende jamais. Cela
» devroit nous confondre tous tant que

» nous sommes qui travaillons à per-
» pétuer le genre-humain. C'est travail-
» ler pour la plus étrange Anarchie qui
» ait jamais été vue. Chacun est maître
» chez soi, selon le proverbe. Dieu seul
» n'a point ce privilege, Dieu seul qui
» est le vrai maître du monde, est mé-
» connu & foulé aux pieds dans ses
» Etats. On n'y fait rien de ce qu'il
» commande, on y fait tout ce qu'il
» défend. Peut-on ne pas s'emporter,
» si l'on aime Dieu, contre ceux qui
» perpétuent cette vilaine tyrannie ?
» Ne voit-on pas que les conseils de
» Jesus-Christ tendent à la ruine des
» passions & des occupations sans les-
» quelles la société humaine ne peut
» subsister ? Ne voit-on pas que si tous
» les hommes exécutoient de point en
» point les conseils évangéliques, tout
» le monde deviendroit une abbaye de
» la Trape ? N'est-ce pas nous avoir
» déclaré assez nettement que Dieu est
» ennuyé de cette génération, & ne
» devrions-nous pas entendre ce que
» cela signifie ? Ne nous mettons pas en
» peine de ce qu'en faisant cesser les
» générations, nous diminuerions le
» nombre des prédestinés, car Dieu ne
» manquera pas de créatures qui le

» glorifieront éternellement ? N'y a-t-il
» pas des millions d'Anges qui le louent
» sans fin & sans cesse ? Et, s'il peut
» de ces pierres faire naître des enfants
» à Abraham, il saura bien créer sans
» nous des esprits qu'il prédestinera à
» la gloire. Et après tout, si cette rai-
» son avoit lieu il faudroit nous oppo-
» ser de toutes nos forces au jour du
» jugement ; ce qui est absurde. On fe-
» roit pendre par toute la terre un hom-
» me qui imiteroit notre conduite.
» Nous sommes assurés que tous les
» enfants naissent ennemis de Dieu, &
» que de cent mille qui naissent il n'y
» en a pas deux qui ne meurent enne-
» mis de Dieu ; & cependant nous in-
» troduisons dans le monde autant que
» nous pouvons de ces ennemis de
» Dieu. Si on introduisoit dans le
» royaume cent ennemis, sous espé-
» rance que trois ou quatre d'entre eux
» deviendroient de très-bons François,
» ne mériteroit-on pas la corde ? Quel
» crime n'est-ce donc pas à un chré-
» tien.... » Il alloit continuer ses pa-
radoxes & ses invectives, lorsque nous
nous mîmes tous à crier pour l'inter-
rompre, & la chose en demeura là. Je
fus si frappé de ce discours prononcé

d'un air & d'un ton dominants, qu'il m'eſt reſté gravé dans la mémoire. Je n'ai pas été moins frappé de trouver St. Auguſtin d'accord avec notre Médecin ſur le ſens des paroles de St. Paul, & le fond de cette doctrine ſinguliere. » Je connois des gens, dit ce grand » Docteur, qui diſent en murmurant : » Hé quoi, ſi tous les hommes s'abſ- » tenoient des femmes, comment » ſubſiſteroit le genre-humain ? Plût à » Dieu que chacun le voulût faire » d'un cœur pur, & d'une ſaine conſ- » cience ; & avec une charité & une » foi parfaite ! La Cité de Dieu ſeroit » beaucoup plutôt achevée, & la fin » du monde ſeroit hâtée. Et à quelle » autre choſe paroît-il que Saint Paul » nous exhorte lorſqu'il dit, *Je vou-* » *drois que tous les hommes fuſſent* » *comme moi* ; & en un autre endroit : » *Or je vous dis, frere, le temps eſt* » *court, il reſte donc, que ceux qui ont* » *des femmes ſe comportent comme s'ils* » *n'en avoient point* «.

§. IV.

Quelles dispositions portent les femmes à se marier.

Je crois que si la conception se faisoit avec autant de douleur que l'enfantement, ou du moins si elle se faisoit sans aucun plaisir, & que l'on nettoyât notre ame de cinq ou six préjugés, il faudroit beaucoup d'éloquence à Mrs. les Prédicateurs pour persuader au monde de se marier. Ils auroient beau dire que c'est la volonté de Dieu, & citer les passages de l'Ecriture, qui portent qu'il faut que les femmes se marient, & qu'elles procréent lignée, on répondroit à cela par d'autres passages, & je ne doute point qu'on ne montât jusqu'aux réflexions du Médecin. Aujourd'hui qu'il y a tant de raisons qui portent les femmes à obéir à cet agréable commandement, il ne faut pas croire que la Religion soit la cause de leur prompte obéissance. Quand on leur dit quelquefois que l'on s'étonne qu'elles aient le courage de s'exposer à tant de dégoûts, & à des périls où plusieurs d'entre elles laissent la vie journellement, on en

voit qui répondent que telle eſt la volonté de Dieu ; mais ce n'eſt qu'une façon de parler. Que ſeroit-ce ſi tant de raiſons ne facilitoient pas l'obéiſſance ? il ſeroit plus rare alors de voir des femmes, qu'il ne l'eſt à préſent de trouver des religieuſes. La raiſon de cette différence n'eſt pas mal-aiſée à deviner. Meſſieurs les Prédicateurs auroient beau dire que le mariage eſt un Sacrement, & fortifier leur éloquence par les ſollicitations d'un jeune Marquis bien fait, qui ſont à préſent ſi perſuaſives, on parleroit à des ſourdes. Tant il eſt vrai que la raiſon & la Religion auroient peu de force pour porter au mariage, ſi la machine du corps bien montée pour ce deſſein là, & cinq ou ſix erreurs populaires dans l'eſprit ne venoient à leurs ſecours. En cet état on eſt la plus docile du monde, & ſans qu'un directeur s'en mêle, les leçons d'un amant font de grands progrès. Elles rendent bientôt l'écoliere capable de ſoutenir contre tous les Calviniſtes, que le mariage eſt un ſacrement, & la diſpoſent à y participer avec les préparations convenables.

§. V.

Réflexion ſur la honte que les femmes ont d'être ſtériles. De Sara & de Rachel.

Eſt-ce par raiſon, ou par un inſtinct aveugle que les femmes mariées s'affligent de n'avoir pas d'enfants ? On m'avouera ſans doute que la raiſon n'a point de part à tous ces chagrins ; car la raiſon nous fait voir évidemment qu'un défaut dont nous ne ſommes point cauſe, ne nous doit point affliger, ſurtout lorſqu'il ne nous empêche pas de ſervir Dieu, & qu'il laiſſe notre ame, la principale partie de l'homme, dans l'exercice libre de ſes facultés. Outre cela ſi nous réglions nos véritables intérêts par les lumieres d'un amour-propre qui conſultât la raiſon, nous trouverions qu'il eſt beaucoup plus commode de n'avoir aucun ſouci pour des enfants, que d'être dans de continuelles inquiétudes pour eux. Cela eſt principalement vrai pour les femmes mariées qui, n'ayant point d'enfants, goûteroient les douceurs du mariage toutes pures, ſi elles avoient l'eſprit dégagé

d'erreur. Il faut donc que l'on reconnoisse que le chagrin qu'elles ont d'être stériles, vient d'un préjugé déraisonnable, & d'une cause occulte trés-sagement ménagée au bien général dumonde, par l'Auteur de toutes choses. Il eût été à craindre que le desir de vivre sans nul souci, & de goûter les plaisirs du mariage sans aucune suite fâcheuse, ne portât beaucoup de femmes à se rendre stériles : mais on y a remédié par la fausse honte qu'elles se font de ne point faire d'enfants ; ainsi l'on voit que la Providence travaille à la conservation du genre humain, dans tous les états où le sexe se rencontre. Elle y travaille à l'égard des filles, par le désir qu'elles ont de se marier, fondé sur certaines dispositions du corps, & sur quelques préjugés de l'esprit. Elle y travaille à l'égard des femmes mariées, par le déshonneur qu'elles attachent à la stérilité, & par le plaisir qu'elles attendent de leurs enfants. Elle y travaille à l égard de celles qui sont déja meres, par l'amour actuel que leur inspire leur extrême sensibilité pour le bien & le mal de leurs enfants. Mais prenez-y garde, vous verrez qu'elle n'y travaille point par le moyen d'une raison bien éclairée.

Ce n'eſt qu'inſtinct, que machine, que préjugé.

Quand je vois ces bonnes & ſaintes femmes dont nous parle l'Ecriture, Sara, Lia, Rachel, ne faire point de difficulté de proſtituer leurs ſervantes à leurs maris, afin d'avoir quelque part à la gloire de leur ſexe, je me confirme puiſſamment & néceſſairement dans cette opinion que les impreſſions de l'inſtinct réglent toutes ces affaires. N'étoit-ce pas une choſe tout-à-fait deſtituée de raiſon que ces femmes s'affligeaſſent de leur ſtérilité comme d'un opprobre; qu'elles cruſſent ôter cet opprobre par la fécondité d'autrui, & que pour l'ôter de cette maniere, elles ſollicitaſſent leurs maris & leurs ſervantes à des actions ſi éloignées de la véritable chaſteté? Mais après tout il en faut revenir-là; les foibleſſes & les erreurs de ces bonnes femmes qui menaçoient de mourir ſi on ne leur faiſoit des enfants, & qui faiſoient négoce des nuits de leur mari, ont eu des ſuites merveilleuſes dans la main de Dieu; & ſi elles n'euſſent ſuivi que les idées de la raiſon, il y a long-temps que le monde ne ſeroit point ce qu'il a été. Suppoſez qu'Iſmaël, ni les quatre enfants des deux ſervantes de

Jacob ne soient jamais nés, vous bouleverserez la plupart des événements qui ont conduit le monde au point où il est. Supposez que les deux filles de Lot n'aient point été possédées de la fureur d'avoir des enfants, & de la crainte de mourir filles, vous ruinez des nations entieres qui ont eu beaucoup de part aux événements admirables du peuple de Dieu.

On dit ordinairement que la prodigieuse inclination des femmes Israëlites à faire des enfants, partoit d'un principe de piété, à cause qu'elles savoient que le Messie devoit naître dans leur nation. On pourroit leur faire la grace de le croire charitablement, si on ne savoit pas l'humeur des femmes Païennes & Chrétiennes. Mais quand on lit les infamies que les plus honnêtes femmes du Paganisme pratiquoient, pour attirer sur leur mariage le bonheur de la fécondité ; quand on voit les vœux, les pélérinages, & les remedes à quoi on court aujourd'hui pour la même fin, on ne peut croire autre chose, sinon que telle est la nature des femmes, soit Juives, soit autres, qu'elles souhaitent d'avoir des enfants, & cela sans aucun égard à la Religion. On sait avec quelle

force Arnobe (a) & St. Augustin (b) ont reproché aux Païens la sotte coutume qu'ils faisoient suivre à leurs nouvelles mariées. Il étoit impossible de l'observer sans éteindre tous les sentiments de la pudeur, & je m'étonne que les saints Peres n'aient pas eu honte de la décrire aussi vivement qu'ils l'ont fait. Cependant les filles les plus honnêtes se mettoient au-dessus du scrupule, dans l'espoir que cela leur serviroit à devenir meres. Je ne dis rien des femmes qui, pour le même dessein, se faisoient fouetter en pleine rue. Le Sénat Romain étoit sans doute bien-aise de les voir ainsi soigneuses de la multiplication, & il eût été bien fâché qu'on les eût guéries de cette foiblesse. Elle étoit trop utile au public pour ne la pas fomenter.

(a) *Etiamne Mutunus cujus immanibut pudendis, horrentique fascino vestras inequitare matronas & auspicabile ducitis & optatis.* Arnob. *Adversus Gentes. Lib. IV.*

(b) *In celebratione nuptiarum super Priapi scapum nova nupta sedere jubebatur.* August. *de Civit. Dei. Lib. VII. Cap. 24.*

§. VI.

De l'origine du mariage. La jalousie, passion déraisonnable, a plus contribué que la raison, à établir des mariages, & à empêcher la communauté des femmes.

Il n'est pas jusqu'à la ridicule crainte du cocuage, qui n'ait son utilité dans le monde. Pour vous expliquer cette pensée, je prends la chose d'un peu haut, & je dis qu'il n'y a point de doute que la jalousie n'ait empêché l'introduction de la communauté des femmes qui eût été une source de confusion dans la société civile. Les hommes ayant naturellement beaucoup d'amour pour eux-mêmes, ont toujours cherché leur avantage plutôt que celui d'autrui; de sorte qu'au commencement chacun s'est accommodé du mieux qu'il lui a été possible, sans se soucier beaucoup de la commodité des autres. Mais comme ceux qui s'étoient mis à leur aise, avoient sujet d'appréhender qu'un plus fort ne les dépouillât de leur prise, l'amour du repos & la crainte porterent bientôt les hommes à convenir mutuel-

lement que chacun se contenteroit de ce qu'il avoit occupé ; & voilà l'origine du *Tien* & du *Mien*. Ce partage ne regarda point les choses qui peuvent être possédées toutes entieres par plusieurs personnes, je veux dire qui peuvent servir aux uns, sans que les autres en reçoivent du préjudice ; car les hommes furent bien aises de ne point multiplier les sujets de leurs querelles ; & ainsi ils consentirent de n'avoir point en propriété ce qui pouvoit être sans diminution à l'usage de tous les autres ; & c'est pour cela que l'air & les rivieres ne subirent point le partage du *tien* & du *mien*. Sur ce pied-là les hommes ne devoient pas établir aucun droit de propriété sur les femmes : ils les devoient laisser au rang des choses qui se possédent par indivis. Rien ne trouble davantage leur repos que l'intérêt du *tien* & du *mien*, c'est la source de leurs inquiétudes ; & par conséquent un amour propre qui auroit été dirigé par la raison, n'eût pas multiplié la matiere des querelles par le partage des femmes. On les eut laissées un bien commun comme l'eau d'une riviere ; & cela avec d'autant plus de fondement que le nombre des femmes est égal à-peu-près à celui

des hommes : ce qui eût fait qu'il n'eût pas été nécessaire que les uns attendissent la commodité des autres, comme l'on fait à présent à l'égard de certaines choses qui sont d'un usage public ; car, par exemple, les habitants d'une ville ne peuvent pas moudre tous à la fois. Il eût donc été à craindre, si Dieu n'y avoit remédié, que l'amour-propre, l'amour du repos, l'intérêt bien entendu, n'introduisissent dans le monde la communauté des femmes.

On se recriera sur ceci, je le prévois, & on dira tout aussi-tôt que la raison & les idées de l'honnêteté ont suffisamment mu les hommes à établir la propriété des femmes ; mais on me permettra de répondre que ceux qui raisonnent ainsi, font l'homme beaucoup plus raisonnable qu'ils ne doivent. Il faut se désabuser une fois pour toutes de l'opinion que l'on a, que les hommes se sont conduits par les idées de la raison dans l'établissement des sociétés. S'ils avoient consulté la raison, ils n'auroient pas fait ce qu'ils ont fait à l'égard du sexe. Ils auroient vu que pour n'avoir pas tant de choses à garder, il falloit faire une grande différence entre la possession d'un champ, ou d'une vi-

gne, & la possession d'une femme, puisqu'un champ est une sorte de bien dont un homme ne sauroit recueillir le fruit, sans l'ôter à tous les autres, au lieu que les femmes sont comme cet arbre d'or de la Sibylle, dont on pouvoit arracher les branches sans qu'il en restât moins.

Ainsi la raison eût plutôt conseillé la communauté que la propriété des femmes. Mais je dis outre cela qu'il ne faut pas croire que les hommes aient eu beaucoup d'égard, dans les commencemens de la société, au bien ou au mal à venir. Ils n'ont songé qu'à remédier aux maux dont ils avoient dejà fait l'expérience, ou qu'ils regardoient comme prochains. Or, si nous les supposions sans jalousie, nous trouverions que la communauté des femmes ne leur auroit été d'abord d'aucune incommodité : ils ne se feroient donc guere souciés de l'abolir. Et quant aux désordres qui pouvoient naître à la longue, croyez-moi, ils ne s'en fussent pas trop tourmentés. On ne portoit pas sa vue si loin en ce temps-là, & pour moi je ne saurois me persuader que les sociétés se soient formées, parce que les hommes ont prévu, en consultant

les idées de la raiſon, qu'une vie ſolitaire ne feroit honneur ni à leur eſpece, ni à leur Créateur, ni à l'univers en général. Le plaiſir préſent & l'eſpérance prochaine de vivre en ſûreté, où bien la force, ont produit les premieres républiques, ſans qu'on ait eu en vue les loix, le commerce, les arts, les ſciences, l'agrandiſſement des Etats, & toutes les autres choſes qui font la beauté de l'hiſtoire. On ne prévoyoit pas ces ſuites au commencement; & quand même on les eût prévues par les lumieres d'un eſprit deſtitué de paſſions, on ne s'en feroit pas remué. Nous ſommes trop froids quand il n'y a que la raiſon qui nous pouſſe, & le ſort des ſociétés humaines eût été remis en de très-mauvaiſes mains, ſi les hommes n'euſſent été ſollicités à vivre enſemble que par cette ſeule conſidération, *Qu'il n'eſt pas raiſonnable qu'une créature propre à la ſociété vive dans la ſolitude.* De la maniere que nous ſommes faits, il faut que l'on nous porte aux choſes par la voie du ſentiment, & nous ne ſerons capables d'agir par pure raiſon & par lumiere, que dans ce bienheureux état dont nous parle Jeſus-Chriſt, où l'on

ne prend ni ne donne des femmes en mariage.

Vous vous perdez dans les airs me dira-t-on ; c'eſt raiſonner à perte de vue ſur des choſes abſtraites & ſublimes, & il ne s'agiſſoit que d'une petite calamité humaine que vous avez déſignée par ſon nom un peu trop librement. Que peut avoir de commun la diſgrace d'un mari à femme galante, avec tout cet appareil de philoſophie ?

Je réponds que notre raiſon n'étant pas propre à empêcher que la communauté des femmes ne s'introduisît dans le monde, il a fallu ſe ſervir d'une autre machine pour l'empêcher. Or cette machine n'eſt autre choſe que ce ſentiment inquiet & rongeant que l'on appelle la jalouſie, & qui accompagne l'amour que l'on a pour une femme. Cette paſſion tout-à-fait déraiſonnable a été cauſe dès le commencement, qu'un homme qui devenoit amoureux d'une fille, ſouhaitoit de l'avoir en propre, parce qu'il ſentoit un grand déplaiſir dès qu'un autre la vouloit. Or eſt-il que cette paſſion & la crainte du cocuage ſont de même eſpece; donc cette crainte a empêché la communauté des femmes.

J'ai déjà dit que cette paſſion eſt tout-à-fait déraiſonnable. Mais qu'eſt-il beſoin de chercher des preuves d'une choſe qui ſaute aux yeux ? N'eſt-il pas de la derniere évidence que l'on ne doit pas faire conſiſter ſon malheur dans la mauvaiſe conduite d'autrui, ni s'affliger quand on ne perd rien ? Qu'un homme s'afflige de ce qu'on lui dérobe ſon argent, ou les fruits de ſon jardin, cela eſt pardonnable, parce qu'il ne peut plus ſe ſervir ni de ſon argent, ni des fruits de ſon jardin. Mais il n'en va pas de même quand ſon épouſe favoriſe un amant. Qu'on me diſe un peu ce qu'il y perd ? N'eſt-ce pas l'arbre de la Sibylle où l'on ne trouve jamais la place du rameau qui en avoit été enlevé ? N'y trouve-t-il pas tout autant de fruits qu'auparavant ; & plus même qu'il n'en peut prendre ? Voyez néanmoins combien ce miſérable préjugé, cette erreur aveugle, cet inſtinct qui fait dire triſtement,

Ciel, faites que mon front ſoit exempt de diſgrace ;
Ou bien, s'il eſt écrit qu'il faille que j'y paſſe,
Donnez-moi tout au moins pour de tels accidents,
La conſtance qu'on voit à de certaines gens.

Voyez, dis-je, combien cette ſot-

tise est nécessaire au bien général du monde.

Aristippe étoit un homme au dessus des préjugés, & un véritable transfuge de l'instinct. Quelqu'un le reprenoit un jour de ce qu'il s'attachoit à une courtisane. *Trouvez-vous*, lui répondit-il, *qu'il vous importe beaucoup, quand vous entrez dans un logis ou dans un vaisseau que ce soit plutôt un logis ou un vaisseau dans quoi personne n'ait encore mis le pied, qu'un autre?* C'est ainsi qu'on parle quand on écoute les conseils de la raison, dans le silence des passions & des préjugés. Mais comme ces conseils introduiroient dans le monde de très-grands désordres, il est important qu'on ne les écoute pas, & qu'on laisse parler à leur place les préjugés & les passions. On met parlà les choses dans leur bon train. L'ordre que la nature a voulu établir dans l'univers va toujours son train : tout ce qu'il y a à dire,. c'est que ce que la nature n'auroit pas obtenu de notre raison, elle l'obtient de l'instinct.

Tous les hommes, quelque corrompus ou quelque ignorants qu'ils soient, ont un fonds de raison qui leur persuade qu'il ne faut rien faire d'inutile, qu'il

ne faut point préférer un bien à un autre, s'il n'est pas meilleur que l'autre; qu'il ne faut pas exclure les autres hommes de la possession d'un bien, lorsqu'ils en peuvent jouir sans nous faire aucun préjudice. A ne suivre que cette raison, il est bien certain que l'on ne chercheroit pas plutôt à satisfaire les desirs de la nature avec une fille, qu'avec une femme de joie, toutes choses étant égales d'ailleurs, & qu'on ne feroit pas plus de difficulté de prêter sa femme, que de prêter un livre. C'est ici où mon Lecteur verra clairement combien les préjugés & les passions déraisonnables nous sont nécessaires; car il verra que, si les hommes n'eussent pas été sujets à la jalousie, ils n'auroient pas rempli leur esprit de tant d'imaginations creuses qui les portent à faire dépendre leur bonheur de la sagesse d'autrui, & à préférer une novice à une maîtresse passée & bien experimentée. Cela choque toutes les regles du bon sens, & néanmoins il est bon que les hommes aient ce faux goût, ces instincts aveugles, ces préjugés, ces passions; parce qu'autrement la pudeur, l'honnêteté & l'état du mariage seroient peut-être inconnus au monde. Hélas! si chacun étoit du sentiment de ceux

qui disent que les premieres faveurs d'une fille sont les ragoûts des sots, & qui louent la pratique de quelques peuples d'Orient chez qui le mari ne veut point coucher avec sa femme, qu'après qu'un autre, payé pour cela, a passé la premiere nuit avec elle, les choses seroient bien différentes de ce qu'elles sont.

L'incontinence eût bien porté les deux sexes à s'unir ensemble; mais les hommes ne se fussent guerre souciés d'avoir une femme en propre, s'ils n'eussent été sujets qu'à l'incontinence. En ce cas-là ils eussent fait ce que font aujourd'hui les chasseurs quand la soif les presse. Ils vont à la premiere fontaine ou au premier cabaret qui se présente; ils s'y desalterent & ne sont nullement fâchés que d'autres en fassent autant. C'est ainsi qu'on en eût usé à l'égard des femmes. Tout le monde eût été du goût d'Aristippe, & par cette indifférence on eût causé de la confusion dans la société civile, & l'on eût effacé toute sorte de pudeur. Ces inconvénients, dira-t-on, n'eussent-ils pas déterminé l'homme à établir le mariage? Nullement, parce que la raison & la lumiere purement naturelles apperçoivent moins

clairement

ıent ce déſordre, que ce principe :
e faut pas s'embarraſſer de la pro-
té d'un bien qui ne nous porte pas
de commodités, lorſque nous le
édons ſeuls, que lorſque nous le
édons avec d'autres ; & c'eſt une
eſſe très-ſordide de priver les au-
d'une choſe dont ils peuvent
r, ſans qu'il nous en revienne le
ndre dommage «. Pour empê-
es effets de ce principe, il a
ue l'homme ait été jaloux, &
a providence eſt arrivée par la
e au but que la raiſon n'eût ſu
re.
ai déjà dit aſſez pour faire en-
cette penſée ; mais parce que
vre peut tomber entre les mains
aines femmes qui n'oſent pas
ner qu'elles entendent tout ce
s entendent véritablement, je
expliquer de façon qu'elles oſent,
ant bien les modeſtes, demeurer
d qu'elles m'ont compris. Je
ue donc que deux choſes ont été
ires pour établir dans le monde
priété des femmes par la voie
ſſions ou de l'inſtinct : la pre-
qu'il y eût des femmes plus pro-
donner de l'amour à certains

hommes qu'à d'autres ; la seconde que l'amour fût accompagné de la crainte que l'objet aimé ne donnât à d'autres.

Pour venir à bout de la premiere de ces deux choses, la nature a tellement mis une sage proportion entre certaines machines humaines, que les unes n'ont presque qu'à se présenter devant les autres, pour exciter en elles le mouvement du sang & des esprits animaux qui produit l'amour. On ne sauroit mieux désigner cela qu'en disant que c'est un *je ne sais quoi*, si ce n'est que l'on se veuille servir de la comparaison d'une clé & d'une serrure. Cette comparaison n'est pas mauvaise ; car puisqu'il y a des gens qui voient une infinité de femmes assez familiérement sans en devenir amoureux, & qu'ils le deviennent d'une autre dès la premiere vue, il faut bien dire qu'ils ne touchent point par leur action sur les yeux & sur les oreilles de ces hommes, l'endroit du cerveau qui s'ouvre pour donner passage aux esprits qui vont échauffer le cœur, au lieu que cette autre va frapper du premier coup sur cet endroit. Or n'est-ce pas être la clé que la nature avoit faite pour cette serrure ? Par ce moyen les

desirs vagues d'un chacun ont pu s'arrêter de telle sorte sur certaines femmes, qu'il ait méprisé pour elles toutes les autres.

Mais comme cela ne suffisoit pas pour former le lien conjugal, il a fallu que la nature ait joint ensemble l'amour & la jalousie, il a fallu que par cela même qu'un homme étoit amoureux d'une femme, il souhaitât qu'un autre n'en fût point aimé; & afin qu'il le souhaitât, il a fallu qu'il sentît beaucoup de chagrin de toutes les marques d'amitié qu'elle accordoit à un autre. Voilà de la jalousie toute pure. Les inquiétudes & les desirs qui l'accompagnent ont produit un fort bon effet; car c'est delà que sont venues les caresses & les complaisances, les plaintes & les soupirs, qui ont fait préférer un homme à tous ses rivaux. Celle qui avoit donné de l'amour en a reçu, & n'a pas été moins jalouse que son amant. Sur cela on s'est promis une fidélité réciproque, & les hommes ont regardé leurs femmes comme un bien incommunicable.

§. VII.

On ne ſauroit déterminer lequel d
ſexes a été le plutôt amoure

Si l'on me demandoit où j'ai
que l'amour a commencé plut
les hommes que par les femme
m'embarraſſeroit un peu ; car fr
ment je ne ſuis pas trop certain q
ſoit vrai. Mais comme d'ailleurs
point de certitude que cela ſoit
je trouve plus civil & plus hon
parler comme j'ai fait, que de
contraire. C'eſt le meilleur parti
dre dans les choſes problématiqu
me dira que puiſque les filles ſo
tôt prêtes à marier que les g
c'eſt une marque qu'elles ſenten
la force de la nature ; c'eſt une
raiſon, parce que la nature n'a
bli que l'on n'aimeroit qu'une p
de ſon âge, & ainſi avant qu'u

vre raiſon, tant parce que la nature n'a établi parmi les bêtes qu'un certain temps pour les opérations de l'amour, que parce qu'elle ne leur a point donné la force d'irriter leur convoitiſe par leurs penſées. Au contraire, dans le genre humain, non-ſeulement les objets émeuvent les puiſſances, mais auſſi les puiſſances s'émeuvent entre elles. Ce qu'il y a de plus vraiſemblable, c'eſt qu'à tout le moins les hommes ont été les premiers à faire paroître l'amour qu'ils ſentoient; car ſi la nature ne les a pas faits plus ſuſceptibles de tendreſſe que les femmes, elle les a faits pour le moins plus hardis & plus réſolus. Ainſi ils ont fait le perſonnage d'attaquants & le ſexe s'eſt tenu ſur la défenſive. Un Auteur moderne a dit avec beaucoup de bon ſens que les hommes ont pris pour eux le parti le moins difficile, & que la ſageſſe de la nature a éclaté en cela: ſa raiſon eſt que les hommes ſuivent leur penchant quand ils attaquent, au lieu que les femmes s'oppoſent à leur penchant, quand il faut qu'elles ſe défendent; que le ſexe défendeur n'a dû ni être ſi foible qu'il ſe rendît d'abord, ni ſi fort qu'il ne ſe rendît jamais; que c'eſt-là le caractere des femmes, & que

ce ne seroit peut-être pas celui des hommes.

§. VIII.

Commodités que les Prêtres & les Moines ont de se divertir avec les femmes.

Il est certain que les moines & les prêtres ont de grandes commodités pour se bien mettre dans l'esprit du sexe. Premiérement ils connoissent par le moyen des confessions les besoins & les nécessités de la nature, les pensées impures qui s'élevent dans l'imagination, certains menus-plaisirs que l'on se donne en secret, & tout ce en général que l'incontinence fait faire ou souffrir. Ils sont si adroits & si curieux à questionner leurs pénitentes, qu'il n'y a si petite tentation qu'ils ne leur fassent avouer, avec les circonstances des temps, des lieux, des personnes & des manieres. Et c'est sans doute la raison pourquoi les femmes sont plus longtemps à confesse que les hommes ; ce qui n'arriveroit pas si les confesseurs étoient des femmes ; car alors, comme le dit un jour fort agréablement un Roi d'Espagne, ce ne seroit pas les hommes qui seroient le plu-

ιédiés. Or qui doute qu'un hom-
i connoît si particuliérement les
ιtions & les actions les plus secre-
femmes ne soit plus propre qu'un
. les faire condescendre à ses desirs
:s.

re cela ces Messieurs ont des
s merveilleuses pour s'impatro-
ans les familles. Ils trouvent les
; gens persuadés que leurs visites
ntes répandent la bénédiction du
r une maison : ils profitent d'une
tion si favorable, & par ce moyen
se familiarise avec eux sans qu'on
ve à redire, parce que ces longs
ens que l'on a avec eux, ces tê-
te si fréquents peuvent passer
es consultations sur quelques cas
science, & sur les moyens de se
r de ses mauvaises habitudes. Ne
: pas que la nature ne songe à elle
es occasions. Ceux qui sont un
fficiles sur ce chapitre & qui con-
ıt bien les moines & les curés,
rent rien de bon de tous ces com-
;.

plus combien y a-t-il de bonnes
s qui craignant l'indiscrétion
:une éventé qui seroit bien fâ-
e l'on doutât dans le monde du

ſuccès de ſes galanteries, ſont des Lucreces à ſon égard, tandis qu'elles ne refuſent rien à Mr. le Curé, au Révérend Pere celui-ci, au très-révérend Pere celui-là, que la bienſéance oblige à ſe taire?

Combien d'autres préferent les careſſes amoureuſes de ces Meſſieurs à celles d'un homme du monde, par la raiſon qu'elles ſe perſuadent que les hommes du monde, n'ayant point de meſures à garder, s'épuiſent & s'énervent dans le fréquent uſage des plaiſirs, & que les autres n'ayant pas toujours l'occaſion en main, ſont toujours frais, vigoureux, & bien affamés. De quelque cauſe que cela vienne, un homme ſorti de chez les Jéſuites nous aſſure que s'il oſoit nommer les grandes Dames, auſſi bien qu'il nomme par leur nom & ſurnom ceux de cet ordre qui ont eu des avantures galantes, il feroit trembler les Gentils-hommes, frémir les Préſidents, rougir les conſeillers, blémir les avocats, pâlir même les Tréſoriers & des Gouverneurs de places frontieres; mais, dit-il, il faut ici faire par diſcrétion comme les Perſes dans leurs cérémonies, mettre le doigt ſur la bouche, & admirer ces indici-

les mysteres. C'est le P. Jarrige qui
e vante ainsi d'avoir en main de quoi
etter l'épouvante dans l'ame de tant
le maris. Et qu'on ne dise pas qu'il
publié cela par un esprit de calom-
ie dont il s'est repenti depuis publi-
quement ; car selon la remarque de
quelques Auteurs Catholiques, il n'a
ésavoué en particulier aucune des his-
oires scandaleuses qu'il avoit rappor-
ées, ce qui est une preuve indubita-
le de leur vérité, puisque les Jésuites
u milieu desquels il publia sa rétra-
tation, n'auroient pu lui donner l'ab-
olution d'avoir avancé contre eux tant
le calomnies, sans l'obliger à en recon-
noître publiquement la fausseté, si les
aits qu'il avoit rapportés n'avoient pas
té véritables.

Enfin, puisqu'il faut tout dire, la
multitude des couvents de Religieuses,
où il y a tant de filles dévorées par les
flammes de l'incontinence, & où les
gens d'Eglise ont toujours eu l'adresse
de s'insinuer, nous persuadent que les
vœux du célibat favorisent fort les en-
treprises amoureuses, principalement
lorsque la discipline est aussi relâchée
qu'elle l'est à-présent. Aussi la plûpart
des filles aiment mieux un cloître qu'un

mari, en Eſpagne & en Italie, parce que la garde ſévere d'un mari jaloux y eſt plus difficile à tromper que celle d'une ſupérieure, *quæ non ignara mali miſeris ſuccurrere diſcit.* Non François qui ont voyagé dans ce pays-là, étourdiſſent le monde du récit de leurs aventures galantes avec des Nonnains, & ſe louent extrêmement de leur courtoiſie. Ce ne ſont pourtant point les Cavaliers qui font le mieux leurs affaires avec ces charitables recluſes : ce ſont les moines & les eccléſiaſtiques par tout pays.

Leur célibat eſt mille fois plus doux que le mariage pour des gens nés voluptueux. Car ceux qui ſont poſſédés de l'eſprit de libertinage ne trouveroient rien de plus incommode que d'être obligés de fixer leurs amours à un ſeul objet ; mais rien de plus doux que d'aller de belle en belle & de ſe divertir tantôt avec la femme de ſon voiſin, tantôt avec celle de ſon ami, tantôt dans un cloître avec les chaſtes épouſes du Seigneur.

Jouir de la femme ou de la fille d'autrui, c'eſt plaiſir tout pur, c'eſt voir toujours le ſexe par ſon beau côté : s'embarraſſer dans le mariage, c'eſt

acheter bien cher le plaiſir de la jouiſſance : c'eſt pour un plaiſir mille douleurs. Il faut eſſuyer tous les chagrins de ſa compagne. Les ſoucis & les querelles domeſtiques, le ſoin des enfants, & mille autres choſes de cette nature, empoiſonnent le peu de bien qu'on y peut goûter.

Voilà comment les Prêtres & les Moines ſavent tirer parti de leur état. Delà eſt venu ce proverbe milanois, *veux-tu te damner, fais-toi Prêtre*. C'eſt ce qui faiſoit dire à Polidore Virgile en parlant du célibat des Prêtres : » Tant s'en faut que cette chaſteté » forcée ait ſurpaſſé celle des gens ma» riés, qu'il n'y a point de vice qui » ait cauſé plus de honte au Clergé, » plus de mal à la Religion, & plus » de chagrin aux bonnes ames, que » l'impudicité des Prêtres. C'eſt pour» quoi il ſeroit peut-être également à » ſouhaiter & pour le bien de la Répu» blique & pour celui des Eccléſiaſti» ques, qu'enfin on leur reſtituât le » droit de contracter le mariage, dont » il leur ſeroit plus aiſé d'obſerver les » loix ſans infamie que de ne ſe point » ſouiller dans le célibat. «

Du Mariage des Prêtres.

Joseph Hall, célebre Prélat Anglican, dont il a été question en parlant des disputes des Arméniens & des Gomaristes, traite entre autres controverses celle du vœu de célibat dans une lettre intitulée, *Discours Apologétique touchant le mariage des Personnes Ecclésiastiques.* Elle ne couta que trois heures à l'Auteur, & que trois feuillets. Elle est de 23 pages *in*-12 dans la Traduction Françoise de Jaquemot. Douze ans après qu'elle eut paru, un Prêtre Anglois la réfuta par un Ecrit de 380 pages. Joseph Hall lui répliqua avec une extrême promptitude par un livre qu'il intitula *Apologie pour l'honneur du Mariage des personnes ecclésiastiques contre les malicieuses calomnies de C. E. Prêtre Pseudo-Catholique.* Il le publia en Anglois l'an 1620. La Traduction Françoise de Jaquemot, fut imprimée à Geneve l'an 1665, & contient 362 pages *in*-12. L'Auteur fut bien-aise de trouver sa diligence, *afin que son outrecuidé Adversaire, & ses Partisans séduits, pussent voir comment un mariage bien ordonné n'est*

point cause de la fetardise & stupidité de nos esprits, ni de la lâcheté de nos mains. Tout marié qu'il étoit, il acheva cette réponse, & il l'écrivit *par deux fois de sa propre main* en fort peu de temps, quoiqu'il travaillât à cela *comme par récréation & divertissement des plus importantes affaires de sa vocation, lesquelles le pressoient alors plus qu'à l'ordinaire.* Ceci nous donne sujet de conjecturer que le Prêtre Anglois s'étoit servi du lieu commun que le mariage détourne trop de l'étude. Il étoit échappé à Mr. Hall quelques expressions qui semblent signifier que la continence est impossible; & on l'embarrassa un peu par les conséquences que l'on tira de cette These. Voici l'une des objections du Prêtre Anglois. *Mr. Hall a été absent en France; la chair est fragile, les tentations sont fréquentes, si est ce qu'il auroit pris à grand desdain & mépris d'estre soupçonné de quelque déshonnesteté tant alors que avant son mariage : Si Mr. Hall a bien pu vivre si long-temps chastement, pourquoy n'auroit pu vivre ainsi plus longuement?* Il répond que cette conclusion ne vaut rien, & il la compare à celles-ci : » Un bon nageur peut re-

» tenir son soufle sous l'eau pour quel-
» ques minutes de temps, pourquoy
» ne le pourroit-il pas aussi retenir pour
» une heure? pourquoy non pour plus
» long-temps? Un Papiste dévot peut
» bien jeusner après avoir desjeusné,
» jusques à son disner après midy, pour-
» quoi donc ne pourroit-il pas jeusner
» une semaine entiere? pourquoy non
» un mois? pourquoy non autant de
» temps que *Eve* la fille de Meurs"?
Après cela il répond entre autres choses que St Paul ayant permis aux mariés de se séparer *pour un temps par consentement mutuel, afin qu'ils vaquent à jeusne & à oraison*, leur commande *de retourner ensemble, afin que Satan ne les tente à cause de leur incontinence*. Ce qui suppose que de ce qu'on peut se contenir quelques jours, il ne s'en suit pas qu'on puisse le faire toute sa vie. *Là où il y a de l'impossibilité*, objecte-t-on à Mr. Hall, *ou de la nécessité, il n'y a point de péché, point de conseil; comme nul homme ne péche en ce qu'il ne fait pas de nouvelles estoiles, ou en ce qu'il ne fait pas des miracles.* » Il répond que
» c'est un vieux argument qui a sou-
» vent esté sonné aux oreilles d'Augus-
» tin & de Prosper de la part des Pé-

» lagiens". On lui objecte encore ceci : *Le pere ne peut blâmer son enfant d'incontinence ; se contenir implique de l'impossibilité : se pourvoir d'un mari ou d'une femme, n'est pas un œuvre qui se fasse seulement en une heure, & cependant que feront-ils ?* Certainement répond-il, » ce personnage entend parler de ces
» chaudes régions de sa Religion, où ils
» sont si bouillants qu'il faut qu'on leur
» permette des bordeaux au moins de
» l'un des sexes : Autrement quelle
» étrange violence est celle-cy qu'il
» conçoit ? Comme notre *Junius* a res-
» pondu à son *Bellarmin*, en cas sem-
» blables, *Hic homo sibi videtur agere*
» *de equis admissariis ruentibus in ve-*
» *nerem, & de hyppomane, non de ho-*
» *minibus ratione præditis.* Il parle
» comme s'il avoit à faire avec des Es-
» talons, non avec des hommes, non
» avec des Chrétiens, entre lesquels
» l'on doit présupposer qu'il y ait un
» ordre décent, & convenable, & un
» deu escard au temps & aux choses
» qui sont de saison & expédientes" :
Enfin on lui objecte les cas de divorce : *Le mari & la femme sont séparés sur quelque discord, ou maladie : Que feront-ils ? Il est impossible de vivre en*

continence à c'est homme-là. Je réponds que si c'est seulement leur volonté qui les sépare, il faut qu'elle cede à la nécessité. La dissention ne les doit pas dispenser ou distraire du remede nécessaire du péché : Que si c'est la nécessité, elle trouve du soulagement en leurs prieres. S'ils invoquent & reclament celuy qui les appelle à continence par cette sienne main, il les exaucera & leur donnera moyen de perseverer. Et pourquoy non donques en la nécessité de nos vœux ? Cette-cy est une nécessité qui procede de nostre invention, celle-là procede de luy. Il s'est obligé à tenir ses propres promesses, & non les nostres..

Quiconque examinera sans prévention ces réponses de Mr. Hall, les trouvera un peu bien foibles. C'est en vérité un combat semblable à celui d'un Général d'armée qui s'étant trop avancé dans le Pays ennemi ne s'en retire qu'avec la perte de l'arriere-garde. Tout Ecclésiastique qui avouera que la continence surpasse les forces humaines, & qui donnera cette raison pourquoi il s'est marié, rendra fort suspect le temps qui a précédé ses nôces, temps où il étoit encore plus jeune que lorsqu'il a pris une femme. Car si pour se justifier

quant à ce temps-là il alléguoit qu'il avoit vécu ſans amour ; mais qu'enfin une certaine femme l'ayant touché par certaines ſympathies qui ſe trouvent dans la nature & par certaines proportions machinales entre les objets & les facultés, il s'étoit ſenti privé de la force de ſe contenir qu'il avoit eue auparavant ; ſi dis-je, il ſe ſervoit d'une telle Apologie, il s'expoſeroit à des queſtions fort importunes & embarraſſantes. Comment avez-vous fait, lui diroit-on, depuis cette fatale rencontre qui vous a rendu amoureux ? Vous avez été occupé cinq à ſix mois, un an peut-être, à la recherche de l'objet aimé, & à régler avec les parents les conditions. Votre amour vous ôtoit la continence, il falloit donc que vous tombaſſiez dans le déſordre. Mais qu'euſſiez-vous fait ſi une femme mariée vous eût frappé par ces ſympathies, ou par ces proportions dont vous parlez ? Euſſiez-vous pu vous contenir ? Si cela eſt, l'amour & la continence ne ſont point incompatibles, & vous tombez en contradiction. Si vous n'euſſiez pas pu vous contenir, vous euſſiez tombé dans l'adultere ou réellement ou de volonté.

Mais ſi après votre mariage votre

servante, qui sera peut-être & plus jolie & plus jeune que votre épouse, se trouve placée à votre égard dans ces proportions machinales, vous voilà amoureux d'elle, & par conséquent incapable de vous contenir. La même chose arrivera si une femme mariée se rencontre dans les mêmes proportions; & ainsi l'on ne peut compter sur votre vertu: on peut craindre tous les jours quelque scandale de votre conduite, ou pour le moins vous considérer comme une personne dont la vertu est appuyée sur un mauvais fondement. Il est sûr qu'un homme que sa profession engage, non seulement à bien vivre, mais aussi à passer pour chaste, ne peut bonnement & honnêtement reconnoître qu'il s'est marié parce qu'il lui étoit impossible de se contenir. Il doit dire qu'il l'auroit pu, & qu'il n'a pris une femme qu'afin d'avoir des enfants, & une société domestique & de confiance, &c. Concluons que la controverse du célibat ne peut être bien traitée, si l'on ne prend pas garde à ne se pas trop exposer au canon de l'ennemi. Mr. Hall est beaucoup plus fort quand il allégue les mauvais effets des vœux monastiques, les citations ne lui manquent point. En

voici une. *Nos hiſtoires ne nous diſent-elles pas qu'au regne d'Henry troiſieme,* Robert Groſſeteſte, *le fameux Evêque de Lincolne, en ſa viſite fut contraint de rechercher la virginité de leurs nonains, en preſſant leurs mamelles,* indignum ſcribi, *comme eſcrit* Mathieu Paris.

Au reſte ce n'eſt pas ſeulement dans les communions proteſtantes qu'on a cru l'impoſſibilité de ſe contenir : il y a eu des catholiques Romains qui ont eu la même penſée ; car ils ſe moquoient des Eccléſiaſtiques qui s'aſtenoient de l'adultere & de la fornication, & ils les prenoient ou pour des Ennuques, ou pour des Sodomites, & il y avoit des paroiſſes où l'on exigeoit du Curé qu'il eût une concubine : on ne croyoit pas ſans cela que l'honneur des femmes fût à couvert, & cela même ne les mettoit pas hors de péril. C'eſt Nicolas de Clemaugis qui nous raconte ces choſes. *Taceo de fornicationibus & adulteriis* (Clericorum) *à quibus qui alieni ſunt, probro cæteris ac ludibrio eſſe ſolent, ſpadoneſque aut ſodomitæ appellantur ; denique laici uſque adeò perſuaſum habent nullos cœlibes eſſe ut in pleriſque parochiis non aliter velint Presbyterum*

tolerare, nisi concubinam habeat, quo vel sic suis sit consultum uxoribus, quæ nec sit quidem usquequaque sunt extra periculum.

§. X.

Si le Magistrat peut & doit punir la Paillardise?

ALEXANDRE ALES, Théologien célébre de la Confession d'Augsbourg, au XVI. siecle, étant professeur à Francfort sur l'Oder, eut une dispute sur cette question, avec un Anonyme. On entend assez que cette dispute ne rouloit point sur l'adultere, mais sur la simple fornication; car encore que la punition de l'adultere soit une chose aussi rare que ce crime-là est fréquent, elle passe néanmoins pour légitime entre les docteurs Chrétiens. Ales n'avoit donc à combattre qu'un Antagoniste, qui lui soutînt, que le Magistrat ne peut ni ne doit punir la fornication. On différa de prononcer sur cette dispute; & il y a beaucoup d'apparence qu'Ales indigné de ce délai ne voulut plus demeurer parmi les gens qui se déclaroient si favorables à l'impunité des

fornicateurs. L'indignation ne ſiéoit pas mal dans un tel cas à un Profeſſeur en Théologie, qui avoit vu la naiſſance de la Réformation, & qui devoit naturellement eſpérer qu'il ne vivroit pas aſſez pour voir revenir la morale au premier relâchement. Rien ne pouvoit faire plus d'honneur à la religion proteſtante, que la ſévérité des maximes qui ſe rapportent à la chaſteté; car l'obſervation de ces maximes eſt le triomphe le plus mal aiſé à obtenir ſur la nature, & celui qui peut le mieux témoigner que l'on tient à Dieu par les liaiſons réciproques de ſa protection & de ſon amour. C'étoit donc un grand ſujet de ſcandale, que dès l'an 1542, un théologien proteſtant, qui ſoutenoit que les Magiſtrats peuvent & doivent punir les fornicateurs, trouvât des oppoſitions, & y ſuccombât en quelque maniere. Aujourd'hui que l'on eſt tout accoutumé à la tolérance de ce crime, perſonne preſque ne s'en offenſe. Un fort honnête homme m'a aſſuré depuis peu, que les Magiſtrats de Strasbourg ont une telle indulgence pour une fille qui s'eſt laiſſé faire un Enfant, que pourvu qu'elle leur vienne payer l'amende à quoi ces ſortes de fautes ſont taxées, ils

lui donnent la réintégrande, ils la réhabilitent dans sa premiere réputation, ils établissent des peines contre tous ceux qui oseroient à l'avenir lui faire le moindre reproche. Voilà sans doute un privilege plus singulier que celui de donner des Lettres de réhabilitation aux familles qui ont dérogé à leur Noblesse; & s'il étoit permis de rire dans une matiere de cette importance, on diroit que les Magistrats de Strasbourg ont dû nommément stipuler la conservation de ce privilége, lorsqu'ils ont capitulé avec la France, & lorsqu'après la paix de Ryswyck ils ont demandé le renouvellement de leur capitulation. Je sais bien que par leur prérogative ils ne croient point faire mentir cet axiome certain & incontestable de l'antiquité. *Nulla reparabilis arte læsa pudicitia est; deperit illa semel.* Ils ne prétendent point rétablir, physiquement parlant, la virginité perdue; ce seroit combattre le vrai sens de l'axiome: mais moralement parlant, ils prétendent la restituer; puisqu'ils prennent sous leur protection la rénommée d'une mal honnête fille, & qu'ils la mettent à couvert de la médisance, de sorte qu'elle peut aller par-tout la tête lévée, aussi sûrement

qu'une honnêté fille. On dit même que l'efficace de leur ſentence eſt telle, que les filles, qui ont eu des enfants, & qui en payant l'amende ont obtenu la réhabilitation, trouvent un mari auſſi aiſément, & preſqu'auſſi avantageuſement, que ſi elles n'avoient point fait cette faute. Mais j'attribuerois plutôt cela au peu de délicateſſe des hommes qui les épouſent, qu'à leur perſuaſion de l'efficace de la ſentence. Quoi qu'il en ſoit, nous pourrions dire à ceux qui ſuppoſent qne le payement d'une amende répare les crimes de cette nature, ce que l'on a dit à ceux qui s'imaginoient qu'un peu d'eau claire effaçoit la tache d'un homicide :

Ah! nimium faciles, qui triſtia crimina cædis
Fluminea tolli poſſe putatis aquâ (a).

Ce même homme m'aſſura, que ce qu'il ſavoit très-certainement des coutumes de Strasbourg, il l'avoit auſſi oui dire touchant pluſieurs autres endroits de l'Allemagne. De telles loix euſſent bien mis en colere le Théologien dont je parle ; car tant s'en faut que ce ſoit punir la fornication, que c'eſt

(a) *Ovidius Faſtor. lib. II. vs. 45.*

en quelque maniere la récompenser, vu que l'avantage de se produire partout, sans la crainte d'aucun reproche ni d'aucune médisance, est un bien qui surpasse de beaucoup le préjudice de l'amende que l'on a payée, qui n'est pas quelquefois la moitié du gain que l'on a fait en s'abandonnant.

J'ai ouï dire à des personnes bien judicieuses, que l'usage d'une infinité de pays est plutôt une récompense qu'une peine de la fornication. Cet usage est que ceux qui se reconnoissent les peres d'un bâtard, soient condamnés à le nourrir, & à donner à la mere quelque somme de deniers. L'ordre de pourvoir à la nourriture de l'enfant ne peut point passer pour une peine, puisque le droit naturel a établi clairement cette obligation. On ne peut donc compter pour peine que l'argent qui est donné à la fille : mais, outre que c'est un châtiment fort léger à l'égard du pere, c'est à proprement parler une recompense à l'égard de la mere. » Or c'est une chose » bien étrange, disoient ces Messieurs » là, que les Tribunaux Chrétiens aju» gent des recompenses à des filles pour » avoir perdu leur honneur, en scanda» lisant le public ». Quelqu'un leur ré-

pliqua, que la perte qu'elles avoient faite, qui leur rendoit à l'avenir plus difficile la rençontre d'un mari, demandoit comme un acte de justice qu'on leur procurât quelque dédommagement.
» Non, répondirent-ils, ce n'est point » un acte de justice : c'est une faveur ; » c'est une grace : la justice ne demande » pas que des personnes qui ont souf- » fert du dommage par la transgression » volontaire des Loix de Dieu, & des » loix de l'honneur humain clairement » connues, obtiennent un dédomma- » gement, & si le souverain vouloit » répandre des graces, il devroit choisir » des sujets plus dignes. Obligeroit-on » les hommes à récompenser une fille, » qui, en commettant un vol pour l'a- » mour d'eux, & à leur instigation, » se seroit estropiée ou d'un bras, ou » d'une jambe ? Tant s'en faut qu'un » Juge lui fît obtenir quelque gratifi- » cation qui réparât le dommage qu'elle » auroit souffert, qu'il les condamne- » roit à des peines corporelles. Il arri- » veroit la même chose dans tous les » cas punissables où elle perdroit quel- » que membre, en exécutant les con- » seils d'un homme. Il n'y a que la for- » nication qui soit exceptée de cette

» regle : appellons-la donc *le delict commun & le cas privilegié*, termes consacrés séparément à d'autres choses, & sur quoi il parut un livre à Paris, l'an 1611 (*a*) ». Quelqu'un allégua là-dessus, que les Magistrats d'Amsterdam, fatigués de la multitude de servantes, qui accusoient de leur grossesse quelqu'un des fils de la maison, avoient fait un réglement, que désormais on ne donneroit à ces sortes de créatures que 25 florins, moyennant quoi elles seroient obligées de nourrir l'enfant : qu'ils avoient cru par-là mettre un frein à la débauche ; car ils voyoient que le profit, qu'elles retiroient de leur mauvaise conduite, les engageoit ou à faire des avances, ou à succomber à la premiere sollicitation, & qu'en un mot leur lasciveté devoit être privée de toute espérance de gain, & non pas encouragée par l'espérance des sommes que les Tribunaux leur adjugeoient. Mais il y eut des gens qui répondirent qu'il n'est pas certain qu'on ait fait de telles loix à Amsterdam, quoique le bruit s'en soit répandu dans les autres villes du pays. Que cela soit vrai ou faux, il est tou-

(*a*) Il est composé par *Benigne Milletot*, conseiller au Parlement de Dijon.

jours certain que cela prouve, qu'on n'ignore pas que la conduite ordinaire des Tribunaux est trop favorable à la fornication, & qu'elle excite beaucoup plus les filles à se débaucher, qu'à se contenir, & il paroît clairement que les Souverains, qui font punir les transgresseurs du Décalogue, ne se reglent point sur ce que Dieu est offensé; mais sur le préjudice temporel de l'Etat. C'est pour cela qu'ils punissent les voleurs, & les homicides; mais parce que la fornication semble plus utile que préjudiciable au bien temporel de l'Etat, ils ne se soucient point de la punir, & ils se conduisent d'une maniere à faire juger qu'ils ne sont pas fâchés qu'on peuple leurs villes *per fas & nefas*. S'ils avoient à cœur la pratique de la Loi de Dieu sur ce point-là, ils fortifieroient la crainte de l'infamie, au lieu de la faire évanouir: ils feroient payer des grosses amendes applicables, non pas aux filles qui auroient forfait, mais aux hôpitaux: ils imprimeroient une flétrissure, tant à celui qui auroit été le tentateur, qu'à celle qui auroit mal résisté à la tentation: & comme le déshonneur parmi les personnes de basse naissance n'est pas un frein assez fort pour arrêter une cer-

taine coquetterie, qui anime le tentateur, qui le prévient, qui lui assure le triomphe avec la derniere facilité, ils employeroient une peine plus réelle, & dont ils trouveroient aisément de bons moyens.

La discipline Ecclésiastique est tombée à-peu-près dans le même relâchement. Il n'y a que peu d'années (*a*) que le précepteur d'un Gentilhomme s'attacha dans une ville de... à une jeune coquette, & qu'il en obtint bien-tôt tout ce qu'il voulut. Dès que les parents eurent connu qu'elle étoit grosse, ils travaillerent à lui faire avoir pour mari ce galant-là. Il fit le rétif; car outre que la facilité de sa conquête n'étoit pas un grand attrait à aimer pour le Sacrement; il ne croyoit point être le seul qui eût eu part au gâteau, ni que l'enfant fût son ouvrage plutôt que celui d'un autre. Le seul moyen de venir à bout de lui fut la menace, que s'il n'épousoit cette fille, il perdroit le Bénéfice qu'il avoit en Angleterre. Il l'épousa donc; & par ce moyen il conserva son Bénéfice. Voilà comment la coquetterie fut recompensée: la coquetterie, dis-je, qui avoit été poussée jusques à l'excès le plus scanda-

(*a*) *On écrit ceci l'an 1698.*

x. Que diroient les anciens, s'ils re-
ioient aujourd'hui au monde ? Quel
et n'auroient-ils pas de s'écrier en
tant les yeux sur la face de l'Eglise,
*omus antiqua, quam dispari domi-
ris Domino!* c'est-là la destinée de
ites les les Religions, aussi-bien que
le de tous les corps politiques, de se
er en vieillissant. Les hommes sont
s corrompus dans leur jeunesse, que
is leur âge avancé. Il en va tout au-
ment des Républiques. Il n'est rien
que les loix naissantes & toutes neu-
. Les loix sont comme le pain & les
s, *pan d'un di, ovo d'un hora.* L'é-
florissant d'un Code, (j'entends ici
ratique & l'observation) est celui de
ifance. Voyez la plainte d'un Poëte,
i avoit décrit quelques abus du siécle
iuguste. Elle ressemble à celle de Jé-
Christ, *du commencement il n'étoit
ainsi :*

> *Non ita Romuli*
> *Prescriptum & intonsi Catonis*
> *Auspiciis veterumque norma* (a).

: cet endroit-là, les sectes & les com-
nautés, &c. ressemblent à l'homme

(a) Horat. Od. XV, *Lib. II. vs.* 10.

qui n'eſt innocent qu'au berceau, & un peu après.

Notons qu'il y a encore quelques pays proteſtants où l'on a gardé quelques reſtes de ſévérité contre la fornication, tant à l'égard des filles, qu'à l'égard des hommes. Mais je ſuis ſûr que notre Alexandre Ales en demanderoit davantage. Que diroit-il des autres pays?

Ne finiſſons pas, ſans dire que les Tribunaux qui ajugent un profit pécuniaire aux fornicatrices, ou qui condamnent même à les épouſer ceux qui les ont débauchées, font cela pour éviter pluſieurs inconvénients; mais quoi qu'il en ſoit, ils fomentent par cette conduite les déſordres de l'impureté; car chaque ſentence qu'ils prononcent ſur ce point-là eſt un bien réel pour une perſonne, & un motif d'eſpérance pour vingt autres. Chaque fille, qui parvient au mariage par cette route, fait naître l'envie à pluſieurs autres de tenter le même moyen. On a compris cet abus en France: le nouveau code n'y eſt pas auſſi favorable que le vieux à cette eſpece de filles qui profitent trop des privileges du ma-

!. C'eſt un Sacrement qui a des
ıs rétroactives, & qui, comme ce-
e pénitence, eſt une planche après
ıufrage. Il faut rentrer au port de
ıneur, il répare les vieilles brê-
, il donne la qualité de légitime
s enfants qui ne la poſſédoient
Je ne dis rien du voile épais
il peut couvrir les nouvelles brê-
, les fautes courantes, & le péché
idien.





PARALLELE DE L'ATHÉISME *ET* DE L'IDOLATRIE.



§. I.

L'imperfection est pour le moins aussi contraire à la Nature de Dieu que le non être.

J'AI ouï dire à un des plus habiles hommes de France que l'Idolâtrie étoit pour le moins aussi abominable que l'Athéisme. Permettez-moi de vous rapporter une partie de ses raisons, & de les paraphraser ou commenter, selon que je le jugerai à propos.

Il disoit en premier lieu, qu'il est autant pour le moins contre la Nature Divine, d'être divisé en un très-grand nombre de Divinités différentes & sujettes aux défauts que l'on reconnois-

ſoit dans les Dieux du Paganiſme, que de n'être point du tout. Ainſi les Idolâtres qui nient que Dieu ſoit un, & au-deſſus de l'infirmité, forment un jugement auſſi abſurde pour le moins, & auſſi déſavantageux à Dieu, que les Athées qui nient ſon exiſtence; car comme l'a fort bien remarqué Mr. le Marquis de Pianezze, croire que Dieu n'eſt point, eſt un ſentiment moins outrageux pour lui, que de le croire ce qu'il ne doit pas être. (a) *Si Dieu n'eſt point unique*, dit Tertullien, *il n'eſt point, parce que nous trouvons plus de dignité à n'être point, qu'à être autrement que l'on ne doit.* Il y a donc plus d'extravagance, plus de brutalité, plus de fureur, plus d'aveuglement dans l'opinion d'un homme qui admet tous les Dieux des Grecs & des Romains, preſque infinis en nombre, & agités de toutes les paſſions, & ſouillés de tous les crimes qui ſe voient parmi les hommes, que dans l'opinion d'un Athée. Plutarque eſt allé encore plus avant; car il a dit qu'on fait plus de tort à la Divinité,

(a) *Deus ſi non unus eſt, non eſt, quia dignius credimus non eſſe quodcunque non ita fuerit, ut eſſe debebit.* Tertull. contre Marc. *l.* 8. *cap.* 3.

en la croyant telle que les superstitieux se la représentent, qu'en croyant qu'elle n'est rien. » Je ne puis assez m'étonner, » dit-il, qu'on dit que l'Athéisme est » une impiété : cela se devroit dire de » la superstition, & non pas de l'A- » théisme ; car il est bien vrai qu'Ana- » xagoras fut condamné autrefois com- » me impie, pour avoir soutenu que le » Soleil étoit une pierre ; mais person- » ne n'a encore dit que les Cimmériens » qui ne croyent pas qu'il y ait de So- » leil au monde, soient impies pour ce- » la. Quoi ! celui qui ne croit pas qu'il » y ait des Dieux, est impie, & celui » qui croit qu'ils sont tels que les su- » perstitieux se le figurent, n'a-t-il » pas une opinion dont l'impiété sur- » passe de beaucoup celle de l'Athée ? » Pour moi j'aimerois bien mieux que » tous les hommes du monde dissent, » que jamais Plutarque n'a été, que » s'ils disoient, Plutarque est un hom- » me inconstant, leger, colere, qui se » ressent des moindres offenses, qui se » met en mauvaise humeur pour rien, » qui se fâche, si on ne l'appelle aux » belles assemblées, qui se met aux » champs, si quelqu'un ayant des af- » faires, ne lui est pas venu faire la cour

» au matin, c'eſt un homme qui vous » déchireroit à belles dents, ſi vous » aviez paſſé à côté de lui ſans l'abor- » der & le ſaluer; il feroit prendre vo- » tre fils, & lui feroit donner la gêne » en ſon logis, ou dès la nuit ſuivan- » te, il feroit lâcher des bêtes ſauva- » ges ſur vos terres, pour en ravager les » fruits.

§. I I.

L'idolâtrie eſt le plus grand de tous les crimes, ſelon les Peres.

La ſeconde raiſon eſt, que les Peres de l'Egliſe ont dit ſans nulle exception, que l'Idolâtrie eſt le principal crime du genre humain, le plus (*a*) grand péché du monde, le plus (*b*) grand de tous les péchés, (*c*) le premier & le dernier de tous les maux. (*d*) Le Docteur angélique eſt dans le même ſenti-

(*a*) *Principale crimen generis humani, ſummus ſæculi reatus.* Tertul. de Idolatr. c. 1.
(*b*) *Summum delictum.* Cyprian. Epiſt. 10.
(*c*) Gregor. Nazianz. *orat.* 38.
(*d*) *In peccatis quæ contra Deum committuntur, quæ tamen ſunt maxima, graviſſimum eſſe videtur, quod aliquis divinum honorem creaturæ impendat, quia quantùm eſt in ſe facit alium Deum in mundo minuens principatum divinum.* Secund. 2. Quæſt. 94. art. 3.

ment, puiſqu'il dit, » que de tous les
» péchés que l'on commet contre
» Dieu, qui ſont néanmoins très-
» grands, le plus énorme ſemble être
» celui par lequel on rend à la créa-
» ture les honneurs divins, parce qu'au-
» tant qu'on le peut, on introduit un
» autre Dieu dans le monde, & l'on
» diminue l'empire de la Divinité. »
Le crime des Chrétiens qui ſacrifioient
aux Idoles durant la perſécution, s'ap-
pelloit *prévarication*, & ne ſe remet-
toit pas même à la mort, ſelon l'an-
cienne diſcipline, & excluoit pour jamais
de l'entrée du Clergé.

§. III.

Les Idolâtres ont été de vrais Athées en un certain ſens.

La troiſieme raiſon eſt, que ſi l'on y
prend bien garde, l'on trouvera que les
Idolâtres ont été de vrais Athées, auſ-
ſi deſtitués de la connoiſſance de Dieu
que ceux qui nient formellement ſon
exiſtence. Car comme ce ne ſeroit point
connoître l'homme, que de s'imaginer
que l'homme eſt du bois; de même ce
n'eſt point connoître Dieu, que de s'i-

maginer que c'est un être fini, impar-
ait, impuissant, qui a plusieurs com-
agnons. De sorte que les Païens
'ayant connu Dieu que sous cette idée,
n peut dire qu'ils ne l'ont point connu
u tout & qu'ils détruisoient par leur
:ée ce qu'ils établissoient par leurs pa-
oles, comme on la remarqué d'Epicu-
:. (a) Et c'est ce qu'a voulu dire (b)
aint Paul, lorsqu'il reproche aux Païens,
u'ayant connu qu'il y avoit un Dieu,
; ne lui avoient pas pourtant donné la
oire qui lui est due, mais qu'au lieu
: cela, ils s'étoient perdus dans leurs
iins raisonnements, & s'étoient plon-
:s dans des extravagances, des folies,
des ténébres prodigieuses, jusqu'à ré-
uire la gloire du Dieu incorruptible,
un oiseau, d'un serpent, & d'une bê-
à quatre pieds. C'est dire proprement,
u'ils avoient cru connoître Dieu, mais
ue leur connoissance étoit devenue un
hantôme chimérique & si rempli de
ontradictions, qu'ils étoient tombés
ans une ignorance totale du Dieu qui
fait le ciel & la terre. Ailleurs (c) cet

(a) *Epicurum Deos verbo posuisse, revera sustulisse.* Ci-
cero 3. de Naturâ Deorum.
(b) Epist. ad Roman. c. 1.
(c) Epist. ad Ephes. c. 2.

Apôtre dit formellement, que les Gentils étoient ſans eſpérance & ſans Dieu au monde.

§. IV.

La connoiſſance de Dieu ne ſert à un Idolâtre qu'à rendre ſes crimes plus atroces.

S'il y a quelque différence entre l'Athéiſme d'un Idolâtre, & celui d'un Athée, c'eſt principalement en ce que l'Athéiſme de l'Idolâtre ne diminue en rien l'atrocité de ſes crimes, au lieu qu'un homme qui eſt Athée, pour être né parmi ces peuples, que l'on dit qui de temps immémorial ne reconnoiſſent aucune divinité, trouvera quelque diminution de peine par le moyen de ſon ignorance; car en bonne Théologie, & par l'expreſſe déclaration de (a) Jeſus-Chriſt, ceux qui ſavent la volonté de leur maître, & néanmoins ne la font pas, ſeront plus ſévérement punis, que ceux qui ne l'ont ni faite, ni connue; ce qui ſuppoſe manifeſtement qu'il y a plus de malice dans la conduite des premiers, que dans celle des derniers, &

(a) Evangel. ſec. Luc. c. 12. v. 47.

que (b) Minucius Felix n'a pas eu raison de soutenir sans aucune limitation, » que c'est une aussi noire méchanceté » de ne pas connoître Dieu que de l'offenser ". Donc c'est un plus grand crime à un Idolâtre de faire de faux serments, de piller les temples, & de commettre toutes les autres actions qu'il sait n'être pas agréables à ses Dieux, qu'il ne l'est à un Athée de faire les mêmes choses. Donc la condition des Idolâtres est pire que celle des Athées, puisque les uns & les autres étant également dans l'ignorance du vrai Dieu, & incapables également de le servir, les Idolâtres ont en particulier certaines notions & certaines persuasions contre lesquelles ils ne sauroient agir sans une malice extrême, & sans un mépris visible de leur divinité. Or quoique Dieu ne prenne point part aux cultes & aux honneurs qui sont rendus à Jupiter & à Neptune, par exemple, & qu'il les regarde comme des abominations qui méritent tous les fléaux de sa colere, il ne laisse pas de prendre part aux impiétés qui se commettent contre eux. Ainsi quand un Païen, demeurant persuadé que Jupiter & Nep-

(b) *Cùm parentem omnium, & omnium Dominum non minoris sceleris sit ignorare quàm lædere.*

tune étoient ses Dieux, voloit les choses qui leur étoient consacrées, & leur disoit des injures, il étoit sacrilege & blasphémateur devant Dieu : & ce n'étoit pas un moindre crime à Caligula d'appeller son Jupiter (c) en duel, & de lui jetter des pierres vers les nues, avec ces paroles, *Ote-moi du monde, ou je t'en ôterai*, toutes les fois qu'il voyoit tomber la foudre, qu'il le feroit à un Chrétien de faire la même chose à l'égard de Jesus-Christ ; si ce n'est que la persuasion du Chrétien fût plus grande que celle de Caligula, ou que le défaut de persuasion fût moins inexcusable dans Caligula, que dans le Chrétien. Car pour juger si un crime est plus atroce qu'un autre dans la même espece, il faut savoir non-seulement si l'un a été commis avec plus de connoissance que l'autre, mais aussi lequel des deux criminels a contribué le plus à son ignorance par sa malice, se pouvant faire qu'un homme ignore certaines choses, parce qu'il a refusé de s'instruire, de peur que l'instruction ne le détournât de ses pernicieux desseins, auquel cas l'ignorance ne peut aucunement excuser. De sorte

(c) Dion. Cassius, Lib. 1, Seneca de irâ, Lib. 1, Cap. ult.

que si Caligula s'est porté à cet excès de fureur contre Jupiter, quoiqu'il le reconnût pour le Dieu qui lance la foudre, & qui gouverne le monde, il y a autant de malice dans son fait, *cæteris paribus*, que dans celui d'un Chrétien, qui reconnoissant Jesus-Christ pour Dieu, se porteroit néanmoins à un semblable excès de brutalité contre lui.

Cela nous fait voir que le pillage des temples des faux Dieux, & le renversement de leurs statues, ne peut être une bonne action, que quand il procede d'un bon principe, c'est-à-dire quand il se fait par un zele bien conduit pour la véritable religion; & par conséquent, que toutes les actions des Païens commises, ou contre les principes de leur fausse religion, ou contre les lumieres de leur conscience, sont des crimes très-réels, quoique les actions qu'ils commettent suivant leurs faux principes, ou suivant leurs fausses lumieres, ne puissent jamais être bonnes. De quoi il ne faut pas s'étonner, car il faut bien plus de circonstances afin qu'une action soit bonne, qu'afin qu'elle soit mauvaise (*d*). Adorer ce que l'on s'-

(*a*) *Bonum ex integrâ causâ, malum ex quolibet defectu.*

magine fauſſement être Dieu, eſt un acte d'idolâtrie. Fouler aux pieds ce que l'on s'imagine fauſſement être Dieu, eſt un acte d'impiété. Ce ſont deux actions diamétralement oppoſées, cependant elles produiſent le même effet. Dieu prend ſur ſoi, pour ainſi dire, l'affront qui eſt fait aux faux Dieux, par des gens qui le croyent être le vrai Dieu. D'où il paroît que les Athées ne peuvent pas offenſer Dieu en tant de manieres, ni avec tant de malice, que les Idolâtres, & qu'ainſi allumer des cometes extraordinairement, afin que les hommes ſoient plutôt Idolâtres qu'Athées, n'eſt autre choſe que vouloir faire les hommes plus méchants & plus malheureux. Je vous avertis une fois pour toutes, Monſieur, que je parle de ces Athées qui ignorent l'exiſtence de Dieu, non pas pour avoir étouffé malicieuſement la connoiſſance qu'ils en ont eue, afin de s'abandonner à toute ſorte de crimes ſans nul remors, mais parce qu'ils n'ont jamais ouï dire qu'on doive reconnoître un Dieu.

§. V.

L'Idolâtrie rend les hommes plus difficiles à convertir que l'Athéiſme.

La cinquieme raiſon eſt, que rien n'indiſpoſe davantage les hommes à ſe convertir à la vraie religion, que l'idolâtrie. Car quoiqu'il y aït des exemples qui font voir que les idolâtres & les ſuperſtitieux s'étant une fois convertis, ont plus de zele pour la bonne cauſe, que ceux qui ſe convertiſſent après avoir été tiedes dans leur fauſſe religion ; il eſt pourtant vrai généralement parlant, que le zele d'un idolâtre eſt une diſpoſition de cœur beaucoup plus pernicieuſe que l'indifference, parce que généralement parlant, un homme rempli de bigoterie, & entêté de ſes faux principes, ſe rend avec plus de peine à la vérité, qu'un homme qui ne ſait ce qu'il croit. Et ſur ce pied-là, il ſemble qu'il vaudroit mieux être Athée, que plongé dans les abominables idolâtries des Gentils, parce qu'il y a beaucoup d'apparence que les Prédicateurs de l'Evangile expliquant nos myſteres, & les appuyant de beaucoup de mira-

cles éclatants, ouvriroient plutôt les yeux à des perſonnes qui n'auroient pas encore pris leur parti, je veux dire, qui ſeroient ſans religion, qu'à des gens infatués de l'antiquité de leurs cérémonies, & enracinés dans la foi & dans le culte de leurs Idoles.

§. VI.

Comparaiſons qui prouvent cela.

Le bon ſens veut cela, & l'expérience le confirme. Parlez à un Cartéſien, ou à un Péripatéticien, d'une propoſition qui ne s'accorde pas avec les principes dont il eſt préoccupé, vous trouvez qu'il ſonge bien moins à pénétrer ce que vous lui dites, qu à imaginer des raiſons pour le combattre. Parlez-en à un homme qui ne ſoit d'aucune ſecte, vous le trouvez docile, & prêt à ſe rendre ſans chicaner. On éprouve à peu près la même choſe quand on attaque un Hérétique bigot, ou un de ceux qui au dire du Cardinal Pallavicin, ſont plutôt non Catholiques qu'Hérétiques, *magis extra vitia, quàm cum virute*. On ſait de plus, qu'en bonne Philoſophie, il eſt bien plus mal-aiſé dintro-

e quelque habitude dans une ame,
a déja contracté l'habitude contrai-
que dans une ame qui est encore
:e nue. Il est plus difficile, par exem-
, de rendre libéral un homme qui a
ıvare toute sa vie, qu'un jeune en-
qui n'est encore ni libéral ni avare;
: de même qu'il est plus aisé de plier
ı certain sens un corps qui n'a ja-
; été plié, qu'un autre qui a été plié
ı sens contraire. Il est donc très-
ınnable de penser, que les Apôtres
ent converti plus de gens à Jésus-
ist, s'ils l'eussent prêché à des peu-
sans religion, qu'ils n'en ont con-
i, annonçant l'Evangile à des Na-
s engagées par un zele aveugle &
ité, aux cultes superstitieux du Pa-
sme, & il n'y a rien de plus vrai,
les persécutions horribles qu'on a
souffrir aux premiers Chrétiens,
:oient d'un principe de bigoterie idô-
:; car comme c'étoient les meil-
s sujets du monde qui prêchoient
tinuellement l'obéissance dûe aux
gistrats, & qui n'ont jamais fait pa-
re la moindre envie de repousser la
e par la force, il n'y avoit aucune
ime d'Etat, qui dût porter les Em-
urs à les faire maltraiter, ni les

Gouverneurs de Province à exécuter les ordres de leur maître, avec plus de rage, qu'on ne leur en demandoit.

C'étoit donc uniquement à cause que les Chrétiens en vouloient à tous les faux Dieux du Paganisme, qu'on leur suscitoit des persécutions; c'étoit le faux zele de l'Idolâtrie qui animoit les Empereurs contre la croix du Fils de Dieu, ou plutôt qui portoit ceux qui avoient l'oreille du Prince à lui inspirer les sentiments de haine contre les Chrétiens, que d'autres leur avoient inspirés à eux-mêmes. Si personne ne se fût trouvé dans les pernicieuses préoccupations de l'erreur, on eût laissé croître l'Eglise Chrétienne sans lui donner de l'empêchement. De sorte qu'on peut dire, que si Dieu avoit formé miraculeusement des cometes de temps en temps, il eût fait de temps en temps, des miracles pour préparer les hommes à rejetter la croix de son Fils, & pour les aheurter par leur attachement à l'idolâtrie, qui se fortifioit à la vue des cometes, à combattre la véritable religion.

Je sais bien que la résistance des Idolâtres a servi à faire voir la grandeur & la puissance de Dieu & la divinité de l'Evangile. Mais il seroit absurde de

dire sous ce prétexte que Dieu s'est préparé par des voies extraordinaires, ces moyens de faire éclâter sa vertu. Ni sa justice, ni sa bonté ne souffrent point qu'il facilite aux pécheurs les occasions de s'endurcir, quoique sa sagesse lui fasse trouver dans l'endurcissement où les pécheurs tombent par leur propre faute, & contre son intention, plusieurs moyens admirables de manifester sa gloire.

§. VII.

Qu'il est difficile que ceux qui ont aimé long-temps une chose, se portent à aimer le contraire.

D'ailleurs, quoiqu'on m'oppose qu'il n'y a qu'à tourner du bon côté le zele d'un Idolâtre, pour en faire un véritable dévot; qu'au lieu qu'on ne trouve aucune tendresse de conscience dans un Payen qui se moque de sa religion, on trouve dans un Payen superstitieux un bon fonds à cultiver; qu'il en va comme de ces femmes qui ont le tempérament porté à l'amour, lesquelles n'ont pas plutôt compris qu'elles ne sont plus propres au monde, qu'elles tournent toutes leurs pensées vers Dieu, & l'ai-

ment encore plus tendrement qu'elles n'ont aimé les créatures; qu'un indévot qui passe dans la vraie religion, y apporte bien-souvent toute son insensibilité, & choses semblables; je ne laisse pas d'avoir raison. Il se peut faire, que tout ce que l'on m'oppose arrive quelquefois; j'en tombe d'accord. Mais on m'avouera aussi, qu'il y a des exemples du contraire. On voit des gens qui épuisent si fort toute la capacité de leur cœur à aimer les vanités du siecle, que quand l'âge ou quelque disgrace les en dégoûtent, ils n'aiment plus rien, & se sentent encore plus dégoûtés des choses du ciel, que des choses de la terre. On en voit qui ne s'épuisent jamais pour le monde, & qui l'aiment jusqu'à leur extrême vieillesse, nonobstant ses rebuts & ses froideurs. Il y en a qui dans le chagrin de ne se voir plus à la mode, font quelque tentative pour se détacher du monde; mais le peu d'habitude qu'ils ont toujours eu avec les choses du ciel, les leur fait paroître si insipides, qu'ils les quittent tout aussitôt, pour rattraper leur premier maître qui les suit. Ceux-ci ne sont pas en petit nombre; car au dire du P. Rapin, » la plûpart des personnes qui ont vieilli

» vieilli dans les vanités du monde, » & qui pensent à leur salut, voient » les dévotions comme une ressource ; » mais elles n'y voient rien que de » pénible, parce qu'elles la regardent » d'une vue trop humaine : le dégoût » du monde qui est dégouté d'elles, les » fait penser à Dieu, sans leur faire » sentir les douceurs qu'il y a à les ser- » vir ; elles n'envisagent que les plai- » sirs qu'elles quittent, sans voir ceux » qu'on leur promet ; & possedées » qu'elles sont du présent, elles ne » voient dans l'avenir que tout ce qui » est propre à les rebuter «. Tout ceci est le train général. On en voit qui abjurent tout à la fois & leurs hérésies, & leur indévotion, qui passent de l'impiété à la véritable crainte de Dieu, & quelquefois même jusqu'à des pratiques superstitieuses, à l'exemple de ce roi de Rome dont Tite-Live parle ainsi ; (*a*) » Il fut lui-même long-temps malade. » Et alors la fierté de son esprit fut tel-

(*a*) *Ipse quoque* (Tullus Hostilius) *longinquo morbo est implicitus. Tunc adeò fracti, simul cum corpore, sunt spiritus illi feroces, ut qui nihil ante ratus esset minus regium, quàm sacris dedere animum, repentè omnibus magnis parvisque superstitionibus obnoxius degeret, religionibusque etiam populum impleret.* Titus Livius Dec. 1. Lib. *Voyez aussi Plutarque* in Numâ Pompilio.

» & s'engagea dans toutes lo
» superstitions, grandes & pet
» en remplit toute la ville ». (
donc tout au plus des exception
battues par des exceptions. Si b
le parti le plus raisonnable, est d
dre pour la regle générale, ce
d'autres sujets est la regle sans d
» té, savoir, qu'un homme entêt
» fausse religion, résiste plus a
» mieres de la véritable, qu'un l
» qui n'a aucun entêtement »
m'avouera, que si Julien l'apo
été Athée, de l'humeur dont
d'ailleurs, il n'eût fait aucune
aux Chrétiens, au lieu qu'il leur
des avanies continuelles, infatu
étoit des superstitions du Paganis

§. VIII.

Ni l'esprit, ni le cœur ne sont pas en meilleur état dans les Idolâtres que dans les Athées.

La sixieme raison est, que soit qu'on considere les Païens & les Athées, par la disposition de leur entendement, soit par la disposition de leur cœur, on trouve autant de désordre pour le moins dans les premiers, que dans les derniers.

§. IX.

Considération du jugement que les Païens faisoient de Dieu.

Si l'on regarde les Athées dans le jugement qu'ils forment de la Divinité, dont ils nient l'existence, on y voit un excès horrible d'aveuglement, une ignorance prodigieuse de la nature des choses, un esprit qui renferme toutes les loix du bon sens, & qui se fait une maniere de raisonner fausse & déréglée plus qu'on ne sauroit le dire. Mais voit-on, je vous prie, quelque chose de plus supportable dans le jugement que les

Païens ont formé de Dieu ? Les Païe
dis-je, qui ont pensé qu'il y avoi
très-grand nombre de Divinités, d
chacune avoit ses intérêts à part;
vues & ses passions particulieres;
sorte que les honneurs qu'on rend
Jupiter, par exemple, ne servoien
rien pour appaiser la colere de Jup
& qu'on pouvoit être favorisé
Dieu, pendant qu'on avoit l'autre
ennemi. Les Païens qui ont attr
différents sexes aux Dieux, & des
tions de pere, de fils, de mari, de
me, toutes semblables à celles q
rencontrent parmi les hommes.
Païens, en un mot qui ont jugé q
cocher, qui pendant la marche d
procession, prend une bride de la
gauche, par un pur hasard & sans
cune malice, ne laisse pas de
toute la bonne intention d'un peu
& d'empêcher que l'indignation div
qui alloit être appaisée sans cela
soit diminuée de quelque peu. Tou
jugements que les Païens ont form
la Divinité, avec plusieurs autres
seroit ennuyeux de particulariser,
posent manifestement que la natu
vine est bornée, & sujette à mille
sualités, & à des caprices qu'o

pardonneroit pas à un honnête homme; & dépouillent par conséquent cet Etre infini de sa toute-puissance, de son éternité, de sa spiritualité, de sa justice, & de ses autres perfections, sans lesquelles néanmoins il y a autant de contradiction qu'il existe, qu'il y a de contradiction à nier son existence. Bien davantage. Il n'y a point d'homme de bon sens, qui après avoir reconnu qu'il est impossible que la sainteté, la justice, & le pouvoir infini soient séparés de l'existence de la Nature Divine : si bien qu'il seroit plus contre la raison, que Dieu existât, & fût sujet à des fautes & à des foiblesses, qu'il ne le seroit, que Dieu n'existât point du tout : C'est prouver, ce me semble, que les erreurs où sont tombés les Païens touchant la nature Divine, sont pour le moins une aussi grande note d'infamie à la raison humaine, que le sauroit être l'Athéisme.

§. X.

Réflexion sur le ridicule de la Religion Païenne.

AUSSI voit-on que les Païens n'ont jamais eu de systême de Religion, ou

de Théologie, qui eût quelque ordre, ou quelque rapport dans ſes parties. Tout y montre l'aveuglement, la fureur & la contradiction : & je ſoutiens, que s'il y avoit des eſprits qui ne connuſſent l'homme que par ſa définition d'*animal raiſonnable*, & nullement par l'hiſtoire de ſes faits, il ſeroit impoſſible de leur perſuader que les livres d'Arnobe, de Clément d'Alexandrie, de Tertullien, de ſaint Auguſtin, de Firmicus Maternus, &c. contre le Paganiſme, ont été écrits contre une Religion actuellement établie dans le monde. Ils diroient que cela ne ſe peut pas ; que ce ſont des fictions & des Romans, des livres faits à plaiſir par des perſonnes oiſeuſes, qui s'étoient formé des groteſques & des monſtres dans leur eſprit, pour s'amuſer enſuite à les renverſer. Car quelle apparence, que des créatures douées de raiſon n'établiſſent pas leurs cultes ſur des dogmes & des jugements bien ſuivis & bien liés enſemble, au lieu de ces abſurdités qui ſe détruiſent elles-mêmes à vue d'œil dans le ſyſtême du Paganiſme ?

Cependant il n'eſt que trop vrai, à la honte de l'homme, & à la damnation éternelle de la plus grande partie

des hommes, que les livres de ces anciens Peres ne refutent que des erreurs très-réelles, & qui ont même trouvé des (*a*) défenseurs parmi les Savants. A la vérité ce sont de pitoyables défenseurs ; car ce que j'ai dit de l'Astrologie judiciaire, que c'est une moisson de triomphe pour tous ceux qui entreprennent de la réfuter, est incomparablement plus véritable de l'Idolâtrie des Gentils ; jamais on n'a écrit contre les abominables extravagances, qu'on ne les ait écrasées sous le poids de plusieurs raisons invincibles, & jamais on n'a pû en faire une bonne apologie : mais ce n'est pas tant faute d'esprit en ceux qui s'en sont mêlés, que faute de raison en la cause même. C'étoit une cause si destituée de preuves, qu'il ne falloit pas beaucoup d'habileté pour en faire voir le faux, & qu'il n'y avoit aucune éloquence qui pût en soutenir la foiblesse. Si bien qu'il y a lieu de s'étonner, qu'un (*b*) Poëte de réputation fasse paroître autant de timidité qu'il en té-

(*a*) *Sed jam pudet me ista refellere, cùm eos non puduerit ista sentire. Cùm vero ausi sint etiam defendere, non jam eorum, sed ipsius generis humani me pudet, cujus aures hæc ferre potuerunt.* D. August. Epist. 56.

(*b*) *Prudent. præf. L. 2. Contra Symm.*

moigne, s'agissant de combattre contre un Païen éloquent, qu'il appelle cela, » commettre sa barque mal gouvernée » aux flots impétueux d'une mer qui la » peut facilement engloutir «. (c) Il ne faut avoir pour toutes armes qu'un foüet à la main, (ce sont les propres paroles de l'habile homme, dont je vous rapporte ici les discours) afin de battre en ruine les Apologistes de la religion Païenne, armés de pied en cap; & il n'y a point de doute, que si le redoutable Carnéade eût eu cette cause à soutenir, il n'eût vû échouer cette éloquence, à qui Cicéron attribue, » de » n'avoir (d) jamais rien soutenu, sans » l'avoir prouvé, ni rien attaqué, sans » l'avoir détruit de fond en comble », » & qui fit tant d'impression sur les Sénateurs de Rome, où la ville d'Athenes avoit envoyé une ambassade composée

(c) C'est le sens des vers suivants.

Puppim credere fluctibus
Tanti non timeam viri: ..
Cui mersare facillimum est
Tractandæ indocilem ratis.

(d) *Nullam unquam rem deffendisse, quam non probarit, nullam oppugnasse, quam non everterit.* Cicero de oratore L. 2.

de Carnéade & de quelques autres, qu'ils se plaignirent (*e*) de ce que les Athéniens leur avoient envoyé des Ambassadeurs ; non pas pour leur persuader, mais pour les forcer de faire tout ce qu'ils voudroient. Si bien que Caton le Censeur opina qu'on renvoyât incessamment ces Ambassadeurs, parce que les raisons de Carnéade causoient un certain éblouissement, qui empêchoit de discerner la vérité d'avec le mensonge. (*f*).

(*e*) Ælian. var. Hist. *Lib.* 3. *cap.* 17.

(*f*) *Quod Carneade argumentante, quid veri esset haud facilè discerni posset.* Plinius, Lib. 7. cap. 30.

§. XI.

Qu'il ne faut pas juger de la Religion Païenne par ce qu'en ont dit les Poëtes.

Au reste je ne prétends pas faire le procès aux Païens, sur la doctrine de leurs poëtes. Il y auroit de l'iniquité à les rendre responsables de toutes les insultes que l'on a faites aux Dieux, dans les ouvrages de Poësie. On les y a rendu ridicules de toutes manieres, tantôt en les déguisant sous toutes sortes de figures afin qu'ils pussent assouvir les mouve-

ments déréglés de leur incontinence, de leur haine, ou de leur jalousie, tantôt en les faisant tous assembler, pour être les témoins d'un flagrant délit, dans lequel l'un d'entr'eux avoit surpris la Déesse sa femme; & sur lequel il y en eut qui firent des réflexions de la derniere friponnerie; tantôt en les faisant boufonner sur la démarche boiteuse du même Dieu, dont le déshonneur leur fut si visible, ou sur le malheur qui arriva à la jeune Déesse qui leur versoit à boire, de se laisser tomber avec je ne sais quelles circonstances, dont il n'y avoit que des yeux impudiques qui se pussent divertir, & dont Jupiter parut si fâché, qu'il lui ôta sa charge sur le champ, non pas par cette raison, car il aimoit à rire & à se divertir en ce genre de choses, aussi bien qu'un autre, mais parce qu'il vouloit avoir un prétexte d'avancer le beau Ganymede qu'il avoit enlevé, pour satisfaire l'amour infame qu'il lui portoit: tantôt en les faisant blesser par des hommes & tantôt en les faisant manquer de mémoire, & suer d'enhaut à comprendre une difficulté; ce qui a donné occasion à Lucien de feindre que Jupiter demeura tout court dans une assemblée des Dieux, & ne put

jamais se ressouvenir du commencement de la harangue qu'il avoit préparée, au lieu de quoi il leur débita par une application assez violente, quelques périodes d'une oraison de Démosthene contre Philippe, qu'il savoit par cœur. Je consens qu'on ne juge de rien sur ces autorités-là, puisqu'il est certain que les Poëtes se sont mis en possession de falsifier tout, & que si l'on examinoit à la rigueur les vers de nos Poëtes Chrétiens sur d'autres matieres que sur des sujets pieux, à peine leur resteroit-il un Sonnet, une Ode, ou une chanson, qui ne fussent pas infectés d'héresie, d'impiété, ou de flateries profanes. De sorte que nous avons intérêt, pour la gloire des maximes de la morale Chrétienne, qu'on ne condamne pas une Religion sur ce que les Poëtes ont dit. Et plût à Dieu que nous n'eussions à nous plaindre que des vers profanes de nos Poëtes! Car le grand mal est que leurs vers de dévotion font souvent plus de tort à l'Evangile, que les autres, tant ils sont pleins d'extravagances, & de bassesse & de fictions ridicules, qui au lieu d'honorer la sainte Vierge & les saints du Paradis, comme on le prétend, exposent la Religion aux

insultes & aux railleries de ceux de dehors.

§. XII.

Désordres causés par les Poëtes Chrétiens.

Le Pape Urbain VIII. qui composa une fort belle Elégie que l'on voit à la tête de ses Poëmes, pour exhorter les Poëtes ses confreres à faire des vers saints & pieux, est assurément fort louable. Mais il eût encore mieux fait, si au lieu de leur donner cet avis en Poëte, il leur eût défendu en qualité de souverain pontife d'en composer d'autres. Et comme il ne pouvoit pas pratiquer à l'égard de tous, ce qu'il pratiqua contre celui qui lui avoit présenté un ouvrage peu digne d'un bon Chrétien, dont il censura l'impudence avec tant de force, que ce miserable en mourut de confusion; il devoit interposer les foudres redoutables du Vatican, pour arrêter les désordres qui naissent de la Poësie. Le célébre M. de Thou remarque fort judicieusement, qu'après la mort de Henri II, ceux qui prenoient la liberté de dire ses vérités, ou plutôt qui faisoient la revue

générale de tous les désordres de son regne, ne comptoient pas pour un des moins pernicieux, le grand nombre de Poëtes dont sa cour avoit été pleine; leurs basses flatteries pour la Duchesse de Valentinois, sa maitresse; leurs bagatelles, qui gâterent le goût des jeunes gens, & les détournerent des bonnes études; & leurs chansons tendres & passionnées, qui ruinerent dans l'ame des jeunes filles toutes les impressions de la pudeur. Lisez vous-même le passage de (a) Mr. de Thou, si vous m'en croyez; car je sens bien que mon François affoiblit la beauté majestueuse de ses expressions. Mr. de Mézerai s'accorde parfaitement en cela avec l'autre Historien, car il dit, » qu'on eût pû louer Henri II » de l'amour des Belles Lettres, si la dis» solution de sa cour, autorisée par son » exemple, n'eût tourné les plus beaux » esprits à composer des Romans pleins » de raisons extravagantes, & des poé» sies lascives pour flatter l'impureté

(a) *Nec inter postrema corrupti sæculi testimonia recensebantur Poetæ galli, quorum proventu regnum Henrici abundavit, qui ingenio suo abusi per fœdas adulationes ambitiosæ fœminæ blandiebantur, juventute interim corruptâ, puerisque à veris studiis ita abductis, ac postremò ex virginum animis pudore & verecundiâ per lascivarum cantionum illecebras eliminata.* Thuan. Hist. lib. 22. ad. ann. 1559.

Quel étoit le culte public parm Païens, & quel leur respect po tradition.

SUIVONS donc le conseil de Reine, (*a*) dont Virgile a si ind ment sacrifié l'honneur, sinon con vraisemblance, du moins contre l rité; quittons les Poëtes, pour e dre les Historiens. Examinons la gion Païenne dans son culte & da cérémonies, nous y trouverons to que j'en ai dit, & tout ce que j donné à penser. C'est-là où il faut cher les erreurs grossieres des Idolâ sans avoir égard à l'opinion de que philosophes, qui outre qu'ils ont

ctifier l'opinion dominante, de peur d'être traités comme Socrate. Et pour ce qui est des gens d'esprit & de bon sens, qui sans être philosophes pouvoient avoir quelquefois des idées moins grossieres de la Divinité, il ne faut les compter pour rien : car comme Ciceron nous le représente fort naïvement en la personne d'un de ses amis, ces gens-là écoutoient avec joie les raisonnements des philosophes sur la nature des Dieux; mais au partir de là, ils faisoient tout comme les autres, & suivoient pour les cultes & pour les cérémonies de la religion, non pas les idées d'un Zénon, d'un Cléanthe, & d'un Chrysippe, mais la tradition toute pure, comme ils l'aprenoient des augures & des prêtres sans disputer avec eux. (b) » Quand il s'agit » de la religion « (c'est ainsi que Cicéron fait parler l'un de ses amis) » je ne » m'arrête pas à la doctrine de Zénon, » ou de Cléanthe, ou de Chrysippe ;

(b) *Cùm de religione agitur, T. Coruncanum, P. Scipionem, P. Scævolam Pontifices Maximos, non Zenonem, aut Cleanthem, aut Chrysippum sequor; habeoque C. Lælium Augurem, eundemque sapientem, quem potius audiam de religione dicentem in illâ oratione nobili, quam quemquam principem Stoïcorum... A te Philosopho rationem accipere debeo religionis: majoribus autem nostris, etiam nullâ ratione redditâ credere.* Cicer. l. 3. de nat. Deorum.

» mais à ce qu'en disent les grands Pon-
» tifes Coruncanus, Scipion & Scævola.
» J'écoute aussi-bien plutôt Lælius
» l'Augure, dans le beau discours qu'il
» a fait sur la Religion, qu'aucun des
» chefs de la secte des Stoïciens. Je n'ai
» jamais crû qu'il fallût avoir du mé-
» pris pour aucune des parties de la re-
» ligion du peuple Romain, & je me
» suis mis dans l'esprit, que notre Ré-
» publique & notre Religion ayant été
» fondées en même-temps, il faut que
» notre Religion soit approuvée des
» Dieux; car sans cela notre Républi-
» que ne fût pas devenue si puissante.
» Voilà quels sont mes sentiments. Di-
» tes-moi, vous qui êtes Philosophe, ce
» que vous croyez; car c'est d'un Phi-
» losophe que je ne fais pas difficulté
» d'entendre la raison de ma foi : mais
» pour ce qui est de nos ancêtres, je
» m'en fie à eux aveuglément, & sans
» qu'ils me donnent aucune raison de
» ma créance. «

Que vous semble de cette pensée, Monsieur ? Vous n'oseriez la traiter d'absurde, comme fait (*c*) Lactance; car elle vous fera voir que l'esprit de la Religion Catholique étoit déjà dans la

(*c*) *Divinar. instit. l. 2. cap. 6.*

Ville de Rome avant la naissance de Jesus-Christ, puisque voilà des Romains qui déclarent, qu'à la vérité ils ne refuseront pas les éclaircissements des Philosophes, mais que néanmoins ils s'en tiendront aveuglément à la tradition & à la coutume. Je suis bien aise que nous puissions nous prévaloir de cette antiquité contre les Calvinistes, qui ne s'en veulent rapporter qu'à leur propre sens ; au lieu que les Catholiques, je dis même les Catholiques qui ne se signalent pas par leur dévotion, & qui croient reconnoître quelquefois qu'il y a de l'abus par-tout, & que les Hérétiques n'ont pas tout le tort, en reviennent néanmoins à ce résultat ici, ou en tout, ou en partie,

Le meilleur est toujours de suivre
Le Prône de notre Curé,
Toutes ces doctrines nouvelles,
Ne plaisent qu'aux folles cervelles ;
Pour moi comme une humble brebis,
Je vais où mon pasteur me range :
Il n'est permis d'aimer le change,
Que des femmes & des habits.

C'est imiter sagement ceux qui, après avoir frondé la médecine & les Médecins, s'abandonnent néanmoins, dès

qu'ils sont malades, à tout ce que leur Médecin leur ordonne. » Nous ne sommes pas venus au monde « (disoit Mr. de Balzac) » pour faire des loix, mais » pour obéir à celles que nous avons trouvées, & nous contenter de la sagesse » de nos Peres, comme de leur terre & » de leur Soleil. « On pourroit l'accuser d'avoir dérobé cette pensée au Païen Cœcilius, qui dit fort éloquemment (*d*) dans le Dialogue de Minucius Felix: » Que tout étant incertain dans la na- » ture, il n'y a rien de mieux que de » s'en tenir à la foi de ses ancêtres, com- » me à la dépositaire de la vérité; que » de professer les Religions que la Tra- » dition nous a enseignées; que d'ado- » rer les Dieux que nos peres & nos » meres nous ont accoutumés de crain- » dre, avant que de nous en donner » une connoissance exacte; & que de ne » point décider de la nature des Dieux, » mais de nous conformer aux premiers

(*d*) *Cum igitur aut fortuna certa, aut incerta natura sit, quantò venerabilius ac melius antitistem veritatis majorum excipere disciplinam, Religiones traditas colere, Deos, quos à parentibus ante imbutus es timere, quàm nosse familiarius, adorare, nec de numinibus ferre sententiam, sed prioribus credere, qui adhuc rudi sæculo in ipsis mundi natalibus, meruerunt Deos vel faciles habere, vel Reges?*

» hommes, qui ont eu l'honneur, à la
» naissance du monde, de les avoir ou
» pour bienfaiteurs, ou pour Rois. « Ce principe a tant de proportion avec les idées populaires, que l'on y vient tôt ou tard. Les Catholiques qui ne l'ont pas voulu admettre, quand les Païens s'en sont servis contre la Religion Chrétienne, n'ont pas laissé de s'en servir contre les Novateurs ; & c'est aujourd'hui l'un de nos plus forts arguments contre les prétendus Réformés. Ils s'en moquent, mais ils y viendront un jour, & s'en serviront contre tous les Schismatiques. Peut-être même qu'ils l'ont déjà fait.

§. XIV.

Qu'il faut juger d'une Religion par les Cultes qu'elle pratique. Réflexion sur le Livre de Mr. L'Evêque de Condom.

POUR ce que j'ai dit, qu'il faut juger de la Religion Païenne, non par les impertinences des Poëtes, ni aussi par les beaux discours des Philosophes, mais par les Cultes qu'elle pratiquoit suivant un usage soutenu de l'autorité publique ; pour cela, dis-je, je ne crois pas que personne le doive trouver mauvais, car

il est sûr que c'est uniquement ce qui justifie, ou ce qui condamne une Religion : & c'est aussi par-là que les anciens Peres ont battu en ruine le Paganisme. M. de Condom lui-même qui ne semble pas approuver cette méthode, & qui prétend que l'on ne doit imputer à la Religion Catholique, que les pures décisions des Conciles, n'a pas laissé d'imputer à la Religion Païenne les abus qui s'y commettoient publiquement. Il la décrie sur ce que ses mysteres, ses fêtes, ses sacrifices, les hymnes qu'elle chantoit à ses Dieux, les peintures qu'elle consacroit dans les Temples, tout cela avoit relation aux amours, aux cruautés & aux jalousies des Dieux. Il la décrie sur les prostitutions qu'elle avoit instituées, pour adorer la Déesse Vénus ; sur ce que dans les affaires pressantes, les particuliers & les Républiques vouoient des Courtisannes à Vénus, & attribuoient le salut de la Patrie aux prieres qu'elles faisoient à leur Déesse, comme il paroît par le tableau que les Grecs mirent dans leurs temples après la défaite de Xerxès & de ses formidables armées. Le tableau représentoit les vœux & les processions de ces femmes prostituées, & contenoit cette inscription, faite par *Simonides*,

Poëte fameux : *Celles-ci ont prié la Déesse Vénus, qui pour l'amour d'elles a sauvé la Grece.* Le même M. de Condom décrie le Paganisme, sur ce qu'il consacroit à ses Dieux les impuretés du Théâtre, & les sanglants spectacles des gladiateurs ; c'est-à-dire, tout ce qu'on pouvoit imaginer de plus corrompu & de plus barbare ; & il se moque des explications, & des adoucissements que les Philosophes apporterent à tout cela, quand ils eurent à soutenir les objections des Chrétiens. Il ne fait point grace à la Religion des Juifs, quoiqu'il avoue que les erreurs qui se couloient insensiblement parmi le peuple, » n'eussent point passé par » décret public en dogme de la Synagogue. «

Il a raison : mais cela même fait voir, que la méthode qu'il a suivie pour rendre belle & agréable la Religion Catholique aux Protestants, est tout-à-fait insoûtenable. Car que nous importe, diront-ils, que l'on ne trouve pas dans les décisions des Conciles tous les abus, & toutes les superstitions qui nous choquent dans l'Eglise Romaine ? Pourvu que nous voyions qu'elles sont autorisées publiquement & solemnellement, & qu'elles composent son culte : nous en avons

étoit tombé insensiblement par l
nivence des Magistrats, & par l
rance ou par l'avarice des prêtres
qu'on ne prouveroit jamais, que
les Colleges des Pontifes & des gen
glise, dûment assemblés, eussent
dé telle chose ? Il n'y a point de
que les Païens n'essent allégué ces
ses, s'ils eussent eu un esprit au
que M. l'Evêque de Condom. Ma
leur eût-on répondu ? Que c'est se
quer que de se défendre de la f
qu'un homme que l'on prétendro
gager à s'établir dans une ville, où l
le meurtre, & toutes les voies d
seroient tolérées publiquement,
faisant voir qu'on ne trouve pas da
actes de la maison de ville aucun

pour ne vouloir point y séjourner. Demeurons d'accord que les Hérétiques peuvent faire la même réponse à M. l'Evêque de Condom ; & qu'ainsi le seul & le véritable moyen de disculper notre Religion, c'est de montrer qu'elle ne tolere rien qui ne soit bon, & que non-seulement les Décisions des Conciles sont orthodoxes, mais aussi que les cultes, les usages, & les dogmes autorisés publiquement, sont justes & saints.

C'est ainsi que parla notre Docteur, ajoûtant, qu'encore qu'il fût bon Catholique, il ne vouloit pas imposer à la Religion Païenne une loi, qu'il ne voulût aussi prescrire à l'Eglise Romaine, qui est de juger de leur nature par les cultes & par les dogmes autorisés publiquement : & sur ce pied-là, il trouvoit qu'à considerer les Athées par rapport à l'entendement, ils ne sont pas dans des erreurs plus énormes que les Gentils. C'est de quoi je dirai encore quelque chose en un autre endroit.

§. XV.

La disposition du cœur des Athées comparée avec celle des Idolâtres.

Si l'on regarde les Athées dans la disposition de leur cœur, on trouve que n'étant ni retenus par la crainte d'aucun châtiment divin, ni animés par l'espérance d'aucune bénédiction céleste, ils doivent s'abandonner à tout ce qui flatte leurs passions. C'est tout ce que nous en pouvons dire, n'ayant point les Annales d'aucune nation athée. Si nous en avions, on sauroit jusqu'à quel excès de crimes se portent les peuples qui ne reconnoissent aucune Divinité, s'ils vont beaucoup plus loin que ceux qui en ont reconnu un nombre innombrable. Je crois qu'en attendant une relation bien fidelle des mœurs, des loix, & des coutumes de ces peuples que l'on dit qui ne professent aucune religion, on peut assûrer que les Idolâtres ont fait en matiere de crimes, tout ce qu'auroient sû faire les Athées. On n'a qu'à lire le dénombrement qui a été fait par (*a*) Saint Paul, de tous les désordres où les Païens se

(*a*) *Epist. ad Rom. cap. 1.*

sont

ſont jettés, & on comprendra que les Athées les plus opiniâtres n'euſſent pu enchérir par-deſſus. Et ſi on lit les Hiſtoires profanes, & les autres monuments qui nous reſtent de l'Antiquité, on verra évidemment, que tout ce que la plus brutale & la plus dénaturée paillardiſe, la plus effrénée ambition, la haine & l'envie la plus noire, l'avarice la plus inſatiable, la cruauté la plus féroce, la perfidie la plus étrange peuvent faire exécuter à un Athée profès, a été effectivement exécuté par les anciens païens, adorateurs de preſque autant de Divinités, qu'il y avoit de Créatures.

§. XVI.

Que ceux qui ont été très-méchants parmi les Païens n'ont pas été Athées.

Et qu'on ne me diſe pas que ceux qui ont exécuté ces crimes parmi les Païens, étoient Athées dans l'ame : car il faut raiſonner d'eux comme des Chrétiens qui ſe portent à ces mêmes crimes. Il ſeroit abſurde de prétendre qu'ils ne reconnoiſſent aucun Dieu. Cela peut être vrai de quelques-uns, mais il eſt

très-faux du plus grand nombre, comme je vous le prouverai invinciblement avant que d'abandonner cette question. Ainsi, quand il seroit vrai qu'un Tarquin, qu'un Catilina, qu'un Caligula, qu'un Néron, qu'un Heliogabale, n'auroient reconnu aucune Divinité, il seroit absurde d'assûrer la même chose de tous les Romains qui ont été meurtriers, empoisonneurs, parjures, calomniateurs, impudiques, &c. Il ne seroit pas même raisonnable de l'assûrer du cruel Néron, puisque selon le témoignage de Suetone, (*a*) il n'osa point assister aux mysteres de Cérès, sachant que l'on avoit coutume de faire crier par un Héraut, qu'aucun impie, ni scélérat n'eût la hardiesse de s'en approcher. C'est une preuve évidente qu'il reconnoissoit une justice invisible & qu'il étoit persuadé qu'on se commettoit avec elle, lorsque l'on méprisoit certaines cérémonies de Religion. Le même Suetone (*b*) nous dit que Néron étoit persécuté par les remors de sa conscience, & que les songes & les présages de mauvais augure

(*a*) *Peregrinatione quidem Græciæ Eleusiniis sacris, quorum initiatione impii & scelerati voce præconis submoventur, interesse non ausus est.* Sueton. in Neron. cap. 34.

(*b*) Sueton. in Neron. cap. 46.

l'épouvantoient quelquefois ; que les bons augures lui donnoient de (*c*) la joie, & qu'il en remercioit le Ciel ; qu'ayant (*d*) été inconſtant à l'égard des autres ſuperſtitions, il perſévéra juſques à la fin dans le Culte d'une petite image d'enfant, à laquelle il ſacrifioit trois fois par jour, & que peu avant ſa mort il s'attacha à conſulter les entrailles des victimes. Il n'étoit donc point Athée. Pour ce qui eſt de Tarquin, de Catilina, de Caligula, & d'Héliogabale, il ſeroit aiſé de prouver qu'ils ne l'étoient point non plus ; puiſque le premier (*e*) envoya ſes propres enfants conſulter l'Oracle de Delphes, ſur un prodige qu'il avoit vû dans ſa maiſon, & qui lui donnoit beaucoup de chagrin. Que le ſecond conſacra (*f*) une petite Chapelle dans ſon logis à une Aigle d'argent, pour laquelle il avoit une grande dévotion ſur-tout quand il ſe préparoit à quelque meurtre. Que le troiſieme, comme je l'ai dejà dit, cherchoit à ſe venger des injures qu'il

(*c*) Cap. 41.
(*d*) Cap. 56.
(*e*) Livius, *l.* 1. *Dec.* 1.
(*f*) *Quam venerari ad cædem proficiſcens ſciebat, à cujus altaribus ſæpe iſtam dextram impiam ad necem civium tranſtuliſti*, Cicer. Orat. 1. in Catil.

croyoit avoir reçues de Jupiter. Et que le quatrieme s'entêta si fort du culte du Dieu dont il avoit été consacré Prêtre, qu'il fit porter dans le (g) temple qu'il lui avoit bâti à Rome, tout ce qu'il y avoit de plus sacré dans les autres. Il disoit même qu'il falloit y transporter la Religion des Juifs, & celle des Samaritains, & celle des Chrétiens, afin que le culte de ce Dieu renfermât celui de tous les autres. Il lui alloit immoler tous les matins un prodigieux nombre de victimes. Il lui sacrifia les plus beaux enfants qu'il put trouver en Italie; & pendant que les Magiciens (h) immoloient ces jeunes victimes, il faisoit ses prieres à son Idole, & regardoit lui-même les entrailles des hosties, pour y remarquer les présages de ses prospérités. Tout cela prouve si fortement, que ce détestable monstre n'étoit point Athée, qu'il n'est pas besoin d'alléguer la crédulité qu'il eut pour ceux qui lui avoient prédit qu'il mourroit de mort violente. Or si Né-

(g) *Lampridius in ejus vitâ.*

(h) *Omne denique Magorum genus aderat illi, operabaturque quotidie, hortante illo, & gratias agente quod amicos coram invenisset, cum inspiceret exta puerilia, & excuteret hostias ad ritum gentilem suum.* Lampridius Heliogab.

ron, si Tarquin, si Catilina, si Caligula, si Héliogabale n'ont pas été Athées, quel droit auroit-on de prétendre, que tous ceux qui ont mal vécu dans le Paganisme, n'avoient aucun sentiment de Religion ? Ne se rendroit-on pas ridicule, si l'on nioit que les mêmes gens qui avoient une haine horrible contre les premiers Chrétiens, étoient ceux qui s'abandonnoient à tous les déréglements que l'on a vu dans le Paganisme ? Et seroit-on moins ridicule, si l'on soutenoit que les Villes & les Provinces entieres qui se déchaînoient avec tant de rage & avec tant de cruauté, contre les Chrétiens par tout l'Empire Romain, n'avoient aucune Religion, puisqu'il est indubitable que cette fureur des Idolâtres ne venoit, 1. que de leur attachement au culte des Dieux, contre lesquels ils voyoient les Chrétiens si animés : 2. que de la fausse pensée qu'ils s'étoient mise dans l'esprit, que les Chrétiens étoient la cause de toutes les calamités publiques, par les injures qu'ils faisoient aux Dieux.

§. XVII.

Quel est l'effet de la connoissance d'un Dieu parmi les nations idolâtres.

DISONS donc, que quand on n'est pas véritablement converti à Dieu, & qu'on n'a pas le cœur sanctifié par la grace du Saint Esprit, la connoissance d'un Dieu, & d'une providence est une trop foible barriere pour retenir les passions de l'homme, & qu'ainsi elles s'échappent aussi licentieusement qu'elles feroient sans cette connoissance-là. Tout ce que cette connoissance peut produire, ne va guere que jusqu'à des exercices extérieurs, que l'on croit pouvoir réconcilier les hommes avec les Dieux. Cela peut obliger à bâtir des temples, à sacrifier des victimes, à faire des prieres, ou à quelque chose de cette nature; mais non pas à renoncer à une amourette criminelle, à restituer un bien mal acquis, à mortifier la concupiscence. De sorte que la concupiscence étant la source de tous les crimes, il est évident, que puisqu'elle regne dans les Idolâtres, aussi bien que dans les Athées, les Idolâtres doivent être aussi capables de se

porter à toutes sortes de crimes, que les Athées : & que les uns & les autres ne sauroient former des sociétés, si un frein plus fort que celui de la religion, savoir les loix humaines, ne réprimoit leur perversité. Et cela fait voir le peu de fondement qu'il y a à dire que la connoissance vague & confuse d'une Providence est fort utile pour affoiblir la corruption de l'homme. Ce n'est pas de ce côté-là que se tournent ses usages : ils sont beaucoup plus physiques que moraux ; je veux dire qu'ils tendent plûtôt à affectionner les sujets à demeurer en un certain lieu, & à le défendre s'il est attaqué, qu'à les rendre plus hommes de bien. On n'ignore pas l'impression que fait sur les esprits la pensée que l'on combat pour la conservation des temples & des autels, & des Dieux domestiques, *pro aris & focis* ; combien on devient courageux & hardi, quand on est préoccupé de l'espérance de vaincre par la protection de ses Dieux, & que l'on est animé par l'aversion naturelle que l'on a pour les ennemis de sa créance. Voilà proprement à quoi servent les fausses religions, par rapport à la conservation des Etats & des Républiques. Il n'y a que la véritable Religion, qui

outre cette utilité, apporte celle de convertir l'homme à Dieu, de le faire combattre contre ses passions, & de le rendre vertueux. Encore n'y réussit-elle pas à l'égard de tous ceux qui la professent. Car le plus grand nombre demeure si engagé dans le vice, que si les loix humaines n'y mettoient ordre, toutes les sociétés des Chrétiens seroient ruinées bientôt. Et je suis sûr qu'à moins d'un miracle continuel, une ville comme Paris seroit réduite dans quinze jours au plus triste état du monde, si l'on n'employoit pas d'autre remede contre le vice, que les remontrances des Prédicateurs & des Confesseurs. Dites après cela qu'une foi vague de l'existence d'un Dieu qui gouverne toutes choses, est d'une grande efficace pour mortifier le péché. Assurez-vous plutôt, Monsieur, que cette sorte de foi ne met les Idolâtres au dessus des Athées, qu'à l'égard de l'affermissement de la République. Car, n'en déplaise à (*a*) Cardan, une société d'Athées, incapable qu'elle seroit de se servir des motifs de Religion pour se donner du courage, seroit bien

(*a*) *Lib. de immortal. anim.*

plus facile à dissiper, qu'une société de gens qui servent des Dieux : & quoiqu'il ait quelque raison de dire que la croyance de l'immortalité de l'ame a causé de grands désordres dans le (*b*) monde, par les guerres de Religion qu'elle a excitées de tout temps; il est faux, même à ne regarder les choses que par des vues de politique, qu'elle ait apporté plus de mal que de bien, comme il le voudroit faire accroire.

(*b*) . . , *Summus utrinque*
Indè furor vulgo, quod numina vicinorum
Odit uterque locus, &c.
Juven. Satyr. 15.

§. XVIII.

Que les Idolâtres ont surpassé les Athées dans le crime de Leze-Majesté divine.

Mais si les Idolâtres n'ont fait qu'égaler les Athées dans la plupart des crimes, il est certain qu'ils les ont surpassé dans celui de Leze-Majesté divine au premier chef. Car outre les façons de parler insolemment contre Dieu, qui se voyent dans leurs livres, sans qu'on voye qu'elles ayent fait des affai-

res à l'auteur; qui se voyent, dis-je, en (*a*) grand nombre, non-seulement dans les Poëtes, mais aussi dans des ouvrages en prose, ne sait-on pas que les Païens ont dégradé leurs Divinités, quand ils en étoient mécontents? ne sait-on pas qu'ils ont renversé, ou lapidé leurs temples & leurs statues? Alexandre, qui dans sa premiere jeunesse avoit été prodigue d'encens envers les Dieux, jusqu'à s'en faire censurer par son gouverneur, & dont le foible a été la superstition, au rapport de Quinte-Curce, fut si outré de colere de ce qu'ils avoient laissé mourir Ephestion, que non content de leur dire des injures, il fit renverser leurs autels & leurs simulacres; & s'acharnant particulierement sur Esculape, le Dieu de la médecine, (*b*) commanda que son temple fût brûlé. Auguste qui étendoit ses dévotions jusqu'à son oncle César, assassiné depuis peu, & qui pour un jour fit immoler à ce nouveau Dieu assassiné, trois cens personnes d'élite, ne se contenta pas, après avoir perdu sa flotte par la tempête, de s'écrier, *qu'il vaincroit en dépit de Neptune*; mais il dé-

(*a*) Vide Muret. Orat. 4. Lib. 2.
(*b*) Arrian. lib. 7. cap. 3.

fendit auſſi de porter en proceſſion l'image de ce Dieu, à la prochaine ſolemnité des Jeux circenſes. Suétone qui nous apprend cela, nous raconte ailleurs que le jour de la mort de Germanicus, on lapida les temples, on renverſa les autels ; & qu'il y eut des gens qui jetterent par la fenêtre leurs Dieux Pénates.

Le Japonois font aujourd'hui quelque choſe de fort approchant, car ils ont trois cens & ſoixante-cinq Idoles deſtinées à veiller ſur la perſonne de l'Empereur, leſquelles on met en ſentinelle tour-à-tour, chacune pour être en faction une journée toute entiere. S'il arrive quelque mal au Prince, on s'en prend à l'Idole du jour, on la foüette ou on la bâtonne, & on la bannit du Palais pour cent jours. Les Chinois qui conſultent leurs Idoles ſur le ſuccès de leurs affaires, (ce qui ſe fait en jettant devant la ſtatue les deux moitiés d'un petit globe traverſées d'un fil, après avoir prononcé quelques prieres) & qui ne rencontrent pas le ſort favorable, ſe contentent pour la (c) premiere fois de dire mille injures à leur

(c) Maffeus, Hiſt. Indicar. lib. 6.

Dieu. Après cela changeant de ton, ils lui adressent mille prieres, & jettent encore un sort. S'il ne vient pas tel qu'ils le souhaitent, alors ils ajoutent aux injures les coups de foüet, le Dieu est trainé dans l'eau & dans le feu. Après quoi viennent encore d'autres supplications : & ainsi tour-à-tour ils frappent & ils adorent leur Idole, jusqu'à ce que les deux moitiés de la boule tombent du sens qu'ils le demandent.

Je trouve encore une autre sorte d'impiété fort criante dans la conduite des Païens, en ce qu'ils ont associé aux Dieux les personnes les plus infames, comme Drusilla, dont le commerce incestueux avec son frere Caligula étoit connu d'un chacun; comme Antinous, le Ganymede de l'Empereur Adrien, auquel on a rendu les honneurs divins, non-seulement du vivant de cet Empereur, mais aussi plus de deux cens ans après; comme les deux Faustines, mere & fille, l'une femme de l'Empereur Antonin, l'autre femme de Marc Aurele, toutes deux d'un libertinage si déréglé, que toute la ville s'en scandalisa, surtout en voyant la fille indignement prostituée à un Gladiateur,

oiqu'elle eût le plus honnête hom-
de mari qui fût au monde. Tout
a n'empêcha pas que le même peu-
qui avoit été scandalisé de la mau-
se vie de ces Impératrices, ne les
iorât comme des Déesses après leur
rt, par une impiété que (*d*) l'Em-
eur Julien reproche vertement à
mpereur Marc Aurele. La maniere
it les Athéniens rendirent les hon-
ırs divins à (*e*) Demetrius, pendant
il étoit le plus infame débauché qui
au monde, surpasse toute imagina-
n.

Voilà des crimes que les Athées ne
nmettent pas, & que les Idolâtres
nmettent. Et quels crimes sont-ce
otre avis ? Les plus épouvantables
l'on puisse concevoir, & les plus
ompagnés d'un jugement injurieux à
Divinité. Car enfin, faire abattre le
ple d'un Dieu, en punition de ce
il a laissé perdre un homme, n'est-
as croire que Dieu est justiciable de
mme ; que Dieu doit agir, non pas
n sa volonté, mais selon qu'il plaît
homme ; que s'il ne le fait pas,

In Cæsaribus.
Plutarch. in Demetr. Clemens Alex. in pro-
ad Gentes.

l'homme eſt en droit de le châtier, par la ſuppreſſion des honneurs qu'on lui rendoit ; comme quand un Prince punit ſes ſerviteurs en les dépouillant de leurs charges ? N'eſt-ce pas croire que Dieu eſt injuſte, & qu'on peut lui faire des affronts impunément ? En un mot, n'eſt-ce pas porter le mépris & l'inſolence, plus loin que jamais Athée n'a fait ? Un Athée ne rend point d'honneurs à Dieu parce qu'il n'eſt point perſuadé qu'il exiſte. S'il abat un temple, il croit n'offenſer aucune Divinité. Mais un Idolâtre qui fait la même choſe, refuſe des honneurs à un Dieu qu'il reconnoît, & les lui refuſe afin de l'offenſer. Il n'eſt pas ſi ignominieux de n'avoir pas le privilege (*f*) d'entrer quelque part, que d'en être chaſſé, après y avoir été reçu ; donc les Idolâtres qui abattent les autels ſur quoi ils avoient ſacrifié, péchent plus grievement qu'un Athée.

Prononcez, je vous prie, ſur cette queſtion. Supposons deux François, dont l'un n'obéiroit ni à Louis XIV. ni à quelque autre Roi que ce fût ; & l'autre méconnoiſſant le grand Prin-

(*f*) *Turpiùs ejicitur, quàm non admittitur hoſpes.*

ce que Dieu nous a donné, reconnoîtroit pour Roi de France un homme de peu de mérite. A votre avis, lequel de ces deux hommes-là offenseroit davantage le Roi ? Ce seroit sans doute le dernier, car en fait de rébellion, le premier pas est de refuser l'obéissance à son Prince légitime ; mais le comble de la félonnie est d'en mettre un autre en sa place ; & plus celui qu'on lui substitue, est destitué de mérite, plus offense-t-on le Prince à qui l'on doit obéir. Un Roi qui se voit détrôner par ses sujets, parce qu'ils veulent vivre en Républicains, se console plus aisément que s'il les voit se choisir un autre Monarque ; car au second cas ils témoignent que ce n'est point la haine de la Monarchie qui les fait agir ; mais la haine particuliere qu'ils ont pour leur Souverain. Il n'est pas difficile par ces considérations, de connoître qne les Idolâtres, qui au lieu d'adorer le véritable Dieu de l'Univers, lui ont substitué un nombre innombrable de Divinités chimériques, ont été plus injurieux à Dieu, que les Athées.

Si vous joignez à ceci les remarques qui ont été déjà faites en rapportant la

V. raison ; & si vous considérez que la déification des personnes infames contient ou de pareilles énormités, ou de plus grandes encore, vous ne douterez point que l'Idolâtrie Païenne n'ait été pire que l'Athéisme.

Je ne sais même, si je ne ferois pas bien de vous prier de joindre cette considération à toutes les autres ; c'est qu'il paroît par tous les oracles des anciens Païens, que le démon n'a jamais poussé les hommes à l'Athéisme & qu'au contraire il a fait tous les efforts imaginables pour entretenir l'Idolâtrie dans leur esprit. Quand il est question de connoître les divers dégrés du péché, il me semble que le démon n'est pas un juge peu compétent ; & si quelque créature se connoit en crimes, c'est assûrément celle-là. Il semble donc, que puisque le Diable donne la préférence à l'Idolâtrie, elle est plus criminelle que l'irreligion.

§. XIX.

*héisme ne conduit pas nécessaire-
ent à la corruption des mœurs.*

raison sur laquelle notre docteur
le plus amplement, fut celle-ci ;
e qui nous persuade que l'Athéis-
t le plus abominable état où l'on
sse trouver, n'est qu'un faux pré-
que l'on se forme touchant les lu-
s de la conscience que l'on s'imagine
a regle de nos actions, faute de
examiner les véritables ressorts qui
font agir. Car voici le raisonne-
que l'on fait. L'homme est natu-
nent raisonnable, il n'aime jamais
connoître, il se porte nécessaire-
à l'amour de son bonheur, & à
ine de son malheur, & donne la
ence aux objets qui lui semblent
us commodes. S'il est donc con-
u qu'il y a une providence qui
rne le monde, & à qui rien ne
échapper, qui récompense d'un
eur infini ceux qui aiment la ver-
qui punit d'un châtiment éternel
qui s'adonnent au vice; il ne man-
point de se porter à la vertu & de

fuir le vice, & de renoncer aux voluptés corporelles, qu'il sait fort bien qui attirent des douleurs qui ne finiront jamais, pour quelques moments de plaisir qui les accompagnent; au lieu que la privation de ces plaisirs passagers est suivie d'une éternelle félicité. Mais s'il ignore qu'il y ait une providence, il regardera ses désirs comme sa derniere fin, & comme la regle de toutes ses actions: il se moquera de ce que les autres appellent vertu & honnêteté, & il ne suivra que les mouvements de sa convoitise: il se défera, s'il peut, de tous ceux qui lui déplairont: il fera de faux serments pour la moindre chose; & s'il se trouve dans un poste qui le mette au dessus des loix humaines, aussi-bien qu'il s'est déjà mis au dessus des remords de la conscience, il n'y a point de crime qu'on ne doive attendre de lui. C'est un monstre infiniment plus dangereux que ces bêtes féroces, ces lions & ces taureaux enragés dont Hercule délivra la Grece. Un autre qui n'auroit rien à craindre de la part des hommes, pourroit être du moins retenu par la (a)

(a) *Si genus humanum & mortalia temnitis arma;*
At sperate Deo memores fandi atque nefandi.
Virgil. Æneid. 1.

crainte de ses Dieux. C'est par-là qu'on a tenu de tout temps en bride les passions de l'homme : & il est sûr qu'on a prévenu quantité de crimes dans le Paganisme, par le soin qu'on avoit de conserver la mémoire de toutes les punitions éclatantes des scélérats, & de les attribuer à leur impiété, & d'en supposer même quelques exemples, comme étoit celui qu'on débita du temps d'Auguste, à l'occasion d'un temple d'Asie pillé par les soldats de Marc Antoine. On disoit que celui qui avoit mis le premier la main sur l'image de la Déesse, qui étoit adorée dans ce temple, avoit perdu la vue subitement, & étoit devenu paralytique de toutes les parties de son corps. Auguste voulant éclaircir le fait, apprit d'un vieux officier qui avoit fait le coup, non seulement qu'il s'étoit toujours bien porté depuis ce temps-là, mais aussi que cette action l'avoit mis à son aise pour toute sa vie. Tel étoit encore ce qu'on débitoit de ceux qui avoient la témérité d'entrer malgré la défense qui en étoit faite dans un temple d'Arcadie consacré à Jupiter, c'est (*b*) que leurs corps ne faisoient plus d'ombre après

(*b*) *Theopompus apud Polybium.*

cette action. Apparemment l'histoire de la mort subite de cet Envoyé des Latins qui avoit parlé irrévéremment du Jupiter des Romains en plein Sénat, sur laquelle Tite Live (*c*) n'ose rien avancer de positif, à cause qu'il voyoit que les Auteurs étoient partagés là-dessus, est une semblable fraude pieuse. Ces sortes de choses vraies ou fausses, qui faisoient un très-bon effet sur l'esprit d'un Idolâtre, ne sont d'aucune vertu pour un Athée. Si bien qu'étant inaccessible à toutes ces considérations, il doit être nécessairement le plus grand & le plus incorrigible scélérat de l'Univers.

(*c*) *Nam & vera esse, & apta ad repræsentandam iram Deum ficta possunt.* Tit. Livius, Dec. 1, Lib. 8.

§. XX.

Que l'expérience combat le raisonnement que l'on fait, pour prouver que la connoissance d'un Dieu corrige les inclinations vicieuses de l'homme.

Tout cela est beau & bon à dire, quand on regarde les choses dans leur idée, & qu'on fait des abstractions métaphysiques. Mais le mal est, que cela

rouve pas conforme à l'expérien-
voue que si l'on donnoit à devi-
mœurs des Chrétiens, à des gens
atre monde, à qui l'on diroit sim-
it que les Chrétiens sont des créa-
ouées de raison & de bon sens, avi-
la félicité, persuadées qu'il y a un
pour ceux qui obéissent à la loi
u, & un enfer pour ceux qui n'y
nt pas; ces gens d'un autre mon-
manqueroient pas d'assurer que
rétiens sont à qui mieux mieux,
bserver les préceptes de l'Evan-
ue c'est parmi eux à qui se signa-
vantage dans les œuvres de misé-
:, dans la priere, & dans l'oubli
jures, s'il est possible que parmi
ielqu'un soit capable d'offenser
ochain. Mais d'où viendroit qu'ils
t ce jugement si avantageux?
u'ils ne considéreroient les Chré-
que dans une idée abstraite; car
considéroient en détail, & par
s endroits qui les déterminent à
ils rabattroient bien de l'[illegible]nne
n qu'ils en auroient eue [illegible] ils
ent pas plutôt vécu quin[illegible] jours
nous, qu'ils prononceroient, que
e monde on ne se conduit pas se-
lumieres de la conscience.

§. XXI.

Pourquoi il y a tant de différence entre ce qu'on croit & ce qu'on fait.

VOILA le véritable dénouement de cette difficulté. Quand on compare les mœurs d'un homme qui a une religion avec l'idée générale que l'on se forme des mœurs de cet homme, on est tout surpris de ne trouver aucune conformité entre ces deux choses. L'idée générale veut qu'un homme qui croit un Dieu, un paradis & un Enfer, fasse tout ce qu'il connoît être agréable à Dieu, & ne fasse rien de ce qu'il sait lui être désagréable. Mais la vie de cet homme nous montre qu'il fait tout le contraire. Voulez-vous savoir la cause de cette incongruité? La voici. C'est que l'homme ne se détermine pas à une certaine action, plûtôt qu'à une autre, par les connoissances générales qu'il a de ce qu'il doit faire, mais par le jugement particulier qu'il porte de chaque chose, lorsqu'il est sur le point d'agir. Or ce jugement particulier peut bien être conforme aux idées générales que l'on a de ce que l'on doit faire, mais le plus souvent il ne l'est pas. Il s'ac-

ımmode presque toujours à la passion
ɔminante du cœur, à la pente du tem-
ɾrament, à la force des habitudes con-
actées, & au goût ou à la sensibilité
ıe l'on a pour certains objets. Le (a)
oëte qui a fait dire à Médée, *Je vois &
approuve le bien, mais je fais le mal*,
parfaitement bien représenté la diffé-
nce qui se rencontre entre les lumieres
: la conscience, & le jugement parti-
ılier qui nous fait agir. La conscience
ɔnnoît en général la beauté de la ver-
ı, & nous force de tomber d'acord
ı'il n'y a rien de plus louable que les
ɔnnes mœurs. Mais quand le cœur est
ne fois possédé d'un amour illégitime;
uand on voit qu'en satisfaisant cet
nour, on goûtera du plaisir & qu'en
e le satisfaisant pas, on se plongera dans
s chagrins & dans des inquiétudes in-
ıpportables; il n'y a lumiere de con-
ience qui tienne : on ne consulte plus
ue la passion, & l'on juge qu'il faut agir
ic & nunc contre l'idée générale que
on a de son devoir. Ce qui montre
u'il n'y a rien de plus sujet à l'illusion,

(a) *Video meliora proboque,*
Deteriora sequor.
Ovid. Metam. Lib. 7.

que de juger des mœurs d'un homme par les opinions générales dont il est imbu. C'est encore pis que si l'on jugeoit de ses actions par ses livres ou par ses harangues, qui néanmoins sont de fort mauvais garants des inclinations de l'Auteur. Car que peut-on voir de plus grave que les plaintes de Saluste contre la corruption de son siecle ? Les plus séveres observateurs de l'ancienne discipline n'eussent pas mieux dit. Cependant Saluste n'étoit pas plus sage qu'un autre. Le censeur fut obligé de le reprendre de sa mauvaise vie en plein Sénat (*b*) : il fut accusé deux fois d'adultere devant le Préteur & y ayant été surpris par Milon, il n'en fut quitte que pour une bonne somme d'argent, qu'il fut obligé de payer après avoir eu les étrivieres. Si nous avions la harangue que Claudius prononça devant le Sénat, pour se plaindre de la profanation des choses saintes, nous y verrions sans doute toutes les marques d'une grande piété, & beaucoup de ces figures de Rhétorique, qui représentent si vivement l'atrocité d'une action. Cependant Claudius n'étoit rien moins que zelé pour le service divin. Il

(*b*) Gell. noct. attic. *Lib.* 17. *cap.* 18.

antoit lui-même d'avoir été fou-
ar deux cents arrêts du Sénat,
s affaires de Religion, & il avoit
les mysteres de la bonne Déesse
derniere insolence.

ron de Arasp. respond.

§ XXII.

l'homme n'agit pas selon ses principes.

l'homme soit une créature rai-
le tant qu'il vous plaira, il n'est
oins vrai qu'il n'agit presque
conséquemment à ses principes.
en la force dans les choses de
tion, de ne point tirer de mau-
onséquences, car dans cette sor-
natieres il péche beaucoup plus
facilité qu'il a de recevoir de faux
es, que par les fausses conclu-
u'il en infere. Mais c'est toute au-
se, quand il est question des bon-
eurs. Ne donnant presque jamais
es faux principes, retenant pres-
ijours dans sa conscience les idées
uité naturelle, il conclut néan-
presque toujours à l'avantage de
rs déréglés. D'où vient, je vous

prie, qu'encore qu'il y ait parmi les hommes une prodigieuſe diverſité d'opinions touchant la maniere de ſervir Dieu, & de vivre ſelon les loix de la bienſéance, on voit néanmoins certaines paſſions regner conſtamment dans tous les pays, & dans tous les ſiecles? Que l'ambition, l'avarice, l'envie, le deſir de ſe venger, l'impudicité & tous les crimes qui peuvent ſatisfaire ces paſſions, ſe voyent par-tout? Que le Juif & le Mahométan, le Turc & le More, le Chrétien & l'infidele, l'Indien & le Tartare, l'habitant de terre ferme & l'habitant des Iſles, le Noble & le roturier, toutes ces ſortes de gens qui dans le reſte ne conviennent, pour ainſi dire, que dans la notion générale d'homme, ſont ſi ſemblables à l'égard de ces paſſions, que l'on diroit qu'ils ſe copient les uns les autres? D'où vient tout cela, ſinon de ce que le véritable principe des actions de l'homme, (j'excepte ceux en qui la grace du St. Eſprit ſe déploie avec toute ſon efficace) n'eſt autre choſe que le tempérament, l'inclination naturelle pour le plaiſir, le goût que l'on contracte pour certains objets, le deſir de plaire à quelqu'un, une habitude gagnée dans le commerce de ſes amis, ou quelque

autre disposition qui résulte du fond de notre nature, en quelqne pays que l'on naisse, & de quelques connoissances que l'on nous remplisse l'esprit ?

Il faut bien que cela soit, puisque les anciens Païens, accablés d'une multitude incroyable de superstitions, perpétuellement occupés à appaiser la colere de leurs Idoles, épouvantés par une infinité de prodiges, imaginant que les Dieux étoient les dispensateurs de l'adversité & de la prospérité, selon la vie que l'on menoit, n'ont pas laissé de commettre tous les crimes imaginables. Et si cela n'étoit pas, comment seroit-il possible que les Chrétiens, qui connoissent si clairement par une révélation soutenue de tant de miracles, qu'il faut renoncer au vice ponr être éternellement heureux, pour n'être pas éternellement malheureux ; qui ont tant d'excellents prédicateurs, payés pour leur faire là-dessus les plus vives & les plus pressantes exhortations du monde ; qui trouvent par-tout tant de Directeurs de conscience zélés & savants, & tant de livres de dévotion ; comment, dis-je, seroit-il possible parmi tout cela, que les Chrétiens vécussent, comme ils font,

dans les plus énormes déréglements du vice ?

§. XXIII.

Pourquoi certaines cérémonies ſont réguliérement obſervées.

A la vérité, les opinions que l'on a ſur le chapitre de la raiſon & de la bienſéance, ſont le principe de certaines choſes qui s'obſervent réguliérement parmi les perſonnes de même foi, en quelque lieu du monde qu'elles vivent, & parmi les perſonnes qui compoſent un même peuple, de quelque humeur qu'elles ſoient d'ailleurs. On voit, par exemple, que les juifs circonciſent leurs enfants, & gardent le jour du Sabat, par tous les endroits du monde où ils ſont ſoufferts. Autrefois les Perſes approuvoient les mariages inceſtueux, & s'y engageoient ſans ſcrupule, non-ſeulement lorſqu'ils demeuroient en Perſe, mais auſſi lorſqu'ils s'habituoient & qu'ils ſe multiplioient dans les pays étrangers, où l'on déteſtoit cette ſorte de mariages. Ceux au contraire qui étoient d'une nation où l'inceſte étoit déſapprouvé, ne ſe marioient pas de la ſorte, lors même qu'ils s'habituoient

parmi les Perſes : & les Perſes eux-mêmes qui avoient embraſſé la Religion de Jeſus-Chriſt, n'étoient plus capables de donner les mains à ces alliances illicites. (a) Bardeſanes ſe ſert de cette conſidération, pour réfuter les aſtrologues, dans le beau Traité qu'il fit contre eux, & c'eſt aſſurément une fort bonne raiſon à propoſer contre l'Aſtrologie judiciaire.

Mais cela ne détruit point ce que j'ai dit. Cela fait voir ſeulement, que les hommes ſe conforment aux Loix de leur Religion, lorſqu'ils le peuvent faire ſans s'incommoder beaucoup, & qu'ils voyent que le mépris de ces loix leur ſeroit funeſte. C'eſt à cauſe de cela que les Juifs obſervent leurs fêtes & leur circonciſion. Faire circoncire un enfant n'eſt pas une opération douloureuſe pour le pere, ni pour la mere, ni qui ait des ſuites dangereuſes pour l'enfant. Cela n'empêche pas ni le pere ni la mere d'amaſſer du bien par toute ſorte d'invention, de tromper, de calomnier, de faire l'amour, & de s'enyvrer, ſi le cœur leur en dit. Et s'ils avoient la hardieſſe de ne pas obſerver la cérémonie de la circonciſion,

(a) *Apud Euſeb. præpar. Evang.* lib. 6. cap. 8.

ils se feroient excommunier, & seroient regardés comme des monstres par les autres Juifs. On peut dire la même chose de l'observation des fêtes. Ceux qui s'en dispensent, se punissent par leurs propres mains, non-seulement parce qu'ils s'exposent au blâme, à la censure, & à des amendes, si le cas y échet ; mais aussi parce qu'ils se dérobent le temps le plus agréable de la vie. Car les passions de l'homme sont si ingénieuses à se dédommager, qu'elles trouvent jusques dans les choses que l'on avoit destinées contre elles, la matiere d'un grand triomphe. Quoi de plus commode que les fêtes ? On ne travaille pas, on met ses plus beaux habits, on danse, on joue, on boit ; les deux sexes se trouvent ensemble ; pour une heure ou deux que l'on donne à Dieu, on en donne dix ou douze à ses divertissements. Voilà sans doute une importance que la Religion remporte sur les passions, que de faire observer ou la circoncision ou les fêtes.

Pour les jeûnes & les abstinences que l'Eglise nous impose, j'avoue qu'il n'est pas si aisé de les pratiquer, que de s'assujettir à l'observation des fêtes, & que néanmoins on les pratique. Mais cela

vient ſans doute, ou de ce qu'on peut les pratiquer ſans préjudice de ſes paſſions dominantes, ou de ce qu'on trouve peu-à-peu l'adreſſe d'en faire évanouir les principales incommodités, ou de ce qu'on ne veut pas paſſer pour profane, ce qui eſt quelquefois nuiſible dès cette vie. On s'abſtient tout un carême de manger de la viande : oui, mais s'abſtient-on de médire de ſon prochain ? S'abſtient-on de s'enrichir par des voyes frauduleuſes ? S'abſtient-on de voir des femmes de mauvaiſe vie ? Renonce-t-on à la vengeance ? Point du tout ; chacun vit en ce temps-là comme à l'ordinaire, ſi ce n'eſt qu'il va plus ſouvent au ſermon, & qu'au lieu de faire deux grands repas, & de manger de la chair, il ſe contente de manger tant d'autres choſes à midi, qu'une collation lui ſuffit après cela pour tout le reſte de la journée. C'eſt ainſi qu'en uſent ceux qui n'ont pas beaucoup de peine à ſurmonter la gourmandiſe : car ceux qui y trouvent de grandes difficultés, ne manquent pas de recourir à l'indulgence de leurs Directeurs, pour avoir la liberté d'en uſer comme bon leur ſemblera. Et après tout, il n'y a point de jeune fille, qui pour avoir la taille plus dé-

liée, ou pour s'épargner de quoi s'acheter de beaux habits, ne renonce à la bonne chere plus gayement, que les autres ne le font pour observer les préceptes de l'Eglise.

Ainsi demeurons-en à notre maxime, & avouons de bonne foi que si les hommes observent plusieurs cérémonies en vertu de la religion qu'ils professent, ou de la persuasion où ils sont que Dieu le veut, c'est parce que cela ne les empéche pas de satisfaire les passions dominantes de leur cœur, ou même parce que la crainte de l'infamie & de quelque châtiment temporel les y engage. Ou bien disons, que s'ils observent réguliérement plusieurs cultes pénibles & incommodes, c'est parce qu'ils veulent racheter leur conscience avec leurs passions favorites : ce qui montre toujours, que la corruption de leur volonté est la principale raison qui les détermine.

Je ne m'étonne pas que les mariages incestueux n'ayent pas été pratiqués parmi les peuples, qui les avoient chargés de la haine & de l'ignominie publique ; car qui est l'homme qu'une barriere comme celle-là ne retienne dans le devoir, pourvu qu'il ne soit pas d'une

ion qui juge tout autrement de la
ose, & qu'il ne s'imagine pas, com-
faisoient apparemment les Perses,
e les autres nations ne se connoissent
en bienséance? Mais pour juger si
Chrétiens s'interdisent les mariages
cette nature, parce que Dieu les
fend, il faudroit connoître ce qu'ils
oient là-dessus, en cas que le Droit
il & le Droit canon leur donnassent
ine liberté de faire ce qu'ils vou-
oient: car dans l'état où sont les cho-
, je ne vois pas qu'on doive se faire
mérite devant Dieu, de ce qu'on
se marie pas avec sa sœur. Il y a des
ines temporelles assez terribles contre
déréglement, pour en être détour-
, sans que la conscience s'en mêle.
le Droit civil & le Droit canon laiss-
ient la chose à notre liberté, il est
rt probable qu'on ne s'en feroit pas un
lus grand scrupule que de l'adultere
ont tant de gens sont coupables, quoi-
ue ce soit un des plus grands crimes
u monde.

Ce feroit un travail infini, que
muser à éclaircir toutes les ob
que l'on peut faire contre cette
ne ; car l'esprit humain étant
de toutes les bizarreries imaginab
ne posera jamais de regle sur so
qui ne souffre mille exceptions.
y a donc à faire, c'est de s'en te
qui arrive le plus souvent ; savo
» ce ne sont pas les opinions g
» de l'esprit, qui nous détern
» agir, mais les passions prése
» cœur. « En effet, si un C
ivrogne & impudique s'abstenoi
rober, parce qu'il sait que Die
fendu le larcin, ne s'abstiendroi
aussi des deux autres crimes, c
que Dieu a défendus ? & s'il r

mieres de la conſcience étoient la raiſon qui nous détermine, les Chrétiens vivroient-ils auſſi mal qu'ils ſont ?

§. XXV.

Qu'on ne peut pas dire, que ceux qui ne vivent pas ſelon les maximes de leur Religion, ne croyent pas qu'il y ait un Dieu. I. Preuve de cela, tirée de la vie des ſoldats.

On ne peut pas me répondre, que les Chrétiens qui ne vivent pas conformément aux principes de leur Religion, ne ſont pas perſuadés de nos myſteres, & que ce ſont autant d'Athées cachés. Car outre que ce ſeroit multiplier terriblement les Athées, contre le ſentiment de pluſieurs célebres Auteurs, qui ne croyent pas qu'il y ait jamais eu homme pleinement perſuadé de l'Athéiſme ; qu'y a-t-il de plus inſoutenable, que de ranger parmi les Athées tous ces ſoldats Chrétiens qui commettent des déſordres inouis, lorſqu'ils ne ſont pas tenus ſous une ſévere diſcipline ? Les doutes ſur l'exiſtence de Dieu ne tombent guere dans ces ames-là. Ce n'eſt pas le défaut du peuple. Il eſt trop

sot, pour se laisser tromper en ces choses-là par un habile homme. Il ne demande (*a*) que du pain & des Divertissements, & n'a nullement l'ambition de rechercher s'il a tort de reconnoître un souverain maître de toutes choses. Ceux qui donnent, ou dans le Déïsme, ou dans cette sorte de doutes, prétendent au bel esprit, & s'appellent par excellence, *les Esprits forts*. Ils sont très-mal fondés, je l'avoue, & il seroit facile de leur montrer, qu'il n'y a rien de plus foible, de plus déraisonnable, que le caractere de leur esprit. Mais quoi qu'il en soit, ce sont des gens pour l'ordinaire, qui font plus de cas de leur esprit, que de leur corps; au lieu que les soldats & les voleurs des grands chemins ne songent qu'à leur corps; & ne sont méchants que par les corps, s'il est permis de parler ainsi.

Il est certain d'ailleurs, que des soldats qui ne respirent que le sang & le carnage, & qui pour peu qu'on les laisse faire, mettent bientôt dans la derniere désolation le pays ami aussi bien que le pays ennemi, sont fort suscep-

(*a*)...... *Duas tantùm res anxius optat,*
Panem & Circenses.
Juvenal. Satyr. 10.

tibles du zele de Religion : car si on les lâche contre un peuple de différente croyance, & si on les anime par le grand motif, on voit que leur courage va souvent jusqu'à la fureur, & qu'ils ne regardent plus les violences qu'ils commettent, que comme des actes de piété. On voit qu'ils conçoivent une haine implacable contre ceux qui ne sont pas de leur secte, & qu'ils se feroient un scrupule de faire leurs dévotions avec eux. Grande preuve qu'ils n'abjurent pas intérieurement le Christianisme, lorsqu'ils se portent à tous les crimes qu'ils commettent.

§. XXVI.

II. Preuve, tirée des désordres des Croisades.

Oseroit-on dire, que les Chrétiens qui se croisoient pour l'expédition de la Terre sainte, n'avoient aucune Religion ; eux qui quittoient leur patrie pour aller faire la guerre aux Infideles ; eux qui croyoient voir des Anges & des Saints à la tête de leurs armées, mettre en fuite leurs ennemis ; eux qui ne parloient que de prodiges & que de mira-

cles ? Il faudroit avoir perdu le ſens pour ſoupçonner d'Athéiſme des gens comme cela, qui cependant commettoient les plus effroyables déſordres dont on ait jamais oui parler; de ſorte que les Chrétiens qu'ils alloient défendre, avoient autant de haine pour eux, que pour les Turcs & les Sarraſins. Les Croiſades ſont aſſurément un des beaux endroits du Chriſtianiſme, mais elles ont un revers qui n'eſt guere avantageux. D'un côté les Chrétiens d'Orient ſe ſont ſervis de la plus noire & de la plus déloïale trahiſon qui ſe puiſſe, pour perdre les Chrétiens d'Occident qui alloient à leur ſecours: & ceux-ci de l'autre, ont commis des excès épouvantables en toutes manieres. Remarquez bien, je vous prie, que je ne prétends pas nier, qu'encore que les croiſades fuſſent une entrepriſe de dévotion, il n'ait pu y avoir des Athées qui en voulurent être, ſoit pour ſe faire louer, ſoit pour éviter le reproche de poltronerie, ou même celui d'irreligion, ſoit pour ſatisfaire leur inclination belliqueuſe ou leur ambition, ou leur curioſité, ſoit enfin pour commettre mille déſordres. Je ſuis perſuadé qu'on peut faire par des motifs d'amour propre tous

les exercices extérieurs de la piété, quelque pénibles qu'ils puissent être. Voici donc ce que je dis ; c'est que la plus grande partie des croisés, étoient des gens que les prédications & les indulgences avoient animés à cette entreprise, & qui assurément n'abjuroient pas leur religion dans l'ame lorsqu'ils s'abandonnoient à commettre tous les ravages qu'ils commettoient.

§. XXVII.

Réflexions sur ce que quelques Infideles ont objecté aux Chrétiens, que leur Religion n'est propre qu'à faire des lâches.

En parlant de la licence de nos soldats & des désordres que nos Croisés ont commis à la vue des Infideles, je me suis souvenu qu'on a quelquefois objecté aux Chrétiens, que les principes de l'Evangile ne sont point propres à la conservation du bien public, parce qu'ils énervent le courage, & qu'ils inspirent de l'horreur pour le sang & pour toutes les violences de la guerre. Je n'examinerai point si cette objection est aussi méprisable qu'on la fait ; mais je dirai bien qu'on ne peut

pas y répondre plus mal, qu'en disant comme font plusieurs, qu'on n'a qu'à consulter l'expérience, & qu'on verra qu'il n'y a point de nations plus belliqueuses, que celles qui font profession du Christianisme. Cette réponse est pitoyable, parce qu'elle ne sert qu'à montrer que les Chrétiens ne vivent pas selon leurs principes, au lieu que pour bien répondre il faudroit dire, qu'en suivant l'esprit de leurs principes, les Chrétiens doivent être de très-bons soldats. Mais peut-on dire cela, si l'on est de bonne foi? Ne faut-il pas convenir, que le courage que l'Evangile nous inspire, n'est point un courage de meurtre & de violence, comme celui de la guerre? Le courage évangélique ne va qu'à nous faire mépriser les injures & la pauvreté, la persécution des Tyrans, les prisons, les roues, les chevalets, & tous les supplices du martyre. Il est propre à nous faire braver par une patience héroïque, la rage la plus inhumaine des persécuteurs de la foi. Il nous résigne à la volonté de Dieu dans les maladies les plus aiguës. Voilà quel est le courage du vrai Chrétien. Cela suffit, je l'avoue, pour convaincre les Infideles que notre Religion n'a-

ollit point le courage & n'inspire
int la poltronerie. Mais cela n'em-
che pas qu'ils ne puissent dire avec rai-
n, qu'en prenant le mot de courage
sens qu'on le prend dans le monde,
:vangile n'est point propre à en don-
r. On entend par un homme coura-
ux, un homme qui est fort délicat
le point d'honneur, qui ne peut
ıffrir la moindre injure, qui se
ıge avec éclat, & au péril de sa vie,
la moindre offense qu'on lui ait fai-
; qui aime la guerre, qui va chercher
occasions les plus périlleuses pour
mper les mains dans le sang des en-
nis; qui a de l'ambition, qui veut
lever au-dessus des autres. Il faudroit
ɔir perdu le sens, pour dire que les
ıseils & les préceptes de Jesus-Christ
ıs inspirent cet esprit-là; car il est de
oriété publique à tous ceux qui savent
premiers éléments de la Religion Chré-
ıne, qu'elle ne nous recommande
tant que de souffrir les injures, que
re humbles, que d'aimer notre pro-
in, que de chercher la paix, que de
dre le bien pour le mal, que de
s abstenir de tout ce qui sent la vio-
:e. Je défie tous les hommes du mon-
pour si experts qu'ils puissent être

en l'art militaire, de faire jamais de bons soldats d'une armée, où il n'y auroit que de personnes résolues de suivre ponctuellement toutes ces maximes. Tout le mieux qu'on en pourroit attendre, seroit qu'ils ne craindroient point de mourir pour leur pays, & pour leur Dieu. Mais je m'en rapporte à ceux qui savent la guerre, si cela suffit pour la qualité de bon soldat, & s'il ne faut pas, quand on veut réussir en ce métier, faire tout le mal que l'on peut à l'ennemi, le prévénir, le surprendre, le passer au fil de l'épée, bruler ses magasins, l'affamer, le saccager. On seroit de beaux exploits avec des gens qui auroient la conscience toute pleine de scrupules, & qui voudroient consulter un Casuiste à tout moment pour savoir s'ils sont dans le cas où il est permis de tuer, d'exécuter un ordre que l'on croit injuste, de mettre le feu à un village, de piller, &c. Le Maréchal de Biron se seroit bien accommodé de semblables troupes, lui qui cassa un Capitaine, qui avoit voulu prendre ses précautions contre les recherches des Procureurs Généraux du Roi. » Etes-» vous de ces gens, lui dit-il, qui » craignent tant la Justice ? Je vous

» casse : jamais vous ne me servirez ; » car tout homme de guerre qui craint » une plume craint une épée ». Je laisse à dire que si les principes du Christianisme étoient bien suivis, on ne verroit point de Conquérant parmi les Chrétiens, ni de guerre offensive, & qu'on se contenteroit de se défendre des invasions des Infideles. Et cela étant, combien verrions-nous de peuples en Europe, qui jouiroient d'une paix profonde depuis longtemps, & qui à cause de cela seroient les plus mal propres du monde à faire la guerre ? Il est donc vrai que l'esprit de notre sainte Religion ne nous rend pas belliqueux : & cependant il n'y a pas sur la terre de nations plus belliqueuses, que celles qui font profession du Christianisme. Exceptez-moi les Turcs, & choisissez dans l'Afrique, dans l'Asie, dans l'Amérique tel peuple qu'il vous plaira, faites-en une armée de cent mille hommes, il ne faudra pas plus de dix ou douze mille Chrétiens pour l'abîmer. Les Turcs mêmes sont fort inférieurs aux Chrétiens, & n'obtiendroient jamais aucun avantage sur eux en nombre égal. L'avarice, l'impudicité, l'insolence & la cruauté, qui rendent les

armées formidables, se trouvent dans les armées Chrétiennes autant qu'ailleurs ; si ce n'est qu'on ne mange pas la chair des ennemis, comme font quelques peuples de l'Amérique. Ce sont les Chrétiens qui perfectionnent tous les jours l'art de la guerre, en inventant une infinité de machines pour rendre les sieges plus meurtriers & plus affreux ; & c'est de nous que les Infideles apprennent à se servir des meilleures armes. Je sais bien que nous ne faisons pas cela en tant que Chrétiens, mais parce que nous avons plus d'adresse que les Infideles : car s'ils avoient assez de génie & de valeur pour faire mieux la guerre que les Chrétiens, ils la feroient mieux infailliblement. Mais néanmoins je trouve ici une raison très-convaincante, pour prouver que l'on ne suit point dans le monde les principes de sa Religion, puisque je fais voir que les Chrétiens employent tout leur esprit, & toutes leurs passions à se perfectionner dans l'art de la guerre, sans que la connoissance de l'Evangile traverse le moins du monde ce cruel dessein.

Reprenons notre sujet, & faisons voir par d'autres exemples, que le déré-

glement des mœurs n'eſt point une preuve que l'on ſoit Athée.

§. XXVIII.

III. *Preuve, tirée de la conduite de pluſieurs femmes.*

Qui eſt-ce qui oſeroit dire, que toutes les femmes Chrétiennes qui ſe ſignalent par leurs crimes, ſont deſtituées de tout ſentiment de Religion ? Ce ſeroit la plus fauſſe penſée du monde ; car ſûrement ce n'eſt point le vice des femmes que l'Athéiſme. Il ſemble que l'Egliſe reconnoiſſe que la dévotion eſt leur partage, puiſqu'elle fait ordinairement des prieres *pro devoto fœmineo ſexu*. Elles ſe font une vertu de n'entrer point dans les grands raiſonnements. Ainſi elles en demeurent à leur Catéchiſme, & ſont toutes de la Religion de leur mere, bien plus portées à la ſuperſtition qu'à l'impiété : grandes coureuſes d'indulgences & de ſermons, & ſi fort occupées de mille paſſions, qui leur ſont comme tombées en partage, qu'elles n'ont ni le temps, ni la capacité néceſſaire pour révoquer en doute les articles de leur foi, à moins qu'elles ne ſoient engagées dans quelque Religion,

persécutée incapable de leur fournir les établissements qu'elles voudroient, & qui leur sont présentés par la Religion dominante : car en ce cas là, il leur survient quelquefois des doutes si violents, qu'elles passent, non pas de la religion à l'Athéisme, mais de la profession d'une Religion à la profession d'une autre. A cela près, les femmes sont très-peu sujettes à l'impiété. On les voit fort empressées à s'en aller gagner des pardons, fort assidues aux Eglises, entreprenant volontiers un pelerinage. Je sais bien ce qu'en disent les railleurs, que la Religion n'est qu'un prétexte, & que la véritable cause de tout cela est l'envie de se promener, d'aller causer, de voir & d'être vues, ou même de se divertir avec un Galant. Mais je sais bien aussi, qu'il n'en faut pas croire les railleurs, ils outrent la chose ; ce qu'ils disent est vrai quelquefois, & principalement dans les pays où la jalousie regne. Mais en France où on laisse les femmes entierement sur leur bonne foi, de sorte qu'elles vont voir qui bon leur semble à toutes heures, & reçoivent compagnie tout autant qu'elles en souhaitent, il est faux qu'elles aillent gagner les indulgences, seu-

lement afin d'avoir un prétexte de ſortir de la maiſon. Encore un coup, ce n'eſt nullement le vice des femmes que l'impiété. Cependant il y en a beaucoup dont les mœurs ſont très-corrompues, ou par la vanité, ou par l'envie, ou par la médiſance, ou par l'avarice, ou par la galanterie, ou par toutes ces paſſions enſemble.

Perſonne n'ignore que toutes lesgrandes villes ſont pleines de lieux infames, & que la partie du monde où nous croyons que Dieu a établi le ſaint ſiege apoſtolique, eſt toute pénétrée d'impudicité. Le nombre des meres, ou des tantes qui ſe font un revenu des premieres faveurs de leurs filles, ou de leurs nieces, n'y eſt pas petit. Je liſois un de ces jours dans la Relation que Mr. de St. Didier, Gentilhomme de Mr. le Comte d'Avaux, nous a donnée de la ville de Veniſe, où ce Comte a été en Ambaſſade, que c'eſt une choſe ſi ordinaire dans cette République-là, que » de dix filles qui » s'abandonnent, il y en a neuf dont » les meres & les tantes font elles-» mêmes le marché, & conviennent » du prix de la virginité de leurs filles, » pour un certain temps, moyennant

» cent ou deux cents ducats; pour faire,
» disent elles, de quoi les marier. Il ra-
» conte fort agréablement, » qu'il
» se trouva un jour par hazard à un
» traité de cette nature, & qu'un gen-
» tilhomme étranger de sa connoissan-
» ce, étant depuis quelque temps en
» marché pour une fille, & différant
» toujours à donner une réponse po-
» sitive, sur ce qu'il ne lui trouvoit
» pas assez d'embonpoint, & qu'elle
» n'avoit pas encore la gorge bien for-
» mée; la tante lui dit, qu'il ne fal-
» loit pas être plus longtemps à se dé-
» terminer, parce que le Pere Prédi-
» cateur d'un des premiers Couvents
» de Venise, qu'elle nomma, étoit en-
» tré en traité, & avoit déjà fait une
» offre raisonnable «. Il dit aussi, que c'est l'opinion ordinaire de tout le monde à Venise, » qu'un seul frere se ma-
» rie pour tous les autres; & il assure
» que cela ne se dit pas sans fondement,
» mais qu'il seroit inutile d'en vouloir
» donner des preuves «. Ce qui fait voir, que l'inceste le plus brutal & le plus outré, ne fait aucune horreur aux Vénitiennes. Ce qu'il remarque du grand nombre des Courtisanes, & de la pleine liberté dont elles jouissent, &

de

de la considération qu'elles s'acquierent parmi le peuple & des caresses qu'elles reçoivent dans les couvents lorsqu'elles y vont voir les sœurs de ceux qui les entretiennent; est une preuve incontestable, que les femmes de ce pays-là n'ont aucune sensibilité pour l'honneur, ni pour la vertu, d'autant plus que » ceux qui connoissent autant » Rome que Venise, sont en peine de » décider en laquelle de ces deux vil» les il y a plus de Courtisanes & plus » de libertinage «, à ce que dit le même M. de S. Didier.

Si ceux qui viennent à Paris avec les Ambassadeurs, osoient publier, quand ils sont retournés chez eux, des Relations aussi libres, que celles que les François publient touchant les pays étrangers, je ne doute pas qu'ils n'eussent bien des choses à dire. Mais on redoute si fort notre nation, qu'on n'ose rien imprimer qui lui déplaise; ou si on le fait, nous donnons bon ordre que cela ne soit point connu parmi nous, soit en défendant l'entrée des livres, soit en les faisant imprimer sans les passages qui ne nous plaisent pas. C'est ainsi que M. l'Abbé Talemant vient d'en user dans sa version de l'his-

toire du Cavalier Nani. Mais quelque ménagement que les étrangers ayent pour nous, les déréglements des femmes n'en sont pas moins réels, & qui pourroit suivre tous les avortements, tous les empoisonnements, toutes les fraudes & toutes les calomnies dont les prostitutions sont compliquées en France aussi-bien qu'ailleurs, ce seroit de quoi donner de l'horreur aux plus endurcis.

Sur cela vous imaginez-vous que les personnes qui trempent dans ces désordres, traitent de fable l'histoire de l'Evangile? Rien moins que cela. La plupart de ces femmes ne laissent pas de dire leurs litanies dans l'occasion, ou les autres prieres qu'on leur a enseignées dans l'enfance. Il y en a qui sont des plus assidues aux exercices publics de la Religion. Il y en a qui font des aumônes, & des fondations magnifiques pour le service divin; qui esperent de se repentir un jour, & d'être sauvées; qui confessent leurs péchés, à tout le moins une fois l'an, comme l'Eglise l'ordonne: qui s'abstiennent des plaisirs pendant quelques jours, après avoir été foudroyées de censures dans le confessionnal; qui abhorrent ce qu'elles croyent

être hérétique; qui tâchent de convertir ceux qu'elles croyent être dans une mauvaise Religion. Toutes choses qui font voir manifestement, qu'elles conservent parmi leurs impuretés, la persuasion de l'Evangile.

Vous me direz, qu'elles font tout cela uniquement pour déconcerter la médisance, & pour faire perdre le terrein à ceux qui les croyent malhonnêtes. Je le veux croire de quelques-unes; (car pour les Courtisanes d'Italie, on seroit ridicule de croire qu'elles font quelque chose pour sauver leur réputation) & j'avoue de plus qu'en voyant des Dames galantes faire fort les empressées pour convertir les hérétiques, & ne se donner point de patience, si quelque marmiton huguenot s'est fourré dans leur domestique, qu'elles ne lui aient fait faire son abjuration, ou par promesses ou par menaces, je pense en moi-même quelquefois qu'elles pourroient bien tenir cette conduite, uniquement par l'envie de faire leur cour & de devenir à la mode. Car quelle apparence qu'une femme qui a peut-être son cabinet plein de poisons, prêts à la délivrer de son mari, s'il cesse d'être commode, ou de son galant, s'il la sa-

crifie à une autre; quelle apparence, dis-je, qu'une femme qui en est là, se tourmente pour la conversion d'un Hérétique par un motif de Charité? Mais je dis néanmoins, qu'à parler en général, les femmes de mauvaise vie se peuvent porter aux œuvres charitables qu'on leur voit faire quelquefois ou envers les pauvres, ou envers les Hérétiques, non-seulement par les motifs humains qui ont été touchés ci-dessus, mais aussi par la raison qu'elles esperent de racheter leurs péchés par-là. Il semble d'abord que cela fait contre moi, puisque cela prouve, que la foi qui reste dans l'ame des plus grands pécheurs, les porte à bien faire de temps en temps. Mais dans le fond, cela prouve tout-à-fait bien ce que je cherche, savoir, I. Que ceux qui se portent à toutes sortes de crimes, ne laissent pas de conserver leur Religion. II. Que le grand mobile des actions de l'homme consiste, non pas dans la croyance qu'il a sur le chapitre de la Religion, mais dans le caractere de son cœur & de sa concupiscence; puisqu'on voit qu'il sacrifie à cela les préceptes de sa Religion, lors même qu'il semble les pratiquer. En effet, une personne qui donne l'au-

mône, ou qui tâche de convertir un Hérétique, dans la vue de racheter ses péchés présents & à venir, c'est-à-dire les péchés dont elle sent bien qu'elle ne veut point se défaire; cette personne, dis-je, ne se sert de sa foi, que pour se mettre plus en état de contenter ses inclinations vicieuses. Vous aurez bien-tôt quelques autres preuves de cette proposition, » Que ceux qui s'a-» bandonnent au crime, ne laissent » pas d'être persuadés de nos myste-» res «.

§. XXIX.

Quels principes on peut inférer de ce qui vient d'être dit.

Nous pouvons donc poser pour principe, I. Que les hommes peuvent être tout ensemble fort déréglés dans leurs mœurs, & fort persuadés de la vérité d'une Religion, & même de la vérité de la Religion Chrétienne. II. Que les connoissances de l'ame ne sont pas la cause de nos actions. III. Que généralement parlant (car j'excepte toujours ceux qui sont conduits par l'esprit de Dieu) la foi que l'on a pour une Religion n'est pas la regle de la conduite

de l'homme, si ce n'est qu'elle est souvent fort propre à exciter dans son ame de la colere contre ceux qui sont de différent sentiment, de la crainte quand on se croit menacé de quelque péril, & quelques autres passions semblables, & sur tout un je ne sais quel zele pour la pratique des cérémonies extérieures, dans la pensée que ces actes extérieurs, & la profession publique de la vraie foi serviront de rempart à tous les désordres où l'on s'abandonne, & en procureront un jour le pardon. Par ce principe on peut voir manifestement combien on se trompe, de croire que les Idolâtres sont nécessairement plus vertueux que les Athées.

§. XXX.

Que les Athées & les Idolâtres sont poussés au mal par le même principe.

Car si la persuasion qu'il y a une Providence qui châtie les méchants, & qui récompense les gens de bien, n'est pas le ressort des actions particulieres de l'homme, comme je viens de le faire voir; il s'ensuit qu'un Athée & qu'un Idolâtre se gouvernent par

un même principe, pour ce qui regarde les mœurs; c'est-à-dire, par les inclinations de leur tempérament, & par le poids des habitudes qu'ils ont contractées. De sorte que pour trouver lequel des deux doit être plus méchant que l'autre, il ne faut que s'enquérir des passions auxquelles leur tempérament les assujettit. Et soyez assuré que si l'Idolâtre se trouve pourvu d'un corps qui le rend extrêmement sensible à la bonne chere, impudique, violent & fier, il sera incomparablement plus grand pécheur qu'un Athée d'un tempérament froid & pacifique. Quand on n'examine ces choses que d'une vue générale, on se figure que dès qu'un Athée fait réflexion qu'il peut s'énivrer impunément, il s'énivre tous les jours. Mais ceux qui savent la maxime, (a) *trahit sua quemque voluptas*, & qui ont examiné plus exactement le cœur de l'homme, ne vont pas si vîte. Ils s'informent, avant que de juger de la conduite de cet Athée, quel est son goût. S'ils trouvent qu'il aime à boire, qu'il est fort sensible à ce plaisir-là, qu'il en est plus friand que de la répu-

(a) Virgil. Eclog.

tation d'honnête homme, ils jugent qu'effectivement il boit autant qu'il peut. Mais ils ne jugent pas pour cela, qu'il en fait plus qu'une infinité de Chrétiens, qui sont saouls presque toute leur vie. S'ils trouvent qu'il a de l'indifférence pour le vin, ils lui font la justice de croire qu'il ne boit qu'à sa soif. Je dis la même chose de toutes les autres voluptés criminelles. Lorsqu'un Athée les trouve à son goût, il en prend tout son saoul. S'il n'y trouve aucun plaisir, il les laisse-là : ce qui a été justement la maniere dont se sont conduits les Idolâtres & dont se conduisent encore la plupart des Chrétiens. Grande preuve, que l'esprit de débauche ne dépend pas des opinions que l'on a, ou que l'on n'a pas touchant la nature de Dieu, mais d'une certaine corruption qui nous vient du corps, & qui se fortifie tous les jours par le plaisir que l'on trouve dans l'usage des voluptés.

§. XXXI.

Que ce principe n'est pas corrigé dans les Idolâtres mieux que dans les Athées.

Qu'on m'objecte tant qu'on voudra, que la crainte d'un Dieu est un moyen infiniment propre à corriger cette corruption naturelle, j'en appellerai toujours à l'expérience, & je demanderai toujours pourquoi donc les Païens qui portoient la crainte de leurs Dieux jusqu'à des superstitions excessives, ont si peu corrigé cette corruption, qu'il n'y a point de vice abominable qui n'ait régné parmi eux ? On avoit beau conserver la mémoire des punitions éclatantes, qui avoient témoigné la colere du ciel contre les sacrileges & les parjures ; on avoit beau forger des Histoires pour étonner les méchants ; on avoit beau faire de pompeuses descriptions & des Furies & des Enfers, & des Champs Elisées ; tout cela n'empêchoit pas qu'on ne trouvât de faux témoins tant qu'on en vouloit, & qu'on ne pillât les temples, lorsque l'occasion

en étoit belle. (*a*) Juvenal est inimitable dans le portrait qu'il nous donne des faux témoins qui n'ont point de Religion, & des faux témoins qui croient un Dieu. Il dit que les premiers se parjurent sans balancer, que les autres raisonnent pendant quelque temps, & se parjurent aussi après cela avec une extrême confiance. Ils ont des remords dans la suite, & s'imaginent que la vengeance de Dieu les poursuit par-tout. Cependant ils ne s'amendent pas & ils péchent dans l'occasion comme auparavant.

C'est une copie faite d'après nature. Nous voyons regner encore partout cette sorte d'esprit, qui entraîne les hommes dans le péché, non-obstant la crainte des Enfers & les remords de la conscience. Si bien que disputer contre ce que je soutiens, n'est autre chose qu'opposer des raisonnements métaphysiques à une vérité de fait, comme ce philosophe qui vouloit prouver

(*a*) *Mobilis & varia est fermè natura malorum,*
Cum scelus admittunt superest constantia. Quid fas
Atque nefas, tandem incipiunt sentire peractis
Criminibus. Tamen ad mores natura recurrit
Damnatos, fixa & mutari nescia, nam quis
Peccandi finem posuit sibi? Quando recepit
Ejectum semel attrita de fronte ruborem?
Juvenal. Satyr. 13.

qu'il n'y a point de mouvement. On me permettra, je m'assûre, de me servir de la méthode de Diogene, qui sans répondre pied-à-pied à ses arguments, se contenta de marcher en sa présence : car rien n'est plus propre à convaincre un honnête homme qui raisonne sur de fausses hypotheses, que de lui montrer qu'il combat contre l'expérience. S'il est donc vrai comme l'Histoire & le train de la vie commune le justifient, que les hommes se peuvent plonger dans toutes sortes de crimes, pendant qu'ils sont persuadés de la vérité de leur Religion, qui leur enseigne que Dieu châtie sévérement le péché, & qu'il récompense magnifiquement les bonnes œuvres ; il faut tomber d'accord, que ceux qui nous donnent cette persuasion pour une preuve, & pour un titre justificatif de bonne vie, se trompent nécessairement, & qu'ainsi c'est mal raisonner, que de conclure de ce qu'un homme est Idolâtre, qu'il vit moralement mieux qu'un Athée. Si l'on se contentoit de conclure qu'il devroit être plus homme de bien qu'un Athée, le raisonnement seroit bon : mais combien y a-t-il de différence entre ce

que l'on devroit faire, & ce que l'on fait ?

Je l'ai dejà dit; il n'y a point d'Annales qui nous apprennent les mœurs & les coutumes d'une nation plongée dans l'Athéïsme. Ainsi on ne peut pas réfuter par l'expérience la conjecture que l'on fait d'abord sur ce sujet-là, savoir que les Athées ne sont capables d'aucune vertu morale, & que ce sont des bêtes féroces, parmi lesquelles il y a plus à craindre pour sa vie, que parmi les tigres & les lions. Mais il n'est pas difficile de faire voir, que cette conjecture est très-incertaine. Car puisque l'expérience nous montre, que ceux qui croient un Paradis & un Enfer sont capables de commettre toute sorte de crimes, il est évident que l'inclination à mal faire ne vient pas de ce qu'on ignore l'existence de Dieu, & qu'elle n'est point corrigée par la connoissance que l'on acquiert d'un Dieu qui punit & qui récompense. Il résulte de-là manifestement, que l'inclination à mal-faire ne se trouve pas plus dans une ame destituée de la connoissance de Dieu, que dans une ame qui connoît Dieu; & qu'une ame destituée de la

connoissance de Dieu, n'est pas plus dégagée du frein qui réprime la malignité du cœur, qu'une ame qui a cette connoissance. Il résulte encore de-là que l'inclination à mal-faire vient du fond de la nature de l'homme, & qu'elle se fortifie par les passions, qui sortant du tempérament comme de leur source, se modifient ensuite de plusieurs manieres, selon les divers accidents de la vie. Enfin il résulte delà que l'inclination à la pitié, à la sobriété, à la débonnaireté, &c. ne vient pas de ce qu'on connoît qu'il y a un Dieu, (car autrement il faudroit dire que jamais il n'y a eu de Païen cruel & ivrogne) mais d'une certaine disposition du tempérament, fortifiée par l'éducation, par l'intérêt personnel, par le desir d'être loué, par l'instinct de la raison, ou par des semblables motifs, qui se rencontrent dans un Athée, aussi bien que dans les autres hommes. Ainsi nous n'avons aucun droit de soûtenir, qu'un Athée doit être nécessairement plus déréglé dans ses mœurs qu'un Idolâtre.



§. XXXII.

Que la bonne Théologie fait voir, que la corruption de la nature n'est pas mieux corrigée dans les Idolâtres, que dans les Athées.

Tout ceci s'accorde parfaitement avec la Théologie de St. Augustin, qui porte que les Païens n'ont jamais fait aucune action méritoire, c'est-à-dire, qu'ils n'ont jamais fait aucun acte de vertu par un bon principe, & pour une bonne fin. N'est-ce pas enseigner que toutes les vertus des Païens ont été l'effet, ou de leur tempérament, ou de quelque passion à laquelle ils avoient pris goût? Et qui empêche qu'un Athée, ou par la disposition de son tempérament ou par l'instinct de quelque passion qui le domine, ne fasse toutes les mêmes actions que les Païens ont pu faire? Si le Païen n'a rien fait pour la gloire de Dieu, s'il n'a point donné l'aumône par le motif de l'amour de Dieu, s'il n'a point rapporté à l'honneur de Dieu l'usage qu'il faisoit de son crédit, pour empêcher l'oppression des innocens; il est clair que la connoissance de Dieu n'a de

rien contribué à lui faire faire ce qu'il a fait, & qu'il l'eût fait tout aussi bien, quand même il n'eût jamais oui parler de Dieu : & par conséquent selon les principes de S. Augustin, les Athées sont très-capables de faire toutes les actions morales que nous admirons dans le Paganisme. C'est ce que je répons à tous les exemples de la vertu des Païens, que l'on me peut alléguer. Je les admire autant qu'un autre, mais je soûtiens qu'il n'y a rien là, que l'on ne puisse attribuer au tempérament, à l'éducation, au desir de la gloire, au goût que l'on s'est fait pour une sorte de réputation, à l'estime que l'on peut concevoir pour ce qui paroît honnête & louable, & à plusieurs autres motifs qui sont de la compétence de tous les hommes, soit qu'ils aient une Religion, soit qu'ils n'en aient pas.

Considérez encore, que la Théologie nous enseigne formellement que l'homme ne se peut convertir à Dieu, ni se défaire de la corruption de sa concupiscence, sans être assisté de la grace du Saint Esprit ; & que cette grace ne consiste pas simplement à croire qu'il y a un Dieu, & que les mysteres qu'il nous a révélés sont véritables ; mais qu'elle

consiste dans la charité, qui nous fait aimer Dieu, & qui nous attache à lui comme à notre souverain bien. Cela montre clairement, que ceux qui en demeurent à la simple persuasion de nos mysteres, n'ont point encore la grace sanctifiante, & qu'ils sont encore dans les liens & sous le joug du péché; & à plus forte raison, que la connoissance vague & indistincte que les Païens ont eue de Dieu, ne les a pas délivrés de l'empire du péché originel, ni des impressions victorieuses de la concupiscence. De sorte que la grace du Saint Esptit qui nous fait Enfants de Dieu, & la charité qui nous fait résister aux tentations de notre nature corrompue, n'ayant pas été dans les Païens, ils manquoient tout aussi bien du véritable principe des bonnes œuvres, que les Athées, & ils n'étoient pas plus en passe d'être vertueux que les Athées.

Je ne voudrois pas nier qu'il n'y ait eu des Païens qui faisant un bon usage des connoissances qu'ils avoient touchant la nature de Dieu, se sont aidés de ce motif pour réprimer la fougue de leurs passions. Mais il y a beaucoup d'apparence, que quand ce motif a été de quelque vertu, les passions étoient

i modérées, qu'on eût pû les réduire à
a raison sans ce secours-là, ou en s'en-
êtant du desir de se distinguer par des
nœurs austeres, ou en se promettant une
anté plus affermie, ou plus de louan-
es, ou plus de profit. Voici les nouvel-
es preuves que je vous ai promises.

§. XXXIII.

V. Preuve tirée des Démons & des Sorciers, qui font voir que les gens les plus perdus demeurent persuadés de l'existence de Dieu.

Qu'on ne s'étonne pas de ce que j'ai
vancé, que la simple persuasion de nos
ıysteres n'est pas ce qui purifie notre
œur. Car il n'y a rien de plus vrai,
omme il paroît par l'exemple de tant
e Chrétiens qui ne doutent de rien, &
ui sont prêts à croire un million de
ouveaux articles de foi, si l'Eglise les
écidoit, qui cependant se plongent
ans toute sorte de voluptés criminelles.
ela paroît encore plus par l'exemple
es Démons, qui savent bien mieux que
ous ce qu'il faut croire & ce qu'il faut
ire, & qui néanmoins sont les plus mé-
iantes de toutes les créatures, & celles

qui peuvent le mieux prouver que l'Athéisme n'est pas l'origine de la méchanceté. Car si les Démons étoient Athées, ils seroient beaucoup moins méchants qu'ils ne sont, la plûpart des crimes qu'ils commettent procédant d'une envie détestable de faire la guerre à Dieu.

On peut prouver la même chose par l'exemple des Magiciens & des Sorciers. Il est indubitable que ceux que l'on dit qui font pacte avec le Démon, sont persuadés qu'il y a un Dieu. Il est encore indubitable qu'il n'y a point de méchanceté plus horrible, que celle d'un homme qui se donne au diable pour lui obéir en toutes choses. Il est donc indubitable qu'il y a des gens qui avec la croyance d'une Divinité sont plus méchants que les Athées. Il est donc faux que l'Athéisme soit la source des plus grands péchés, & l'on ne sauroit nier, qu'à tout le moins l'Idolâtrie magique, dont un de vos plus célebres Docteurs a fait un Traité fort curieux, ne soit pire que l'Athéisme. Les mêmes démons & leurs suppôts sont encore une preuve évidente de ce que j'ai tant de fois supposé & justifié; savoir que les criminels insignes ne se dépouillent pas de la croyance qu'il y a un Dieu: ce qui en

particulier ne souffre pas de difficulté, à l'égard de ceux qui pour se venger de leurs Divinités, ont abbatu leurs temples ; car jamais personne n'a cherché à se venger, sans croire qu'on l'avoit offensé, & jamais on n'a cru avoir été offensé par une chose qui ne fût point.

§. XXXIV.

V. Preuve, que l'on peut trouver en faisant une revue générale des manieres les plus communes des gens.

Il est si vrai que la persuasion de nos mysteres est compatible avec tous les déréglements des mœurs, qu'il n'y a guere d'homme, pour peu qu'il ait roulé dans le monde, qui ne connoisse plus de mille personnes, persuadées de tous les miracles publiés dans le Christianisme, qui sont venus à leur connoissance, & prêtes à en croire cent fois autant, si l'on prend la peine d'en enrichir le public, qui vivent néanmoins dans un grand désordre. Vous voyez d'un côté ces gens-là engagés dans quelque confrairie, sous l'espérance de participer aux prieres, aux mérites & aux graces de la communauté, pendant qu'ils se diverti-

ront ; vous les voyez dans leurs maladies recourir à quelque relique venue de Rome, & d'une vertu ſouveraine pour guérir certaines incommodités, ou bien à la bénédiction de quelque moine fameux par des guerifons miraculeuſes. Vous les voyez garnis ou d'un ſcapulaire ou de quelqu'autre choſe, que l'on dit qui a la vertu d'empêcher qu'on ne ſe noie, ou que l'on ne meure ſans confeſſion, ou que l'on ne ſoit mordu d'un chien enragé, &c. Vous voyez même qu'ils obſervent le carême & les vigiles. Vous voyez que ſi un Hérétique ſe moque de nos dévotions en leur préſence, ils en viennent aux groſſes injures contre lui, & quelquefois même aux coups de poing. Quand ils ſont fort riches, vous les voyez faire des libéralités conſidérables aux Religieux & aux hôpitaux, fonder des chapelles, & contribuer à la décoration des Egliſes. Car combien y a-t-il d'ornements dans nos Egliſes qui ſont les offrandes de pluſieurs célebres maltotiers, & de pluſieurs courtiſannes de grand renom, qui ayant amaſſé beaucoup de richeſſes iniques tâchent de faire leur paix avec Dieu, en lui conſacrant quelque portion médiocre ? Combien y a-t-il d'offrandes au bas deſ-

elles il faudroit écrire, *Victime pour péché*, ou quelque inscription semble à celle qui fut mise par Diogene bas d'une Vénus d'or, que la cournne Phryné consacra au temple de lphes; (*a*) *de la débauche des ecs?* Enfin vous voyez que ces ssieurs, dont je parle, vont à la sse tous les jours, bien aises cepent que ce soit celle d'un Cordelier édifif. A cela près, tout ceci fait r beau côté. Regardons-les de l'au-; nous trouverons que ce sont des s, qui à peine disent trois mots sans er le nom de Dieu; qui ne parlent, : à table, dans les auberges, soit eurs, que de leurs prétendues *bonnes tunes*, & cela avec des termes qui ient rougir l'impudence. Ce sont lleurs des gens qui en prennent à tes mains. Sont-ils à la guerre? ils çonnent sans miséricorde le paysan, profitent sur la paye de leurs sols le plus qu'il leur est possible? nmandent-ils quelque part? ils ont le voyes obliques ou violentes de richir. Sont-ils dans les affaires, le nd théâtre de la rapine & de l'ex-

) *Ex Græcorum intemperantiâ.*

torſion, ils font enrager tout le monde par leurs chicanes, & par leurs fripponneries. De quelque profeſſion qu'ils ſoient, ils mentent & médiſent éternellement; ils trompent au jeu, ils ſacrifient tout à leurs vengeances, ils font des débauches horribles, *meretrix non ſufficit omnis*; ils s'aident de pluſieurs remedes, pour avoir des forces qui puiſſent mieux ſeconder leurs ſales deſirs: en un mot à l'égard des mœurs, ils n'ont rien qui les diſtingue des Chrétiens profanes. Ce ne ſont pas ſeulement les vieillards dont parle Mr. de ſaint Didier (*b*), qui ſe ſervent de pluſieurs *indignes & extravagants artifices, pour exciter encore en eux des plaiſirs, dont la foibleſſe naturelle à cet âge les prive, malgré qu'ils en ayent*, les plus jeunes & les plus vigoureux s'en ſervent auſſi très-ſouvent, pour prolonger leurs brutales occupations.

(*b*) Rélation de Veniſe, *ubi ſuprà*.

§. XXXV.

VI. Preuve, tirée de la dévotion que l'on dit que plusieurs scélerats ont eue pour la sainte Vierge.

La dévotion de l'Eglise Catholique pour la sainte Vierge est montée à un si haut point, qu'on peut dire qu'elle fait une des plus considérables parties du culte. On a beau nous reprocher les excès & les hyperboles de nos moines, cette dévotion subsiste toujours, & conserve tout son éclat : peu de personnes se hazardent de choquer en cela l'usage & les opinions du peuple : la chose est trop universelle pour la pouvoir réformer. On ajoûte tous les jours des livres à cette innombrable multitude d'écrits, qui ont été publiés pendant plusieurs siecles sur les honneurs & sur les miracles de Notre-Dame. Or entre les maximes qui ont été avancées par les Auteurs de cette sorte de livres, celle-ci n'est pas des moins communes, *que l'on peut être très-méchant, & néanmoins fort dévot envers la Mere de Dieu*; & l'on en donne une infinité d'exemples, dans les livres intitulés, *le grand mi-*

voir des exemples, les fleurs des exemples, ou le Catéchisme historial : la Chronique de la Mere de Dieu, &c. Alexis de Salo nous assûre, avec plusieurs autres, qu'un jeune homme si perdu & si endurci dans le crime, qu'ayant été mis en prison pour divers meurtres, & pour divers brigandages qu'il avoit commis, il renonça au Fils de Dieu & à tous les Sacrements de l'Eglise, sous l'esperance que le diable lui donna de le sauver du gibet ; il nous assûre, dis-je, que cet homme ne laissoit pas de réciter tous les jours l'*Ave Maria*, & qu'il ne voulut jamais consentir à la proposition qui lui fut faite par le diable, de renoncer à la sainte Vierge. Il s'en trouva fort bien ; car ayant apperçu une image de Notre-Dame sur une chapelle qui se rencontra dans son chemin, lorsqu'on le conduisoit au supplice, il lui adressa ses prieres, & en même temps l'image inclinant doucement la tête vers son dévot, lui saisit le bras de telle sorte, que les Archers ne purent jamais l'arracher de là. Le même Auteur nous parle en un autre endroit d'une Courtisanne extrêmement débordée, qui néanmoins faisoit tous les jours sept révérences dévotes à la sainte Vierge, accompagnées

compagnées d'un *Ave Maria*; ce qui fut cause qu'une Dame vertueuse, fâchée de voir son mari dans un commerce criminel avec cette courtisanne, supplia inutilement la mere de Dieu de châtier cette infame prostituée; car l'image de la sainte Vierge qu'elle invoquoit, lui répondit en propres termes: » il m'est impossible de vous accorder » votre demande. Ce n'est pas que je » n'en reconnoisse la justice; mais l'af» fection que cette courtisanne conser» ve pour moi parmi tous ses déréglements, me lie les mains, & m'empê» che de lui infliger le châtiment que » vous souhaitez «. J'ajoute pour un » troisieme exemple, tiré des nouvelles de la Reine de Navarre, qu'un homme qu'elle ne nomme pas, mais qu'elle désigne assez bien, allant à une assignation amoureuse, traversoit toujours une Eglise qui se rencontroit sur son passage, & y faisoit réguliérement ses oraisons. Retournant chez lui après avoir assez caressé sa maîtresse, il ne manquoit point non plus de passer par la même Eglise, & d'y faire ses prieres. Cette Reine allegue cela pour un témoignage de singuliere dévotion. Mais Montagne n'est

pas en cela de ſon ſentiment, & il fait bien.

Car, comme l'a fort bien prouvé tout fraichement Monſieur l'Evêque de Caſtorie, (*c*) il ne peut point y avoir de véritable dévotion, ni pour Dieu, ni pour les Saints dans une ame qui n'aime point Dieu, & qui n'obéit pas à Dieu. Et pour ce qui eſt de ces miracles que l'on prétend que la ſainte Vierge a opérés en faveur de quelques ſcélérats, qui avoient conſervé de l'attachement pour ſon culte, ce ſavant (*d*) ne fait pas difficulté de les rejetter, & il a raiſon. Mais avec tout cela je ne laiſſe point de trouver ici une forte preuve de ce que j'avance; je m'en vais vous la montrer.

Puiſqu'il s'eſt trouvé un multitude prodigieuſe d'auteurs, qui ont publié que pluſieurs perſonnes engagées dans les plus énormes déréglements, ne laiſſoient pas de perſévérer dans la dévotion pour la ſainte Vierge, c'eſt déja une marque que les hommes ſe perſuadent aiſément que la connoiſſance de Dieu eſt compatible avec toutes ſortes de mé-

(*c*) *De Sanctorum, & præcipuè Beat. Virg. cultu*, Tract. 3. art. 5. & 40.

(*d*) *Ibid.* Tract. 3. art. 62.

chancetés; & par conséquent qu'ils se contredisent eux-mêmes, lorsqu'ils croient que les Idolâtres sont nécessairement plus gens de bien, que ceux qui sont sans religion. De plus il est bien certain que Mr. l'Evêque de Castorie prouve très-fortement que les dévots de la Vierge qui n'ont aucune vertu, ne sont pas de véritables dévots. Mais ni lui, ni personne du monde ne pourra jamais prouver, que ces gens-là ne conservent point dans leurs plus abominables impuretés, la coutume de faire des révérences aux Images de Notre-Dame, de dire des *Ave Maria*, de se recommander à sa protection, de fréquenter les lieux où elle dit qu'elle répand le plus de graces, de fournir à la décoration de ses chapelles, & en général de pratiquer mille petits exercices extérieurs de dévotion. Ce qui montre invinciblement, que ces scélérats conservent une pleine persuasion de tous nos mysteres, puisqu'ils sont pleinement convaincus, que la sainte Vierge leur peut faire des graces, & pour cette vie, & pour celle qui est à venir.

§. XXXVI.

Réflexion sur un ouvrage du P. Rapin.

La distinction que je viens de faire entre la véritable dévotion, & certains exercices extérieurs de dévotion, se doit faire à l'égard de la foi. Un célébre Jésuite a fait un petit traité depuis deux ans, pour montrer la décadence de la foi dans ces derniers siecles; & il prétend que l'horrible corruption qui s'est introduite dans le monde, vient principalement des grands progrès que l'incrédulité y a faits. Il n'y a rien de plus éloquent que la description qu'il nous donne des mœurs de ce siecle en ces termes.

» Y eût-il jamais plus de déréglement dans la jeunesse, plus d'ambition parmi les grands, plus de débauche parmi les petits, plus de débordement parmi les hommes, plus de luxe & de molesse parmi les femmes, plus de fausseté dans le peuple, plus de mauvaise foi dans tous les états & dans toutes les conditions? Y eût-il jamais moins de fidélité dans les mariages, moins d'honnêteté dans

» les compagnies, moins de pudeur &
» de modeſtie dans la ſociété? Le luxe
» des habits, la ſomptuoſité des
» ameublements, la délicateſſe des ta-
» bles, la ſuperfluité de la dépenſe, la
» licence des mœurs, la curioſité dans
» les choſes ſaintes, & les autres déré-
» glements de la vie ſont montés à des
» excès inouïs. Que de tiedeur dans la
» fréquentation des Sacrements, que
» de langueur dans la piété, que de gri-
» mace dans la dévotion, que de négli-
» gence en tout ce qu'il y a de plus eſ-
» ſentiel dans les devoirs, que d'indif-
» férence dans le ſalut! Quelle corrup-
» tion d'eſprit dans les jugements, quel-
» le dépravation de cœur dans les affai-
» res, quelle profanation des autels, &
» quelle proſtitution de ce qu'il y a de
» plus ſaint & de plus auguſte dans
» l'exercice de la religion! ...... Tous les
» principes de la vraie piété ſont telle-
» ment renverſés, qu'on préfere aujour-
» d'hui dans le commerce un honnête
» ſcélérat qui fait vivre, à un homme
» de bien qui ne le fait pas; & faire le
» crime ſagement ſans choquer per-
» ſonne, s'appelle avoir de la probité
» ſelon le monde, dont les maximes les
» plus criminelles trouvent des appro-

» bateurs, quand elles ont pour Au-
» teurs des personnes dans l'élévation,
» & qu'elles sont accompagnées de
» quelques circonstances d'éclat. Car
» qui ne sait que dans ces derniers
» temps le libertinage passe pour force
» d'esprit parmi les gens de qualité ; la
» fureur du jeu pour l'occupation des
» personnes de condition ; l'adultere
» pour galanterie ; le trafic des Béné-
» fices pour un accommodement des
» familles ; la flatterie, le mensonge,
» la trahison, la fourberie, la dissimu-
» lation pour les vertus de la cour ;
» & ce n'est plus presque que par la
» corruption & par le désordre, qu'on
» s'éleve & qu'on se distingue. Je ne
» dis rien de ces crimes noirs & atro-
» ces qui se sont débordés dans cette
» malheureuse fin des temps, dont la
» seule idée est capable de jetter l'hor-
» reur dans l'esprit. Je passe sous silen-
» ce toutes ces abominations incon-
» nues jusqu'à présent à la candeur de
» notre Nation, dans l'usage des poi-
» sons, & que nos peres avoient entié-
» rement ignorées, parce qu'on ne peut
» assez en détourner la pensée, & en
» supprimer la seule imagination. Enfin
» pour exprimer en un mot le caractere

» de ce siecle on n'a jamais tant parlé
» de morale, & il n'y eut jamais moins
» de bonnes mœurs ; jamais plus de
» réformation, & moins de réforme ;
» jamais plus de savoir, & moins de
» piété ; jamais de meilleurs Prédica-
» teurs, & moins de conversions ; ja-
» mais plus de communions, & moins
» de changement de vie ; jamais plus
» d'esprit ni plus de raison parmi le grand
» monde, & moins d'application aux
» choses solides & sérieuses.

» Vivrions-nous (demande-t-il après
» cela) dans ces désordres, si nous
» avions de la Foi ? Ferions-nous tant
» de démarches si funestes, si nous
» suivions ses lumieres ? Et serions-
» nous si corrompus & si déréglés, si
» nous étions Chrétiens » ? Je lui réponds, que si nous avions une véritable foi, qui n'est jamais séparée de l'amour de Dieu, & si nous suivions les lumieres de notre conscience, & si nous étions de véritables Chrétiens, nous ne vivrions pas dans ces désordres. Mais cela n'empêche pas que nous n'ayons autant de foi qu'il en faut, pour être persuadés de la vérité de l'Evangile, quoique nous vivions tout-à-fait mal. Il y a une très-grande différence entre n'avoir pas

la véritable foi, & être incrédule : car on peut manquer de la véritable foi, & être incrédule : car on peut manquer de la véritable foi, c'est-à-dire, de cette disposition de cœur qui nous porte à renoncer à tout ce que nous connoissons contraire à la volonté de Dieu, & croire néanmoins que la doctrine de l'Evangile est véritable. Ainsi on se joue de l'ambiguité des mots, quand on dit que les désordres de ce siecle procédent de l'affoiblissement de la foi. Si l'on entend qu'ils procédent de l'affoiblissement de cette vertu Chrétienne, qui fait qu'on sacrifie à la volonté de Dieu toutes ses mauvaises inclinations, on a raison. Mais si l'on entend qu'ils procédent d'un défaut de persuasion, c'est-à-dire, que nous vivons mal, parce que nous regardons les dogmes de la morale chrétienne comme des propositions problématiques, dont il ne nous reste aucune assurance, l'on a grand tort. Car à la réserve de quelques personnes de qualité, & de quelques faux Savants, ou même de quelques-uns des Théologiens, tout le monde croit parmi nous le mystere de l'incarnation, la mort & la passion de Jesus-Christ, son Ascension au ciel, sa présence sur nos autels,

le dernier jugement, la Résurrection des corps, l'Enfer & le Paradis. On n'a point sur ces choses-là une persuasion qui soit accompagnée d'évidence, cela peut être ; mais on a pour le moins une persuasion qui exclut le doute. Nos Paysans, nos Artisans, nos soldats, nos Bourgeois, toutes nos femmes, la plus grande partie des Gentilshommes & des gens de Lettres, croient bonnement & sans hésiter tous les articles du Symbole. Ceux qui doutent de la divinité de la Religion Chrétienne, & qui traitent de fable ce qu'on dit de l'autre vie, sont en très-petit nombre.

§. XXXVII.

S'il est vrai qu'il y a beaucoup d'Athées à la Cour des Princes.

ON croit ordinairement que les Princes & les grands Seigneurs de la Cour n'ont ni Foi, ni Loi, & l'on se fonde sur ce qu'ils vivent tout de même que s'ils ne croyoient ni Paradis, ni Enfer, sacrifiant tout à leur ambition, se faisant une obligation indispensable de se venger des moindres injures, caressant leurs plus mortels ennemis quand l'in-

térêt le veut ainſi, veillant ſur toutes les occaſions de les ruiner par des voies imperceptibles, abandonnant leurs meilleurs amis dans les diſgraces, toujours dans des occupations éloignées de l'eſprit de l'Evangile, dans le jeu, dans les galanteries criminelles, dans les extorſions, dans les feſtins, évitant ſur toutes choſes les apparences de la piété, tournant en ridicule la dévotion; en un mot, ſe rendant eſclaves de toutes les vanités du monde. On a quelque raiſon de croire que ceux qui vivent ainſi, n'ont aucune Religion, & cela eſt vrai en un certain ſens, parce qu'ils n'ont qu'une Religion croupiſſante dans quelque coin de l'ame, ſans être le principe d'aucun bien. Mais on ſe trompe lourdement, ſi l'on croit que tous ces Meſſieurs ſont Athées. Tant s'en faut qu'ils le ſoient, qu'on peut dire qu'il n'y a guere de gens au monde qui donnent plus qu'eux dans certaines ſuperſtitions. Pour ne point parler de l'entêtement où ils ont été autrefois de conſulter les Aſtrologues, ne ſait-on pas qu'ils ont une curioſité prodigieuſe de conſulter les devins? Peut-on ignorer combien ils ſont infatués des préſages? Y a-t-il beaucoup de grandes maiſons,

où l'on ne débite pas que l'on est averti régulièrement par l'apparition de quelque fantôme, ou par quelqu'autre signe particulier, que quelqu'un de la famille doit mourir ? Combien de traditions prophétiques ne fait-on pas courir touchant certaines familles de grande naissance ? mais surtout, combien de prodiges, combien d'accidents miraculeux ne raconte-t-on pas de ses ancêtres parmi le grand monde ? vous me direz, que ce n'est pas une marque que l'on en soit persuadé ; qu'on veut seulement faire accroire aux autres, que l'on est particuliérement recommandé aux destinées. Je le crois de quelques-uns ; mais la plupart sont si aises de s'imaginer que la providence les distingue, qu'ils se le persuadent tout de bon. Tous nos Historiens conviennent que jamais on n'a vu la magie plus en vogue, qu'à la Cour de France sous la Reine Catherine de Medicis : ce qui eût été impossible, si l'on y eût crû un Dieu, car il n'y a point de gens plus incrédules sur tout ce qu'on dit des sorciers & des magiciens que les Athées.

Voyons un peu les grands Seigneurs au lit de la mort. C'est-là que la nature

secoue le joug de la dissimulation, & que les véritables sentiments de l'ame se découvrent, si jamais ils sont capables de le faire. Voyons-nous des gens plus empressés que les Princes, que les Ducs & que les Comtes, à se recommander en cet état-là à la vertu des saintes reliques, & à l'intercession des bienheureux? Y en a-t-il qui ne souhaitassent de se faire voir au P. Marc d'Aviano, ou à quelqu'autre personne célèbre par sa sainteté, & par le don de guérir les maladies? Quels présents n'envoyoient-ils pas par tous les cloîtres, afin qu'on priât Dieu pour leur guérison? D'où est venue la richesse des Eglises, que de la peur que les grands Seigneurs ont eue de demeurer trop long-temps en Purgatoire? J'avoue que l'on ne fait pas à présent des legs pieux aussi considérables qu'autrefois; mais on en fait pourtant de considérables. Le mal est pour les gens d'Eglise, que les héritiers ne s'acquittent pas fidelement de la promesse du Testateur, ayant moins de peur que lui de la mort, parce qu'ils ne la voyent pas de si près. Tout cela fait voir manifestement, que la vie de la Cour ne fait pas abjurer le Symbole des Apô-

tres : on se contente de ne suivre point ses lumieres pendant qu'on se porte bien.

§. XXXVIII.

Considération particuliere des sentimens de Louis XI.

En disant que les grands Seigneurs font voir quand ils sont au lit de la mort, qu'ils croyent les mystères de l'Evangile, je ne prétends pas leur donner un grand éloge ; car il pourroit bien être que l'envie de guérir est la seule cause de leur recours aux bons serviteurs de Dieu. Or, c'est bien peu de chose que la foi d'un homme, qui

(a) *Attend à croire en Dieu, que la fievre le presse.*

Et n'en déplaise aux Peres Minimes, le voyage de St. François de Paule du fond de la Calabre à la Cour du Roi Louis XI, ne me fait pas avoir une grande idée de la sainteté de ce Prince. Je ne laisserai pas pourtant de me prévaloir de ce voyage, parce que Louis XI a fait profession toute sa vie d'une duplicité de cœur si opposée à la Religion chrétienne, qu'il n'y a guere de Rois que l'on pût moins

(a) Boyleau. Satyr.

[illegible] soupçonner d'irreligion ; [illegible]. Un [illegible], un Prince qui se [illegible] de la parole donnée, qui tend des pieges à son prochain, qui s'agrandit par des voyes iniques & par la fraude, ne [illegible] plus criminel qu'un Conquérant [illegible]. L'ambition d'Alexandre, dé[illegible] sans aucune sorte de déguisement [illegible] conquérir les Etats de ses voisins. Et si Louis XI. ne fut pas un aussi grand perturbateur du genre humain que Alexandre, ce ne fut pas à cause qu'il avoit plus de conscience que lui, mais à cause qu'il avoit moins de cœur & moins de genie. Les Historiens de ce Roi com[illegible] que ses pelerinages & ses [illegible] les plus ardentes, ont souvent [illegible] ses desseins très-éloignés de la [illegible] de la piété ; » qu'il y attrapoit » toujours quelqu'un, & qu'il accom» modoit la Religion à ses desseins, plu» tôt que ses desseins à la Religion. Qu'il » faisoit des choses qui etoient bonnes » en apparence, mais à mauvaise inten» tion, pensant que par sa bigoterie il » tromperoit Dieu & le monde, qu'il » ôtoit aux autres pour donner aux » Eglises, & qu'il foula plus son peuple » de subsides & de tailles, que nul autre » Roi de ses prédécesseurs, & qu'aussi

» rendit-il son peuple mal affectionné » envers lui. Qu'il fit durant son regne » beaucoup d'injustices, de maux & de » violences, tellement qu'il avoit mis » son peuple si au bas qu'au jour de son » trépas il étoit presque au désespoir. «

Je serois trop long, si je rapportois en détail ce que les histoires en disent. C'est pourquoi j'y renvoye quiconque ne sera point persuadé, que si jamais on a pû soupçonner quelqu'un de ne croire pas en Dieu, c'est assûrément Louis XI, contre qui l'on peut former un préjugé si étrange; & je m'assûre que l'on m'en croira, si l'on examine bien les faits. Il n'y auroit pourtant rien de plus faux, que d'avancer que ce Prince n'étoit point persuadé de sa religion, car outre qu'on lui entendit dire un jour, qu'il croyoit faire ses prieres, sans être entendu de personne, devant le grand Autel de Notre-Dame de Cléri, » Ah ma bonne Dame, » ma petite Maîtresse, ma grande Amie, » en qui j'ai eu toujours mon reconfort, » je te prie de supplier Dieu pour moi & » être mon avocate envers lui, qu'il me » pardonne la mort de mon frere, que » j'ai fait empoisonner par ce méchant » Abbé de St. Jean. Je m'en confesse à » toi, comme à ma bonne maîtresse.....

» Fais-moi doncques pardonner, ma bon-
» ne Dame, & je sais ce que je te donne-
» rai; « outre cette priere, dis-je, nous voyons par l'empressement qu'il eut durant sa derniere maladie, de faire venir St. François de Paule, qu'il étoit persuadé de l'efficace de la priere. Ce pauvre Prince avoit tant d'envie de ne point mourir, qu'ayant appris que ce saint Hermite se tenoit dans la Calabre, & qu'il faisoit de grands miracles, il n'oublia rien pour obtenir du Pape qu'il lui fût permis de le faire venir en France, & il étoit tellement persuadé que la présence & les prieres de cet homme prolongeroient sa vie, que la premiere chose qu'il fit en le voyant fut de le prier d'allonger ses jours. Ensuite il lui envoyoit dire à tout moment, *qu'il ne tenoit qu'à lui que sa vie ne fût prolongée*. La même envie de vivre lui fit demander au Pape divers présents, comme nous l'apprenons de Philippe de Commines : » Le Pape Sixte IV.
» (dit-il) étant informé, que par dévo-
» tion le Roi désiroit avoir le Corporal
» sur quoi chantoit Messe Monsieur St.
» Pierre, tantôt lui envoya avec plusieurs
» autres Reliques, lesquelles lui furent
» envoyées. » L'Historien Mathieu nous apprend qu'il étoit environné de Reli-

ques, & qu'il s'en servoit comme de barricade, ne pensant point que la mort eût la hardiesse de passer par-dessus pour l'attaquer. Il fit aussi venir la Sainte Ampoulle, » ayant intention d'en prendre » pareille onction, que celle de son sa- » cre, « à ce que dit le même Philippe de Commines. Mais rien ne témoigne d'avantage l'envie qu'il avoit de vivre, que la maniere dont il corrigea l'oraison qui avoit été composée pour demander à St. Eutrope la santé de son corps & celle de son ame en même-temps; car il fit rayer l'endroit qui concernoit la santé de l'ame, disant que c'étoit assez que le Saint lui fît avoir celle du corps, & qu'il ne falloit pas l'importuner de tant de choses. On ne sauroit s'empêcher de conclure de tous ces faits, que ce Prince étoit entiérement persuadé de la vérité de nos dogmes. Donc nous avons en sa personne l'exemple d'un parfait accord entre une ame tout-à-fait méchante, & une persuasion de l'existence de Dieu, qui va jusqu'à la bigoterie la plus outrée.

§. XXXIX.

Que la Cour ne garantit ni de la superstition, ni des erreurs populaires.

C'est donc une illusion toute pure, de s'imaginer que parce que les Princes ne se font pas une Religion d'observer les Traités de paix, ni les alliances les plus solemnelles jurées, ou de refuser quelque chose à leurs passions, ils croyent qu'il n'y a point de Dieu. Je le dis encore un coup, les grands du monde sont pour l'ordinaire plus superstitieux que les autres hommes, à l'égard de certaines choses. On s'imagine qu'il suffit d'être né dans une grande maison, & d'avoir été élevé à la Cour d'un Prince, pour avoir un esprit grand & sublime. Mais ceux qui s'imaginent cela, confondent l'esprit avec le cœur. Il est fort vrai, que les avantages de la naissance & de l'éducation dans le grand monde, élevent le cœur. On voit peu de personnes de cet ordre qui ne soient braves; on en voit un très-grand nombre qui ont une intrépidité & une ambition démesurées. Mais il n'en va pas de même de l'esprit. Il faut convenir qu'il se polit extrêmement à la

tour; mais il n'y acquiert pas de la grandeur, je veux dire de cette force qui l'éleve au-dessus des préjugés de l'enfance, & qui le met en état de pénétrer jusqu'à la source de la vérité, au travers de mille erreurs dont elle est ou couverte, ou environnée. Je passe plus avant, & je dis qu'on n'acquiert pas même à la Cour cette fausse & prétendue force d'esprit, dont les Athées & les Déistes se glorifient; & je soutiens que si l'on examine la chose attentivement, on reconnoîtra que cette pretendue force s'acquiert plus dans l'exercice de la dispute, & parmi ceux qui étudient, qu'à la cour ni à l'armée. Ainsi convenons de bonne foi; que les Grands avec toute la pompe qui les environne, ne laissent pas de demeurer dans les préjugés de l'éducation, tout de même que les autres hommes, soit à l'égard des dogmes de la Religion, soit à l'égard des vérités naturelles.

En effet, si l'air du grand monde guérissoit des impressions de Religion que l'on communique aux enfants, nous ne verrions pas autant de superstition que nous en voyons dans les premiers hommes de la République Romaine. Il paroît par une infinité d'exemples que ses Consuls & ses Dictateurs, & semblables per-

sonnes du premier ordre, ont été fort superstitieux. Les Rois & les Empereurs du Paganisme l'ont été furieusement, & l'on en pourroit donner cent exemples très-capables de convaincre que ce n'étoit pas la Politique qui agissoit, mais la maladie du cœur; quoique j'avoue, qu'il faut imputer souvent leur superstition à leur politique. Repassez un peu l'esprit sur ce que je vous ai allégué ci-dessus touchant Tarquin le superbe, Néron, Catilina, &c. & souffrez qu'à propos de Catilina, je remarque qu'on disoit à Rome, (*a*) qu'il avoit fait prêter serment à ses complices de bien garder le secret, & qu'afin que les malédictions, auxquelles ils vouloient être assujettis s'ils faussoient leur foi, fissent plus d'impression sur eux, il leur avoit fait boire du sang humain mêlé avec du vin, ce qui montre que cette troupe de scélérats, dont ce méchant homme se vouloit servir pour la plus exécrable action du monde, étoit persuadée qu'il y a une justice invisible, qui punit la violation du serment. L'un des principaux complices de Catilina, savoir Lentulus, s'engagea dans cette conspiration, à cause qu'il (*b*)

(*a*) Saluft. *de bello Catil.*

(*b*) *Leutulum autem sibi confirmasse ex fatis Sibyl-*

s'imagina que les livres des Sibilles, & les réponses des Haruspices lui promettoient l'Empire de Rome; preuve évidente, qu'il étoit bien éloigné de l'Athéisme, puisqu'il n'en étoit pas encore à reconnoitre la vanité des augures.

§. XL.

De la superstition d'Alexandre.

Mais voici un exemple qui ne vaut guere moins lui seul qu'une démonstration de Géométrie. Si jamais l'esprit de la Cour a dû produire l'Athéisme dans une ame, c'est sans doute dans celle d'Alexandre le grand qu'il a dû produire cet effet, parce que c'étoit le plus ambitieux de tous les hommes, & en même temps le plus hardi & le plus heureux. Aussi peut-on dire, qu'il a fait cent choses qui témoignent un mépris horrible des Dieux. Je ne parle point de ses conquêtes, quoiqu'à le bien prendre, il n'y ait rien de plus injuste, ni de plus impie, que de chasser de vive force de leur pays ceux qui le possédent de bonne foi. Je parle

linis Haruspicumque responsis, se esse tertium illum Cornelium, ad quem regnum Urbis atque Imperium pervenire esset necesse. Cicero. in Catil. Orat. 3.

de la hardiesse qu'il eut de se faire adorer comme un Dieu, & d'abattre les Temples d'Æsculape, pour venger la mort de son favori. Tout cela néanmoins n'empêche pas qu'Alexandre n'ait été l'homme du monde le plus éloigné de l'Athéïsme. J'ai déjà dit quelque part, que dans son enfance il fut censuré par son gouverneur, de ce qu'il étoit trop prodigue d'encens envers les Dieux; je dis à cette heure, qu'il avoit toujours à sa suite son grand Devin Aristandre, pour savoir de lui si les présages des victimes alloient bien, toutes les fois qu'il falloit entreprendre quelque chose. A la vérité il discontinua de consulter ses Devins, quand il se vit au comble de sa fortune. Mais il n'eut pas plutôt éprouvé quelques traverses qu'il retomba dans ses (*a*) premieres superstitions, & qu'il se remit sous le joug de son Aristandre; de sorte que sur la fin de sa vie, ayant cru reconnoître par quelques présages, que les Dieux étoient mal satisfaits de lui, il prenoit les moindres choses ex-

(*a*) *Qui post Darium victum ariolos & vates consulere desierat, rursus ad superstitionem humanarum gentium ludibria revolutus, Aristandrum cui credulitatem suam addixerat, explorare eventum rerum sacrificiis jubet.* Quint. Curtius, l. 7, Cap. 7.

traordinaires qui lui arrivoient, pour des signes & des avertissements célestes, & avoit toujours sa maison pleine de Devins qui y sacrifioient, ou qui la purifioient, ou qni y faisoient quelqu'autre semblable tour de leur métier, comme nous l'apprend Plutarque dans la vie de ce Conquérant.

Fiez-vous après cela à ces gens qui nous assûrent, comme s'ils avoient le dòn de sonder les reins & les cœurs, que la cour est pleine d'Athées. Il me semble que j'ai beaucoup plus de raison de nier, & de dire, qu'à la vérité il est probable qu'il s'y en trouve plus que parmi le peuple; mais qu'à la reserve de quelques personnes, le grand monde, universellement parlant, est aussi persuadé de l'existence de Dieu & du Paradis & de l'Enfer, que le tiers Etat. S'il y a quelque différence, elle ne consiste assûrément, qu'en ce qu'à la cour on songe moins aux affaires de la conscience que par-tout ailleurs, & qu'on y a plus de hardiesse, plus d'habitude & plus d'engagement à pécher, que par-tout ailleurs, ce qui fait que les Courtisans sont, ou plus ignorants que les autres hommes sur le chapitre de la Religion, ou moins retenus, & moins sujets aux remords de la

conscience. Mais pour la persuasion des vérités générales, & des principes du Christianisme, je crois qu'universellement parlant, ils ne l'ont pas moins que les autres hommes.

Au reste le Roi Louis XI. est un exemple incontestable de ce que j'ai touché ci-dessus, qu'on peut être tout ensemble très-méchant & très exact de rendre à la sainte Vierge mille petites marques de dévotion extérieure. Car ce Prince, tout tel que nous l'avons vû, a dépensé des sommes immenses pour l'ornement de l'Eglise de Notre-Dame, & ordonné que l'on sonneroit la cloche chaque jour à midi, pour avertir le monde de réciter la Salutation Angélique. Claude de Seystel rapporte, » que sa dévotion sembloit plus superstitieuse que religieuse; car à quelque » image, ou Eglise de Dieu & des » Saints, & mêmement de Notre-» Dame, qu'il entendît que le peuple » eût dévotion, ou qu'il s'y fît quel-» ques miracles, il y alloit faire ses » offrandes, ou y envoyoit un hom-» me exprès. Il avoit au surplus son » chapeau tout plein d'images, la plû-» part de plomb ou d'étain, lesquelles » à tout propos, quand il lui venoit

quelques

» quelques nouvelles bonnes ou mau-
» vaises, ou que sa fantaisie lui pre-
» noit, il baisoit, se ruant à genoux
» quelque part qu'il se trouvât, si sou-
» dainement quelquefois, qu'il sem-
» bloit plus blessé d'entendement que
» sage homme.

§. XLI.

Désordres & zele de la Cour de France au dernier siecle. (*a*)

Entre les marques par lesquelles j'ai dit que l'on pouvoit reconnoître que les plus insignes débauchés croient en Dieu, je n'ai pas oublié la haine qu'ils témoignent pour les Religions différentes de la Cour. Je pourrois appliquer cette remarque aux personnes de qualité que je tâche de justifier ici du crime d'irreligion : mais parce que cela me meneroit trop loin, je ne parlerai que de la Cour de Catherine de Médicis.

J'ai déja dit que cette Cour étoit adonnée à la magie ; & il est aisé dès-là de conjecturer, qu'encore qu'on y

(*a*) Bayle écrivoit ceci en 1681.

crût un Dieu, on y étoit capable de toute ſorte de méchancetés. Auſſi eſt-il certain, que l'impudicité & le luxe y » triompherent avec une licence effré-» née, & que la trahiſon, l'empoiſon-» nement, & l'aſſaſſinat y devinrent » ſi communs, que ce n'étoit plus » qu'un jeu, que de perdre ceux de la » mort deſquels on croyoit tirer quel-» que avantage. Avant ce regne, c'é-» toient les hommes qui par leur exem-» ple & par leurs perſuaſions attiroient » les femmes dans la galanterie : mais » depuis que les amourettes firent la » plus grande partie des intrigues & des » myſteres d'Etat, c'étoient les fem-» mes qui alloient au devant des hom-» mes. Leurs maris leur lâchoient la » bride par complaiſance & par intérêt : » & d'ailleurs ceux qui aimoient le » changement, trouvoient leur ſatis-» faction dans cette liberté qui au lieu » d'une femme leur en donnoit cent ». Voilà d'un côté la peinture d'une Cour abandonnée à tout mal.

Mais voici de l'autre une peinture qui nous la repréſentera perſuadée de la divinité de la Religion Catholique, Apoſtolique & Romaine. On n'a jamais perſécuté les Hérétiques, plus que l'on

persécuta les Calvinistes sous François I & Henri II. Cela n'ayant pas empêché qu'ils ne se multipliassent, on ne voulut pourtant point tolérer leurs assemblées, & l'on aima mieux plonger le Royaume dans les funestes désolations d'une guerre civile, que de souffrir qu'il y eût en France une nouvelle Religion. Quoi, disoit-on, il sera dit que l'Eglise aura été déchirée impunément dans le patrimoine du Roi Très Chrétien ? Cette Eglise, qui est sur le trône depuis Clovis ? Cette Eglise, dont les Rois de France sont les fils aînés ? Non, il faut exterminer tous ceux qui ont eu l'audace de la combattre. En effet, on en vint aux armes, & l'on ne fit jamais aucun traité avec les Rebelles, qu'afin de se mieux préparer à les ruiner ; & quand on vit que la force ouverte ne servoit de rien, on se servit de la ruse, on attira leurs chefs & leur principale noblesse à la Cour, sous le plus beau prétexte du monde, & on l'y massacra cruellement. On continua la tuerie & les combats autant que l'on put, jusques à ce qu'enfin les deux partis plus las que rassasiés de s'entre-détruire, & désespérant chacun de la victoire, s'accorderent le mieux qu'ils purent. Si la

Cour de France eût été Athée, elle n'eût jamais tenu cette conduite.

Mais peut-être que ceux qui étoient à la tête de ces grands zélateurs de la Religion Catholique n'étoient point coupables du déréglement des mœurs dont j'ai parlé. Au contraire c'étoient eux qui y avoient le plus de part, comme on le peut voir, si l'on suit à la trace Mrs. de Guise. Et pour comprendre comment il se peut faire, qu'un homme soit en même temps zélé pour sa Religion, & fort débauché, il n'y a qu'à considérer que dans la plûpart des hommes, l'amour de la Religion n'est point différent des autres passions humaines que l'on contracte. On se trompe fort si l'on s'imagine que tous les Chrétiens qui paroissent avoir de l'attachement pour le Christianisme, & tous les Catholiques qui haissent les autres sectes, ont reçu cette disposition immédiatement de Dieu; car il n'y a que les véritables serviteurs de Dieu qui se puissent vanter d'avoir du zele par une grace du St. Esprit. Les méchants Chrétiens qui témoignent du zele pour leur Religion, n'ont à proprement parler que de l'entêtement. Ils aiment leur Religion comme d'autres aiment leur

nobleſſe, ou leur patrie ; ou plutôt ils s'obſtinent à perſévérer dans leur Religion, comme d'autres s'obſtinent à ne point changer les anciennes coutumes, qui regardent la maniere de s'habiller, ou de ſe marier. Il y a des gens qui ſe laiſſeroient auſſi-tôt tuer, que de ſouffrir que l'on innovât leurs vielles coutumes : ils ſont la même choſe quand on veut les empêcher d'aller prier Dieu dans certaines Egliſes, avec les cérémonies uſitées de tout temps. Il y a grande apparence que le Duc de Montpenſier (*a*), qui faiſoit pendre tous les Huguenots qu'il prenoit, & violer par un de ſes Officiers toutes les belles Huguenotes qui tomboient en ſa puiſſance, s'étoit entêté de cette belle paſſion, parce qu'il ſe glorifioit d'être deſcendu de St. Louis, & qu'il avoit ouï dire que St. Louis alloit perſécuter les ennemis de la Religion juſques dans l'Afrique. Les grands Seigneurs s'entêtent ſi fort de l'antiquité de leur race & de l'imitation de leurs ancêtres, que cela ſeul eſt capable de leur donner de l'horreur pour les Schiſmatiques. Ainſi, croire que la Religion dans laquelle on

(*a*) Voyez la *Critique générale* du Calviniſme du P. Maimbourg. Let. 18.

a été élevé, eſt fort bonne, & pratiquer tous les vices qu'elle défend, ſont des choſes extrêmement compatibles, auſſi bien dans le grand monde, que parmi le peuple.

Peu de gens ſe taiſent préſentement de la vie de la Reine Marguerite, fille de Catherine de Médicis. Je puis donc dire hardiment, qu'elle eſt un illuſtre exemple de ce monſtrueux aſſortiment dont j'ai parlé entre une eſpece de dévotion, & la débauche.

Voici comme parle Mr. de Mézerai de la vie qu'elle menoit en ſa vieilleſſe: » Ce fut au Fauxbourg St. Germain » qu'elle tint ſa petite Cour le reſte de » ſes jours, mêlant bizarrement les vo» luptés & la dévotion, l'amour des » Lettres & celui de la vanité, la cha» rité chrétienne, & l'injuſtice; car » comme elle ſe piquoit d'être vue ſou» vent à l'Egliſe, d'entretenir des hom» mes ſavants, & de donner la dîme » de ſes revenus aux moines, elle fai» ſoit gloire d'avoir toujours quelque » galanterie, d'inventer de nouveaux » divertiſſements, & de ne payer jamais » ſes dettes.

§. XLII.

Zele des grands Seigneurs de France contre les Proteſtants.

La preuve que je tire de la haine que l'on a pour les ſectes, peut être appliquée à nos grands Seigneurs ; car ils s'employent aſſez bien à la ruine du Calviniſme, ſelon le nouveau plan que l'on a choiſi ; ils s'y employent, dis-je, aſſez bien, ſans qu'il paroiſſe qu'ils ayent la moindre envie de vivre plus chrétiennement ; ceux qui ont des Huguenots dans leurs terres, tâchent de les convertir ou de gré ou de force. Les Gouverneurs des places font la même choſe à l'égard des bourgeois & des ſoldats qui ſont ſous leur juriſdiction. Ceux qui ont des domeſtiques Calviniſtes, ou les chaſſent, ou les obligent à abjurer leur créance. D'où il s'enſuit que nos grands Seigneurs ne ſont ni Athées, ni Déiſtes, quelle que ſoit quant au reſte la vie qu'ils menent.

Je conclus donc encore une fois, que ceux qui doutent de la Divinité de la Religion Chrétienne, & qui traitent de fable ce que l'on dit de l'autre vie, ſont

en très-petit nombre. De ſorte que ces grands déréglements dont le P. Rapin nous donne la deſcription, ne tirent point leur origine de l'incrédulité de ces derniers ſiécles, mais de l'inclination au mal qui ſe trouve dans le cœur de l'homme, & pour la guerison de laquelle il faut tout autre choſe qu'une ſimple connoiſſance de la vérité de l'Evangile.

§. XLIII.

Raiſon très-forte pour prouver la néceſſité de la grace.

Si vous examinez bien ceci, je m'aſſûre, que vous y trouverez un argument invincible, pour prouver que nous avons beſoin de l'opération intérieure du St. Eſprit afin d'aimer Dieu. Car tout ce que les hommes qui nous inſtruiſent peuvent faire, ſe réduit à nous perſuader la vérité. Or nous pouvons être perſuadés de la vérité ſans l'aimer. Donc ce ne ſont pas les hommes qui nous font aimer les vérités de l'Evangile; & par conſéquent c'eſt Dieu qui nous les fait aimer; en ajoutant à l'illumination de notre eſprit une diſpoſition de cœur, qui nous fait trouver plus de

joie dans l'exercice de la Vertu, que dans la pratique du vice.

§. XLIV.

VII. *Preuve, tirée des fréquentes Communions.*

Ces paroles du P. Rapin : il n'y eut » jamais plus de communions, & moins » de changement de vie, « me font souvenir du livre de la fréquente communion, dans lequel Mr. Arnauld a fait une description fort éloquente de la corruption des hommes : » Qui peut ignorer, dit-il, ce que les Séculiers ne savent que trop par la connoissance » qu'ils ont du monde, ce que les con» fesseurs connoissent encor davantage » par la nécessité de leur fonction, & » ce que les prédicateurs font retentir » hautement dans les Chaires, pour ex» citer les pécheurs à la pénitence; que » toutes les véritables marques du Chri» stianisme sont presque aujourd'hui » éteintes dans les mœurs des Chré» tiens «. Il entre ensuite dans le détail, & nous montre l'impureté dans les mariages, la corruption dans les familles, les débordements dans la jeu-

nesse, l'ambition parmi les riches, le luxe parmi toutes sortes de personnes, l'infidélité dans le commerce, l'altération dans la marchandise, la tromperie dans les artisans, la débauche dans le menu peuple. Il dit que la fornication passe dans le monde pour une faute légere, l'adultere pour une bonne fortune, la fourberie pour la vertu de la cour, les jurements & les blasphêmes pour des ornements de langage, la tromperie & le mensonge pour la science du trafic, la fureur du jeu continuel pour une honnête occupation des femmes, la qualité d'honnête femme pour une qualité différente de celle de femme de bien, la Simonie déguisée & la profananation du bien de l'Eglise pour un accommodement légitime, & enfin les voleries & les usures pour un revenu des charges, pour l'intérêt ordinaire de l'argent, & pour une invention de s'enrichir, dont il n'y a presque plus que les simples & les ignorants qui fassent aujourd'hui quelque scrupule. Il passe sous silence les crimes abominables ignorés par nos peres, & aujourd'hui étrangement débordés.

On croira peut-être que cet habile docteur se propose de déplorer l'in-

crédulité des hommes, & de dire qu'ils ſont tombés dans l'Athéiſme. Mais ce n'eſt nullement ſa penſée, puiſqu'il reconnoît de bonne foi, qu'on n'a jamais vu plus de confeſſions & de communions, qu'on ſe preſſe autour des confeſſionnaux, que les autels ſont environnés de communiants, & que les Paroiſſes & principalement les Monaſteres en ſont pleins. Il paroît par toute la ſuite de ſon diſcours, que les mêmes perſonnes qui ſont coupables des déſordres qu'il a décrits, ſont celles qui ſe confeſſent, & qui communient très-ſouvent, & il n'eſt pas le ſeul qui reconnoiſſe cette vérité.

L'Auteur du Livre de *la Morale pratique des Jéſuites*, ſe plaignant de la facilité de ces bons Peres à remettre les péchés, remarque que les perſonnes les plus criminelles n'appréhendent plus la confeſſion; qu'au contraire ils y courent avec la même facilité qu'au péché; & que les perſonnes qui rempliſſent l'Egliſe des Jéſuites, » ſont les mêmes » qui après-diner peuplent les cabarets, » les jeux de boule & autres lieux de » divertiſſement «. Un autre Auteur qui ne peut pas être ſuſpect en cette matiere puiſque c'eſt un Jéſuite, nous don-

nant l'image & la peinture des mœurs corrompues de ce siecle, dit expressément, comme nous l'avons déja vû, qu'il n'y eût jamais plus de communions & moins de changement de vie ; & il met entre les effets de la corruption générale, » ces vicissitudes d'égarement » & de retour à Dieu, de désordre & de » dévotion, avec lesquelles on fréquen» te les Sacrements, ces intervalles du » crime pour le jour auquel on com» munie, ces confessions sans repentir, » ces repentirs sans amendement, ces » conversions sans changement de vie«, qui se voyent dans le monde. Il est donc vrai qu'il y a un très-grand nombre de personnes qui se confessent souvent, & qui vivent néanmoins très-mal. D'où il s'ensuit par une conséquence évidemment nécessaire, que la plupart des Chrétiens vivent d'une maniere abominable, quoique non-seulement ils croyent qu'il y a un Dieu, mais aussi que tous nos mysteres sont véritables. Car qui peut douter, que la plus grande partie de ceux qui se confessent, & qui communient si souvent, ne le fassent afin d'expier leurs péchés ; ce qui est une preuve évidente, qu'ils ajoûtent une entiere foi à la doctrine de l'Eglise ?

§. XLV.

Confirmation de la même chose.

En un mot, il ne faut que considé-
er la crédulité de nos peuples pour
es miracles; la confiance qu'ils ont en
'intercession des Saints, le soin qu'ils
›rennent de faire dire des Messes pour
es Trépassés; leur ardeur pour s'en-
ôler dans les confrairies, & pour faire
oucher leurs chapelets à quelque châs-
e de réputation; la prodigieuse foule
ju'il y a dans les Eglises à Indulgence
›léniere; la facilité qu'ils ont à mettre
n crédit les Reliques nouvellement ve-
ues de Rome, celles de St. Ovide,
ar exemple; leur aversion pour les
Iuguenots: il ne faut, dis-je, que
onsidérer cent choses de cette natu-
e, pour être convaincu que le vice
es Chrétiens n'est pas de manquer de
oi. » Il est difficile, dit St. Augustin,
de trouver un homme qui dise dans
le secret même de son cœur, *il n'y a
point de Dieu.* Cette sorte de gens
est assez rare; & si ce sont ceux qu'on
nous commande de souffrir, à peine

» trouverons-nous des sujets de pa-
» tience «.

Que dirons-nous de ceux qui courent après les directeurs commodes, sinon que ce sont des gens très-persuadés de tous nos mysteres; mais du reste si adonnés au mal, que pour s'y plonger avec plus de liberté, ils se servent de tous les expédiens que les mauvais casuistes leur présentent?

Si l'on peut démontrer quelque chose dans la Morale, je ne doute pas que je n'aie démontré, qu'il est faux que les Chrétiens qui se plongent dans toute sorte de crimes ne sont point persuadés de la vérité de leur Religion. D'où je conclus que l'origine du déréglement des mœurs n'est pas l'incrédulité. C'est toute autre chose.

§. XLVI.

Que ceux qui attribuent la corruption des mœurs à l'affoiblissement de la foi, exténuent le crime, au lieu de le rendre plus atroce.

Un esprit superficiel qni m'entendroit raisonner comme je raisonne, croi-

roit infailliblement que je fais l'apologie des pécheurs : mais un esprit pénétrant jugeroit sans doute que je fais tout le contraire. Car puisque je tâche de prouver que les hommes vivent très-mal, quoiqu'ils conservent la persuasion des vérités Evangéliques, il est indubitable que je les accuse d'une plus noire méchanceté, que ne seroit la méchanceté de ceux qui manqueroient de cette persuasion. C'est un principe universellement reconnu, que plus on péche avec connoissance de cause, plus on se rend criminel. Or, selon moi, les pécheurs sont persuadés de la vérité de l'Evangile. Donc ils sont plus criminels selon moi, que selon le P. Rapin, qui s'imagine que les crimes viennent du manque de foi. Il est certain que la malice d'une action diminue, à mesure que les connoissances de celui qui la commet sont moindres; si ce n'est qu'il soit lui-même la cause de son ignorance, ayant étouffé ses lumieres de gayeté de cœur, afin de pécher plus librement. Or comme il n'y a que Dieu qui sache qui sont ceux qui se sont rendus ignorants eux-mêmes par pure malice, nous serions fort téméraires, si nous disions que ceux qui péchent,

parce qu'ils n'ont presque plus de foi, sont plus méchants que les autres : mais on le peut fort bien soutenir, sans faire des jugements téméraires, de ceux qui pèchent dans une pleine persuasion de la vérité de l'Evangile ; & par conséquent ceux qui sont dans les principes que je pose, aggravent le crime des pécheurs, bien loin de l'exténuer.

Car de dire qu'il n'y a que la malice du cœur qui soit capable d'offusquer l'évidence des vérités Evangéliques, c'est en vérité s'ériger en juge d'une chose qui n'est pas trop de notre ressort; puisqu'il n'y a que Dieu qui connoisse certainement ce qui se passe dans l'homme, & la proportion des objets avec les dispositions de l'entendement. Nous éprouvons tous les jours dans des choses purement spéculatives, que les mêmes raisons paroissent convaincantes à quelques personnes, & fort probables à quelques autres, pendant qu'un troisieme n'en fait aucun cas. Dans un plaidoyé où nous n'avons point d'intérêt, combien de fois nous arrive-t-il d'être plus frappés des objections que des réponses, que les réponses soient meilleures en elles-mêmes que les objections, & qu'il nous soit indifférent pour

notre fortune, qu'elles le ſoient, ou qu'elles ne le ſoient pas ? Il ſeroit donc ridicule de ſoutenir que toutes les fois que nous préférons une raiſon à une autre, nous le faiſons pour favoriſer l'envie d'offenſer Dieu. Or cela donc étant inſoûtenable, on ne peut pas dire raiſonnablement, que tous ceux qui doutent de nos myſteres, le font parce qu'ils ſouhaiteroient que l'Evangile fût faux. Il n'eſt pas impoſſible que l'éloignement où nous ſommes du temps que l'Evangile s'eſt établi par une infinité de miracles, & l'étrange dépravation des mœurs, qui couvre depuis mille ans tout le Chriſtianiſme, & les ſectes innombrables en quoi il s'eſt diviſé, dont chacune condamne toutes les autres, & dont il y en a pluſieurs qui écrivent fort ſavamment & fort ſubtilement contre les autres ; il n'eſt pas impoſſible, dis-je, que tout cela ne forme des nuages dans certains eſprits, qui les empêchent d'appercevoir clairement la Divinité de l'Evangile, ſans qu'ils y contribuent par leur inclination au mal. Quoi qu'il en ſoit, j'ai lieu de croire que l'on trouvera ſon compte à ce que j'ai dit, ſoit que l'on aime à exagérer la dépravation des hommes, ſoit que l'on

aime à leur donner des éloges. Car en disant qu'ils conservent sain & entier le précieux dépôt de la foi, en dépit de leurs passions corrompues, je leur donne quelque louange, mais cela même nous fait voir, qu'il faut que leur malignité soit bien excessive, puisque la lumiere de la foi n'est pas capable de la corriger.

Il importe plus qu'on ne pense, de faire sentir à l'homme jusqu'où va sa dépravation, & sur-tout de lui faire bien connoître le monstrueux désordre où il est plongé, qui fait qu'il agit continuellement contre ses principes, & contre les préceptes de la Religion qu'il croit avoir reçue de Dieu; cela, dis-je, importe beaucoup, parce que si l'on prend garde que tout le reste du monde est sujet à certaines loix de méchanique qui s'observent réguliérement, & qui nous paroissent très-conformes à l'idée que nous avons de l'ordre, on conclura nécessairement, qu'il y a dans l'homme un principe qui n'est pas corporel. Car si l'homme n'étoit que corps, il seroit nécessairement soumis à cette sage & réguliere méchanique qui regne dans tout l'univers, & il n'agiroit pas d'une maniere si contraire à l'idée que nous

avons de l'ordre. Il y a donc dans l'homme une ame qui est une substance distincte du corps, puisque c'est elle qui rend l'homme raisonnable. Or comment s'imaginer que tous les corps sont sujets à l'ordre, & ne pas croire que les substances plus parfaites que le corps y sont sujettes aussi ; si le monde est l'ouvrage du hasard, pourquoi est-il sujet à des loix qui s'exécutent toujours ? On ne peut répondre rien qui vaille. Il faut donc dire à tout le moins que la nature des choses a voulu que tout le monde se gouvernât par de belles loix. Mais si elle l'a voulu pour le corps, pourquoi n'a-t-elle pas voulu que l'ame de l'homme fût sujette à l'ordre ? On ne peut encore répondre rien qui vaille. Il faut donc dire que l'ame de l'homme a été créée dans l'ordre, aussi-bien que les autres choses, par un Etre infiniment parfait, & que si elle n'y est plus, c'est parce qu'abusant de la liberté, elle est tombée dans le désordre. Plus on prouve la corruption de l'homme, plus on oblige la raison à croire ce que Dieu nous a révélé de la chûte d'Adam. Si bien qu'il est plus utile qu'on ne pense à la Religion, de prouver que la malice des hommes est si prodigieuse, qu'il n'y

guere d'esprit fort qui veuille c
de la corruption de l'homme.

§. XLVII.

Conjectures sur les mœurs d'un
qui seroit sans Religion

Après toutes ces remarques
rai pas difficulté de dire, si l'on
voir ma conjecture touchant un
d'Athées, qu'il me semble qu'a
des mœurs & des actions civiles
roit toute semblable à une so
Païens. Il y faudroit à la vérité
fort séveres & fort bien exécu
la punition des criminels. M
faut-il pas par-tout ? Et oserio

couvert de leurs insultes la nuit & le jour dans les rues de Paris? Sans cela ne serions-nous pas exposés aux mêmes violences que sous les autres regnes, quoique les Prédicateurs & les Confesseurs fassent encore mieux leur devoir, qu'ils ne faisoient autrefois. Malgré les roües & le zele des Magistrats, & la diligence des Prévôts, combien se fait-il de meurtres & de brigandages, jusques dans les lieux & dans le temps où l'on exécute les criminels? On peut dire sans faire le déclamateur, que la justice humaine fait la vertu de la plus grande partie du monde; car dès qu'elle lâche la bride à quelque péché, peu de personnes s'en garantissent.

§. XLVIII.

Que les Loix humaines font la vertu d'une infinité de personnes.

Cela paroît par l'exemple de l'impudicité. Tous les Chrétiens demeurent d'accord, qu'elle est défendue par la loi de Dieu, l'Eglise nous le prêche incessamment. Avec tout cela, de cent hommes je ne sais s'il y en a un qui soit sans reproche de ce côté-là. Pourquoi? parce que la justice de l'Etat n'inquiéte per-

sonne là-dessus. Pour les femmes, il faut leur rendre cette justice, qu'il y en a un plus grand nombre qui s'abstiennent de ce mal; mais ce n'est pas qu'elles aient naturellement un plus grand fond de sainteté que les hommes, ou que l'amour qu'elles ont pour Dieu, leur donne plus de force pour résister à la tentation. Qu'est-ce donc? C'est qu'elles sont retenues par la dure loi de l'honneur, qui les expose à l'infamie, quand elles succombent au penchant de la nature. Il est certain que si les hommes n'eussent point attaché l'honneur & la gloire des femmes à la chasteté, les femmes seroient aussi généralement plongées dans les péchés de la chair, que les hommes; & il y a même beaucoup d'apparence qu'elles s'y comporteroient avec plus d'ardeur, parce qu'il est fort apparent que cette passion est plus violente dans les femmes que dans les hommes.

§. XLIX.

Que les hommes sont plus sensibles à l'honneur que les femmes.

En effet, s'il y alloit de l'honneur d'un homme de vivre chastement, comme il

y va de l'honneur des femmes, il eſt fort apparent que les Gentils-hommes qui iroient dans les lieux de débauche, ſeroient auſſi rares, que ceux qui abandonnent lâchement le poſte que leur Général leur a confié. On voit très-peu de Gentils-hommes qui faſſent cela, très-peu, qui dans la vue d'acquérir de la gloire, ne mépriſent la mort, & n'affrontent de grands périls. Il n'y a pas encore bien long-temps, qu'on n'en eût preſque point trouvé en France, qui ne ſe battît en duel pour la moindre injure qui eût été faite à ſon honneur; en quoi il couroit non-ſeulement le péril manifeſte d'être tué, mais auſſi le péril du dernier ſupplice. Il eſt donc apparent que ſi la chaſteté étoit le chemin de la gloire pour les hommes, & l'impudicité le chemin de l'ignominie, il ſeroit auſſi rare de voir un Gentilhomme engagé dans un commerce de galanterie ſcandaleux, qu'il eſt rare d'en voir qui ſe faſſent dégrader des armes par leur lâcheté. Il eſt néanmoins certain qu'il y a incomparablement plus de femmes de noble famille, qui ſe perdent de réputation par leur incontinence, qu'il n'y a des gentils-hommes qui ſe faſſent dégrader de nobleſſe par leur lâcheté. Il y a donc beau-

coup d'apparence, que si les femmes pouvoient satisfaire les desirs de la nature sans commettre leur réputation, elles porteroient la débauche plus loin que ne font les hommes, & que les hommes surmonteroient mieux la convoitise, que l'autre sexe ne la surmonte, si leur honneur dépendoit de cette victoire. Dites, si vous voulez, que cela vient de ce que les femmes n'ont pas tant de force sur leurs passions que les hommes, & que la crainte du mépris fait des impressions plus sensibles sur les hommes que sur les femmes: prouvez cela par la raison qu'il n'y a pas tant de femmes qui surmontent l'envie de se divertir par la crainte de se diffamer, qu'il y a d'hommes qui surmontent la crainte de la mort, la plus violente de toutes les passions, par la crainte de l'infamie. Ou bien dites, que la nature a donné aux femmes un tempérament plus indomptable à cet égard-là, qu'aux hommes; peu m'importe il sera toujours vrai de dire, que la raison qui fait que les femmes s'abstiennent incomparablement plus que les hommes, du crime de l'incontinence, vient de ce que les hommes ont établi la gloire des femmes dans la chasteté; au lieu qu'ils ont si peu établi la gloire de

l'homme dans cette vertu, qu'un homme qui oseroit s'en piquer dans le monde, s'exposeroit à la raillerie.

§. L.

Quelles sont pour l'ordinaire les véritables causes de la chasteté des femmes.

N'allez pas vous imaginer cependant, que selon moi, il n'y a point de femme qui n'emprunte sa vertu de la crainte de l'infamie. A Dieu ne plaise que je fasse des jugements si injurieux à la grace du St. Esprit. J'ai déja déclaré & je déclare encore une fois, que j'excepte de la regle générale un bon nombre de personnes, qui se conduisent par le véritable esprit de la Religion Chrétienne, & que Dieu préserve de la contagion la plus universellement répandue, comme il paroît par cet Oracle: *Reliqui* (a) *mihi septem millia virorum, qui non curvaverunt genua ante Baal.* Mais après cette déclaration, je ne vois pas qu'on doive trouver étrange, que je soupçonne de fausseté la plûpart des vertus humaines, & la chasteté des femmes nommément. Si

(a) Epist. ad Rom. C. XI. v. 4.

celles qui ont fait leur devoir de ce côté-là s'examinent à la rigueur, elles trouveront, je m'assure, que la peur du *qu'en dira-t-on*, y a plus contribué que toute autre chose. Et combien y en a-t-il qui sont l'original de l'Amaryllis du *Pastor fido*, & qui disent dans le secret de leur cœur, ou dans un tête-à-tête passionné:

Que votre bonheur est extrême !
Cruels lions, sauvages ours,
Vous qui n'avez dans vos amours,
D'autre regle que l'amour même !
Que j'envie un semblable sort ;
Et que nous sommes malheureuses,
Nous de qui les loix rigoureuses,
Punissent l'amour par la mort !
Ha ! que l'on aime peu, quand on craint de mourir !
Myrtille, plût au Ciel, qu'une mort inhumaine,
Fût du péché la seule peine !
Je ferois gloire d'y courir.
Seule regle des belles ames,
Et le premier Dieu de mon Cœur,
Honneur, voi que je fais à ta sainte rigueur,
Un sacrifice de mes flammes.

Vous voyez bien, que la loi qui punit l'amour par la mort, n'est pas celle qui fait tout murmurer les cœurs amoureux, & que c'est le châtiment de la renommée que l'on redoute. On se persua-

de que Dieu pardonne tout, mais que les hommes ne pardonnent rien ; & qu'ainsi tout consiste à bien sauver les apparences, ce qui est assez mal-aisé. Aussi dit-on, que celles qui ont des ressources assûrées pour échapper au jugement des hommes, ne font pas tant de façons. Si vous joignez à cela le *casta est quam nemo rogavit* : une certaine honte qui vient de l'éducation, & qui empêche souvent les plus amoureuses de faire toutes les avances : l'envie de faire valoir la faveur, & d'irriter la passion d'un amant par la difficulté, ce qui pourtant le rebute quelquefois : l'amour d'une belle réputation : le desir d'acquérir l'espérance de s'en faire un mari par ce moyen : un certain (b) noble orgueil qui ne permet pas qu'on se résolve à souffrir qu'il y ait quelqu'un au monde témoin de notre foiblesse ; les manieres peu agréables de ceux dont on est sollicité, leur contre-temps, leur indiscrétion ; si vous joignez, dis-je, tout cela ensemble, vous trouverez le véritable principe de la continence du sexe, sans qu'il soit besoin de recourir aux impressions de la Religion.

(b) *Esto ; ægram nulli quondam flexere mariti ;*
Non Libiæ, non ante Tyro despectus Jarbas
. . . . . Placitone etiam pugnabis amori ?
Virgil. Æneid. 4.

§. LI.

Combien l'impudicité qui regne parmi les Chrétiens, fait tort à la religion Chrétienne.

La remarque que je viens de faire sur l'étendue de l'impudicité parmi les Chrétiens, me fait souvenir d'avoir lû dans la Rélation de Mr. Ricaut, » que » les Turcs se moquent présentement » de ce que nous leur disons de la sé- » vérité de la Religion Chrétienne, à » l'égard de la défense d'épouser plus » d'une femme, & de se satisfaire avec » quelque autre que ce puisse être, » qu'avec elle. Il est vrai, ajoute-t-il, » qu'il faut avouer, à notre confusion, » que le déréglement de nos mœurs & » de notre conduite, donne un juste » sujet à ces infideles de nous faire les » reproches & les railleries qu'ils nous » font là-dessus, & de nous dire, » que notre vie détruit notre doctrine; » ils sont scandalisés de voir, qu'il n'y » a pas seulement parmi nous une infi- » nité de personnes qui violent ces sain- » tes regles du Christianisme, par une » vie impure & abominable, mais qu'il » se trouve encore des loix & des privi- » léges qui autorisent la paillardise. Ils

» prouvent cela par les lieux de débau-
» che que l'on voit en Italie. Ils savent
» que l'impudicité passe pour une espe-
» ce de marchandise & de trafic à Ve-
» nise & à Naples ; que les Courtisan-
» nes à Rome, & les *Cantoneras* en
» Espagne, font partie du corps de
» l'Etat, & qu'on leve sur elles des ta-
» xes & des impôts. Ils ne compren-
» nent point sur quelles raisons cette
» Politique peut être fondée, ni ce
» que les Italiens peuvent dire pour
» défendre cette pratique. » L'Auteur devoit pousser un peu plus loin sa bonne foi, & reconnoître ingénûment, que les Espagnols & les Italiens ne sont pas les seuls blâmables. Car si l'on excepte *ces taxes & ces impôts*, les Courtisannes de Londres ne le cédent en rien à celles d'Espagne & d'Italie, soit qu'on regarde leur nombre, soit qu'on regarde leur effronterie, soit qu'on regarde la paisible impunité dont elles jouissent. Une Rélation de Mr. de St. Didier seroit fort propre à nous l'apprendre, & Mr. Ricaut ne devoit pas épargner sa nation, en faisant si bon marché de l'honneur des autres aux railleries des Infideles.

Mais au reste, cette raison des Ita-

liens qu'il dit que les Turcs ne sauroient comprendre, me fournit une forte preuve. On sait que la raison qui les oblige à tolérer les lieux de debauche, & qu'ils veulent éviter un plus grand mal, c'est-à-dire une espece d'impureté plus exécrable, & pourvoir à la sûreté des femmes d'honneur : » Il y a deux cents » cinquante ans que Venise se trou» vant sans courtisannes, la République » fut obligée d'en faire venir un grand » nombre d'étrangeres. Le Doglioni » qui a écrit les choses notables de » Venise, loue extrêmement en cela la » sagesse de la République, laquelle par » ce moyen sçut pourvoir à la sûreté » des femmes d'honneur, auxquelles » on faisoit tous les jours des violences » publiques, puisque les lieux les plus » saints n'étoient point un azyle assûré » où la chasteté n'eut rien à craindre. » Il a été un temps, où l'on permettoit aux Prêtres & aux Moines en Allemane de tenir des concubines, moyennant un certain tribut annuel qu'ils payoient à leur Prélat. On croit ordinairement que la seule avarice étoit la cause de cette indigne tolérance. Mais il est plus apparent, qu'on vouloit empêcher parlà, que la pudicité des honnêtes fem-

mes ne fût trop sollicitée, & calmer les inquiétudes des maris, dont il est bon que le Clergé ne s'attire pas le ressentiment. Je dis que cela me fournit une forte preuve, parce qu'il en résulte évidemment, que j'ai eu raison de dire que la Religion n'est pas un frein capable de retenir nos passions. En effet, voilà la Religion Chrétienne si peu capable de modérer l'incontinence, qu'on s'est vu forcé de lui sacrifier une partie des femmes afin de sauver l'autre, & d'éviter un plus grand crime, qui n'a pas laissé néanmoins de devenir très-commun. Sur quoi je remarque en passant, que les hommes sont si convaincus, que les serments les plus solemnels ne sont pas une barriere assez forte pour arrêter l'ambition des Princes, qu'encore qu'on ait un grand soin de leur faire jurer l'observation des Traités de Paix, on ne laisse pas d'avoir des inquiétudes continuelles, dès que l'on apprend que son voisin fait marcher des troupes. Nous en voyons tous les jours plusieurs exemples. Or puisque la Religion n'est pas capable de surmonter le penchant de la nature, il faut qu'il y ait quelqu'autre principe de la chasteté des femmes, & des bonnes qua-

lités des hommes, que celui de la conſcience.

§. LII.

Marque à laquelle on peut connoître, ſi l'on fait quelque choſe pour l'amour de Dieu.

Je vous prie de me dire, ſi une femme qui ne ſe proſtitue point, & qui cependant empoiſonne ſon mari, peut ſe vanter de ne ſe point proſtituer, parce qu'elle veut obéir à Dieu ? Il eſt clair qu'elle ſeroit la dupe de ſon propre cœur, ſi elle s'imaginoit faire quelque bonne action pour l'amour de Dieu, pendant qu'elle eſt capable d'empoiſonner ſon mari. Car ſi l'amour de Dieu avoit quelque pouvoir ſur elle, ſe pourroit-elle réſoudre à faire un meurtre auſſi exécrable que celui-là ? Et ſi elle s'y peut réſoudre, ſans néanmoins être capable de ſe proſtituer, ne faut-il pas néceſſairement qu'il y ait des conſidérations particulieres qui la détournent de la proſtitution & qui ne ſervent de rien pour la détourner de l'empoiſonnement de ſon mari ? N'eſt-il pas indubitable qu'elle ne ſe porteroit pas moins à tout autre crime qu'à celui-là, ſi elle

y étoit poussée par de semblables passions ; & si leur exécution n'avoit pas des circonstances plus propres à l'arrêter ? Ainsi ce qu'elle fait plutôt un crime qu'un autre, vient uniquement de ce qu'elle peut faire l'un sans tomber dans l'infamie, & ne peut faire l'autre sans se déshonorer pour le reste de ses jours. Ce n'est donc point sa Religion qui est cause qu'elle ne se prostitue pas. Si les hommes s'examinent à cette regle, ils trouveront qu'ils ne font presque rien pour l'amour de Dieu, & que s'ils donnent l'aumône, pendant qu'ils entretiennent un commerce criminel avec une femme, c'est ou parce qu'ils n'ont aucune peine à donner leur bien, ou parce que leur tempérament les attendrit à la vûe d'un misérable, ou parce qu'ils veulent acquérir la réputation d'être libéraux envers les pauvres, ou parce qu'ils croient acheter par-là le droit de faire des crimes impunément.

Ha ! que l'on se trompe, si l'on croit faire pour l'amour de Dieu tout ce qu'on fait de louable, à moins que l'on n'ait éprouvé que l'on s'abstient des choses qui nous sont les plus cheres, dès qu'on s'apperçoit que Dieu nous

les a défendues ! Un homme qui aime les femmes, & qui contente sa passion le plus qu'il peut ; mais qui d'ailleurs est si sobre, qu'il ne hait rien tant que de rompre son régime, & qui ne pourroit boire du vin pur sans gagner des maux de tête fort violents, qui est outre cela grand poltron, & ne sait ce que c'est ni d'épée, ni de pistolet, n'auroit-il pas bonne grace de se faire un mérite devànt Dieu de ce qu'il ne s'enivre point, ni ne vole sur les grands chemins ? Qu'il renonce à l'impudicité à laquelle il est si sensible, qu'il se fasse cette violence-là par la raison que Dieu le lui a commandé, & alors on prendra pour bon tout ce qui est en lui de louable : autrement il nous permettra de croire, que son aversion pour l'ivrognerie & pour le vol, est une vertu à laquelle sa foi n'a nulle part, & qu'il retiendroit toute entiere, quand même il renonceroit au Christianisme.

Voilà cependant l'état de la plupart des honnêtes gens. Ils ont une passion favorite qu'ils cultivent avec soin, & sur laquelle ils ne se font point de violence. Le reste est assez réglé. Ils s'en applaudissent, & se figurent qu'ils

ont là un grand ſacrifice à Dieu. Pauvres ignorants ! Si vous étiez capables de faire un grand ſacrifice à Dieu, vous comprendriez bien que ce feroit votre paſſion favorite qu'il faudroit ſacrifier, & qu'on ne ſacrifie pas les paſſions auxquelles notre tempérament nous rend ſenſibles

§. LIII.

Quelle eſt la véritable raiſon pourquoi un péché eſt plus ordinaire qu'un autre.

Je ne ſais ſi tout le monde fait la réflexion que j'ai ſouvent faite, en voyant qu'il y a des péchés bien plus ordinaires que les autres. J'en doute fort ; car ſelon toutes les apparences, la plupart de gens s'imaginent que cela vient de ce qu'il y a des péchés qui paroiſſent ſi véniels & ſi petits, qu'on ne les compte preſque pour rien en comparaiſon des péchés criants. Mais pour moi je n'en donne pas cette raiſon, & je tiens au contraire que cela vient de ce qu'il y a des péchés qui cauſent univerſellement une joie plus ſenſible que les autres, & à moins de

frais. Car enfin, la joie est le nerf de toutes les affaires humaines, & il est certain, quoi qu'on en dise, que l'homme a plus d'amour pour la joie, que de haine pour la douleur, & qu'il est plus sensible au bien qu'au mal. On ne fait pas difficulté d'aller au chagrin & à la douleur, pourvû qu'on passe par la joie; ni de passer par la douleur & par le chagrin, pourvû qu'on aille au plaisir. Cela paroît par l'exemple de tant de jeunes filles, qui emportées par le poids victorieux du plaisir présent, se laissent aller à des actions, qu'elles savent bien qui entraînent après elles une longue suite d'amertumes; & par l'exemple de tant de gens, qui ont éprouvé mille fois, que l'usage de certaines viandes, & le trop boire leur ont causé des douleurs épouvantables, qui ne laissent pas de contenter leur appétit là-dessus, quand ils en trouvent l'occasion. Il y a des Corses, qui après une offense reçue, se sont tenus cachés quinze jours entiers dans les brossailles, pour attendre leur ennemi, trop satisfaits d'y brouter quelques racines, pourvu qu'ils eussent la joie de voir réussir l'embuscade. Il faut bien que la force du plaisir soit grande, puisqu'on a vu tant de

fois à Rome, pour le peu de Vestales qu'il y avoit, le supplice de celles qui s'étoient mal gouvernées : supplice si affreux, si infame, si lugubre, si chargé d'exécration, qu'il n'y avoit rien de plus propre à réfréner les saillies de l'incontinence.

Cela étant, si vous me demandez pourquoi l'impudicité est un vice incomparablement plus ordinaire que le meurtre ; je vous répondrai que ce n'est pas parce que l'on sait bien que le meurtre est un crime plus atroce ; mais parce qu'il y a incomparablement plus de gens dominés par les plaisirs de l'impudicité, que par le plaisir de tuer. J'avoue que la peine temporelle établie contre les meurtriers contribue beaucoup à la différence dont nous parlons : mais on m'avouera aussi, après avoir bien examiné la chose, que la raison que j'en donne y contribue encore davantage.

§. LIV.

Réflexions sur l'habitude de mentir & de médire.

Voulez-vous que je vous parle d'un vice encore plus ordinaire que l'impudicité, savoir la médisance & le mensonge ? N'est-il pas vrai, que la principale cause qui rend ces vices si généraux, est parce qu'ils sont une source inépuisable de plaisirs ? Ce sont des vices qui flattent extrêmement notre vanité, notre envie, notre avarice & notre haine ; par conséquent ils nous doivent être fort agréables. Les Marchands & les Artisans à force de mentir & de protester avec serment qu'une chose est d'un tel prix, attrapent toujours quelque chose de plus ; le mensonge leur est donc un plaisir continuel, ainsi ils mentent éternellement. Ceux qui mentent pour se vanter, y trouvent aussi de grandes joies, s'imaginant que sur leur parole, on les prendra pour des personnes d'importance. Ceux qui mentent pour flatter les autres, y trouvent aussi beaucoup de douceurs : ils se font des amis qui payent quelquefois leurs louanges argent comptant, ou bien

ui leur rendent ſervice quand l'occaſion en préſente, ou à tout le moins, qui :ur rendent louanges pour louanges. Au is aller, ils ſe font une ſecrette joie de oir la crédulité de ceux qu'ils louent, : d'éviter leur indignation; car il y a es gens qui ne pardonnent jamais à ceux ui leur épargnent l'encens. Pour ceux ui médiſent, ils ont le plaiſir de dimi- uer la gloire de leur prochain, qui leur onne de la jalouſie & de ſe mettre au- eſſus de lui, autant qu'en eux eſt, ou- 'e qu ils deviennent par-là très-propres plaire aux femmes, qui eſt une grande ffaire dans le monde.

Ils deviennent propres à leur plaire, arce que généralement parlant, les :mmes ſont fort vaines & fort envieuſes; . bien que pour rendre la converſation gréable à celles qu'on voit, il ne ſuffit as de ſavoir mentir en les louant, il faut ncore ſavoir mentir en blâmant les au- :es femmes, & ſur-tout celles qui ſont n concurrence de beauté, ou d'eſprit, u de crédit ou de rang avec celles qu'on 'équente. Il ne faut donc pas leur rendre iſite, ſans ſavoir quelque hiſtoire déſa- antageuſe de ces autres-là, & de ceux ui ont accoutumé de les voir. Si l'on 'en a point appriſes, qu'on en invente;

car il faut ou ſavoir médire, ou renoncer à la profeſſion de galant homme. C'eſt pour cela qu'on remarque, qu'il n'y a point de lieux au monde où la médiſance regne tant que dans ceux où les deux ſexes ſont toujours enſemble, non-ſeulement parce que cette familiarité fait naître mille incidents qui donnent ſujet de cauſer, mais auſſi parce que les hommes apprennent dans cette école tous les rafinements de cet art.

Cela ſoit dit en paſſant, car ce n'eſt pas là où je veux venir. Je m'en vais vous montrer que la cauſe pour laquelle tous ces vices ſont ſi communs, c'eſt parce qu'ils nous plaiſent, & non pas parce qu'ils nous paroiſſent innocents; & puis vous verrez à quoicela me ſervira.

§. LV.

Si les hommes ont raiſon de croire que l'impudicité ſoit un moindre crime que le meurtre.

N'eſt-il pas vrai, qu'il n'y a aucune révélation, ni aucune bonne raiſon Théologique, qui nous apprenne que l'impudicité ſoit un péché moins déſagréable à Dieu, que le meurtre, ou le parjure?

Elle est à la vérité plus favorable à la société publique, que les deux autres; mais ce n'est pas à cela que l'on doit connoître la qualité des péchés, puisqu'il est constant dans la bonne Théologie que la méchanceté d'une action consiste en ce qu'elle est défendue de Dieu, mettant à part la distinction du droit naturel, d'avec le droit positif. Ensuite de quoi les circonstances qui se tirent de l'état où se trouve le pécheur, de ses connoissances & de ses fins, font varier le dégré de turpitude selon le plus ou le moins. Je doute fort que le poids du plaisir qui nous emporte, soit capable de diminuer le crime, parce que si cela étoit, il faudroit dire que les péchés d'habitude, beaucoup plus détestables que les autres, sont néanmoins plus véniels, à cause que le poids des habitudes contractées est une espece de détermination qui diminue la liberté. Pour ce qui est des suites ruineuses à la société civile, je ne crois pas qu'à moins qu'elles aient été dans l'intention du pécheur, elles aggravent sa faute devant Dieu. Par exemple, un bandit qui tue un homme dans le coin d'un bois, sans savoir quel homme c'est, se contentant de savoir qu'il faut s'en défaire pour emporter sa dépouille, n'est pas plus cri-

minel, ou moins criminel devant Dieu ; parce que dans la ſuite il naît mille déſordres, ou mille biens de ſon meurtre. Il a peut-être tué un homme chargé d'enfants, qui tombent dans la mendicité par la perte de leur pere ; un homme qui dans tout le voiſinage étoit le ſoutien des pauvres, & de l'innocence opprimée ; un homme qui accordoit tous les procès des particuliers, &c. ou bien il a tué un homme qui n'avoit ni feu ni lieu, & qui étoit à tout faire. Tout cela n'eſt compté pour rien devant Dieu, n'étant attaché que par accident au meurtre qui a été commis. Deux hommes tirent un coup de piſtolet chacun à ſon ennemi ; l'un le tue, l'autre le manque, ou bien le bleſſe ſi à propos, que lui crevant un abcès, qui lui eût cauſé la mort en peu de jours, il le met en état de vivre cinquante ans en pleine ſanté, comme l'on en (*a*) rapporte des exemples. La juſtice humaine a beau faire différence entre ces deux hommes, condamnant l'un à la mort, & laiſſant l'autre en repos, à cauſe que l'action de l'un a cauſé du préjudice au public, & non pas celle de l'autre ; ils ne laiſſent pas d'être également

(*a*) Camerarius *Medit. Hiſtor. vol. 3. liv. 3. chap.* 19.

coupables au Tribunal de la justice de Dieu. Ainsi quoique la société publique profite de l'impudicité, & soit endommagée par le meurtre, il ne s'ensuit pas que l'un de ces péchés soit moindre que l'autre devant Dieu, parce qu'il suffit de savoir, que Dieu a défendu nettement & expressément une chose pour ne la pouvoir faire sans tomber dans tout ce qui constitue le crime. Le péché d'Adam qui a été puni d'une maniere si terrible, ne tira son énormité que de la défense; car du reste il n'y avoit rien de plus innocent, que de manger d'un certain fruit. Cela ne faisoit aucun tort ni à la société humaine, ni aux bêtes, ni aux autres Créatures. Disons donc, que les Chrétiens qui s'abandonnent aux désordres de l'incontinence, qui mentent perpétuellement, ou pour tromper leur prochain, ou pour noircir sa réputation, ou pour flatter leur vanité, sont aussi criminels devant Dieu que les homicides, puisqu'ils n'ont aucune révélation, ni aucune bonne raison qui leur dise, que Dieu n'a pas défendu toutes ces choses également, ou qui leur permette l'impunité des unes, plutôt que des autres: & par conséquent, que ce qui fait que certains crimes sont plus communs, n'est

pas que l'on ſache qu'ils ſont plus petits devant Dieu

§. LVI.

Réflexion ſur la malice qui ſe trouve ſouvent dans la médiſance.

Quand les Prédicateurs ſe jettent ſur la médiſance & ſur l'impudicité, ils nous y font voir tout ce qui ſe peut dire contre les péchés les plus infames. Je n'en excepte pas même ceux qui paſſent pour des Caſuiſtes commodes, car j'en ai ouï qui faiſoient fort les rigides là-deſſus. A les en croire, c'étoit le comble de la malice. Peut-être qu'un autre jour ils mettoient quelque autre crime encore plus haut, comme font les Panégyriſtes des ſaints, qui donnent toujours le haut bout à celui pour qui ils prêchent. Mais quoi qu'il en ſoit, nous ne pouvons pas prétexter, que nous ignorons le mal extrême qui eſt attaché à la médiſance & à l'incontinence, car on nous le dépeint tous les jours très-vivement. Dans le fonds, il y a des médiſances qui ſont auſſi criminelles qu'un homicide, & qui partent d'un principe de haine ſi invétéré, que dans un ſujet à buſle, ce ſeroient de

bons coups de pistolet, & non pas de simples coups de langue. Quand je vois des gens d'Eglise se venger de leurs ennemis, ou par des libelles diffamatoires, ou par des calomnies répandues secrétement, je ne fais pas difficulté de dire, qu'il y a tel gentilhomme, qui ayant estropié à coups de bâton un paysan, a moins offensé Dieu qu'ils ne l'offensent. Cette bile noire, & ce fiel qui se voyent dans toutes les pages de plusieurs livres, plus facilement que ni le papier, ni l'encre, supposent une disposition de cœur plus éloignée de la charité chrétienne, que ne font pas les violences d'un cavalier qui bat son hôte, & qui jette ses meubles par la fenêtre. Mais l'Auteur n'a tué personne, ni cassé les bras à personne. Cela n'y fait rien, il n'est pas propre à cette sorte d'offense, il a d'autres armes offensives qu'il fait valoir. C'est comme si un (*a*) loup demandoit, qu'on lui tînt compte de ce qu'il ne tue pas. Mais l'Auteur est poussé de zele, il ne veut pas que le vice demeure impuni. Bagatelles ! un Prélat l'a persécuté, ou se plait à susciter tous les jours quelque

(*a*) . . . . *Mirum*
Ut neque calce lupus quemquam, neque dente petit bos.
Horat. Satyr. 1. Lib. 2.

nouvelle affaire à ſon ordre ; Voilà le prétendu zele qui anime l'Auteur contre les débauches du Prélat, & qui lui fait tant réclamer les anciens Canons. Marque de cela, c'eſt qu'un autre Ordre Ecléſiaſtique, qui reçoit tous les jours des effets de la bonté & du crédit du Prélat, le laiſſe jouir paiſiblement des faveurs de ſes Maitreſſes, & bien loin de crier contre ſon eſprit de Cour, il le loue de ſon zele infatigable pour la gloire de l'Egliſe, & pour le ſalut de ſes brebis ; ce qu'il ne feroit pas, quand même cela ſeroit vrai, ſi le Prélat lui eſt contraire. Ces mêmes faiſeurs de libelles qui font ſi bien la leçon aux Evêques qui les perſécutent, feroient fort bien l'éloge d'un autre Prélat leur patron, quoiqu'il fût le plus galant homme du Royaume. Je vous aſſûre, que vous avez des confreres, qui ſans autres armes que leur plume, ſe rendent plus coupables devant Dieu, que ceux qui ſe vengent de leurs ennemis avec l'épée & le piſtolet ; parce que la maniere violente & pleine d'injures avec laquelle ils écrivent, fait voir qu'ils s'éloignent de l'eſprit de l'Evangile, & donnent dans celui de la vengeance, autant ou plus que les gens du monde.

§. LVII.

Pourquoi la vengeance & l'avarice sont des passions si communes.

Et à propos de vengeance, examinons un peu, pourquoi elle est si commune parmi les Chrétiens. Est-ce que nous ignorons que l'Ecriture nous la défend, comme une action des plus criminelles? Rien moins que cela; il y a peu de vérités aussi clairement couchées dans l'Evangile, que celles qui regardent la charité envers le prochain, & l'obligation que nous avons de pardonner les injures qui nous sont faites. Il n'y a point de chapitre de morale, sur lequel les Prédicateurs insistent plus vivement; & dès la sortie du berceau, on nous apprend une priere dont Jésus-Christ est l'Auteur, & que nous répétons à toute heure, pour ainsi dire, qui nous engage en propres termes, à n'espérer le pardon de nos péchés, qu'autant que nous renoncerons à la vengeance. De sorte que ceux qui savent les premiers éléments de la Religion Chrétienne, ne peuvent point être en doute, si la passion de se venger est un grand péché. Il faut donc dire, que

la raiſon pourquoi elle eſt ſi univerſelle ; vient de ce qu'elle a des charmes pour tout le monde. Les Italiens y en trouvent tant, qu'ils diſent par une profanation horrible, que Dieu ſe l'eſt reſervée, afin d'être le ſeul qui goûtât d'un mets ſi délicieux. Les autres nations n'outrent pas tant cette matiere. Mais généralement parlant, tous les hommes ſont ſenſibles au plaiſir de ſe venger, parce que l'amour propre étant inſéparable de leur nature, ils ſouhaitent naturellement d'avoir au-deſſous d'eux le plus de gens qu'il leur eſt poſſible. S'ils ne peuvent pas s'élever au-deſſus des autres, ils ſouhaitent à tout le moins de n'être leurs inférieurs que le moins qu'ils peuvent. Or comme les offenſes dont nous ſouhaitons de nous venger, nous repréſentent à nous-mêmes inférieurs à celui qui nous a offenſé, nous nous trouvons déchargés d'un grand chagrin, & tranſportés dans un vif ſentiment de joie, toutes les fois qu'en nous vengeant, nous regagnons notre avantage, ou même nous acquérons quelque ſupériorité ſur notre ennemi. Voilà ſans doute le principe du plaiſir que les hommes trouvent dans la vengeance, & en même temps la raiſon pourquoi tant de gens ſont vindicatifs,

dicatifs, & si l'on considere outre cela qu'il se trouve mille moyens de se venger qui ne coutent pas beaucoup, & qui n'exposent point aux poursuites de la justice, on aura la vraie raison pourquoi tant de gens se vengent effectivement.

Quelque obligés que nous soyons de convenir que les passions impudiques sont fort générales, il faut néanmoins avouer qu'elles le sont moins que celles dont je viens de faire mention; car du moins y a-t-il un certain âge qui se sauve de ces passions: les enfants n'y trouvent point encore du plaisir, les vieillards n'y en trouvant plus, s'en désaccoutument peu-à-peu pour la plûpart. Mais il n'y a point d'âge qui nous délivre du désir de la vengeance: elle plait aux enfants dès le berceau, & ne déplait pas aux vieillards les plus infirmes. Avec tout cela, je ne sais pas si l'avarice n'est pas encore plus générale, que la passion de se venger. J'entends par l'avarice, non-seulement la passion sordide qu'un mesquin a pour l'argent, mais en général la passion d'avoir des richesses, soit qu'on les prodigue après cela, soit qu'on les condamne à demeurer dans un coffre. On croit ordinairement qu'il y a une opposition prodigieuse entre les prodigues

& les avares ; & l'on ſe trompe ; car à le bien prendre, il n'y a point de plus grands voleurs du bien d'autrui, que ceux qui font des dépenſes exceſſives, comme il paroît par la conduite des gens de finance & des gens de guerre. Leurs feſtins, leurs bâtiments, & les fêtes qu'ils donnent aux Dames, ſe font avec la derniere profuſion : mais en récompenſe leurs extorſions ſur le peuple ſe font avec la derniere avarice, & on leur peut appliquer très-juſtement ce qu'on a dit d'un ancien Romain, (*a*) *qu'ils ſont avides du bien d'autrui & prodigues du leur.* Je puis donc prendre l'avarice au ſens que j'ai dit. La prenant ainſi, je la trouve ou plus générale, ou auſſi générale que le deſir de la vengeance. Cherchant enſuite la cauſe pourquoi c'eſt une paſſion ſi univerſelle, je ne trouve pas que ce ſoit parce que l'on doute ſi c'eſt un grand péché, ou non ; car comment pourroit-on avoir des doutes là-deſſus parmi les Chrétiens, après la défenſe qui nous eſt faite dans le Décalogue, de ſouhaiter le bien d'autrui, & après tant de prédications contre l'avarice, qui par l'autorité incontestable de St. Paul, nous la repré-

(*a*) *Alieni appetens, ſui profuſus.* Salluſt. de Catilin.

sentent comme une espece d'Idolâtrie, & comme un monstre des plus hideux? Il faut donc dire que c'est l'amour propre, cette passion inséparable de notre nature, qui nous rend avares. Car cette maudite passion nous faisant trouver du plaisir à tout ce qui flatte notre vanité, à tout ce qui nous distingue des autres hommes, à tout ce qui nous peut procurer l'accomplissement de nos desirs, à tout ce qui nous peut servir de rempart contre les maux que nous craignons, nous porte à désirer ardemment d'avoir du bien parce que nous espérons de trouver tous ces avantages-là dans la possession des richesses. De la maniere que les hommes sont faits, & par je ne sais quelle constitution machinale de leur nature, penser qu'ils ont du bien, est une chose qui les réjouit. On a beau nous étaler de grandes moralités sur les inquiétudes des avares: il est sûr qu'ils goûtent incomparablement plus de douceurs par la possession de leurs trésors, qu'ils ne sentent d'amertumes par la crainte de les perdre; la vue de leurs (a) louis augmente la bonne opinion qu'ils avoient de leur per-

(a) . . . *Populus me sibilat; at mihi plaudo*
Ipse domi, simul ac nummos contemplor in arcâ.
Horat. Satyr. I. L. I.

sonne, & fait qu'en se donnant eux-mêmes beaucoup d'encens, ils se dédommagent de l'approbation que le Public leur refuse quelquefois. Or comme il n'y a rien qui divertisse plus un homme, que de se regarder lui-même comme un objet digne d'admiration, & que de se voir en état de goûter tous les plaisirs qui sont à vendre, il s'ensuit que la possession des richesses lui est une source de joie, ou du moins qu'il espere qu'elle le sera. Si l'on me demande donc, pourquoi presque tous les hommes souhaitent de se venger & d'être riches, qui sont deux passions que l'Evangile condamne, & pourquoi il n'y a qu'un petit nombre de gens qui aiment ou la chasse, les tableaux, les sciences, & telles autres choses permises, ou la vertu qui est une chose commandée : je réponds en peu de mots, » c'est parce que la constitution » machinale de l'homme, c'est-à-dire » l'union de son ame avec son corps, » fait que presque tous les hommes » trouvent du plaisir à se venger & à » être riches, & qu'il n'y en a qu'un » petit nombre, qui trouvent du plaisir » à la chasse, aux tableaux, à l'étude, » & à la vertu.

De toutes ces dernieres remarques,

je tire cette conclusion, que c'est le plaisir & la facilité d'avoir du plaisir, qui rendent certains vices plus communs que les autres, & non pas les opinions que l'on a sur la malice plus ou moins grande de certains vices; & par conséquent que la Religion (car c'est-là où j'en voulois venir) ne sert à cet égard qu'à faire de belles déclamations en chaire, & à nous montrer notre devoir: après quoi nous nous conduisons absolument par la direction de notre goût pour les plaisirs. D'où il résulte que les Athées qui ne font que suivre la même direction, ne sont pas nécessairement plus corrompus que les Idolâtres, pour telles ou telles opinions sur le crime, & sur les châtiments du crime.

§. LVIII.

Si une Société d'Athées se feroit des loix de bienséance & d'honneur.

On voit à cette heure combien il est apparent qu'une société d'Athées pratiqueroit les actions civiles & morales, aussi-bien que les pratiquent les autres sociétés, pourvu qu'elle fît sévérement punir les crimes, & qu'elle attachât de

l'honneur & de l'infamie à certaines choses. Comme l'ignorance d'un premier Etre créateur & conservateur du monde, n'empêcheroit pas les membres de cette société d'être sensibles à la gloire & au mépris, à la récompense & à la peine, & à toutes les passions qui se voyent dans les autres hommes, & n'étoufferoit pas toutes les lumieres de la raison, on verroit parmi eux des gens qui auroient de la bonne foi dans le commerce, qui assisteroient les pauvres, qui s'opposeroient à l'injustice, qui seroient fideles à leurs amis, qui mépriseroient les injures, qui renonceroient aux voluptés du corps, qui ne feroient tort à personne, soit parce que le desir d'être loué les pousseroit à toutes ces belles actions, qui ne sauroient manquer d'avoir l'approbation publique, soit parce que le dessein de se ménager des amis & des protecteurs en cas de besoin, les y porteroit. Les femmes s'y piqueroient de pudicité, parce qu'infailliblement cela leur acquerroit l'amour & l'estime des hommes. Il s'y feroit des crimes de toutes les especes, je n'en doute point; mais il ne s'y en feroit pas plus que dans les sociétés Idolâtres, parce que tout ce qui fait agir les Païens, soit pour le

bien, soit pour le mal, se trouveroit dans une société d'Athées, savoir les peines & les récompenses, la gloire & l'ignominie ; le tempérament & l'éducation. Car pour cette grace sanctifiante, qui nous remplit de l'amour de Dieu, & qui nous fait triompher de nos mauvaises habitudes, les Païens en sont aussi dépourvus que les Athées.

Qui voudra se convaincre pleinement, qu'un peuple destitué de la connoissance de Dieu, se feroit des regles d'honneur, & une grande délicatesse pour les observer, n'a qu'à prendre garde qu'il y a parmi les Chrétiens un certain honneur du monde, qui est directement contraire à l'esprit de l'Evangile. Je voudrois bien savoir, d'après quoi on a tiré ce plan d'honneur, duquel les Chrétiens sont si Idolâtres, qu'ils lui sacrifient toutes choses. Est-ce parce qu'ils savent qu'il y a un Dieu, un Evangile, une Résurrection, un Paradis, un Enfer ; qu'ils croyent que c'est déroger à son honneur, que de laisser un affront impuni, que de céder la premiere place à un autre, que d'avoir moins de fierté & moins d'ambition que ses égaux ? On m'avouera que non. Que l'on parcoure toutes les idées de

bienséance qui ont lieu parmi les Chrétiens, à peine en trouvera-t-on deux qui ayent été empruntées de la Religion; & quand les choses deviennent honnêtes, de mal-séantes qu'elles étoient, ce n'est nullement parce que l'on a mieux consulté la morale de l'Evangile. Les femmes se sont avisées depuis quelque temps, qu'il étoit d'un plus grand air de qualité de s'habiller en public, & devant le monde, d'aller à cheval, de courir à toute bride après une bête, &c. & elles ont tant fait, qu'on ne regarde plus cela comme éloigné de la modestie. Est-ce la Religion qui a changé nos idées à cet égard ? Comparez un peu les manieres de plusieurs nations qui professent le Christianisme; comparez-les, dis-je, les unes avec les autres; vous verrez que ce qui passe pour malhonnête dans un pays, ne l'est point du tout ailleurs. Il faut donc que les idées d'honnêteté qui sont parmi les Chrétiens, ne viennent pas de la Religion qu'ils professent. Il y en a quelques-unes de générales, je l'avoue; car nous n'avons point de nations Chrétiennes, où il soit honteux à une femme d'être chaste. Mais pour agir de bonne foi, il faut confesser que cette idée est plus

vieille, ni que l'Evangile, ni que Moïse, c'est une certaine impression qui est aussi vieille que le monde, & je vous ferai voir tantôt, que les Païens ne l'ont pas empruntée de leur Religion. Avouons donc, qu'il y a des idées d'honneur dans le genre humain, qui sont un ouvrage de la nature, c'est-à-dire de la Providence générale. Avouons-le sur-tout de cet honneur dont nos braves sont si jaloux, & qui est si opposé à la loi de Dieu. Et comment douter après cela, que la nature ne pût faire parmi des Athées, où la connoissance de l'Evangile ne la contrecarreroit pas, ce qu'elle fait parmi les Chrétiens.

§. LIX.

Que l'opinion de la mortalité de l'ame n'empêche pas qu'on ne souhaite d'immortaliser son nom.

Peut-être s'imagine-t-on qu'un Athée étant persuadé que son ame meurt avec le corps, ne peut rien faire de louable par ce desir d'immortaliser son nom, qui a tant de pouvoir sur l'esprit des autres hommes. Mais c'est une pensée très-fausse, parce qu'il est certain que ceux qui

ont fait de grandes choses, pour être loués de la postérité, ne se sont point flattés de l'espérance de savoir dans l'autre monde ce qu'on diroit d'eux après leur mort. Et encore aujourd'hui nos braves qui s'exposent à tant de périls & à tant de fatigues, pour faire parler d'eux dans l'histoire, s'imaginent-ils que les monuments qui seront élevés en leur honneur, & qui apprendront à la postérité la plus reculée tout ce qu'ils auront fait de grand & de magnifique, leur feront sentir quelque plaisir? Croyent-ils qu'on les informera dans l'autre monde de ce qui se passe dans celui-ci? Et ne savent-ils pas que soit qu'ils jouissent de la félicité du Paradis, soit qu'ils brûlent dans les Enfers, il leur seroit très-inutile d'apprendre que les hommes les admirent? Ce n'est donc point la croyance de l'immortalité de l'ame qui fait aimer la gloire, & par conséquent, les Athées sont très-capables de souhaiter une éternelle réputation. Ce qu'il y a de plus solide dans l'amour de la gloire, ce sont sans doute les agréables imaginations que l'on roule dans son esprit pendant cette vie; en se représentant une longue suite de siecles remplis de l'admiration de ce que l'on aura fait. Est-on mort?

Ce n'eſt plus cela, on a bien d'autres choſes à faire, que de ſonger à la réputation qu'on a laiſſée dans ce monde :

Id cinerem aut manes credis curare ſepultos ?

Vous avez oui dire ſans doute, que Mr. de Caſtelnau ayant été honoré du bâton de Maréchal de France peu avant ſa mort, dit, » que cela étoit fort beau » en ce monde, mais qu'il s'en alloit » dans un pays où cela ne lui ſerviroit » de rien.

§. LX.

Exemples qui montrent que les Athées ne ſe ſont pas diſtingués par l'impureté des mœurs.

Quoi qu'il en ſoit, me dira-t-on, ce ſeroit une étrange choſe qu'un Athée qui vivroit vertueuſement, c'eſt un monſtre qui ſurpaſſe les forces de la Nature. Je réponds, qu'il n'eſt pas plus étrange qu'un Athée vive vertueuſement, qu'il eſt étrange qu'un Chrétien ſe porte à toutes ſortes de crimes. Si nous voyons tous les jours cette derniere eſpece de monſtre, pourquoi croirons-nous que l'autre ſoit impoſſible ?

Mais pour dire quelque choſe de plus

fort, & qui ne laisse pas dans les termes d'une simple conjecture, ce que j'ai avancé concernant les mœurs d'une société d'Athées, je remarquerai que ce peu de personnes qui ont fait profession ouverte d'Athéisme parmi les anciens ; un Diagoras, un Théodore, un Evemere & quelques autres, n'ont pas vécu d'une maniere qui ait fait crier contre le libertinage de leurs mœurs. Je ne vois pas qu'on les accuse de s'être distingués par les déréglements de leur vie, aussi bien que par les égarements épouvantables de leur raison. Je trouve au contraire, que leur bonne vie a paru si admirable à (*a*) Clément Alexandrin qu'il s'est cru obligé à s'inscrire en faux contre l'accusation d'Athéisme qu'on leur avoit intentée. Il prétend que la pénétration de leur esprit à découvrir les erreurs de la Théologie Païenne, a fait toute leur impiété, & qu'on ne les a appellés Athées, que parce qu'ils ne vouloient pas reconnoître les faux Dieux. Il se trompe ; & j'admire qu'un homme qui avoit autant d'érudition, n'eût pas pris garde que les Païens (*b*) distinguoient fort exactement les uns des autres, ceux qui affirmoient

(*a*) *In Protreptico.*
(*b*) Cicero, *l.* 1. *de Natura Deorum.*

l'existence des Dieux, ceux qui en doutoient, ceux qui la nioient, ceux qui leur attribuoient le gouvernement du monde, & ceux qui se contentoient de leur accorder une béatitude qui ne se mêloit de rien. On n'a jamais confondu le sentiment de ceux qui nioient qu'il y eût des Dieux, avec les autres opinions, & l'on a toujours affecté le nom d'Athées à ceux-là, & toujours mis de ce nombre ceux que Clément Alexandrin en veut ôter. (c) Ciceron, (d) Plutarque, (e) Diogene Laerce, & plusieurs autres, sont si exprès là-dessus, qu'il n'y a point de chicane qui puisse tenir contre des témoignages de cette nature. Socrate a passé pour un Philosophe qui avoit reconnu l'unité de Dieu : cependant on ne le rangeoit pas parmi les Athées avec Théodore & Diagoras. Il s'est trouvé quelques autres Philosophes qui ont prétendu que toutes les Divinités du Paganisme se pouvoient réduire à une. Lactance (f) soûtient hautement que l'unité de Dieu a été connue à plusieurs Païens, à Orphée, à Virgile, à Thalès,

(c) Lib. 1. *De Naturâ Deorum.*
(d) *De Placit. Philosoph.*
(e) *In vitâ Aristippi.*
(f) Lib. 1. *De falsf. Relig.* c. 5.

à Pythagoras, à Anaxagoras, à Antisthene, à Cléante, à Anaximene, à Ciceron; & il le prouve par des passages authentiques tirés de leurs livres: jamais pourtant on n'a diffamé ces gens-là comme des Athées. Il faut donc dire, que c'est sans raison que Clément Alexandrin a douté de l'Athéisme de ceux qui en ont été accusés nommément & expressément par les Païens; & il est étrange que (*g*) Muret qui avoit une si belle littérature, soit tombé dans la même faute. Il est donc vrai que Diagoras, Théodore, Nicanor, Hippon, & Evemere, n'ont cru aucune Divinité: cependant ils étoient si honnêtes gens, qu'un Pere de l'Eglise les réclame, & veut faire honneur de leur vertu à la bonne Religion.

Il paroît par quelques passages de Pline, qu'il ne croyoit point de Dieu: ce n'étoit pas néanmoins un voluptueux, & jamais homme n'a été plus (*h*) attaché que lui à des occupations honnêtes & dignes d'un illustre Romain.

Epicure qui nioit la providence & l'immortalité de l'ame est un des anciens Philosophes qui a vécu le plus exem-

(*g*) Variar. lect. *lib.* 10. *cap.* 17.
(*h*) Vide Plin. Iun. *epist.* 5. *lib.* 3.

plairement : & quoique sa Secte ait été décriée dans la suite, il est néanmoins certain qu'elle a été composée de quantité de personnes d'honneur & de probité, & que ceux qui l'ont déshonorée par leurs vices n'étoient point devenus vicieux dans cette école. C'étoient des gens débauchés par habitude & par tempérament, qui étoient bien-aises de couvrir leurs sales passions d'un aussi beau prétexte qu'étoit celui de dire, qu'ils suivoient les maximes d'un des plus grands Philosophes du monde, & qui s'imaginoient que pourvû qu'ils se cachassent sous le manteau de la philosophie, ils pouvoient se moquer du scandale qu'ils causeroient. Ils n'étoient donc pas devenus débauchés parce qu'ils avoient embrassé la doctrine d'Epicure : mais ils avoient embrassé la doctrine d'Epicure mal-entendue, parce qu'ils étoient débauchés. C'est ainsi qu'en parle (*i*) Séneque, quoiqu'il fût d'une secte remplie d'animosité contre la mémoire

(*i*) *Non ab Epicuro impulsi luxuriantur, sed vitiis dediti luxuriam suam in philosophiæ sinu abscondunt, & eò concurrunt, ubi audiunt laudari voluptatem. Nec æstimatur voluptas illa Epicuri, ita enim me hercule sentio, cum sobria & sicca sit, sed ad nomen ipsum advolant, quærentes libidinibus suis patrocinium aliquod ac velamentum.* De vit. beat. c. 12.

d'Epicure, & il ne fait pas difficulté de protester, qu'il est fort persuadé que la volupté de ce Philosophe étoit fort sobre & fort séche. Saint (*k*) Jérôme parle très-avantageusement de la frugalité du même Epicure, & l'oppose aux déréglements des Chrétiens, pour leur faire plus de confusion.

Il y eut parmi les Juifs une Secte qui nioit tout ouvertement l'immortalité de l'ame, c'étoient les Saducéens. Je ne vois pas qu'avec une opinion si détestable, ils aient mené une vie plus corrompue que les autres Juifs; & il est au contraire fort vraisemblable qu'ils étoient plus honnêtes gens que les Pharisiens, qui se piquoient tant de l'observation de la loi de Dieu.

Mr. de Balzac nous apprend dans le Socrate Chrétien les dernieres paroles d'un Prince qui avoit vécu & étoit mort Athée, & lui rend ce témoignage, » Qu'il ne manquoit pas des vertus morales, qu'il ne juroit que certes, & ne buvoit que de la tisanne, » & qu'il étoit extrêmement réglé en » tout ce qui paroissoit de lui au dehors. «

Le détestable Vanini, qui fut brûlé

(*k*) *Lib.* 1. contra Jovian. *cap.* 8.

à Toulouse pour son Athéisme l'an 1619 avoit toujours été assez réglé dans ses mœurs, & quiconque eût entrepris de lui faire un procès criminel sur toute autre chose que sur ses dogmes, auroit couru grand risque d'être convaincu de calomnie.

Sous le regne de Charles IX, l'an 1573, on brûla dans Paris un homme qui avoit dogmatisé l'Athéisme secrétement. Il soutenoit qu'il n'y avoit point d'autre Dieu au Monde, que de conserver la pureté de son corps : aussi disoit-on, qu'il avoit encore sa virginité. Il avoit autant de chemises qu'il y a de jours en l'année, & il les envoyoit laver en Flandres à une fontaine fameuse pour la clarté de ses eaux, & pour la vertu de blanchir admirablement le linge. Il avoit de l'aversion pour toutes les impuretés, soit des actions, soit des paroles, & quoiqu'il soutînt ses blasphêmes avec une opiniâtreté qu'il garda jusques à la mort, il les prononça toujours d'un air extrêmement radouci, & d'une bouche composée à débiter des fleurettes.



La Relation de Mr. Ricaut secretaire de Mr. le Comte de Winchelsey Ambassadeur d'Angleterre à Constan-

tinople, a fait trop de bruit pour ne pas être connue, si bien que je ne m'amuse pas à vous faire l'éloge de la diligence que cet Auteur a employée pour s'instruire exactement de ce qu'il écrit: je vous dirai seulement qu'après avoir rapporté que les Athées ont formé une secte nombreuse en Turquie, qui est composée pour la plupart des *Cadis*, & des personnes savantes dans les livres Arabes, il ajoute que les Partisans de cette secte ont une amitié extraordinaire les uns pour les autres, qu'ils se rendent mutuellement toutes sortes de bons offices, qu'ils sont civils & hospitaliers, & que s'il leur arrive un hôte qui soit de leur sentiment, ils lui font la meilleure chere qu'ils peuvent. Leurs civilités vont trop loin, je ne le nie pas, puisqu'ils procurent à leur hôte pendant la nuit un divertissement très-malhonnête; mais ils ne font rien en cela, dont les autres Turcs ne soient coupables. De sorte que si l'on compare toute la vie des autres Turcs, avec celle de ces Athées, l'on n'y verra point de différence, ou bien l'on trouvera ceux-là plus malhonnêtes gens que ceux-ci.

Je n'ai garde de mettre le Chance-

lier de l'Hopital dans le nombre des Athées, car je ne doute pas qu'il n'ait été bon Chrétien: mais je dirois seulement, qu'il a été fort soupçonné de n'avoir point de Religion, quoiqu'il n'y eût rien de plus austere, rien de plus grave, rien de plus composé que sa mine; & qu'il vécût exemplairement. M. de Beaucaire de Peguillon, Evêque de Mets, l'accuse tout franc d'Athéisme. Son témoignage est un peu suspect, à cause de son attachement au Cardinal de Lorraine, dont il avoit été Précepteur. Mais néanmoins cela fait voir que les hommes ne s'observent pas assez, lorsqu'ils prononcent si hardiment, que l'Athéisme est inséparable de l'impureté des mœurs, puisqu'il se trouve qu'un Chancelier de France a été soupçonné d'Athéisme, quoique sa bonne vie fût connue de toute la terre. C'est une chose étrange & tout-à-fait scandaleuse, que tant lui que tous ceux qui se distinguoient par l'austérité de la morale dans le dernier siecle (*l*), ayent passé pour méchans catholiques, & qu'un homme qui auroit pû avérer son abandon à toutes sortes de débauches, eût suffisamment prouvé qu'il ne donnoit point dans

(*l*) Bayle écrivoit ceci en 1682.

les nouvelles opinions, comme autrefois on absolvoit ceux (*m*) qui étoient accusés d'avoir conspiré contre l'Etat, pourvu qu'ils certifiassent qu'ils étoient prostitués.

§. LXI.

Que les gens voluptueux ne s'amusent guere à dogmatiser contre la Religion.

Je ne sais si l'on ne pourroit pas appliquer à la Religion ce qui fut dit par (*a*) Jules César à ceux qui le vinrent avertir, que M. Antoine & Dolabella machinoient quelque chose contre lui: *Je ne me défie guere*, leur répondit-il, *de ces gens si gras & si bien peignés; je redoute bien plus ces maigres & ces pâles-là*, parlant de Brutus & de Cassius. Les ennemis de la Religion, ces esprits qui ne croyent rien; qui se font un titre d'esprit fort, de douter de tout, qui cherchent des réponses aux arguments dont on se sert pour prouver

(*m*) *Duos solos è notioribus veniâ donatos constat, qui se quò faciliùs expertes culpæ ostenderent, impudicos probaverant.* Sueton. in Domit. c. 10. *Cesonius vitiis protectus est, tanquam in illo fœdissimo cœtu passus muliebria.* Tacitus Annal. l. 11. *vide* Sueton. in Nerone. c. 29.

(*a*) *Plut. in Jul. Cæsar.*

l'existence de Dieu ; qui rafinent les difficultés que l'on objecte contre la providence, ne sont pas pour l'ordinaire des gens fort voluptueux. Quand on passe toute la journée parmi les verres & les pots, qu'on aime à courir le bal toute la nuit, qu'on en conte & à la blonde & à la brune ; qu'on tend toutes sortes de pieges à la pudicité des femmes, qu'on ne cherche qu'à tuer le temps dans la débauche, & à prévenir le dégoût des plaisirs par la diversité des objets ; on ne se met guere en peine de savoir si Mr. Descartes a bien démontré dans sa métaphysique, l'existence de Dieu, & la spiritualité de l'ame, & s'il a bien répondu aux objections qui lui ont été proposées. On ne s'avise point non plus, d'examiner la Démonstration Evangélique de Mr. Huet si pleine d'éloquence & d'érudition, & de chercher de quoi éluder les preuves de la vérité de la Religion Chrétienne. On ne va point se rompre la tête à étudier les prétendues Démonstrations de Spinoza, pour tâcher de comprendre que l'Univers est un Etre simple, & que nous sommes des modifications de Dieu. On se moque même d'un Physicien, qui s'at-

tache à découvrir la raiſon des Phénomenes.

(b) *Que Rohault vainement ſéche pour concevoir,*
Comment tout étant plein, tout a pû ſe mouvoir.

On n'a pas le temps de ſonger à tout cela; & quand on l'auroit, on ne l'emploÿeroit pas à des penſées abſtraites, qui n'ont rien d'agréable pour des perſonnes accoutumées à la ſenſualité. On s'en repoſe donc ſur ce qui en eſt; on croit bonnement ſon catéchiſme; on ſe perſuade même, qu'en ne doutant de rien, on ſe ménage des reſſources pour ſon ſalut, & que la foi n'eſt pas moins utile à la tranquillité de notre ame, que néceſſaire à ſon ſalut, & l'on ſe divertit en attendant. Au contraire ceux qui ont l'eſprit d'incrédulité en partage, & qui ſe piquent de douter avec raiſon, ſe ſoucient peu du cabaret, traitent la coquetterie de haut en bas, ſont chagrins, maigres & pâles; rêvent même en mangeant, à quelque figure de Géométrie; ſi bien qu'au lieu de dire avec (c) Caton que de tous ceux qui avoient entrepris d'opprimer la li-

(b) Mr. Des-Préaux, Epitre à Mr. de Guilleragues.
(c) Sueton. in. Jul. c. 53.

berté de Rome, il n'y avoit que César qui eût été ſobre ; il faut demeurer d'accord, qu'entre ceux qui ont conſpiré contre l'unité de l'Egliſe, qui ont inventé des héréſies, qui ont voulu renverſer ou la Religion, ou même l'exiſtence de Dieu, il n'y a pas eu beaucoup d'ivrognes & de débauchés (*d*). Ciceron ayant vû que Céſar ne gratoit ſa tête que du bout du doigt, & qu'il avoit grand ſoin de bien peigner, de bien friſer & de bien arranger ſes cheveux, jugea qu'il n'étoit pas capable d'attenter à la liberté de la République. Il ſe trompa dans ſa conjecture ; mais il ne peut guere arriver qu'on ſe trompe, en jugeant qu'un homme plongé dans les plus infames débauches, ne le ſera point brûler, ni pour le crime d'Héréſie ni pour celui d'Athéiſme. Ce n'eſt pas que je croie que tous ceux qui n'ont point de Religion, ſoient d'une vie bien moriginée ; je crois qu'il y en a qui ſe portent à tous les crimes imaginables ; mais je prétends ſeulement, qu'il y en a auſſi qui ne ſe diſtinguent point par leurs vices ; & l'on ne ſauroit me nier cela, puiſque j'ai l'expérience de mon côté. Or de ce qu'il y a des Athées, qui mo-

(*d*) Plutarch. in. Jul. Cæſ.

ralement parlant ont de bonnes inclinations, il est facile de conclure, que l'Athéisme n'est pas une cause nécessaire de méchante vie; mais seulement une cause par accident, ou bien une cause qui ne produit la corruption des mœurs qu'en ceux qui ont assez de penchant au mal pour se débaucher sans cela.

§. LXII.

Que l'homme ne regle pas sa vie sur ses opinions.

Je conçois que c'est une chose bien étrange, qu'un homme qui vit bien moralement, & qui ne croit ni paradis ni enfer. Mais j'en reviens toujours-là que l'homme est une certaine créature, qui avec toute sa raison, n'agit pas toujours conséquemment à sa créance. Les Chrétiens nous en fournissent assez de preuves. Ciceron l'a (*a*) remarqué à l'égard de plusieurs Epicuriens, qui étoient bons amis, honnêtes gens, & d'une conduite accommodée, non pas au desir de la volupté, mais aux regles de la raison. *Ils vivent mieux*, dit-il,

(*a*) De finibus l. 2.

qu'ils

qu'ils ne parlent, au lieu que les autres parlent mieux qu'ils ne vivent. On a fait une semblable remarque sur la conduite des Stoïciens. Leurs principes étoient que toutes choses arrivent par une fatalité si inévitable, que Dieu lui-même ne peut, ni n'a pû jamais l'éviter. Naturellement cela les devoit conduire à ne s'exciter à rien, à n'user jamais ni d'exhortations, ni de menaces, ni de censures, ni de promesses. Cependant il n'y a jamais eu de Philosophes qui se soient plus servis de tout cela qu'eux; & toute leur conduite faisoit voir qu'ils se croyoient entiérement les maîtres de leur destinée. Les Turcs tiennent quelque chose de cette doctrine des Stoïciens, & outrent extrêmement la matiere de la prédestination. Cependant on les voit fuir le péril, tout comme les autres hommes le fuient, & il s'en faut bien qu'ils ne montent à l'assaut aussi hardiment que les François, qui ne croyent pas la prédestination. Tout ce qu'on nous dit de la sécurité de ces Infideles, fondée sur l'opinion qu'ils ont de l'immutabilité de leur sort, sont des contes. Ils se servent des lumieres de leur prudence tout comme nous, & châtient certai-

nes fautes encore plus séverement que nous. On voit des Chrétiens qui nient la prédestination : on en voit aussi qui la croyent. Quelques-uns prétendent, que l'on peut être assuré de son salut, que l'on ne perd jamais la grace, que l'on n'est point sauvé par ses œuvres, qu'il ne faut confesser ses péchés qu'à Dieu, & qu'il n'y a plus de purgatoire : d'autres nient tout cela. Mais malgré cette différence dans les dogmes, ils se gouvernent les uns & les autres de la même façon, pour ce qui regarde les mœurs. S'ils different en quelque chose, cela vient du génie particulier de chaque nation, & non pas du génie de la secte.

Ce seroit une chose infinie que de parcourir toutes les bizarreries de l'homme, qui font voir que ce n'est non-seulement le plus sot de tous les animaux, comme l'a prouvé M. Des-Préaux dans l'une de ses satyres, mais aussi un monstre plus monstrueux que les Centaures & que la chimere de la Fable ; ce qui au dire de M. Paschal, est une forte preuve de la vérité qui nous est recitée dans le Livre de la Genese, touchant la chûte du premier homme. Il est certain que c'est là qu'il faut chercher le dernier dénouement

de toutes les contradictions qui se voyent dans notre espece. Mais cela n'empêche pas que le principe que j'ai posé, ne serve à débrouiller un peu ce cahos. Car s'il est vrai que les persuasions générales de l'esprit ne sont pas le ressort de nos actions, & que c'est le tempérament, la coutume, ou quelque passion particuliere qui nous déterminent, il peut y avoir une disproportion énorme entre ce que l'on croit & ce que l'on fait. Donc il est aussi facile qu'un Athée se prive de ses plaisirs en faveur d'un autre, qu'il est facile qu'un Idolâtre fasse un faux serment. Ainsi l'on voit que de ce qu'un homme n'a point de Religion, il ne s'ensuit pas nécessairement qu'il se porte à toute sorte de crimes, ou à toute sorte de plaisirs. Il s'ensuit seulement qu'il se porte aux choses pour lesquelles son tempérament, & le tour de son esprit, lui donnent de la sensibilité; encore faut-il que la crainte de la justice humaine, ou de quelque dommage, ou de quelque blâme, ne viennent pas à la traverse. Par où l'on voit qu'un Païen, à l'égard des mœurs, ne vaut pas nécessairement plus qu'un Athée.

§. LXIII.

Quelle est la raison pourquoi on se représente les Athées extraordinairement méchants.

Mais d'où vient donc, me dira-t-on, que tout le monde se figure les Athées comme les plus grands scélérats de l'Univers, qui tuent, qui violent, qui ravissent tout ce qu'ils peuvent? c'est qu'on s'imagine faussement, qu'un homme agit toujours selon ses principes; c'est-à-dire, selon ce qu'il croit en matiere de Religion. C'est qu'on a vû des personnes sans Religion commettre les plus effroïables désordres qui se puissent voir, le Sultan Mahomet II par exemple, & qu'on ne considére pas, que ces gens-là n'en feroient pas moins, quand même ils croiroient en général qu'il y a un Dieu, comme il paroît par l'exemple de Néron que j'ai déjà rapporté, & par celui de Bajazeth, qui a été pour le moins aussi féroce, aussi cruel, & aussi vicieux que l'autre Sultan. C'est (*a*) qu'on ne distin-

(*a*) *Nec ignorare plerosque conscientiâ meritorum, nihil se esse post mortem magis optare, quàm credere.* Minuc. Felix.

gue point les Athées qui commencent par douter, d'avec ceux qui finiſſent par douter. Ceux-là ſont pour l'ordinaire de faux ſavants, qui ſe piquent de raiſon, & de mépriſer les voluptés corporelles. Les autres ſont des ames ſouillées de toutes ſortes de vices, & capables des plus noires méchancetés, qui s'appercevant que la crainte des enfers vient quelquefois troubler leur repos, & comprenant qu'il eſt de leur intérêt qu'il n'y ait point de Dieu, tâchent de ſe le perſuader. Un de nos plus illuſtres Prélats ſemble croire, qu'il n'y a point d'autres perſonnes que celles-là qui donnent dans l'Athéiſme : » Nous pouvons dire, re-
» marque-t-il, tout le contraire de ce
» que diſoit ce Philoſophe impie & liber-
» tin, qui aſſûroit plutôt par le plaiſir
» de dire un bon mot, que par une véri-
» table conviction, que c'étoit la crain-
» te qui avoit établi la créance de la Di-
» vinité. Car c'eſt au contraire la ſeule
» crainte des châtiments, qui fait que
» quelques-uns cherchent à ſe perſuader
» qu'il n'y a point de Dieu «. Je ne crois pas que tous les Athées ſoient de cette eſpece; je crois ſeulement, qu'il y a des gens qui tâchent de ſe perſuader l'Athéiſme. Soit qu'ils en viennent à bout, ſoit

qu'ils n'y puissent pas réussir, ce sont les plus méchants hommes du monde. Mais ils ne sont pas méchants, parce qu'ils sont Athées : ils deviennent Athées parce qu'ils ont été méchants ; & s'ils ne peuvent pas devenir Athées, ils ne laissent pas de vivre comme s'ils l'étoient. Car dès qu'un homme est capable de vouloir être Athée, & de faire des efforts pour cela ; il est de la plus effroyable malice qui puisse tomber dans une ame, & si Dieu ne fait des miracles pour le convertir, c'est un homme qui fera tous les crimes qui seront en son pouvoir, quoiqu'il ne puisse venir à bout de passer dans l'Athéisme. De sorte qu'un tel homme est incomparablement plus éloigné du chemin de son salut, qu'un Athée de naissance, qu'un incrédule sans dessein & de bonnes mœurs. Or parce que ceux qui étouffent, ou qui tâchent d'étouffer dans leur ame par belle malice, la connoissance de Dieu, sont les plus insignes débauchés & les plus déterminés pécheurs qui soient au monde, on se persuade que tous les Athées indifféremment sont des scélérats.

§. LXIV.

Si l'on peut avoir une idée d'honnêteté, ſans croire qu'il y ait un Dieu.

Ce qui fait encore que l'on eſt dans cette perſuaſion, c'eſt qu'on a de la peine à comprendre qu'un homme qui ne croit point de Dieu, ait aucune idée d'honnêteté, ſi bien qu'on ſe l'imagine toujours prêt à faire tous les crimes dont la juſtice humaine ne le peut point châtier. On ſe trompe manifeſtement, puiſqu'on a vû faire aux Epicuriens pluſieurs actions louables & honnêtes, dont ils pouvoient ſe diſpenſer ſans craindre aucune punition & dans leſquelles ils ſacrifioient l'utilité & la volupté à la vertu. La raiſon a dicté aux anciens Sages, qu'il (*a*) falloit faire le bien pour l'amour du bien même, que la vertu ſe devoit tenir à elle-même lieu de récompenſe, & qu'il n'appartenoit qu'à un méchant homme, de s'abſtenir du mal par la crainte du châtiment.

(*a*) *Satis enim nobis* (*ſe modò in Philoſophiâ aliquid profecimus*) *perſuaſum eſſe debet ; ſi omnes Deos, hominesque celare poſſemus, nihil tamen avarè, nihil injuſtè, nihil libidinosè, nihil incontinenter eſſe faciendum. Hinc ille Gyges, &c.* Cicero l. 3. de Offic. *Voyez* Horace *L.* 1. *Ep.* 17.

Nos Historiens nous racontent, qu'un Ambassadeur de St. Louis vers le Soudan de Damas, ayant demandé à une femme qu'il trouva dans les ruës, ce qu'elle prétendoit faire avec le feu qu'elle portoit d'une main, & avec l'eau qu'elle portoit de l'autre; apprit de cette femme, qu'elle destinoit le feu à brûler le Paradis, & l'eau à éteindre les flammes de l'Enfer, afin que les hommes ne servissent plus la Divinité par des vûes mercénaires, mais uniquement à cause de l'excellence de sa nature. Pour ne rien dire des Saducéens, qui faisoient profession ouverte de servir Dieu, quoiqu'ils n'attendissent de lui que les biens de cette vie, ne lisons-nous pas qu'Epicure, qui nioit la providence & l'immortalité de l'ame, ne laissoit pas d'honorer les Dieux? Il fit des (*b*) livres de dévotion, où il parla avec tant de force de la sainteté & de la piété, qu'on eût dit que c'étoit l'ouvrage de quelque souverain Pontife. Quand on lui objectoit qu'il n'avoit que faire du culte des Dieux, lui qui croyoit qu'ils ne nous faisoient ni bien, ni mal, il répondoit que l'excellence de leur nature étoit une assez

(*b*) Cicero de Nat. Deor. L. 1.

grande (*c*) raison de les vénérer, & qu'on se trompoit fort de croire, qu'à moins que de redouter le ressentiment des Dieux, on ne pouvoit pas leur rendre ses adorations: (*d*) » Délivrés de ces frayeurs, » & mis en liberté par Epicure, nous ne » redoutons point les Dieux, parce que » nous savons qu'ils ne se chagrinent de » rien, ni ne cherchent à faire du mal » à personne, & nous honorons pieuse- » ment & saintement cet être plein de » majesté & d'excellence". Qu'il y eut plus de sincérité que de politique dans tous ces beaux discours, c'est de quoi je ne voudrois pas répondre. Mais on ne sauroit nier, qu'un homme qui parle ainsi, n'ait une idée d'honnêteté, & ne conçoive qu'il est digne de l'homme d'avoir une vénération désintéressée pour les choses excellentes; & c'est la conclusion que (*e*) Séneque tire de cette doctri-

(*c*) *Habet venerationem justam quicquid excellit.* Cicer. de Nat. Deor. *L.* I.

(*d*) *His terroribus ab Epicuro soluti, & in libertatem vendicati, nec metuimus eos quos intelligimus, nec sibi fingere ullam molestiam, nec alteri quærere, & piè sanctèque colimus naturam excellentem atque præstantem.* Cicer. ibid.

(*e*) *Cur colis: Propter majestatem, inquis, ejus eximiam, singularemque naturam. Ut concedam tibi, namque hoc facis nullâ spe, nullo pretio inductus. Est aliquid per se expetendum, cujus te ipsa dignitas ducit. Id est honestum.* De Benef. l. 4, c. 18.

ligion est capable de restituer un dépôt, qu'on ne pourroit le convaincre de retenir injustement, lorsqu'il voit que sa bonne foi lui attirera les éloges de toute une ville, & qu'on pourroit un jour lui faire des reproches de son infidélité, ou le soupçonner à tout le moins d'une chose qui l'empêcheroit de passer pour honnête homme dans l'esprit des autres. Car c'est à l'estime intérieure des autres hommes que nous aspirons sur-tout. Les gestes & les paroles qui marquent cette estime, ne nous plaisent qu'autant que nous nous imaginons que ce sont des signes de ce qui se passe dans l'esprit. Une machine qui nous viendroit faire la révérence, & qui formeroit des paroles flatteuses, ne seroit guere propre à nous donner bonne opinion de nous-mêmes, parce que nous saurions que ce ne seroient pas des signes de la bonne opinion qu'un autre auroit de notre mérite. C'est pourquoi celui dont je parle pourroit sacrifier son avarice à sa vanité, s'il croyoit seulement qu'on le soupçonneroit d'avoir violé les loix sacrées du dépôt. Et s'il se croyoit à l'abri de tout soupçon, encore pourroit-il bien se résoudre à lâcher sa prise, par la crainte de tomber dans l'inconvénient qui est arrivé à quelques-

uns, de publier eux-mêmes leurs crimes pendant qu'ils dormoient, ou pendant les transports d'une fievre chaude. (a) Lucrece se sert de ce motif, pour porter à la vertu les hommes sans religion.

Je passe sous silence ce qu'a dit (b) Cardan, que ceux qui soutiennent que l'ame meurt avec le corps, sont par leurs principes plus gens de bien que les autres, parce qu'ils ont un intérêt particulier à ne point s'acquérir une mauvaise réputation; & il les compare aux usuriers, qui pour ne pas décrier le métier, sont les plus exacts de tous les hommes à tenir ce qu'ils promettent, & dans les termes qu'ils le promettent.

(a) *Quippè ubi se multi per somnia sæpe loquentes,*
Aut morbo delirantes protraxe ferantur,
Et celata diu in medium peccata dedisse.
Lib. 5.

[b] De immort. animæ, cap. 33.

§. LXVI.

Que l'exemple de Lucrece & de ses semblables prouve manifestement, que la Religion n'étoit point la cause des idées d'honnêteté qui étoient parmi les Païens.

Mais que diriez-vous, Monsieur, si

je vous prouvois, que le desir de la gloire dont les Païens ont été si pénétrés, ne dépendoit bien souvent, ni en tout, ni en partie, des idées qu'ils empruntoient de la Religion? Si je le prouve il faudra que l'on m'accorde que ce desir de gloire procédoit souvent d'un principe tout-à-fait distinct de la Religion, & par conséquent qu'il eût pu se rencontrer dans le monde, encore qu'il n'y eût point eu de Religion. Examinez bien comment je prouve tout ceci.

C'est un fait incontestable, que pendant les trois ou quatre premiers siecles de l'ancienne Rome, la modestie, la frugalité, & la chasteté des femmes y ont éclaté beaucoup mieux qu'elles ne font depuis mille ans parmi les Chrétiens. On croyoit que ces vertus étoient le principal ornement du sexe, on louoit les femmes qui s'en piquoient, & l'on n'avoit que du mépris pour celles qui en étoient dépourvues. On sait que le premier (*a*) Magistrat de Rome, revêtu d'une autorité qui ne différoit pas beaucoup de la tyrannique, se servit en vain de mille promesses avantageuses, afin de satisfaire la passion qu'il avoit pour la fille d'un bourgeois. Il trouva qu'on

(*a*) *Appius claudius Decemvir, l'an de Rome 304.*

s'étoit rendu innaccessible à toutes les tentations. Il fallut donc que par des voies indirectes, il recourût à l'autorité que sa charge lui (*b*) donnoit : mais le pere de la jeune fille aima mieux la poignarder, que de souffrir qu'elle lui fût enlevée de vive force. On m'avouera qu'il faut être extrêmement sensible à l'honneur, pour agir de cette maniere ; & que Lucrece qui ne voulut ni écouter les sales propositions que lui fit le fils de son Roi, ni survivre à l'affront qu'elle en reçut, devoit avoir une passion incroyable pour la réputation d'honnête femme.

Cela étant une fois posé, je dis que cette grande sensibilité pour l'honneur ne pouvoit pas être inspirée aux femmes Romaines par la Religion qu'elles professoient, puisqu'il eût fallu pour cela, que leur Religion leur eût appris que l'impudicité déplaisoit aux Dieux. Or, bien loin de le leur apprendre, elle leur enseignoit au contraire, que les Dieux étoient excessivement impudiques : de sorte que si les Romains de l'un & de

(*b*) *Appius amore ardens, pretio, ac spe pellicere adortus, postquam omnia pudore septa animadverterat, ad crudelem superbamque vim animum convertit.* Liv. Dec. 1. lib. 3.

l'autre sexe eussent suivi les instincts de leur religion, ils eussent tous raisonné comme celui à qui (c) Terence fait dire, en voyant un tableau de Jupiter converti en pluie d'or pour jouir de sa maitresse, » petit homme que je suis, je » ferois difficulté de faire ce de quoi le » plus grand des Dieux ne fait point » scrupule » ? Qui peut douter désormais, que les hommes ne se fassent des idées d'honnêteté & de gloire, indépendamment de la Religion, puisque d'un côté nous avons vu ci-dessus qu'ils jugent honnêtes certaines choses qui ne le sont pas effectivement & que la Religion leur représente comme déshonnêtes, & que de l'autre nous voyons ici, qu'ils jugent déshonnêtes certaines choses qui le sont effectivement, & que la Religion leur devroit représenter comme fort honnêtes.

Si cette réflexion ne paroît pas assez convaincante, en voici une à laquelle il n'est pas possible de résister. Si Lucrece avoit aimé la chasteté par un principe de Religion, ou ce qui est la même chose, si elle l'eût aimée afin d'obéir à Dieu, elle n'eût jamais consenti aux desirs de Sextus, & eût mieux aimé abandonner

(c) Eunuch. Act. 3, Sc. 5.

sa réputation à la calomnie, que de se souiller dans un adultere. C'est pourtant ce qu'elle ne fit pas. Elle résista courageusement aux poursuites de ce Prince, quoiqu'il la menaçât de la tuer. Mais quand il l'eut menacée d'exposer sa réputation à une infamie éternelle, elle fit ce qu'il souhaitoit, & puis se tua. C'est une preuve évidente, qu'elle n'aimoit dans la vertu que la seule gloire qui l'accompagnoit, & qu'elle n'avoit nullement en vue de plaire à ses Dieux; car ceux qui veulent plaire à Dieu, choisissent plutôt de passer pour infâmes devant les hommes, que de commettre le crime. Il faut donc avouer nécessairement que la Religion de Lucrece ne contribuoit pas à sa chasteté; & qu'à cet égard elle eût été toute telle qu'elle étoit, quand même elle n'eût jamais oui dire qu'il y eût des Dieux.

On me dira peut-être, que je me donne bien de la peine pour rien, puisque je tâche d'établir ce que personne ne me conteste, savoir que l'Athéisme n'ôte pas à l'homme le desir d'être loué. Que veut-on que je fasse? Veut-on que je prouve, que l'Athéisme n'empêcheroit pas les hommes d'attacher l'idée d'honnêteté à ce qui est véritablement honnê-

te ? Que par exemple dans une société d'Athées on ne feroit jamais consister la gloire des femmes dans la continence ? Si l'on ne veut que cela, je n'ai pas besoin de nouveaux raisonnements ; il me suffit de dire, que l'on faisoit consister à Rome la gloire des femmes dans la chasteté, quoique la Religion les conduisît naturellement à regarder les incestes & les adulteres comme des actions divines. Si contre tous les instincts de la Religion on a établi pour maximes parmi les Païens, que la chasteté étoit louable & glorieuse aux femmes ; à plus forte raison établiroit-on cette maxime parmi les Athées. Et comme il est aussi naturel à l'homme, de faire cas des choses à proportion de ce qu'elles coutent, que d'aimer à être distingués ; la nature seule auroit bientôt appris aux habitants d'une même Ville, qu'il est glorieux à une femme de ne prodiguer pas ses faveurs ; ce qui conduit naturellement & insensiblement les choses au point où on les a vues presque dans toutes les Républiques.

§. LXVII.

Nouvelle remarque qui fait voir que les hommes ne vivent pas selon leurs principes.

De quelque côté que l'on se tourne, l'on ne me sauroit nier que les hommes agissent contre leurs principes. Car si l'on me dit, que les anciens Idolâtres avoient certaines notions de leurs Dieux, qui leur apprenoient qu'ils récompensoient la vertu, & qu'ils punissoient le vice ; je demande d'où vient donc que les Idolâtres étoient si méchants ? Et si l'on me dit qu'ils étoient méchants, parce que leur détestable Théologie leur représentoit les Dieux coupables de mille crimes ; je demande d'où vient donc qu'il y a eu tant d'honnêtes gens parmi les Païens, & qu'il y a tant de scélérats parmi les Chrétiens, où cette raison n'a point de lieu ? Jamais on ne me répondra, qu'en reconnoissant que le véritable mobile des actions de l'homme, est fort différent de sa Religion. Ce qui n'empêche pas qu'on ne puisse dire, que la Religion se mêle souvent dans ce ressort, & qu'elle lui donne de grandes forces pour les choses, où le tempérament nous

incline : par exemple, un homme bilieux eſt bientôt armé de zele contre ceux qui ne ſont pas de ſa ſecte. C'eſt la foi, dit-on, qui eſt cauſe de cela. Dites plutôt, que c'eſt l'envie naturelle, & le plaiſir que nous avons tous de ſurpaſſer nos rivaux, & de nous venger de ceux qui condamnent notre conduite.

L'Auteur du *Traité de Religion contre les Athées, les Déiſtes & les nouveaux Pyrrhoniens*, imprimé l'an 1677, a dit mille belles choſes & avec beaucoup d'éloquence. Entr'autres penſées, il n'a pas oublié celle-ci, » que ſi l'Athéiſme » ou le Déiſme euſſent regné dans les » premiers ſiecles, il y a long-temps » que le monde ſeroit détruit, bien loin » d'avoir pu durer une éternité dans cette » opinion «. Pour le prouver, il rap» porte un entretien ſuppoſé entre deux impies, où l'on voit que dans leurs principes, la raiſon, & les loix naturelles & civiles, la juſtice & la vertu ſont des mots vuides de tout ſens. Il le prouve fort judicieuſement; mais parce qu'il n'a pas pris garde à une choſe que je crois avoir démontrée, ſavoir que les hommes ne ſuivent pas leurs principes, on lui peut objecter avec raiſon, qu'il n'a rien prouvé dans cet endroit-là. Ce qu'il

fait dire à l'un de ses personnages supposés, ne peut être révoqué en doute dans la bonne Théologie : » Que les Païens » ont tous consacré, pour le dire ainsi, » l'inclination prédominante de leur na- » ture, & qu'ils se sont taillé sur ce pied » des vertus & des félicités : Que dans » les actions difficiles, le phantôme de » la gloire les soutenoit, & leur faisoit » faire des efforts, qui portoient l'exem- » ple au-delà de toute imitation : Que » le désespoir où ils jettoient tous leurs » spectateurs, leur étoit un plaisir déli- » cieux, qui les payoit bien de toutes » leurs peines : Que Manlius Torqua- » tus, qui étoit Idolâtre de la gloire & » de la patrie, immola son fils à cette » Idole :

L'amour de la patrie, & l'amour de la gloire,
Sur la nature même emportent la victoire :

» Qu'Alexandre avoit le sang bouil- » lant, le cœur haut, l'ame grande & » ambitieuse; que tout cela mêlé ensem- » ble, lui a servi à former ce qu'on ap- » pelle générosité : Que Tite au contrai- » re avoit naturellement horreur du sang » & du carnage, qu'il trouvoit des char- » mes à être aimé du peuple, qu'il s'est » fait un mérite de cet amour propre :

» Qu'Epicure aimoit les plaisirs des sens,
» qu'il en a fait sa félicité : Que Seneque
» y étoit peut-être moins sensible, qu'il
» a fait sa vertu de tout ce qui rebutoit la
» nature : Que Caton étoit froid & fleg-
» matique, qu'il a changé son flegme en
» sagesse «. N'est-ce pas ce que j'ai dit tant de fois, que les Païens n'ont suivi que la pente de leur tempérament, & du goût qu'ils s'étoient fait pour une certaine sorte de gloire ? Or puisqu'en ne suivant que cette route, ils ont rencontré quelquefois l'exercice de la vertu, quelle raison a-t-on de nier que les Athées y puissent venir ?

C'est peut-être qu'ils ne desirent la louange que foiblement ? Mais que peut-on faire de plus que ce qui fut fait par Spinoza, un peu avant que de mourir ? La chose est de fraîche date, & je la tiens d'un grand homme, qui la sait de bonne part. C'étoit le plus grand Athée qui ait jamais été, & qui s'étoit tellement infatué de certains principes de Philosophie, que pour les mieux méditer, il se mit comme en retraite, renonçant à tout ce que l'on appelle plaisirs & vanités du monde, & ne s'occupant que de ces abstruses méditations. Se sentant près de sa fin, il fit venir son hôtesse & la pria

d'empêcher qu'aucun Ministre ne le vînt voir en cet état. Sa raison étoit comme on l'a sçu de ses amis, qu'il vouloit mourir sans dispute, & qu'il craignoit de tomber dans quelque foiblesse de sens, qui lui fît dire quelque chose dont on tirât avantage contre ce principe. C'est-à-dire, qu'il craignoit que l'on ne débitât dans le monde, qu'à la vue de la mort sa conscience s'étant réveillée, l'avoit fait démentir de sa bravoure & renoncer à ses sentimens. Peut-on voir une vanité plus ridicule & plus outrée que celle-là, & une plus fausse passion pour la fausse idée qu'on s'est faite de la constance? Nous verrons bientôt quelques exemples de même nature.

§. LXVIII.

L'Athéisme ayant eu des Martyrs, c'est une marque indubitable, qui n'exclut pas les idées de la gloire & de l'honnêteté. Réflexion sur la conduite de Vanini.

Quand je considere que l'Athéisme a eu des Martyrs, je ne doute plus que les Athées ne se fassent une idée d'honnêteté, qui a plus de force sur leur esprit, que l'utile & l'agréable. Car d'où vient

que Vanini s'est indiscrétement amusé à dogmatiser devant des personnes, qui le pouvoient déférer à la justice ? S'il ne cherchoit que son utilité particuliere, il devoit se contenter de jouir tranquillement d'une parfaite sécurité de conscience, sans se soucier d'avoir des disciples. Il faut donc qu'il ait eu envie d'en avoir, & cela ou afin de se rendre chef de parti, ou afin de délivrer les hommes d'un joug, qui, à son avis, les empêchoit de se divertir tout à leur aise. S'il a voulu se rendre chef de parti, c'est une marque qu'il ne regardoit pas les plaisirs du corps, ni les richesses, comme sa derniere fin, mais qu'il travailloit pour la gloire. S'il a voulu délivrer les hommes de la crainte des Enfers, dont il croyoit qu'ils étoient importunés mal-à-propos, c'est un signe qu'il s'est cru obligé à rendre service à son prochain, & qu'il a jugé qu'il est honnête de travailler pour nos semblables, non-seulement à notre préjudice, mais aussi au péril de notre vie. Car Vanini ne pouvoit pas ignorer, qu'un Athée qui ne chercheroit que son utilité, trouveroit mieux son compte parmi de bons dévots, que parmi des scélérats, parce qu'un bon dévot ne vous supplante point par ses cabales & par ses intrigues,

gues, & a si peu de disposition à tromper ou à s'emparer du bien d'autrui qu'il aime mieux céder son droit, que de contester contre un homme qu'il voit résolu à faire de faux serments ; au lieu qu'un scélérat est le premier à se servir de la fraude & du parjure, & à faire échouer les desseins de ses concurrents par toute sorte de méchancetés. De façon qu'il est de l'intérêt d'un Athée qui veut faire fortune, qu'il n'y ait que des bonnes ames sur la terre ; & Vanini n'y entendoit rien, s'il vouloit pêcher en eau trouble, de vouloir établir l'Athéisme. Il falloit plutôt travailler à rendre le monde dévot. Il savoit d'ailleurs qu'il y a peine de mort contre ceux qui enseignent l'Athéisme : si bien qu'en travaillant à répandre ses impiétés il risquoit & les occasions de profiter de la bonne conscience des autres hommes, & sa propre vie en même-temps. Il faut donc qu'une fausse idée de générosité lui ait fait accroire, qu'il devoit sacrifier ses intérêts à ceux du prochain.

Mais d'où vient qu'il n'a pas trompé ses juges, & qu'il a mieux aimé mourir dans les plus rudes tourmens, que de donner une rétractation, qui dans ses principes ne pouvoit lui faire aucun tort

dans l'autre monde ? Pourquoi ne pas faire semblant d'être désabusé de ses impiétés, puisqu'il ne croyoit pas que l'hypocrisie ait été défendue de Dieu ? Il faut reconnoître en cela, ou qu'il se proposoit de faire parler de lui, comme ce faquin qui brûla le temple de Diane, ou qu'il s'étoit fait une idée d'honnêteté, qui lui faisoit juger que c'est une bassesse indigne d'un homme, que de déguiser ses sentiments, de peur de souffrir la mort. On ne sauroit donc nier que la raison sans une connoissance expresse de Dieu, ne puisse tourner les hommes du côté de l'honnête, tantôt bien comme tantôt mal, & en tout cas l'exemple de Vanini est une preuve incontestable de ce que j'ai dit tant de fois, savoir que les hommes n'agissent pas conformément à leur créance. Car si ce feu-là eût agi de cette sorte, il eût laissé chacun dans son opinion, ou plutôt il eût souhaité de trouver par-tout de bons dévots, qui se laissassent duper facilement par un hypocrite. Que lui importoit qu'un véritable Chrétien, se privât des plaisirs du monde ? Si cela lui faisoit pitié, il sortoit de son systême, qui ne l'engage à rien en faveur d'autrui : outre qu'il s'abusoit grossiérement, car il n'y a point

de douceurs dans le péché, qui égalent les douceurs dont une ame dévote jouit dès cette vie. Pour les autres Chrétiens il n'avoit que faire de les plaindre, ils ne se divertissent guere moins que s'ils étoient sans Religion. Après avoir dogmatisé mal-à-propos, il eût à tout le moins juré qu'il étoit revenu de ses erreurs, & qu'il signeroit de son sang tous les articles de notre créance. Au lieu de cela il se fit un ridicule point d'honneur de se roidir contre les tourments. Ce qui fait voir, qu'avec une opiniâtreté de cette nature il étoit capable de mourir pour l'Athéisme, quoiqu'il eût été très-persuadé de l'existence de Dieu. On peut joindre à l'exemple de Vanini celui d'un certain Mahomet Efendi, qui fut exécuté à Constantinople il n'y a pas fort long-temps, pour avoir dogmatisé contre l'existence de Dieu. Il pouvoit sauver sa vie en confessant son erreur, & en promettant d'y renoncer à l'avenir : mais il aima mieux persister dans ses Blasphêmes, disant, » qu'encore qu'il » n'eût aucune récompense à attendre, » l'amour de la vérité l'obligeoit à souf» frir le martyre, pour la soûtenir. » Un homme qui parle ainsi a nécessairement une idée d'honnêteté ; & s'il

pousse son obstination jusqu'à mourir pour l'Athéisme, il faut qu'il ait une si furieuse envie d'en être le martyr, qu'il seroit capable de s'exposer aux mêmes tourments, quand même il ne seroit pas Athée.

§ LXIX.

Examen de l'objection que l'on tire de la difficulté qu'il y a à convertir un Athée.

Je ne veux point d'autre réponse pour ceux qui disent, que l'Athéisme étant la plus incorrigible de toutes les dispositions de l'esprit, est nécessairement pire que l'Idolâtrie. Un Idolâtre, ajoutent-ils, qu'on veut faire entrer dans la bonne Religion, convient avec vous d'une infinité de choses. Il ne faut point perdre de temps à lui prouver qu'il y a un Dieu, & c'est justement par où il faut commencer avec un Athée, dont l'opiniâtreté va si loin, qu'on vieillit en disputant avec lui, avant que de vuider cet article. C'est pour cela qu'Origene, travaillant à la conversion de deux jeunes gentils-hommes Païens, dont l'un a été depuis St. Grégoire Thaumaturge, » leur permit de lire tous les Philosophes & les » Poëtes, excepté ceux qui portoient à

» l'Athéïsme ; jugeant qu'il étoit infi-
» niment plus dangereux de s'accoûtu-
» mer à entendre qu'il n'y avoit point
» de Dieu, que non pas à voir les diffé-
» rentes idées des Philosophes touchant
» leurs Dieux, dont le culte paroissoit
» d'autant plus capable de rendre les
» hommes susceptibles de la véritable
» Religion, qu'il étoit plus extrava-
» gant.»

Je prie ceux qui raisonnent ainsi, de considérer, I. Que pour un Athée qui s'est opiniâtré dans ses impiétés, jusques à vouloir mourir plutôt que de s'en dédire, il y a des millions d'Idolâtres d'une semblable obstination. II. Que l'opiniâtreté de ce petit nombre d'Athées, ne venoit pas de leur Athéïsme ; car selon la remarque que j'ai déja faite, ils devoient par leurs principes s'accommoder à la Religion du Pays : de sorte que ne l'ayant point fait, il faut conclure qu'ils étoient opiniâtres par tempérament, & possédés d'une furieuse ambition de se distinguer par des voyes extraordinaires, ce qui est un tour d'esprit capable d'obliger un homme, persuadé en général d'une Religion, à se faire brûler comme Athée. Et cela etant, il s'ensuit que si Vanini eût été ou Idolâtre, ou

Juif, ou Mahométan, il eût été pour le moins aussi mal disposé à une véritable conversion, que les plus opiniâtres de tous les Athées.

§. LXX.

D'où viennent les difficultés de croire.

III. Outre cela, je voudrois que l'on considérât attentivement, d'où vient la difficulté de convertir les hommes à l'Evangile. La plupart de ceux qui ont raisonné sur cette matiere semblent être persuadés que cette difficulté ne vient pas de ce qu'on demande aux hommes qu'ils croyent des mysteres incompréhensibles, mais de ce qu'on leur demande qu'ils renoncent à leurs passions. Voici à-peu-près ce qu'on a coutume de dire sur cette pensée.

S'il n'y avoit pour être Chrétien, » qu'à dire dans son ame : » Je crois » tout ce que l'on dit du mystere de » la Trinité, de celui de l'Incarna- » tion, & de tous les autres que l'on » veut que je croye, sans m'obliger à » les comprendre, « la profession de l'Evangile ne rebuteroit personne : Chacun se feroit fort de croire tout ce qu'on voudroit, pourvû qu'on ne lui demandât ni

qu'il le comprît, ni qu'il vécût autrement qu'à sa fantaisie. Ce n'est pas que croire soit une chose aussi aisée que l'on diroit bien ; mais c'est que l'on s'imagine qu'il n'y a rien de plus aisé, & que l'on n'examine pas ce que c'est. » Les » uns font accroire au monde qu'ils » croyent ce qu'ils ne croyent pas : » les autres en plus grand nombre se le » font accroire à eux-mêmes, ne sa- » chant pas pénétrer ce que c'est que » croire.« Quoi qu'il en soit, chacun se juge capable de la profession de Christianisme, quand il pense que pour être fidele, il suffit de dire froidement que l'on est persuadé d'avoir, » & cette » loi spéculative, qui croit les mys- » teres, parce qu'il n'en coûte rien, » & cette foi superficielle, qui est dans » la pointe de l'esprit sans action. « Mais quand il voit qu'on lui déclare, que pour croire à l'Evangile comme il faut, il est nécessaire de se mortifier, de souffrir avec joie le mépris & les injures, d'aimer ses ennemis ; en un mot, d'aller contre le torrent de ses inclinations sensuelles, alors la raison & la nature se révoltent de concert, on ne veut plus ouïr parler de la Religion Chrétienne.

La Raison qui étoit prête auparavant

à s'envelopper dans les nuages d'une foi implicite, accoutumée qu'elle étoit à ne rien dire contre la crédulité d'un Idolâtre, qui acquiesçoit à des dogmes non-seulement plus incompréhensibles que nos mysteres, mais encore remplis d'absurdités, de bassesses, & de contradictions qui sautoient aux yeux; la Raison, dis-je, ne veut plus souffrir, qu'on croye des choses qu'elle ne comprend pas. C'est une illusion toute pure que l'on se fait, ou un prétexte que l'on cherche pour couvrir la véritable cause de son incrédulité. On n'ose pas avouer, que la raison pour laquelle l'Evangile ne nous accommode pas, est qu'il nous ordonne de vivre vertueusement; on n'ose, dis-je, l'avouer; quoique ce soit là le grand grief. On cherche donc une excuse, & l'on se met à disputer contre les dogmes de spéculation. Le cœur ne se voulant point rendre, fait que l'esprit qui est ordinairement sa dupe, cherche des armes pour se maintenir. St. (a) Chrisostome est incomparable sur cette pensée, & c'est de lui que nous tenons cette maxime : « Ce qui fait qu'on n'a » pas de foi pour les commandements » de Dieu, est qu'on se sent trop lâche » pour les accomplir. «

(a) In I, ad Corinth, c. 3.

Si ce ſentiment eſt véritable, il s'enſuit que les Idolâtres, tout accoutumés qu'ils ſont à croire des choſes incompréhenſibles, ne ſont pas pourtant plus diſpoſés à ſe convertir que les Athées, parce que ſelon ce ſentiment l'unique ſource de la réſiſtance que le cœur de l'homme fait au St. Eſprit, réſide dans la corruption du tempérament, dans le déſordre des paſſions, dans l'inclination à la ſenſualité ; toutes choſes qui ne ſe trouvent pas moins dans les Idolâtres que dans les Athées. On ſe trompe donc, de croire que le plus difficile eſt fait, qnand les perſonnes que l'on veut convertir à l'évangile, ſont déja perſuadées qu'il y a un Dieu, car tous les grands obſtacles reſtent encore.

Quant à l'autorité d'Origene que l'on nous objecte, il faut répondre que ſon raiſonnement ne doit paſſer tout au plus que pour probable. On ne ſauroit nier, qu'il n'ait quelque choſe de fort plauſible, lorſqu'on le regarde d'un certain ſens : mais conſiderez-le d'un autre biais, vous verrez qu'il n'a plus la même force. Et en effet, Mr. de Condom qui a tant de juſteſſe d'eſprit, & tant de netteté de jugement, n'a pas fait difficulté de raiſonner d'une maniere toute

contraire àOrigene, puiſqu'il a conclu que l'Idolâtrie étoit mal-aiſée à renverſer, de ce qu'elle étoit extravagante: » L'idolâtrie, dit-il, nous paroît la » foibleſſe même, & nous avons peine » à comprendre qu'il ait fallu tant de » force pour la détruire. Mais au con- » traire, ſon extravagance fait voir la » difficulté qu'il y avoit à la vaincre, » & un ſi grand renverſement du bon » ſens, montre aſſez combien le princi- » pe étoit gâté ». Je ne prétends point que ce Prélat ait voulu comparer l'Idolâtrie à l'Athéiſme: mais il eſt ſûr, qu'en prouvant que l'Idolâtrie étoit difficile à ruiner, il a prouvé qu'elle l'étoit plus que l'Athéiſme. » Tous les ſens, dit-il, » toutes les paſſions, tous les intérêts » combattoient pour l'Idolâtrie. Elle » étoit faite pour le plaiſir: les diver- » tiſſements, les ſpectacles, & enfin la » licence même y faiſoient une partie » du culte divin. Les fêtes n'étoient que » des jeux & il n'y avoit nul endroit de » la vie humaine, d'où la pudeur fût » bannie avec plus de ſoin, qu'elle l'é- » toit des myſteres de la Religion. » Comment accoutumer des eſprits ſi » corrompus à la régularité de la Reli- » gion véritable, chaſte, ſévere, enne-

» mie des ſens, & uniquement attachée » aux biens inviſibles »? Il fait voir enſuite que l'intérêt, c'eſt-à-dire, le gain & la pompe que les cultes de la Religion procuroient à pluſieurs villes, & la prodigieuſe préoccupation que l'on a pour l'antiquité en matiere de culte divin, & les maximes d'Etat, conſpiroient fortement au maintien de l'Idolâtrie. Or qui ne voit, que ces grands reſſorts n'euſſent eu aucune force parmi des Athées.

Nous verrons un peu plus bas, s'il y a quelque autre cauſe de la difficulté de convertir les hommes à Dieu, que celle dont nous avons parlé au commencement de cet article.

§. LXXI.

Réflexion ſur la conduite de Jéſus-Chriſt envers les Saducéens & les Phariſiens.

Il ſemble que notre Seigneur Jéſus-Chriſt nous ait voulu enſeigner par ſa conduite envers les Saducéens & les Phariſiens, que le principal obſtacle de notre converſion conſiſte dans le mauvais état du cœur. Les Phariſiens étoient beaucoup plus orthodoxes que les Saducéens. Ils avoient de la foi pour toute

l'Écriture du Vieux Testament. Ils se piquoient d'un grand zele pour la loi de Dieu, & ne croyoient pas même que ce fût assez que de l'observer, si l'on n'observoit aussi quantité d'explications & de préceptes, & de cérémonies qu'ils y avoient ajoutées. Les Saducéens étoient bien plus accommodants, ils retranchoient mille choses qui leur paroissoient superflues, toute leur foi n'alloit qu'à recevoir les cinq livres de Moïse, & à croire que Dieu est un Etre souverainement parfait. Mais quant au reste, ils ne croyoient point qu'il y eût des esprits, & que l'ame subsistât après notre mort, & que les corps dussent ressusciter un jour. Ce sont des dogmes de la derniere impiété. Cependant le souverain Sacrificateur des Juifs, ni le grand Sanhédrin, n'ont jamais procédé contre les Saducéens, & jamais on ne les a retranchés de la communion de l'Eglise Judaïque; ce qu'on eût fait infailliblement, s'ils fussent devenus Idolâtres.

§. LXXII.

De l'aversion des Juifs pour l'Idolâtrie.

En effet, les horribles punitions que Dieu avoit envoyées aux Juifs à cause

de leurs Idolâtries, avoient tellement imprimé dans leur esprit l'horreur qu'il faut avoir de ce crime, qu'à peine se purent-ils empêcher de se soulever contre leur redoutable Tyran Hérode, quand il eut fait bâtir un temple à Auguste dans la Judée. Ce même Tyran ayant fait poser un aigle d'or sur la grande porte du temple, vit avant sa mort qu'un grand nombre de jeunes hommes s'étant attroupés, à la sollicitation de quelques Docteurs de la loi, l'abattirent en plein jour à coups de hache. Quelque temps après, Pilate ayant fait porter de nuit dans Jérusalem les images de l'Empereur, les Juifs s'en émurent si fort, qu'ils accoururent sur le champ à Césarée, pour supplier très-humblement Pilate, de les en faire ôter, ce qu'ils n'obtinrent qu'après avoir demeuré cinq jours & cinq nuits de suite à l'entour de son palais, en la posture de suppliants, & qu'après avoir tendu le col à l'épée nuë des soldats, à laquelle Pilate les menaçoit de les livrer, s'ils ne se résolvoient à recevoir dans leur ville les images de l'Empereur. Ils réitérerent la même conduite peu après, protestant au Gouverneur Petronius avec une constance incroyable, qu'ils se laisseroient

plutôt tailler en piéces, que de souffrir que l'on mît dans le temple de Jérusalem la statue de Caligula. Avant cela, ils avoient obtenu par leurs prieres, non pas comme le rapporte un Prélat illustre, que les troupes de Vitellius traverseroient la Judée sans enseigne, mais qu'elles prendroient un autre chemin, pour ne pas choquer la Religion Judaïque, qui ne pouvoit souffrir dans l'étendue de la terre sainte aucun objet d'Idolâtrie.

Ils croyoient que la présence d'un Idolâtre profanoit la sainteté de leurs mysteres, & ils n'avoient garde d'endurer qu'un Païen se mêlât avec eux pendant le service divin. Leurs scrupules alloient si avant qu'ils défendoient de s'asseoir à l'ombre du tronc d'un arbre, sous lequel il y avoit eu quelque Idole, ou de passer par dessous cet arbre, lorsqu'on pouvoit trouver un autre chemin; & si l'on n'en pouvoit pas trouver un autre, ils vouloient qu'on ne passât sous cet arbre qu'en courant. C'est le savant (*a*) Maimonides qui nous apprend cela, avec plusieurs autres choses encore plus fortes. Il est facile de comprendre, après ce que je viens de remarquer, que les

(*a*) Lib. de Idolol. c. 7. sect. 16.

Juifs qui ont été autrefois dans la véritable Religion, & les dépositaires de la volonté de Dieu, prenoient l'Idolâtrie pour un crime plus abominable que l'héréfie de ceux qui nient le Paradis. Mais ce n'est pas ce qne je voulois dire principalement. Je voulois dire que Notre Seigneur a témoigné plus de mépris contre les Pharifiens, que contre les Saducéens. C'est aux Pharisiens qu'il en veut en tont & par-tout; c'est contre eux qu'il lance ses plus séveres censures; c'est eux qu'il tâche de décrier. Pourquoi cela? C'est qu'encore qu'ils fussent plus orthodoxes, ils avoient le cœur plus gâté d'hypocrisie & d'orgueil, ce qui les rendoit plus incapables de se convertir à l'Evangile.

§. LXXIII.

S'il y a quelque autre cause de l'incrédulité, que l'inclination au mal.

Mais tous ceux qui raisonnent sur les causes de la difficulté de convertir les hommes à l'Evangile, ne disent pas si universellement qu'elles consistent dans la malice du cœur. Ils ne trouvent pas impossible qu'elles viennent quelquefois d'une obscurité involontaire de l'ame;

& que comme il y a des objets que nous ne ſaurions appercevoir, quelqu'envie que nous en ayons, il y ait auſſi des vérités, qui ne nous paroiſſent jamais être des vérités, quelque effort & quelque envie que nous ayions de le connoître. Qu'on en diſe ce qu'on voudra, nos facultés n'agiſſent jamais, ſi les objets n'ont une juſte proportion avec elles. Si les objets de la vue ſont trop petits, ou trop éloignés, ou dans les ténébres, nous avons beau faire des vœux pour les voir, il faut nous réſoudre à ne les pas voir, quelques bons yeux que nous ayions. D'autre côté, ſi nous avons la vue foible, on a beau nous mettre les objets à portée d'une bonne vue, nous ne les voyons pourtant point. Et qui nous a dit, que les objets de l'entendement ne demandent pas une ſemblable proportion, afin que nous les appercevions? Qui nous a dit, qu'il ne faut pas ſouhaiter de les croire véritables, afin qu'ils nous paroiſſent véritables? Qui nous a dit, que la lumiere intérieure de notre ame eſt toujours aſſez diſtincte, pour connoître les objets qu'on lui préſente, dans quelque éloignement qu'on les mette, & de quelques voiles qu'on les enveloppe? Pour moi, ſans nier qu'il y ait une infi-

nité de personnes, qui s'aveuglent volontairement, je m'en tiens à ce que j'ai dit ailleurs, qu'il n'y a que Dieu qui connoisse qui sont ceux qui ignorent malicieusement les mysteres de sa parole, & que puisqu'il y a des gens qui voyent mieux la force d'une objection, que celle de la réponse, quoique la réponse soit meilleure, & quoiqu'ils n'aient aucun intérêt, ni a l'objection, ni à la réponse, il peut y avoir des gens aussi qui se rendent aux plus foibles raisons, sans suivre la pente de quelque passion déréglée. La bonne Philosophie nous apprend aujourd'hui d'une maniere très-convainquante, que notre ame est distincte du corps, & par conséquent qu'elle est immortelle. Mais combien y a-t-il de gens qui ne comprennent pas la force de toutes ces démonstrations ? Et qu'on ne me dise pas, que ce sont des gens qui souhaitent son éternité. J'en prends à témoin (*a*) Ciceron qui nous assûre qu'il souhaite en premier lieu, que l'ame soit immortelle; & secondement que si cela n'est pas vrai, on le lui persuade néanmoins. Il ajoute qu'en lisant le

(*a*) *Me vero delectat, idque primum ita esse, deinde etiamsi non sit mihi tamen persuaderi velim.* Tuscul. I.

Traité que Platon a fait de l'ame, il acquiesce à ses raisons ; mais qu'aussi-tôt qu'il laisse le livre, & qu'il médite là-dessus, sa persuasion s'évanouit. J'en prends aussi à témoin (*b*) Seneque ; qui nous donne à entendre qu'il se plaît à philosopher sur l'éternité de l'ame, ou plutôt à la croire, & qu'il se range aisément à l'opinion de plusieurs grands hommes, qui prouvent moins une doctrine si agréable, qu'ils ne la promettent ; je m'abandonnois, poursuit-il, à cette douce espérance. Voilà deux des plus beaux esprits de l'antiquité qui font tout ce qu'ils peuvent pour se persuader l'immortalité de l'ame, & qui néanmoins ne peuvent en être parfaitement convaincus. Il y en a d'autres, qui selon la remarque de Minucius Félix que j'ai cité en un autre endroit, souhaitent que l'ame périsse avec le corps, & ne peuvent néanmoins le croire. Tous les jours mille personnes enragent de ne pouvoir douter de cent choses, qu'ils voudroient ne pas connoître, & tâchent en vain de s'aveugler sur le mérite de leurs ennemis. Il

(*b*) *Juvabat de æternitate animarum quærere, imò me herculè credere. Credebam enim facilè opinionibus magnorum virorum rem gratissimam promittentium magis quam probantium. Dabam me spei tantæ.* Epist. 102.

n'eſt donc pas vrai, que nos paſſions ſoient toujours la regle de nos ſentiments. C'eſt donc à tort que l'on s'imagine, que quand nous ne voyons pas une vérité importante dans la Religion, nous avons quelque paſſion ſecrette, qui a intérêt que nous demeurions dans l'ignorance.

Mais peu m'importe pour ce que j'ai à prouver, que les hommes réſiſtent à l'Evangile, ou parce que leur entendement eſt rempli de ténébres excitées par la corruption du cœur, ou parce qu'ils ſont involontairement enſevelis dans un abîme de préjugés; cela, dis-je, m'importe fort peu; car de quelque façon qu'on l'explique, j'ai toujours droit de ſoûtenir, que les Athées ne ſont pas plus mal-aiſés à convertir que les Idolâtres. Veut-on que les hommes réſiſtent à l'Evangile, parce qu'il nous commande de faire la guerre à nos paſſions? Je ſoûtiens, & je l'ai prouvé, que les Idolâtres n'ont pas plus de forces pour réſiſter à leurs paſſions, que les Athées. Veut-on que les hommes réſiſtent à l'Evangile, parce qu'il commande de croire des choſes incompréhenſibles? Je ſoûtiens & je l'ai prouvé, que des Idolâtres ont leur entendement auſſi rempli de ténébres & de préjugés ridicules & extravagants que les Athées,

» ces belles choses qui ont donné sujet
» à quelques-uns de dire, qu'il vaudroit
» mieux que les hommes n'eussent au-
» cuns Dieux, que d'en avoir qui ap-
» prouvassent telles choses, qui pris-
» sent plaisir à un service si étrange, qui
» maltraitassent leurs dévots, qui se
» chagrinassent pour rien, & qui se mis-
» sent en peine des bagatelles. En effet,
» les Gaulois & les Scythes n'eussent-ils
» pas été plus heureux de n'avoir jamais
» oui parler des Dieux, de n'en avoir ja-
» mais eu la moindre pensée, ou la moin-
» dre idée, que de croire qu'il y en eût;
» mais qui prenoient plaisir à l'effusion
» du sang humain dont on arrosoit leurs
» autels, & qui recevoient ces sacrifi-
» ces pleins de barbarie & d'inhuma-
» nité, comme la chose du monde qui
» leur étoit la plus agréable & la plus
» digne de leur grandeur? Et combien
» encore eût-il été meilleur pour ceux
» de Cartage, d'avoir eu pour leurs pre-
» miers législateurs un Critias & un Dia-
» gore, qui ne croyoient ni Dieux, ni
» esprits, que de faire à Saturne les sa-
» crifices qu'ils lui faisoient?

Telle étant la religion des Idolâtres, il n'y a point d'apparence qu'un Athée voulût changer de parti, pour parti-

roit été plutôt un effet de leur colere, que de leur bienveillance : c'eſt enfin ce qui obligeoit quelques perſonnes à ſe jetter dans l'Athéiſme. Ecoutons parler Plutarque.

» C'eſt la ſuperſtition, dit-il, qui a
» donné naiſſance à l'Athéiſme, & qui
» lui donne tous les jours de quoi ſe juſ-
» tifier & ſe défendre, ſinon juſtement,
» au moins avec beaucoup de prétexte
» & d'apparence. Car les premiers qui
» ont embraſſé l'Athéiſme, ne l'ont pas
» fait pour trouver quelque choſe à re-
» dire ni au ciel, ni aux aſtres, ni aux ſai-
» ſons, ni aux révolutions du ſoleil, qui
» fait par ſon mouvement les jours & les
» nuits. Ce n'a pas été non plus, pour
» avoir remarqué quelque déſordre ou
» quelque défaut dans la nourriture des
» animaux ou dans la production des
» fruits. Rien de tout cela. C'eſt la ſuper-
» ſtition qui en a été la cauſe : ſes actions
» étranges, ſes paſſions ridicules, ſes pa-
» roles, ſes mouvements, ſes ſorcelleries,
» ſes enchantements, ſes tours & retours,
» ſes purifications impures & abomina-
» bles, ſes tambours, ſa vilaine & ſale
» continence, ſes mortifications barba-
» res, & les outrages qu'elle ſe fait elle-
» même dans les Temples ; ce ſont toutes

rité de sa Morale, rejetteroient encore avec plus d'horreur une Religion qui leur commanderoit de se souiller dans les plus infames déréglements, si on la leur présentoit, lorsqu'ils sont en état de raisonner, & avant que d'être ensevelis dans les préjugés de l'éducation. Il n'y a point de débauché, ni de débauchée dans Paris qui ne jettât des pierres à un Prédicateur, qui auroit l'effronterie de prêcher que Dieu approuve les voluptés criminelles. Quelque vicieuse que soit la vie de la plupart des Chrétiens, il y a de l'apparence que s'il s'élevoit un Hérétique qui dogmatisât ouvertement & sans façon, que l'Evangile nous permet tout ce que notre cœur desire, il ne feroit aucun progrès, ou qu'il en feroit beaucoup moins, que s'il affectoit des manieres austeres, criant avec une extrême liberté contre les mœurs des personnes les plus éminentes. Il n'est pas jusques aux Gentils que l'on n'ait craint de scandaliser, en publiant une doctrine qui semblât ouvrir la porte à la licence; & c'est pour cela que Lucrece ayant exposé dès le commencement de son livre, qu'il vouloit philosopher selon les idées d'Epicure, le glorieux dompteur de la Religion,

gion, ajoute fort adroitement, pour ne pas effaroucher le monde, (a) » qu'on » ne doit pas s'imaginer, qu'il a def- » sein de favoriser le crime, puisqu'au » contraire c'est la Religion qui a fait » souvent commettre les plus noires » méchancetés.

Il paroît étrange qu'il faille tenir cette conduite avec les hommes; & c'est encore une de ces contradictions qui défigurent notre espece. Vû le penchant que nous avons à satisfaire la nature, nous devrions courir après ceux qui nous prêcheroient que tout est permis: cependant nous les détesterions, puis qu'une morale relâchée nous paroît abominable, nous devrions nous attacher à la morale la plus rigide: cependant nous la fuïons, c'est donc que nous voulons un juste milieu qui nous permette quelque chose, & qui ne nous permette pas tout. Mais si l'on y prend garde, l'on trouvera que ce milieu même ne nous accommode pas; car ou bien nous faisons tout, quoique nous ne voulions pas qu'on nous le permette,

(a) . . . . . *Vereor ne forte rearis*
Impia te rationis inire clementa viamque
Indugredi sceleris, &c.
Lucret. Lib. 1.

ou du moins nous en faisons plus qu'il ne nous est permis par ceux que nous voulons qui nous permettent quelque chose.

Les politiques ont remarqué une semblable contradiction dans l'esprit de l'homme, à l'égard du desir de la liberté. Les hommes en sont fort avides, & cependant ils ne la peuvent souffrir. Ils souffrent donc l'esclavage ? Ni cela non plus. (*b*) » Ils ne peuvent souffrir ni » d'être tout-à-fait esclaves, ni d'être » tout-à-fait libres. «

Pour (c) avoir du public ce qu'on peut souhaiter
Il ne faut le trop bien ni le trop maltraiter.

A tout le moins s'accommodent-ils d'un mêlange de liberté & d'esclavage. Ils ne sauroient le rencontrer, ni s'y tenir. » C'est (*d*) le propre de la mul» titude, ou de servir lâchement, ou » de dominer fierement. Pour cette li» berté qui tient le milieu, on ne sait » ni s'en passer, ni la garder. «

(*b*) *Nec totam servitutem pati possunt, nec totam libertatem.* Tacit. l. 1.

(*c*) Solon apud Plutarch. in Parall. Solon. & Publicolæ.

(*d*) *Hæc natura multitudinis est, aut servit humiliter, aut superbè dominatur. Libertatemque media est nec spernere modicè nec habere sciunt.* Tit. Livius Dec. 3. l. 2.

§. LXXVI.

Quelle est la raison de cela.

Si vous me demandez pourquoi les hommes ne veulent ni d'une Religion qui ne permet rien, ni d'une Religion qui permet tout; je vous dirai, que c'est parce que d'un côté leur attachement aux voluptés corporelles leur fait souhaiter une Religion commode, & que de l'autre le bon sens leur dicte, qu'une Religion pour être bonne & digne de notre obéissance doit venir de Dieu, & que Dieu ne commande jamais à l'homme de faire du mal. C'est pourquoi un homme qui veut faire choix d'une Religion, & qui va rondement & de bonne foi dans cette recherche, ne prendra jamais une Religion qui enseigne la pratique du péché, parce qu'il est manifeste dès-là qu'elle ne vient point de Dieu, & que c'est un pur ouvrage de l'homme, auquel on n'est pas obligé de soûmettre sa conscience. Mais s'il rencontre une Religion qui ordonne la pratique de toutes les vertus de la maniere la plus épurée, que dira-t-il? Il y reconnoîtra des caracteres de Divinité en

l'examinant comme il faut, & si l'amour du vice ne le décourage point, il se préparera à l'embrasser. Ce qui montre, qu'encore que les Athées ayent témoigné du mépris & de l'horreur pour les fausses Religions, on ne doit pas conclure qu'ils en doivent avoir pour la veritable, plus que les Idolâtres. Au contraire ils semblent être plus en état de reconnoître sa divinité, qu'un Païen, parce qu'un Païen ne songe pas à se choisir une Religion. On lui en a donné une, avant qu'il fût capable de faire usage de son jugement ; il s'en contente, & ne veut pas seulement examiner, s'il est possible qu'il y ait quelque défaut.

Quoi qu'il en soit, on peut soutenir que les Athées, & les Idolâtres sont également difficiles à réduire, si l'on regarde la disposition de leur cœur, qui est également mauvaise dans les uns & dans les autres, & capable également de s'empirer ou de s'améliorer par les impressions de la coutume, de l'éducation, des habitudes ou du goût que l'on contracte. Or comme il est certain d'ailleurs, qu'un esprit prévenu & entêté d'une Religion est plus difficile à désabuser qu'un esprit qui n'en a aucune, on ne peut nier que tout bien

compté, l'Athée ne soit plus facile à convertir au vrai Dieu que l'Idolâtre.

§. LXXVII.

Si la profession extérieure de Religion que font les Athées, leur peut faire quelque bien.

On pourroit ajoûter qu'un Athée ne faisant point scrupule de professer extérieurement le Christianisme, est plus en état de le goûter, qu'un Idolâtre qui en abhorre la profession par les faux principes dont il est imbu. Mais cette raison peut être combattue par l'expérience des Inquisiteurs Espagnols & Portugais, qui découvrent tous les jours plusieurs familles entieres Juives à brûler, quoique de temps immémorial elles fassent profession d'être Chrétiennes, & que pour mieux tromper leurs voisins, elles s'acquittent fort régulierement des exercices extérieurs de la Religion Catholique. Outre que les Athées suivent, pour l'ordinaire, la profession extérieure de la Religion dominante; d'où il s'ensuit, que pour un qui a les dehors d'un Chrétien, il y en a cent qui ne les ont pas, j'ai dit, pour

l'ordinaire ; car il eſt ſûr qu'il y a des perſonnes ſans Religion, qui demeurent, quant à la profeſſion extérieure, dans la ſociété où ils ont été nourris, encore qu'elle n'ait pas les avantages du monde de ſon côté, ſoit qu'ils n'aient point d'ambition, ſoit que les apparences de la Religion où ils ſe trouvent, ſoient plus aiſées à garder, ſoit qu'ils ſe faſſent un honneur de leur conſtance & de leur mépris pour la fortune, ſoit qu'il ne veuillent pas chagriner leurs parents ou leurs amis, ſoit qu'ils craignent qu'on ne les accuſe d'avoir changé de Religion par intérêt, ſoit pour quelque autre choſe.

§. LXXVIII.

Pourquoi on s'eſt tant étendu ſur cette matiere.

C'eſt-là une partie des raiſons par leſquelles j'ai oui prouver il n'y a pas long-temps, à une perſonne auſſi illuſtre par ſa piété, que par ſa ſcience, que l'Idolâtrie eſt pire que l'Athéiſme. Je crains de les avoir trop amplifiées, & j'avoue même que je me ſuis trop étendu ſur une choſe qui m'écartoit ſou-

vent de mon ſujet. Mais comme cette morale me toucha vivement, & me fit rentrer en moi-même plus que n'auroit fait un ſermon, pour me convaincre que le peu de bien qui peut être en moi, eſt très-imparfait, à cauſe des motifs humains qui ne s'y mêlent que trop ſouvent; j'ai voulu ſavoir ce que vous penſez de cette doctrine, & c'eſt pour cela que je vous l'ai expoſée ſi au long. Outre qu'elle eſt très-favorable à l'hiſtoire de la Chûte d'Adam, & fort contraire aux Pélagiens. Elle paroît d'abord exténuer l'atrocité de l'Athéiſme: mais pour peu que vous pénétriez le but de l'Auteur, vous verrez qu'il convient que l'Athéiſme eſt en ſoi l'état d'une malédiction & d'un abandon qui fait frémir, quoiqu'il ne le croie pas le dernier degré de l'abandonnement, quand il le compare avec les infamies du Paganiſme.

§. LXXIX.

Réflexion ſur un Traité de Plutarque, de la ſuperſtition.

Si vous comparez ce Diſcours avec celui que Plutarque a compoſé ſur un

semblable sujet, vous trouverez, je m'assûre, que le plus âgé ne mérite pas la préférence, soit que vous regardiez la matiere même, soit que vous regardiez la maniere dont elle a été traitée. Qu'il me soit permis de louer ce à quoi je n'ai pas beaucoup de part, & de montrer en quoi il l'emporte sur un des premiers hommes de l'Antiquité.

Le but de Plutarque est de faire voir, que la superstition est pire que l'Athéisme. Or, comme l'Idolâtrie est incomparablement plus exécrable que la superstition, il est hors de doute que cet Auteur a travaillé sur une matiere plus odieuse, plus choquante & plus incroyable que celle de la Dissertation que je vous envoie. Pour la maniere de traiter, il est visible qu'il y a ici & plus d'étendue & plus de force dans les raisons que dans le Traité de Plutarque, & une infinité d'idées, dont il n'y a pas la moindre apparence qu'il se soit jamais apperçu. La raison qu'il presse le plus, & dont il semble faire son fort, est la plus foible du monde. Il compare les inquiétudes d'un superstitieux avec la sécurité d'un Athée, & il prétend que parce que l'Athéisme laisse jouir l'homme d'une profonde paix, au lieu que

la superstition le jette dans de continuelles allarmes, la superstition est pire que l'Athéisme. N'en déplaise à ce grand homme, il n'a ni bien entendu la question, ni bien raisonné; car il ne s'agit pas de comparer le bien physique de l'Athéisme avec le bien physique de la superstition, il s'agit de les comparer l'un avec l'autre par rapport à la Morale. Or il est sûr qu'il y a des choses moralement meilleures que d'autres, qui n'apportent pas néanmoins autant d'indolence & de sécurité charnelle, que ces autres-là. Qui doute qu'il n'y ait des gens, qui à force d'avoir médité sur l'importance du salut, ne peuvent pas s'endormir, pendant que des personnes ivres dorment très-profondément? Faudra-t-il dire pour cela, qu'il vaut mieux boire jusqu'à s'enivrer, que faire de profondes réflexions sur les quatre fins dernieres? On prouveroit par le raisonnement de Plutarque, qu'il vaut mieux vivre dans le sein de la volupté sans aucun souci, que de travailler nuit & jour, comme fait un Avocat honnête homme, en faveur de l'innocence. On prouveroit aussi, que la vertu persécutée est pire que le crime qu'on laisse

en repos. Il a donc raisonné fort mal en cet endroit-là.

J'avoue néanmoins que ce Traité de Plutarque n'est pas indigne de tous les éloges qui lui ont été donnés par Mr. Le Fevre, pere de l'illustre Mademoiselle le Fevre qui a enrichi le public de tant de savants Ouvrages : (permettez-moi de la louer, quoiqu'elle soit Huguenotte, & n'ayez pas le chagrin de ces Catholiques bourrus & farouches, qui font un crime aux plus gens de bien, aux Pasquiers, aux de Thou, & aux Servins, de l'estime qu'ils ont témoignée pour quelques Hérétiques de grand renom.) J'avoue encore, que dans les endroits où Plutarque considere les principales abominations de l'ancienne Idolâtrie, il prouve très-solidement, qu'elle est pire que l'irréligion ; & c'est de quoi l'Auteur du sommaire qui a été mis au devant de cet Ouvrage, dans la version d'Amiot, demeure d'accord. Il soutient hautement Plutarque contre ceux qui ont voulu condamner cette doctrine. Il est en cela du même sentiment qu'Arnobe, dont voici un passage qui m'a paru extrêmement judicieux. » (a) Il y a long-temps (dit-

(a) *Jam dudum me fateor reputantem mecum in*

» il aux Païens) qu'en faisant réflexion
» sur votre monstrueuse Théologie je
» m'étonne que vous osiez appeller
» Athées, impies & sacrileges ceux qui
» nient absolument qu'il y ait des
» Dieux, ou ceux qui en doutent, ou
» ceux qui soûtiennent que les Dieux
» ont été des hommes. Car si on exa-
» mine bien la chose, il n'y a personne
» qui soit plus digne que vous de ces
» noms-là, puisque sous prétexte de les
» honorer, vous leur dites plus d'inju-
» res que vous ne feriez en faisant ou-
» verte profession de les diffamer. Ce-
» lui qui doute de l'existence des Dieux,
» ou qui la nie tout net, semble à la
» vérité se jetter dans des sentiments
» d'une hardiesse & d'une énormité
» prodigieuse, mais il ne déchire qui

animo rerum hujuscemodi monstra, solitum esse mirari, audere vos dicere quemquam ex his Atheum irreligiosum, sacrilegum qui Deos esse omninò; aut negent, aut dubitent, aut qui eos homines fuisse contendant, & potestatis alicujus, & meriti causâ Deorum in numerum relatos, cùm si verum fiat atque habeatur examen, nullos quam vos magis ejusmodi par sit appellationibus nuncupari, qui sub specie cultionis plus in eos ingeratis maledictionum & criminum, quam si apertè hoc facere canfessis maledictionibus combibissetis. Deos esse qui dubitat, aut esse omninò qui negat, quamvis sequi sententias immanes opinionum videatur audacia, sine illius tamen insectatione personæ fidem rebus non accommodat involutis...... vos verò, &c. Arnob. lid. 5. advers. Gentes.

» que ce soit personnellement; il refuse
» seulement de croire ce qu'il ne com-
» prend pas.... Mais pour vous, « &c.
Faites réflexion, je vous prie, que vous ne sauriez condamner mon Docteur, sans condamner un des Peres de l'Église.

Si cet habile homme a raison, il n'y a plus rien à dire, il faut nécessairement nier que les cometes soient des signes de la colere de Dieu, formés miraculeusement, puisqu'elles sont si propres à retenir les hommes dans l'état le plus criminel où ils puissent jamais être.

Fin du huitieme & dernier Tome.





